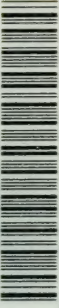


SVEN-HEDIN

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00381834 1



Le Thibet inconnu

Vers la Ville interdite

Félix Juven Éditeur











1919  
21











L'ASIE INCONNUE

---

VERS LA VILLE INTERDITE



## L'ASIE INCONNUE

---

- I. — Dans les Sables de l'Asie**, 1 vol. in-8° jésus, illustré.  
**II. — Vers la Ville interdite**, 1 vol. in-8° jésus, illustré.

*Chaque volume se vend, broché 10 fr. ; relié toile, plaque or et couleur, 12 fr.*

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,  
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark,



D<sup>r</sup> SVEN HEDIN

L'ASIE INCONNUE

VERS

LA

# VILLE INTERDITE

— TRADUIT DU SUÉDOIS

PAR CHARLES RABOT

Ouvrage contenant 4 cartes et de nombreuses illustrations  
d'après les photographies prises par l'auteur.



PARIS

FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR

122, RUE RÉAUMUR, 122





Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa

DS  
8  
H414  
v.2



## PRÉFACE

---

*La relation du voyage accompli par le docteur Sven Hedin vers la « ville interdite » constitue tout à la fois un document géographique, un récit d'émouvantes aventures et, dans les circonstances actuelles, une source d'informations politiques.*

*Grâce au voyageur suédois, de vastes étendues de cette terre étrange qu'est le Thibet, sont révélées à notre curiosité et prennent figure sur les cartes auparavant mouchetées de larges taches blanches ; œuvre d'autant plus digne d'admiration qu'elle a exigé un effort considérable de volonté et d'endurance.*

*A l'énorme altitude de 4 à 6,000 mètres à laquelle le docteur Sven Hedin a cheminé pendant des mois, la vie est une lutte sans répit contre le mal des montagnes et contre les intempéries meurtrières. Trois de ses compagnons succombent aux fatigues et aux privations ; les chameaux et les chevaux de sa caravane tombent les uns après les autres. Aucun péril, aucune souffrance ne peut entamer l'énergie du vaillant Suédois, et il poursuit résolument sa marche en avant, vers le salut, vers les Indes, trouvant la présence d'esprit de récolter une précieuse moisson d'observations scientifiques, même dans les circonstances les plus critiques.*

*Comme tant d'autres voyageurs avant lui, Sven Hedin a essayé de pénétrer dans Lhassa, la Rome bouddhique, jalousement défendue contre la curiosité des Européens.*



*Si la vigilance soupçonneuse des indigènes a contraint à la retraite l'aventureux voyageur, l'entreprise n'a pas été inutile. Observateur fin et impartial, notre ami juge les hommes avec autant de justice que de précision, et le récit de ses démêlés avec les représentants du dalaï-lama découvre sur les Thibétains des aperçus originaux, particulièrement intéressants, au moment où la Grande-Bretagne travaille à ouvrir ce pays longtemps fermé.*

*L'entrée du Thibet dans la zone d'influence anglo-indienne marque une évolution capitale dans la politique de l'Asie; préparée par un des maîtres de la géographie, lord Curzon, vice-roi des Indes. Au moment où cet événement considérable se produit, le livre de Sven Hedin apporte un témoignage absolument désintéressé sur la nature et sur les habitants du pays qui en est le théâtre.*

CHARLES RABOT.

# VERS LA VILLE INTERDITE <sup>(1)</sup>

---

## CHAPITRE PREMIER

### SUR LES AVANT-MONTS

*Départ d'Abdall. — Les taons. — Navigation nocturne. — En vue du Kouen-Lun. — Premières ascensions. — Les moustiques. — Arrivée au camp de Mandarlik.*

Depuis dix mois j'explore la dépression du Tarim enclose au centre de l'Asie entre les plus hautes montagnes de la terre. Depuis dix mois j'erre d'oasis en oasis à travers des déserts de sable. Maintenant le moment est venu d'étendre mes recherches au rebord méridional de cette cuvette, au Kouen-Lun et à l'énorme plateau tibétain, à cette gigantesque vague de la croûte terrestre, dressée à 6 et 7,000 mètres entre les Indes et le Turkestan chinois. Je vais abandonner les plaines monotones et chaudes de l'Asie centrale pour me diriger vers des montagnes superbement grandioses, enveloppées dans les neiges d'un éternel hiver.

Après avoir terminé l'étude du cours du Tarim, je suis à Abdall, au pied de la haute muraille montueuse, m'appêtant à gagner le camp installé par mes gens dans le Tjimen-Tagh, et qui doit devenir la base de mes nouvelles explorations.

(1) Voir, pour la première partie de cette exploration, le précédent ouvrage du Dr Sven Hedin : *Dans les Sables de l'Asie*. (1 vol. in-8° Jésus, illustré, br. 10 francs, F. JUVEN, éditeur.)



Le départ de la caravane est fixé au 30 juin (1) au soir. La première étape se fera de nuit, afin de soustraire les animaux aux attaques des taons, absolument insoutenables dans la journée.

A 5 heures commence la fastidieuse opération du paquetage et du chargement. Les chameaux sont prêts les premiers, et immédiatement leur pesant convoi s'ébranle sous la conduite de Tourdou Baï. Après cela, au tour des chevaux. Dès qu'ils sortent de l'écurie, en un clin d'œil ils sont couverts de mouches. Dans ces conditions l'organisation du convoi ne va pas sans grand bruit, ni désordre. Finalement, au prix d'un peu de patience, ce second échelon est à son tour chargé et mis en marche à la suite des chameaux.

Une fois tout mon monde en route, je pars à mon tour en canot. Par les nappes du Kara-Kochoun je vais gagner Yoll-Arelich, où la caravane me rejoindra ; c'est ma dernière navigation sur le Tarim.

Yoll-Arelich, situé à sept heures d'Abdall, est le point où la route vers la montagne se détache de celle de Sa-Tchéou.

Poussée par le courant, l'embarcation file rapidement entre les rives enveloppées d'ombres profondes.

La lune vient de se coucher ; mais la nuit est claire et toute brillante d'étoiles. Une brise légère a chassé les moustiques. La dernière soirée que je passe sur les eaux du Tarim, je suis débarrassé de cette peste !

... Guidé par un pilote monté sur une frêle pirogue, mon canot pénètre dans un dédale inextricable de canaux étroits au milieu d'immenses roselières. Comment, par l'obscurité, le bonhomme peut-il reconnaître sa route à travers cette forêt de plantes palustres ?

L'équipage rame silencieusement ; seul le battement rythmé des avirons interrompt le grand calme nocturne.

Des marais, s'élevèrent de lourds miasmes. Cette buée mal-

(1) En 1900.

saine vous serre les tempes et vous enveloppe de torpeur; peu à peu on se sent envahi par un sommeil dangereux dans cette atmosphère de fièvre et d'empoisonnement. Pour se tenir éveillés, les bateliers entament leur chant monotone, qui résonne tristement au milieu de ce silence de pays mort.

... Après nous être traînés de marécages en marécages, voici enfin le terme de cette navigation nocturne.

La caravane n'est point encore arrivée au rendez-vous et j'attends plusieurs heures dans le froid de la nuit finissante.

... Soudain un bruit lointain de voix se fait entendre, lentement il se rapproche, et de l'ombre émergent le cosaque Chagdour et Tokta Ahoun suivis du convoi des chevaux.

Les chameaux à la lente démarche, arrivent plus tard. Dès que toute la caravane est réunie, j'enfourche mon cheval et nous nous acheminons droit au sud vers le Kouen-Lun.

Une solitude d'une tristesse poignante. Au nord du Lob-Nor, les dunes donnent au paysage une certaine variété, et les arbres morts épars dans ce désert, rappellent la vie qui jadis animait cette terre morte aujourd'hui. Ici, au contraire, c'est la monotonie absolue; de tout temps la stérilité a régné en ces parages. Point de mouvement de terrain, et nulle part trace de végétation. Un sol lisse comme un parquet; partout une nappe unie d'argile tenace, qui, à une époque antérieure, fut recouverte par les eaux du lac.

... Les étangs formés par le Tarim épuisé, ne sont plus à l'horizon que des taches noires indistinctes. Dans l'est le soleil se lève radieux, versant la lumière et la chaleur sur le désert. Vers le sud, les montagnes lointaines, resplendissantes de clarté, découpent en relief l'azur immaculé. D'abord d'une délicate tonalité neutre, elles passent, ensuite, au violet pour conserver toute la journée une coloration bleuâtre fondue dans la plus merveilleuse harmonie.

... Le soleil monte, la chaleur devient atroce dans le tourbillon des nuages de taons. Les souffrances que nous causent ces mouches sont, par moments, absolument intolé-



rables. En vain essaie-t-on de se débarrasser de cette plaie en s'éventant ou même en se fustigeant. Une seconde, les taons s'enfuient; puis, aussitôt après, ils reviennent plus acharnés que jamais.

Au milieu de cette aridité brûlante, une petite oasis, Dounglik, située à la naissance des premières pentes des montagnes. Ce point se trouve à l'altitude de 1,041 mètres; depuis Abdall nous avons monté de 200 mètres.

Un caravansérail a été récemment installé ici. Dans ses écuries nous logeons les chevaux, pendant que les chameaux vont tondre le maigre steppe aux environs.

Après la marche de la nuit dernière, nous sommes tous épuisés, bêtes et gens. Je me jette à l'ombre du premier tamaris venu, et m'endors profondément jusqu'au moment où le soleil vient me brûler la tête. Dans la journée, le thermomètre est monté à  $+ 40^{\circ}$  à l'ombre.

Le lendemain, à 3 heures, réveil. A la lueur des lanternes on avale un rapide déjeuner, on recharge les bêtes, on prend une provision d'eau pour les hommes et pour les chiens; à 4 heures et demie, en route.

Avec le jour reviennent les taons, toujours aussi innombrables et aussi sanguinaires. Pour me venger des souffrances qu'ils nous infligent, j'en écrase plusieurs centaines qui sont collés sur le cou d'un chameau.

... L'attaque de ces insectes devient d'heure en heure moins acharnée; à mesure que nous nous éloignons de la végétation, les essaims diminuent, et bientôt les derniers disparaissent. Pour le reste de la journée nous voici enfin délivrés de cette peste.

... Nous cheminons sur le stérile *saiï*, montant vers la montagne en pente insensible. Pas une touffe d'herbe, un sol dur comme de l'asphalte avec çà et là quelques flaques de sable et quelques amas de graviers. Maintenant plus d'insectes, toute vie est absente de cette solitude.

A gauche, loin derrière nous, apparaît la tache grise du







steppe de Dounglik, et encore plus loin, à l'extrême horizon, la raie foncée tracée par les lacs du Tarim, derrière laquelle le ciel jaunit dans une lourde buée de chaleur. Devant nous, toujours le même panorama grandiose de montagnes. Chaque pas nous rapproche de ce nouveau champ d'exploration et nous révèle de nouvelles beautés de ce monde inconnu. Les contours des cimes se précisent, un hérissément de murailles escarpées et de pics grandioses devient visible. C'est à travers cet énorme boursoufflement de l'écorce terrestre que nous allons nous frayer un chemin.

Voici sept heures que nous marchons, et les montagnes paraissent toujours aussi éloignées.

La chaleur est étouffante. Les chiens se traînent péniblement en tirant lamentablement la langue. Je leur fais donner une bonne lampée d'eau; mais l'un d'eux, une bête superbe, est déjà fourbu et ne tarde pas à rendre le dernier soupir. L'autre, mon favori Yoldach, ne vaut guère mieux; pour le sauver, je le fais attacher sur le dos d'un chameau sous une bâche. Il serait là très bien, si le pas vacillant de sa monture ne lui donnait le mal de mer.

... Les hommes, eux, supportent admirablement ce soleil de plomb. Fatigué de cheminer en selle, je puis même marcher plusieurs heures sans aucun inconvénient.

... Toujours le même paysage, la plaine du saï stérile montant vers la montagne en déclivité imperceptible.

Dans la soirée le terrain devient plus accidenté. Voici des monticules de sable, de cailloux roulés et d'argile. Plus loin apparaît la roche en place, des schistes verts et du granite, profondément attaqués par les agents météoriques. Nous suivons un ravin sculpté dans l'épaisseur de la plate-forme par les averses torrentielles, ravin à sec maintenant, bien entendu. Le sol est absolument brûlé. Autour s'élèvent des monticules découpés par une infinité de dépressions.

La piste monte et descend à travers un labyrinthe.

Tout à coup, du sommet d'un mamelon se découvre une



petite vallée parcourue par un ruisseau dans un cadre de verdure, une impression de fraîcheur qui efface de suite la fatigue de la chaleur. Nous poursuivons notre chemin à travers des pacages, des bois, accompagnés par l'harmonieux murmure de l'eau courante. Voici enfin l'oasis de Tattlik-Boulak où nous campons sous d'admirables frondaisons de tamaris. De véritables arbres au milieu de frais pâturages et de verdoyantes roselières, enveloppés de la fraîcheur du torrent. Après l'atroce chaleur de la journée une sensation de bien-être exquise.

Altitude de Tattlik-Boulak : 1,953 mètres. Depuis Abdall la pente douce du saï nous a fait monter de 1,115 mètres.

Après un jour de repos nous poursuivons la lente ascension. Si maintenant les taons nous laissent en paix, en revanche les moustiques font rage. Pendant toute l'étape, ces insectes nous torturent sans trêve ni merci.

Le soir, campé sur les pâturages de Bach-Kourgane.

A 9 heures le thermomètre ne marque plus que  $+1^{\circ},1$ ; dans la nuit il descend à  $+0^{\circ},1$ . Nous approchons à grands pas du Thibet à l'éternel hiver.

Pour éviter les accidents graves que produit la raréfaction de l'air aux grandes altitudes, il est prudent de monter lentement. Habités à la vie dans les plaines, les caravaniers comme les animaux du convoi pourraient éprouver de sérieux inconvénients d'une ascension brusque à 3 ou 4,000 mètres. Il est nécessaire d'habituer l'organisme progressivement au nouveau milieu. Donc, le lendemain, nous nous reposons une journée dans la fraîcheur à Bach-Kourgane.

Nous sommes ici au milieu de la crête la plus septentrionale de l'Altyn-Tagh ou Astyn-Tagh. Le torrent de Tattlik-Boulak coupe ce massif, et en le suivant nous passons sans difficulté ce premier relief.

Cet obstacle franchi, la chaîne principale se présente devant nous et, pendant deux jours, la caravane gravit péniblement ses pentes dénudées. C'est le début de notre vie



LE QUARTIER GÉNÉRAL DE LA MISSION DU P<sup>e</sup> SÆEN HIPPIN, A MANDARLIK

À gauche les tentes, au milieu le camp, à droite les tentes sculptées par les cataclysmes géologiques.





nouvelle, et désormais, pendant de longs mois, nous ne cesserons de monter et de descendre les hautes vagues de cet énorme plissement de l'écorce terrestre.

Pendant la seconde journée de marche, aperçu deux chameaux sauvages. Durant la halte à Tattlik-Boulak, Chagdour a réussi à tuer un de ces animaux. C'est la troisième région de l'Asie centrale où j'ai constaté la présence de ce ruminant.

Au sud de l'Altyn-Tagh s'ouvre une vallée longitudinale, et, par derrière, s'élève une nouvelle chaîne, l'Akato-Tagh.

Le soir, campé dans cette vallée. Pas d'eau, pas de pavage ! C'est le début des épreuves auxquelles vont être soumis pendant des semaines nos pauvres animaux.

Le lendemain, 9 juillet, temps magnifique. Dans la nuit, le thermomètre est descendu à  $+0^{\circ},7$ .

Tandis que nous gravissons, une tempête sèche éclate subitement. En une minute la caravane se trouve enveloppée d'impénétrables tourbillons de poussière et d'une pluie de graviers chassés par le vent avec une telle force, qu'ils nous meurtrissent cruellement. Impossible d'y voir à deux pas devant soi. Pendant deux heures, l'ouragan fait rage, puis cesse aussi brusquement qu'il s'est déchaîné. Le soleil paraît bientôt et le ciel redevient aussi clair et aussi bleu qu'avant le passage de la tourmente.

Ces coups de vent sont des agents de transport puissants ; sur le col de l'Akato-Tagh, on trouve deux petites dunes dont les matériaux ont été évidemment apportés par les tempêtes de sud-ouest.

Sur le versant sud de la chaîne que nous venons de gravir même formation qu'à l'Altyn-Tagh : le saï en longue déclivité descendant vers une nouvelle vallée longitudinale, très large, orientée est-ouest, et en arrière une nouvelle crête à escalader, le Tjimen-Tagh.

Toujours des essais compacts de moustiques. Ces insectes nous infligent de véritables souffrances. Pendant deux mois et demi, chaque été, ces maudits diptères infestent



la montagne. Je ne puis m'expliquer que leurs larves ne soient pas tuées par les froids polaires qui règnent ici en hiver.

*10 juillet.* — Nous traversons le bassin d'alimentation du grand cours d'eau qui va se décharger dans le Ghass-Nor, un lac étendu situé près du Tsäïdam.

Un des ravins de ce désert, le Temirlik, constitue une oasis. Il renferme des pâturages et des eaux abondantes, bref toutes les ressources nécessaires à l'établissement d'un camp confortable ; aussi bien je résolu d'établir ultérieurement dans ce vallon ma base d'opérations.

En attendant, je poursuis ma route et deux jours après j'arrive à la station établie par Islam, dans le ravin de Mandarlik, sur le versant nord du Tjimen-Tagh.

Au Thibet je suivrai la même méthode d'exploration que dans le bassin du Tarim. Organiser une station dans laquelle seront concentrés les approvisionnements, à proximité des centres de ravitaillement de la plaine, et de là entreprendre avec des caravanes légères de longues expéditions.

Le camp est installé dans un cadre aussi grandiose que pittoresque. Au-dessus d'un premier plan tout riant de verdure se dresse une assemblée de monts superbes, aux lignes fières et hardies, avec le miroitement des neiges entassées sur la crête maîtresse du Tjimen-Tagh.

Notre établissement a l'aspect d'un hameau perdu dans la montagne. Deux tentes et deux *iourtes* mongoles blanchissent dans la plaine herbeuse, entourées d'amoncellements de provisions, soigneusement rangées. Dans les tentes sont installés les musulmans, dans la grande iourte les cosaques, tandis que l'autre iourte m'est destinée.

Tous les animaux sont en parfait état, les chameaux au pâturage depuis deux mois sont en forme, et je me trouve à la tête d'un troupeau de quarante-deux moutons. Je n'ai donc pas pour le moment à craindre la disette et je vais pouvoir travailler sans préoccupations de ce côté.

## CHAPITRE II

### LE KOUEN-LUN

*L'hiver en été. — La quatrième chaîne du Kouen-Lun. — Une aventure désagréable. — A la hauteur du mont Blanc. — Arrivée sur les bords du Koum-Köll.*

Sans perdre de temps je fais mes préparatifs pour entreprendre une longue excursion. J'irai droit au sud jusqu'au jour où la caravane aura consommé la moitié de ses approvisionnements, puis reviendrai à mon quartier général.

Le 14 juillet, je me mets en route avec le cosaque Tcherdon qui sera mon bras droit dans cette campagne, et cinq hommes. Ce sont : Tourdou Baï, chamelier, Mollah Chah, Koutiouk, Nias, un orpailleur rencontré en montant à Mandarlik, et Aldat, un chasseur qui s'est joint à nous et qui nous servira de guide. Notre cavalerie comprend onze chevaux, une mule et le train des équipages, sept chameaux. Un convoi supplémentaire de six chevaux, sous la conduite de Mouça, m'accompagnera jusqu'au Koum-Köll pour alléger les charges des animaux qui iront plus loin.

Au camp je laisse sept hommes dont Islam Baï, mon homme de confiance, et le cosaque Chagdour; ce dernier est chargé d'exécuter trois fois par jour les observations météorologiques réglementaires.

Nous filons droit au sud, montant et descendant le



chaînes de montagnes qui se dressent perpendiculairement à la route que nous tenons.

Pour ménager les animaux, la première étape est courte. Le soir, campé dans une pittoresque vallée. Nous ne jouissons pas longtemps de la beauté du paysage. Une tempête de sud-est se lève, enveloppant les cimes et remplissant la vallée d'épaisses nuées, noires comme de l'encre. A Mandarlik régnaient le plein été, un soleil brûlant et les moustiques; ici, c'est l'hiver.

Le lendemain matin, au réveil, le sol est couvert d'une épaisse couche de neige. De la neige en plein mois de juillet et au cœur de l'Asie! Qu'est-ce que cela doit être en décembre et janvier?

Toute la journée, neige. Nous demeurons au bivouac. Seulement vers midi le thermomètre s'élève légèrement au-dessus du point de congélation. Pire que le froid, le dégel; le sol argileux, imprégné d'eau devient un borbier dont il est, pour ainsi dire, impossible de se dépêtrer.

*22 juillet.* — Encore la neige. Nous ne pouvons demeurer éternellement sous la tente et je donne l'ordre du départ. Nous allons monter à l'assaut de la quatrième des chaînes dont l'ensemble constitue le système du Kouen-Lun.

Devant ce relief, changement complet de décor. Les trois premières vagues du Kouen-Lun présentent des formes molles et arrondies et un sol extrêmement sec; des journées entières nous n'y avons pas trouvé une goutte d'eau. Ici le paysage a un faciès alpin nettement caractérisé; la montagne se lève en hautes crêtes découpées et, de partout, l'eau ruisselle en torrents bruissants.

Le soir, le thermomètre descend à — 4°,8; toute la nuit il neige. Profitant de l'obscurité, des loups viennent attaquer notre troupeau de moutons, et en tuent neuf.

... Enfin, voici le beau temps et sous un soleil resplendissant, la caravane franchit le Tjimen-Tagh par un col de

4,269 mètres (1). De l'autre côté s'ouvre une large vallée longitudinale, le Kachir (*la vallée de l'argile*). Par derrière s'élève une nouvelle chaîne, l'Ala-Tagh, orientée, elle aussi, est-ouest.

La vallée du Tjimen se trouve à la cote 2,961 mètres, le Kachir, à 4,185 mètres. Nous avons donc gravi une marche vers le plateau tibétain, et une haute marche ! Aussi bien l'aspect du Tjimen-Tagh est-il très différent sur ses deux versants ; du côté du nord il se présente comme une énorme chaîne, tandis que sur sa face méridionale il ne semble qu'une taupinière.

Nous traversons le Kachir et de nouveau à l'assaut. L'Ala-Tagh est traversé à l'altitude de 4,373 mètres. Sur son versant sud, même aspect que sur le flanc méridional du Tjimen-Tagh ; une nouvelle vallée longitudinale va rejoindre plus loin dans l'ouest la précédente, et au delà de cette dépression une nouvelle crête, est-ouest, le Kalta-Alagane.

La caravané descend de la vallée, puis s'achemine de nouveau vers la montagne.

Pendant cette marche je m'attarde avec Tokta Ahoun et Chagdour à relever le terrain et à recueillir des échantillons géologiques. Tandis que je me livre à ce travail, la caravane poursuit sa marche et lorsque le soleil disparaît, je n'ai pu réussir à la rejoindre.

La situation n'est pas précisément agréable. Le froid est très vif et je n'ai ni tente, ni fourrure, ni vivres, ni combustible. Si je me mets à la recherche du convoi, je ne pourrai, par cette nuit profonde, dessiner la carte du terrain que je parcourrai, et il se produira une lacune dans mes levers. A tout prix je veux éviter une interruption dans mon travail topographique. Donc j'envoie Tokta Ahoun à la recherche de la caravane, tandis qu'avec Chagdour je demeure à faire les cent pas pour me réchauffer.

(1) La hauteur du célèbre Finsteraarhorn dans l'Oberland bernois. (Note du traducteur.)



A 9 heures du soir, j'exécute les traditionnelles observations météorologiques et hypsométriques ; nous sommes à 4,652 mètres. Depuis onze heures nous chevauchons par monts et par vaux. Vaincus par la fatigue, nous nous blottissons à l'abri de quelques gros blocs ; mais nous ne sommes pas longtemps en repos. Des loups commencent à hurler, et il nous faut maintenant monter la garde autour des chevaux.

Après cinq heures d'attente mortelle, arrive Tokta Ahoun avec les bagages et avec ma tente. A 3 heures du matin, je puis enfin avaler mon souper. Depuis dix-sept heures j'étais à jeun.

... Nous franchissons le Kalta-Alagane par le col Avras, situé à la cote de 4,786 mètres, à 24 mètres près la hauteur du mont Blanc. Cette altitude énorme, nous l'atteignons sans fatigue par des pentes remarquablement douces.

Du col se découvre vers le sud un panorama immense d'une imposante grandeur, tout un hérissément désordonné de montagnes, dont il est très difficile de saisir les relations. Au sud-est, dans le lointain, miroitent trois grands massifs neigeux qui paraissent appartenir à une même chaîne orientée est-ouest ; dans le sud, un énorme bloc montagneux cîmé également de neiges persistantes, semble le prolongement de ce relief, tandis qu'au sud-ouest une autre crête, très haute, montre ses sommets blancs au-dessus de la dépression occupée par le Koum-Köll. A l'extrême horizon, dans le sud, de grosses taches de neige et des pans de glaciers, visibles à travers les déchirures des brumes, indiquent la position de l'Arka-Tagh, la crête suprême du Kouen-Lun.

*26 juillet.* — Route dans l'ouest vers le Koum-Köll supérieur, par une large vallée entre la crête du Kalta-Alagane et un énorme entassement de dunes.

Temps magnifique, le thermomètre remonte à  $+ 20^{\circ}$ . Ici, à plus de 4,000 mètres, les moustiques apparaissent de nouveau. Jamais, d'ailleurs, on ne se croirait à une aussi grande

altitude, si, au moindre mouvement brusque, on n'éprouvait des battements de cœur et une gêne dans la respiration.

Paysage très monotone. Pour nous distraire nous avons la ressource de la chasse. Le gibier est ici très abondant, des lièvres, des marmottes, des *koulanes* (1).

Les éclaireurs tombent à l'improviste sur un troupeau de trente-quatre koulanes. A la vue des cavaliers, la bande décampe à toute vitesse, abandonnant une pauvre femelle avec ses deux ânonnés âgés tout au plus de quatre jours. En présence du danger, la mère oublie ses devoirs pour ne songer qu'à sa sécurité; elle fuit, laissant ses enfants entre les mains des chasseurs. J'aurais désiré garder vivants ces deux spécimens de la faune thibétaine, mais nous ne pouvons leur fournir l'alimentation convenable. Les remettre en liberté serait les exposer à être dévorés par les loups. Une fois qu'un jeune koulane a été séparé de sa mère et touché par l'homme, celle-ci refuse de se laisser approcher par sa progéniture, assurent mes musulmans.

Chaque année, me racontent-ils, nombre d'ânonnés sauvages périssent dans la vallée de Tjimen. Les troupeaux d'adultes flairent-ils l'approche d'un chasseur ou d'un loup, immédiatement ils s'enfuient laissant en arrière les jeunes qui ne peuvent suivre. Ces pauvres petits ne tardent pas alors à mourir de faim ou à être dévorés par les carnassiers.

Donc, pour épargner aux koulanes les souffrances d'une lente agonie, je prends le parti de les faire abattre. Avant de les livrer au boucher, j'exécute plusieurs photographies de ces animaux intéressants. Leur taille était respectivement de 0<sup>m</sup>,90 et de 0<sup>m</sup>,91. Ces quadrupèdes ont, à cet âge, une tête énorme et des jambes démesurément longues.

Avec la chair de ces ânonnés sauvages, les musulmans font un copieux souper.

(1) L'âne sauvage (*Asinus Kiang*).

27 juillet. — Toujours le même paysage monotone et toujours la même abondance de gibier. Nous apercevons un troupeau de trente yaks (*Poephagus mutus*) et quatre bandes de koulanes, dont l'une de treize individus. Tcherdon, qui est un chasseur enragé, voudrait bien aller attaquer les yaks. Il y a justement un beau taureau en vue et je donne à mon cosaque la permission si avidement désirée, en lui recommandant d'emmener avec lui un compagnon. Tcherdon ne veut rien entendre, il en a vu bien d'autres. Le cosaque s'avance, en rampant comme un chat, et bientôt arrive à portée. A ce moment la bête découvre le chasseur, mais au lieu de prendre la fuite, elle regarde mon homme fixement, sans broncher. Devant cette attitude, Tcherdon, qui n'est certes pas peureux, se souvient de ma recommandation et juge prudent de battre en retraite. Et il n'eut pas tort. Ce bovin, lorsqu'il est blessé, n'hésite pas à charger le chasseur et souvent le met fort mal en point.

Le soir, arrivée sur les bords du Koum-Köll.

La journée du lendemain est consacrée à l'exploration de cette nappe d'eau. Afin de pouvoir exécuter des sondages dans les innombrables lacs des hautes vallées thibétaines, j'ai transporté, à dos de chameau, un canot démontable. Je pourrai ainsi entreprendre de longues navigations sur ces bassins enfermés dans les plis des grands monts, à des altitudes de 3 à 4,000 mètres.

Le Koum-Köll (3,002 mètres), est remarquablement peu profond. La cavité la plus creuse à son extrémité occidentale, atteint 3<sup>m</sup>, 73 ; l'épaisseur de la tranche d'eau ne dépasse pas en général un mètre. Cette nappe est douce.

De ce lac s'épanche un large torrent qui s'écoule vers l'Aïag-Koum-Köll (*le lac des sables inférieurs*), une très vaste étendue d'eau salée dont nous parlerons plus loin.

Je renvoie en arrière le convoi de soutien qui nous a suivis jusqu'ici, et, le 30 juillet, nous nous ébranlons pour monter à l'assaut de l'Arka-Tagh.





LE VALLON SUIVI PAR LA CARAVANE POUR ATTEINDRE  
LE SOMMET DE L'ARKA-TAGH



LA CARAVANE SUR LE SOMMET D'UN DES COLS DE L'ARKA-TAGH



### CHAPITRE III

A 5,000 MÈTRES DE HAUTEUR

*Ascension de l'Arka-Tagh. — Un col de 5,180 mètres.  
— Une mer de boue. — Neiges et orages.*

Une matinée chaude et lourde. Une brume tiède monte de la vallée du Koum-Köll et enveloppe de ouate les crêtes du Kalta-Alagane. Des essaims de moustiques bourdonnent autour de nous; de toute la journée ces maudits insectes ne nous laisseront pas un instant de tranquillité. Une sensation d'ardente journée d'été.

... Le convoi chemine pesamment. A cette altitude, la marche, même sur un terrain uni, amène rapidement la fatigue. La déclivité que nous suivons est extrêmement douce, à peine sensible; néanmoins nous sommes promptement à bout de forces, d'autant qu'à chaque pas le pied enfonce profondément dans un sol sans consistance.

Le lendemain nous parvenons au pied de la montagne. Ici commencent les difficultés. Aldat, notre guide, ne s'est jamais avancé plus loin dans le sud, désormais j'aurai donc la tâche de découvrir la route à travers cet énorme entassement de rochers et de neiges dressé devant nous, qui constitue une des plus hautes chaînes de montagnes du globe.

Le 1<sup>er</sup> août nous franchissons une crête. Ce n'est qu'un avant-mont; du sommet du col apparaît plus au sud la



chaîne principale de l'Arka-Tagh, toute chargée de neige. L'assaut sera rude ; j'en frémis d'avance pour nos chameaux. Sur le versant sud de la passe que la caravane vient de traverser, encore une vallée longitudinale !

Dans cette large dépression nous campons à l'altitude de 4,638 mètres ; la hauteur du mont Rose. Le combustible est ici abondant, composé d'excréments d'yaks. C'est le charbon de terre du Thibet.

Je reste un jour au bivouac afin de déterminer les coordonnées du lieu. L'opération n'est pas facile. Quand il ne pleut pas, il neige, et la température n'est pas précisément chaude. Dans la nuit du 2 au 3 le thermomètre descend à  $-5^{\circ},2$ .

Le 3 août nous nous remettons en mouvement.

Voici seulement douze jours que nous sommes en route et déjà les bêtes du convoi manifestent des signes de fatigue. Le régime auquel elles sont soumises est, en effet, épuisant : sans cesse des montées et des descentes interminables, et sur quel terrain, bon Dieu ! Et nous ne sommes qu'au début.

La dépression que nous suivons pour atteindre la crête de l'Arka-Tagh est peuplée de milliers d'antilopes *orongo*. Sur les rochers, par centaines, ces gracieux animaux bondissent, légers et rapides ; eux, ils ne sont pas incommodés par la raréfaction de l'air !

... Le vallon devient un profond ravin ; au bout apparaît une haute muraille enneigée. Évidemment les chameaux ne pourront passer par là et nous tournons bride pour essayer par une autre vallée.

Cette fois-ci le succès répond à nos efforts ; après une escalade diabolique, nous atteignons un col (4,962 mètres) ; 152 mètres de plus que le mont Blanc.

De ce point se découvre un nouvel horizon de pics et de cimes neigeuses.

Nous ne sommes pas encore sur l'arête maîtresse de l'Arka-Tagh ! Nous avons simplement franchi une des nombreuses chaînes longitudinales qui encadrent la crête principale.

Les chameaux arrivent au sommet du col absolument épuisés et à moitié asphyxiés. Ils tremblent sur leurs jambes en ouvrant largement leurs narines ; les pauvres bêtes, elles, semblent crier : « De l'air, de l'air ! » Sur le panorama tout en rochers stériles qu'ils découvrent, ces animaux jettent des yeux mélancoliques, ils paraissent avoir perdu tout espoir de retrouver un jour de gras pâturages.

La vallée ouverte au pied de la crête que nous venons de franchir, est parcourue par un puissant torrent, le plus important cours d'eau que nous ayons rencontré depuis le Tarim. Sa largeur atteint 65 mètres et sa profondeur 0<sup>m</sup>,62 ; son débit est de 27 mètres cubes à la seconde. A perte de vue cette dépression s'étend vers l'ouest. Dans le lointain une fracture est visible à travers le rempart de montagnes ; suivant toute vraisemblance, le torrent emprunte cette fente pour s'écouler vers le nord.

Par l'ouverture d'une vallée nous nous glissons de nouveau au milieu d'un hérissément de pics pour aller camper à l'altitude de 4,783 mètres. Pour la seconde fois nous voici dans une impasse. Donc nous revenons en arrière pour essayer d'un autre ravin qui débouche plus à l'ouest dans la grande vallée.

Désirant ne point faire de pas inutiles, j'envoie en reconnaissance deux hommes, l'un dans l'ouest, l'autre dans le sud. A droite il n'y a aucun passage ; au fond de la vallée, au contraire, se trouve un col accessible, rapporte Mollah Chah.

Et pendant que nous attendons au bivouac le retour des éclaireurs, se déchaîne une atroce tourmente de pluie et de grêle. Cela ne va pas améliorer précisément la situation déjà singulièrement critique.

... De jour en jour les animaux du convoi dépérissent. Des marches pénibles et une maigre alimentation ; à ce régime ils ne résisteront pas longtemps, et nous ne sommes qu'au commencement du voyage. Depuis quelques jours, le cheval de Tcherdon refuse toute nourriture et ne tient plus pour ainsi dire sur les jambes. Mon brave cosaque est profondément triste de l'état lamentable de sa monture. A force de patience il a su faire de cet enfant du désert un véritable cheval de cirque. La bête vient, à l'appel de son nom, se frotter contre l'épaule de son maître et, en marche, sait garder une égalité d'allure parfaite, tandis que sur son dos Tcherdon se livre à des exercices d'acrobatie. Ce cosaque bouriate est un véritable clown ; pendant que le cheval va au pas, il se tient en équilibre, le corps tout droit en l'air, les mains appuyées sur la selle, et, avec la plus parfaite aisance, il exécute le saut périlleux sur sa monture.

De toutes nos bêtes, les moutons seuls sont en parfait état ; ils sont, eux, habitués aux maigres pâturages et savent trouver leur vie au milieu des rochers et des éboulis, là où les autres animaux ne rencontrent qu'une nourriture insuffisante.

Mes hommes se sont aisément adaptés à l'air raréfié des grandes altitudes ; je n'éprouve, non plus, aucun malaise. Lorsque je demeure tranquille en selle ou sous la tente, je suis parfaitement bien, mais au moindre mouvement un peu brusque je ressens une gêne dans la respiration et des battements de cœur.

... Encore une journée d'efforts, puis nous arrivons au col de l'arête maîtresse de l'Arka-Tagh (5,180 mètres) ! Une des plus hautes chaînes de montagnes du monde est vaincue.

Au bas du col s'ouvre la grande vallée longitudinale que j'ai suivie pendant mon exploration de 1896.

De l'autre côté de cette dépression dont la vue me rap-







pelle de grandes souffrances, se dresse un énorme relief dont le sommet enneigé donne naissance, sur le versant nord, à trois glaciers, très courts mais très larges. Tous trois sont précédés d'énormes amas morainiques.

Le long rempart qui défend l'accès du mystérieux Thibet est franchi. Devant nous, vers le sud, s'étend un immense inconnu où seuls les itinéraires de Wellby, de Rockhill, de Bonvalot, ainsi que celui que j'ai suivi en 1896, tracent d'étroits sillons. Sur des centaines de kilomètres se développe une terre vierge. Ces montagnes n'ont jamais été gravies ; beaucoup même n'ont jamais été vues ; ces lacs immenses, perdus au milieu de l'infinie solitude, personne ne les a encore contemplés, et à toutes ces eaux, qui descendent en chantant des cimes immaculées, personne ne s'est encore désaltéré.

Ce pays est demeuré en dehors du domaine de l'homme. Jusqu'ici, seuls le koulane, l'yak, l'antilope ont foulé cette terre de leurs pieds rapides.

Comme le navire qui franchit l'Océan sans laisser de traces derrière lui, nous allons nous frayer un chemin à travers les énormes vagues que forment à la surface de la terre ces gigantesques montagnes ; et derrière nous, pas même pendant une minute, il ne subsistera une marque de notre passage. Sur cet infini toujours pareil, des semaines nous marcherons en gardant constamment l'impression de ne point bouger de place, comme le marin perdu au milieu des immensités océaniques. Toujours le paysage demeure pareil. Et dans ce colossal désert de pierres, sans cesse une impression poignante de solitude. Nulle part une trace humaine. Le grand silence des choses mortes plane sur cette terre inhabitée et inhabitable.

Après avoir suivi pendant quelque temps vers l'ouest la grande vallée longitudinale que j'ai parcourue en 1896,



nous piquons droit au sud vers la grande chaîne qui s'élève en arrière et à laquelle se rattache le grand massif glaciaire aperçu hier.

La vallée est étroite, faiblement arrosée ; sur son versant sud, en dessous des moraines, comme sur les bords du Koum-Köll, se rencontre une zone de dunes.

Ces monticules de sable mobile, dont quelques-uns sont relativement élevés, sont tous disposés en croissants, leurs faces escarpées tournées vers l'est. Entre leurs branches dorment de jolies petites nappes d'eau, alimentées par la fusion des glaciers ; elles affectent la même forme que les dunes qui les entourent.

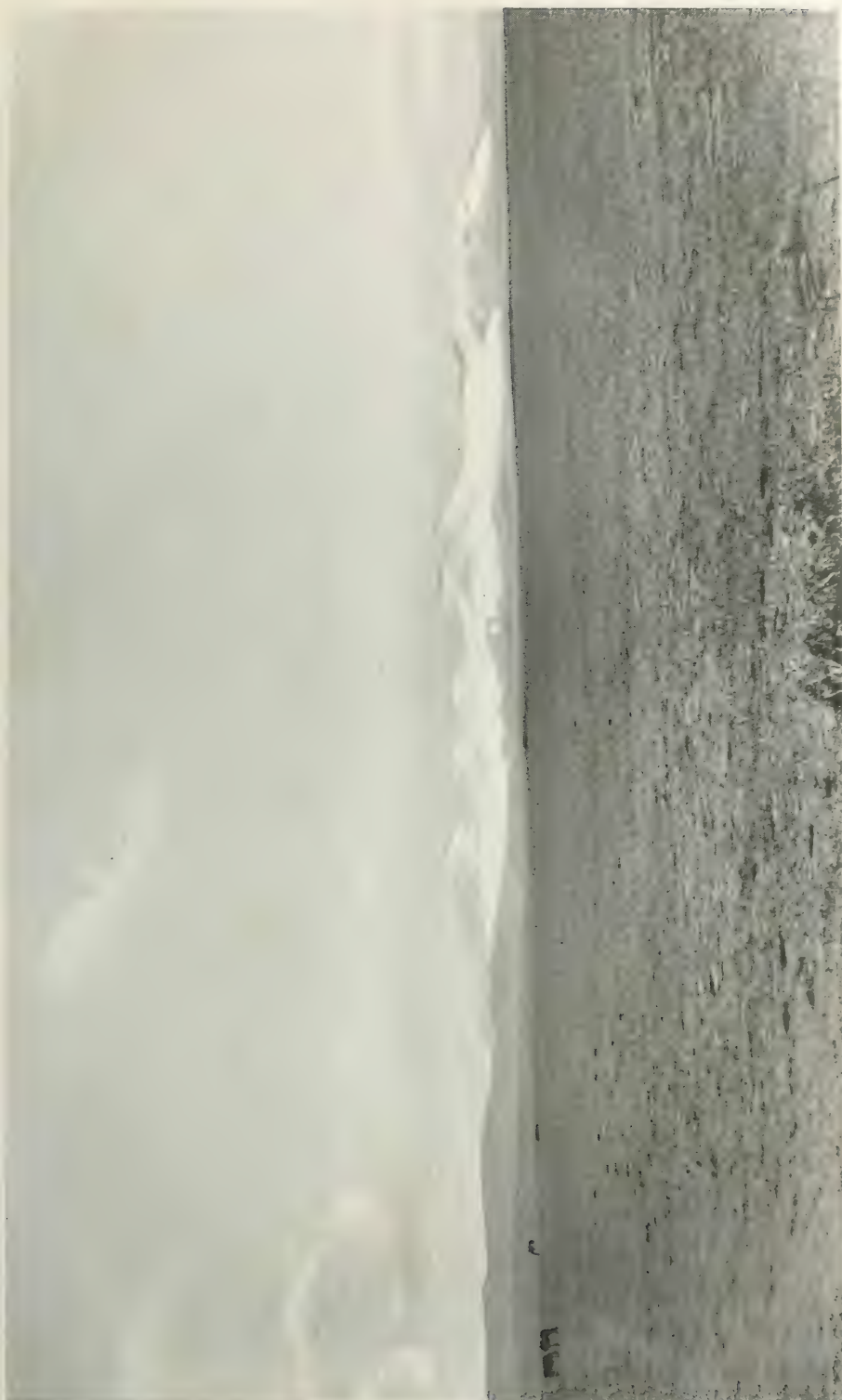
Le soir, très mauvais bivouac. Pas le moindre pacage, pas une touffe d'herbe, partout un sol nu et pierreux. Le cheval de Tcherdon, qui a été conduit en main toute la journée, meurt avant d'arriver au camp.

Le lendemain, escalade d'une nouvelle chaîne par un col de 5,122 mètres. De ce point, toujours le même panorama que d'habitude. A nos pieds, une longue vallée longitudinale avec un grand lac allongé et, au delà de cette dépression, un massif dont les sommets sont couverts de neiges persistantes, probablement la crête du Koukou-Chili.

Sur les bords du lac le camp est établi. Le baromètre indique pour ce point une hauteur de 5,028 mètres.

Autour la stérilité est absolue ; les bêtes ne trouvent rien à se mettre sous la dent, et dans les environs pas le moindre combustible.

Le thé est préparé à un maigre feu fait des débris d'une vieille caisse, et les animaux du convoi doivent se contenter d'une petite ration de maïs. Pour comble d'infortune, à peine les tentes sont-elles installées, qu'une effroyable tourmente se déchaîne, d'abord de la grêle, ensuite des averses dilu-



UNE GRANDE VALLÉE LONGITUDINALE BORDÉE PAR UN MASSIF GLACIÉRE, AU SUD DE TARKA-TAGH.





viennes. Le lendemain matin nous nous réveillons, trempés comme si nous avions dormi dans un bain.

Aux premières lueurs du jour, nous quittons ce camp de la famine pour escalader une nouvelle vague de l'écorce terrestre. Ces perpétuelles montées et descentes ne prendront donc jamais fin !

Relativement basse, la chaîne en vue ne semblait devoir offrir aucune difficulté. Il ne faut jamais se fier aux apparences, dit le proverbe ; cette fois encore il eut raison.

Les abords de cette crête ne sont qu'un bournier dans lequel les bêtes s'enlizent à chaque pas. Plus haut le terrain est également sans consistance. S'arrête-t-on sur les larges plaques de schiste éparses au milieu de cette mer de boue, pareilles à des îles, peu à peu elles s'enfoncent sous votre poids. De la terre pressée, l'eau sort comme d'une éponge exprimée et en quelques instants une mare se forme autour de la plaque sur laquelle vous avez pris pied. Il semble que nous cheminions au-dessus d'un fleuve souterrain recouvert d'une mince carapace de terre, et dans lequel d'un moment à l'autre nous allons être engloutis.

Soudain le sol cède sous le poids des chevaux. En toute hâte nous devons les décharger et les tirer hors de ce gouffre de boue.

Tcherdon, expédié en avant à la recherche d'un terrain meilleur, rapporte des nouvelles décourageantes.

Au delà le sol est encore plus détrempe, s'il est possible ; de ce côté s'étend une série d'ondulations parsemées de plaques de neige dont la fusion a transformé tout le terrain environnant en une immense coulée de boue. A chaque pas on enfonce profondément dans une bourbe gluante et tenace. Donc de ce côté rien à faire et en maugréant je donne l'ordre de la retraite.

Nous allons tenter le passage par un ravin voisin. Dans ce vallon également, le sol ne porte pas ; le seul terrain résis-

tant est le lit du torrent, en quelque sorte pavé de graviers et de pierres apportés par les eaux.

A l'altitude de 5,011 mètres se trouvent quelques touffes d'herbes. De suite je prends le parti de m'arrêter pendant deux jours sur ces maigres alpages afin de faire reposer les animaux.

La halte n'est pas précisément reconfortante. Le soleil brillant dans la matinée se voile rapidement d'épais nuages et une violente averse de grêle s'abat sur nous. Ce grain passé, le ciel se couvre de nouveau et un second orage éclate. Les tourbillons menacent d'enlever les tentes; le tonnerre roule terrifiant avec accompagnement d'éclairs fulgurants, de grêle et de neige. Le froid devient alors très intense; pour protéger les chameaux, nous les habillons de couvertures en feutre.

Le lendemain, beau temps relatif. Le soleil paraît et sous ses rayons la neige disparaît rapidement. A 5 heures du soir, pour ne pas en perdre l'habitude, nouvelle tourmente de grêle.

Le 12 août, nous nous remettons en marche. Deux chameaux sont déjà épuisés; quoique ne portant aucune charge, ils ont tout juste la force de suivre.

... A gauche une rangée de mamelons bourbeux; dans l'ouest lointain, une ligne de hauteurs rouges, et entre ces deux reliefs une plaine immense montant vers l'horizon en pente insensible.

Cette région n'est qu'un immense marais. Parsemé de graviers, le sol a une apparence trompeuse de solidité, mais sous la moindre pression il cède, et bêtes et gens pataugent dans une bourbe épaisse dont ils ne réussissent à se dépêtrer qu'au prix d'un effort constant. Dans les endroits les plus stables le pied enfonce jusqu'à une profondeur de 0<sup>m</sup>,10, partout ailleurs on barbote jusqu'au genou. En un mot, représentez-vous un fond de lac fangeux que les eaux viennent d'abandonner.

Très lentement, et après d'interminables pataugis, la caravane atteint un boursoufflement de terrain qui marque le faite de cette haute plaine spongieuse (5,111 mètres).

Juste au moment où nous parvenons sur ce point, l'habituelle tempête quotidienne éclate, le tonnerre roule sans répit au milieu du crépitement de la grêle. C'est effrayant. On croirait entendre le fracas d'une canonnade entremêlée d'un feu très vif de mousqueterie. Il est seulement 4 heures du soir et le ciel est obscur comme à une fin de jour d'automne.

Une fois la tourmente passée, le soleil se montre de nouveau; un pâle soleil malade d'hiver.

Sur le versant méridional du faite, au milieu de quelques rares pacages, le campement est installé (5,076 mètres).

Un chameau malade succombe aux fatigues de cette interminable marche dans les marais; pendant l'étape il est resté en arrière; tous nos soins demeurent impuissants à le sauver, la pauvre bête ne tarde pas à rendre le dernier soupir. Le long martyrologe de nos bêtes de charge commence.

Le lendemain toute la journée pluie diluvienne. De plus il ne fait pas précisément chaud. Dans ma tente le thermomètre ne s'élève pas au-dessus de  $+ 2^{\circ}$ . Je passe mon temps à lire, enveloppé de chaudes pelletteries, sous une douche continuelle qui tombe du toit de mon abri. Un bivouac atroce sous cette humidité pénétrante.

*14 août.* — Dans la nuit la température s'est abaissée à  $- 3^{\circ},2$ .

Durci par la gelée, au début de l'étape le sol résiste, mais peu à peu il se ramollit, et devient dans l'après-midi un borbier effroyable.

Finalement nous arrivons dans une nouvelle vallée longitudinale.

Ici l'aspect du pays change complètement. Au plateau



faiblement ondulé que la caravane suit depuis quelques jours, succède, dans la direction du sud-ouest, un massif couvert de glaciers. Vers le sud-est, derrière un grand lac, blanchissent d'autres cimes neigeuses. En face de nous, sur le versant méridional de la vallée, le sol a une coloration verte très accusée; évidemment il y a de ce côté des pâturages, en toute hâte j'y conduis mon convoi affamé.

Sur cette pente le sol est constitué par du sable. Après tant de jours d'enlizement, c'est plaisir de pouvoir marcher sans enfoncer à chaque pas.

Le bivouac établi, tous nos effets de couchage et tous nos vêtements saturés de pluie sont mis à sécher au soleil, pendant que chevaux et chameaux dévorent le pâturage voisin. L'effet de cette copieuse alimentation se manifeste promptement; quelques heures plus tard nos bêtes semblent renaître à la vie.

Ne sachant pas ce qui nous attend plus loin, je décide de demeurer une journée entière à nous refaire dans cette oasis.



## CHAPITRE IV

### SUR LES PLATEAUX THIBÉTAINS

*Découverte de vestiges humains. — Une navigation à l'altitude de 4,765 mètres. — Une mauvaise nuit de bivouac. — Un passage à gué périlleux. — Cernés par des lacs.*

Le 17 août, après avoir traversé un torrent (1), nous nous acheminons vers la chaîne de montagnes qui se développe devant nous.

La pente de ce relief est très accentuée ; avant d'en atteindre le sommet, nous passons trois cols secondaires. A l'ouest, le groupe des glaciers est toujours visible ; à l'est, une cime campaniforme d'une remarquable régularité attire le regard. Suivant toute vraisemblance, ce faciès caractéristique est dû à la présence d'un chapeau de tufs, formation très abondante dans la région.

Sur le versant méridional de cette chaîne nous retrouvons un torrent issu des glaciers voisins, comme l'indique la couleur laiteuse de ses eaux (2).

Les bords de cette rivière présentent un maigre pacage et un sol sablonneux, donc un excellent emplacement pour camper.

Le lendemain, au moment de plier bagage, subitement le ciel noircit ; en plein jour une véritable nuit se fait. Des

(1) Son débit était de 7 à 8 mètres cubes à la seconde.

(2) Débit : 10 mètres cubes à la seconde.

ondées violentes se succèdent sans interruption. Lorsque, enfin, le soleil reparait, il est trop tard pour se mettre en route.

Dans l'après-midi, je pars visiter le front du glacier le plus voisin avec le projet de prendre plusieurs vues photographiques. Au moment d'opérer, libéralement le ciel ouvre de nouveau ses écluses. En même temps, arrive du sud une tourmente de grêle. Une nuée d'un noir d'encre avance comme une masse dense, en rampant sur le sol, laissant derrière elle la terre toute blanche. Instantanément le torrent grossit, roulant sans bruit sa lourde nappe grise d'aspect huileux. Jusqu'au lendemain matin 7 heures, le déluge dure sans interruption.

Dès que l'embellie se produit, la caravane s'ébranle, suivant vers l'aval le torrent qui s'écoule dans le sud-est.

Au début de l'étape nos hommes font la découverte très inattendue de traces humaines. Ils ramassent un chiffon, un bout de corde et une cheville de bois provenant d'un bât. Qui a bien pu oublier ces débris? Une caravane de pèlerins mongols ou le capitaine Wellby qui, en 1896, traversa le Thibet septentrional, du Ladakh au Tsaïdam, par une vallée longitudinale située immédiatement au sud de celle que j'ai parcourue la même année ?

Aujourd'hui ciel relativement serein. De temps à autre il tombe bien encore quelques averses, mais dans l'intervalle nous avons le temps de nous sécher.

Le 19, l'étape est de 30 kilomètres; le 20, de 27<sup>km</sup>, 50. Le sol garde une horizontalité presque absolue. Ne se trouvant sollicitées par aucune pente, les eaux n'ont point creusé de lit et s'assemblent en milliers de petites mares.

La végétation est beaucoup moins maigre que plus au nord; jamais encore je n'ai observé dans le Thibet septentrional d'aussi beaux et d'aussi fréquents pacages.

Vers le sud se découvre une infinie perspective de plaines, avec, à l'horizon, quelques contours lointains de reliefs peu accusés. Le pays constitue maintenant un plateau.



Dans la soirée j'atteins le bord d'un grand lac salé. Sa rive nord-ouest présente des pâturages, gras pour le Thibet, et partout le *yappkak* est abondant. En conséquence sur ce terrain le camp est installé; nous pourrions nous chauffer et cuisiner à discrétion.

Le 22, avec Koutiuk, je m'embarque dans le canot démontable (1) pour traverser le lac vers le S. 50° E. Pendant cette navigation la caravane contournera la nappe par le sud, et nous rejoindra au pied d'un relief qui se montre dans la direction vers laquelle nous naviguons. Lorsqu'elle sera arrivée à destination, elle allumera un grand feu, afin que je puisse reconnaître aisément sa position.

Le temps est magnifique; pas un nuage au ciel, pas un souffle d'air. L'eau est absolument unie, endormie dans la lourdeur d'un jour d'été.

Sur les bords le lac est très peu profond. Jusqu'à une distance de 1,500 mètres vers le large, le canot ne peut flotter et nous devons le halier à bras; dans cette région la tranche d'eau ne dépasse pas 0<sup>m</sup>,50. Le fond est un slam rouge, recouvert d'un dépôt de sel, épais de 0<sup>m</sup>,02 à 0<sup>m</sup>,04, près des rives.

Aucun oiseau, aucun crustacé, aucune algue. Sur les berges jusqu'au point le plus éloigné atteint par le ressac, la stérilité est absolue. Une véritable mer morte, ce grand lac! Un squelette d'oiseau trouvé sur un îlot est la seule trace d'être animé que je rencontre.

De cet îlot se déroule un panorama grandiose. Vers l'ouest, comme vers l'est, l'infini d'un horizon de plateaux se déploie, sans qu'une ondulation de terrain ne trouble l'uniformité plane de cette immensité. Au sud apparaissent quelques mamelons aux formes molles et fuyantes, tandis que vers le nord culmine une chaîne mouchetée de neige, et

(1) Désormais, nous désignerons ce canot sous le nom de *Berton*, dénomination employée dans la marine française pour les embarcations de ce genre. (*Note du traducteur.*)

qu'au nord-ouest le grand massif glacé, reconnu les jours précédents, met une tache blanche sur le ciel bleu.

Ce lac présente une cuvette remarquablement plate et peu déprimée ; la plus grande cavité rencontrée ne dépasse pas 2<sup>m</sup>,33.

Un soleil éblouissant donne une très vive impression d'été. Après la neige, la grêle et les froids des jours précédents, combien agréable est cette sensation. Et, dans tout l'espace, un grand calme religieux.

L'air raréfié des grandes altitudes donne au paysage des tonalités d'une légèreté et d'une délicatesse merveilleuses. Telle une aquarelle d'une transparence idéale.

... Une délicieuse impression de bien-être. Dans le canot je suis étendu comme sur une chaise longue, dessinant, relevant des observations, sans aucune fatigue ; cela me rappelle mes longues navigations sur le Tarim, il y a plusieurs mois. La « route » a été donnée une fois pour toutes ; un regard sur les montagnes de temps à autre suffit pour la contrôler.

Toutes les dix minutes la profondeur est mesurée et tous les quarts d'heure la vitesse. Le reste du temps Koutiouk chante à tue-tête.

La température de l'air s'élève à + 14° ; celle du lac à + 17°.

L'eau est tellement chargée de sel que les gouttes, qui tombent sur le canot, immédiatement donnent naissance à de petits dépôts blancs pareils à des taches de bougie. La rame servant à mesurer la profondeur et le loch luisent de milliers de petits cristaux ; nos vêtements sont poudrés de poussières et tout maculés d'efflorescences, et le canot a l'air d'avoir servi au transport de sacs de farine.

Tandis que nous naviguons, pendant quelques heures la caravane demeure en vue sur la rive ouest. Elle doit décrire un arc de cercle dont je parcours la corde. Les deux groupes s'éloignent ainsi l'un de l'autre et bientôt le convoi s'enfonce derrière les collines de la rive. Plus loin, il doit,



LE LAC MÉRIDIONAL RENCONTRÉ PAR LE D<sup>r</sup> SVEN HEDIN, DANS LE THIBET,  
EN SEPTEMBRE 1900



FALAISE DOMINANT A PIC, D'UNE HAUTEUR DE 70 MÈTRES, LE LAC MÉRIDIONAL





semble-t-il, reparaître, mais j'ai beau fouiller la côte, je ne découvre rien. Peut-être mes gens ont-ils rencontré de nouvelles terres tremblantes, et sont-ils de ce fait contraints à un détour? Peut-être sont-ils occupés à réunir une provision de combustible ou ont-ils abattu quelque gibier qu'ils sont en train d'écorcher et de préparer.

... Le canot file toujours sur la surface unie du lac. La profondeur demeure constante (1<sup>m</sup>,35). La distance à la rive méridionale ne semble jamais diminuer.

Dans l'après-midi le ciel se couvre de légers nuages blancs et la nappe immobile prend une teinte marbrée. L'eau clapote contre la rame : le seul bruit perceptible dans le grand silence de cette mer morte juchée à 4,765 mètres.

A 4 heures le soleil reparaît de nouveau. Toujours point de caravane en vue; peut-être sa marche est-elle masquée par quelque accident de terrain.

Vers le soir l'eau, jusque-là si transparente et si claire, acquiert une coloration foncée; en même temps elle devient trouble. Un grondement sourd se fait entendre, pareil à celui d'un gros torrent. Ce bruit est produit par une brise qui se lève là-bas, très loin dans l'est; rapidement elle se rapproche; bientôt les premiers souffles nous atteignent. De suite la nage devient pénible, et je prends le parti de changer de route et de mettre le cap au sud-ouest. La voile est hissée, et vogue la galère!

Filant à toute vitesse sur le dos de vagues énormes, bientôt nous voici tout près de la rive. Un ressac très violent annonce un atterrissage mouvementé. J'abats la voile, Koutiuk saute à l'eau, saisit le canot et le tire sur la plage, tandis que je pousse avec une rame en guise de gaffe. Finalement l'embarcation est tirée hors de l'eau sans avarie.

Avant la tombée de la nuit, nous grimpons sur les collines voisines pour découvrir la caravane. Rien en vue, ni bêtes ni gens. Pendant que mon compagnon récolte des touffes de yappkak pour le feu de bivouac, je pars à la découverte, mais

je suis bientôt arrêté par un réseau de lagunes. De véritables marais salants, ces bassins riverains remplis d'une couche de sel que recouvre simplement une mince tranche d'eau. Un squelette de koulane blanchit près d'un ruisseau dont la rive garde l'empreinte d'un passage d'ours.

Je chante, je hèle. Point de réponse.

La nuit est déjà venue, lorsque je rejoins Koutiouk. Il est certain maintenant que la caravane aura été arrêtée par un obstacle imprévu; autrement l'avant-garde nous aurait déjà apporté des provisions et des vêtements chauds.

Que faire? Un moment je songe à profiter de la brise favorable et à partir sur le lac à la recherche de mes gens. Dans l'obscurité l'entreprise serait trop dangereuse; le mieux est donc de passer la nuit sur la berge.

Le canot retourné et soutenu d'un côté au-dessus du sol par une rame enfoncée en terre, nous offre un excellent abri, et devant cette installation flambe un feu de yappkak.

Après avoir remonté les chronomètres, et fait un bout de conversation, nous disposons notre lit. Sur la voile, étendue par terre en guise de matelas, chacun de nous aura pour toit une moitié du *Berton* complètement renversé sur le sol. Enfermés dans ces espèces de caisses nous avons l'impression d'être couchés dans un cercueil.

Pendant la nuit, à plusieurs reprises, je suis réveillé par le froid et par la faim; néanmoins je parviens à me rendormir. Depuis longtemps le soleil est levé lorsque le lendemain matin je sors de mon abri. Toujours point de caravane, et rien à nous mettre sous la dent.

Il n'y a plus à hésiter, il faut partir en quête du convoi en détresse. Nous mettons à l'eau le canot et en route vers l'ouest.

La brise est fraîche, le lac tout hérissé de grosses vagues. L'embarcation file rapidement en bondissant sur le dos des lames, au grand effroi de Koutiouk. Le malheureux a le mal de mer!



Quoi qu'il en soit, je continue à relever les contours du lac et à effectuer des séries de sondages.

... Après un bon bout de navigation, sur la rive ouest je distingue deux taches blanches, entourées de petits points noirs en mouvement. La caravane est campée là. Me voici soulagé d'une grosse anxiété.

... Le convoi a été arrêté par un puissant torrent, très profond, provenant d'un grand lac situé à l'ouest. Ne pouvant trouver un gué, mes gens sont revenus en arrière s'installer près d'une source. Toute la nuit ils ont entretenu un grand feu sur une colline voisine, pour m'indiquer leur position.

Après avoir mangé j'examine la situation. Elle est assez délicate; de tous côtés pour ainsi dire nous sommes cernés par des nappes d'eau. A l'ouest nous avons un grand lac, pour le contourner une marche de trois jours au moins sera nécessaire; à l'est se trouve la nappe que je viens de parcourir, tandis qu'au sud passe un large et puissant torrent qui déverse les eaux du premier bassin dans le second. Tout bien réfléchi, le meilleur parti est de traverser ce cours d'eau en employant le *Berton* comme bac. Ce sera à coup sûr long et laborieux, mais certainement moins pénible que les détours interminables des deux autres itinéraires.

Je vais reconnaître le point où la rivière est le plus resserrée. En cet endroit sa largeur est de 58 mètres. D'un bord à l'autre on tend un câble fait au moyen de toutes les cordes du paquetage nouées bout à bout. Une fois le va-et-vient établi, les chevaux sont poussés vers la rivière; eux, ils peuvent aisément passer à la nage, mais les maudites bêtes ne veulent pas entrer dans l'eau. Pour les décider nous sommes obligés d'en entraîner un de force dans le torrent et de le faire remorquer ensuite par le *Berton*.

Avec les chameaux l'entreprise est particulièrement difficile. Encore plus énergiquement que les chevaux, ils refusent de se mettre à la nage; nous devons les faire passer un à un, et ce n'est pas une petite affaire. Après avoir amené

une bête dans l'eau, nous la tirons en avant, par l'arrière du canot que je hale sur le câble, tandis que, au moyen d'une corde, Tourdou Baï maintient hors de l'eau la tête de l'animal. Le courant est très rapide, par suite le halage sur le câble absolument épuisant.

La manœuvre est très délicate. Si on venait à lâcher la haussière, canot et chameau seraient entraînés par le tourbillon; aussi n'ai-je voulu confier à personne ce travail. S'il arrive un accident, j'en aurai seul la responsabilité.

Les bêtes transportées, nous passons maintenant aux bagages. Quatorze voyages sont nécessaires pour amener approvisionnements et matériel sur l'autre rive.

Ce torrent a un débit de 47<sup>m</sup>c,5 à la seconde. C'est le cours d'eau le plus important que j'aie rencontré jusqu'ici dans le Thibet septentrional et central. Suivant toute vraisemblance, son bassin s'étend très loin dans l'ouest et reçoit les eaux de fusion de tous les massifs glaciaires de la région.

... Après cette opération nous suivons les collines qui bordent au sud les deux lacs. De ce côté également le sol manque de stabilité; nulle part la roche en place.

Après avoir traversé une crête basse, nous découvrons, à son pied méridional, un nouveau lac, sans émissaire visible; il est rempli néanmoins d'eau douce.

Au sud-ouest de cette nappe, nous apercevons deux troupeaux d'yaks, l'un de dix-huit têtes, l'autre de pas moins de cent individus. Tandis que les chasseurs établissent leurs plans d'attaque, un orage formidable éclate et bientôt le gibier a disparu dans la brume. Aldat n'abandonne pas pour cela la partie; malgré l'ouragan il s'achemine vers les yaks pendant que nous allons établir le camp sur la rive sud du lac, à quelques kilomètres plus loin.

Vers les 9 heures du soir, j'entends des appels. Évidemment c'est Aldat qui nous cherche. J'expédie des hommes à sa rencontre et bientôt la troupe rentre, en brandissant

fièrement un énorme quartier de viande. Le chasseur a abattu un jeune yak; à lui seul il n'a pu en rapporter qu'une très petite partie. Dans la situation où nous sommes un pareil gibier n'est pas à dédaigner; donc le lendemain j'envoie deux hommes chercher le reste du butin. En revenant du théâtre de ses exploits, Aldat a la chance de tuer un ours.

*27 août.* — Route droit au sud. Traversé un ruisseau très riche en petits crustacés; la température de ses eaux s'élève à + 20°,3.

Le soir, campé sur les bords d'un nouveau grand lac. Il est salé; le poids spécifique de l'eau de ce bassin est : 1,021. Pacages abondants. Des sources d'eau douce se trouvent dans le voisinage.

*28 août.* — En marche vers l'extrémité sud-ouest du lac. Après avoir escaladé un groupe de collines, nous voici dans un labyrinthe de mares, de torrents et de lagunes. Impossible de passer. La route est coupée par un torrent très rapide et très profond, absolument infranchissable. Sur ces entre-faites éclate un ouragan terrifiant; pour aujourd'hui il ne nous reste plus qu'à camper, et le plus tôt possible.

*29 août.* — Temps très désagréable. Seulement à midi, il devient possible d'aller explorer le réseau de rivières et de lacs qui nous empêche de passer. Au nord, nous avons maintenant le grand lac salé rencontré précédemment et au sud un second lac également très étendu. Ce dernier bassin se déverse dans le premier, qui reçoit également un cours d'eau provenant de l'ouest, lequel s'épanche en larges nappes dans son cours inférieur.

En explorant ces plaines d'eau, nous tombons sur une cinquantaine d'oies sauvages. Dès qu'ils nous ont aperçus, ces oiseaux s'enlèvent, à l'exception d'un seul qui cherche le salut en piquant la tête dans l'eau. Pendant une



heure nous le poursuivons sans relâche, bientôt ses plongeurs déviennent de plus en plus courts, évidemment la pauvre bête est épuisée, encore un effort et nous l'aurons. En effet, l'oiseau, après une très courte disparition remonte à la surface tout près du canot, et d'un coup d'aviron je l'assomme. Un rôti qui nous paraîtra d'autant meilleur que notre menu n'est pas précisément varié.

Après cette chasse je découvre l'embouchure du fleuve dans le très large bras que le lac d'eau douce envoie vers le lac salé. Du sommet d'une colline, qui se dresse sur la berge, je n'aperçois de tous côtés qu'un immense horizon de nappes d'eau.

En plein est, est orientée la langue de terre sur laquelle je me trouve; au nord le lac amer étale sa vaste plaine; tandis qu'au sud se trouve le lac d'eau douce nouvellement découvert. Le centre de la presqu'île est occupé par une crête de moyenne altitude dont le versant méridional paraît riche en pacages et en gibier. Je prends donc le parti de m'arrêter ici et d'explorer ce dédale de bassins lacustres.



## CHAPITRE V

### EN CANOT A LA HAUTEUR DU MONT BLANC

*Découverte d'un nouveau lac. — Une partie de pêche à l'altitude de 4,848 mètres. — La plus grande profondeur observée sur les lacs du Thibet. — Abondance du gibier. — En péril sur un lac. — Maladie d'Aldat.*

Sur le bord du torrent un camp est établi où sont laissés les chameaux et les chevaux fatigués, sous la garde de trois hommes. Pendant que cette partie du convoi se reposera, avec Tcherdon, Mollah Chah et Koutiouk j'explorerai la région environnante. Pour cette excursion j'ai organisé une caravane aussi légère que possible, afin de pouvoir marcher rapidement.

La reconnaissance commence par la traversée de deux cours d'eau. Nous franchissons, d'abord, le large torrent voisin du camp, puis le chenal unissant les deux lacs. Les bagages sont transportés dans le *Berton*; les chevaux passent à la nage.

La nuit, la température descend à  $-5^{\circ},2$ . Le lendemain, temps resplendissant; un ciel idéalement pur et calme. Le lac dort dans une immobilité absolue.

Un koulane approche du convoi sans manifester la moindre crainte. Ah! si Tcherdon disposait encore d'une cartouche!

Quelques heures de marche nous amènent à l'extrémité du lac méridional. Par derrière, grand est mon étonnement de découvrir une nouvelle nappe d'eau s'étendant dans l'est

et qui n'est séparée de la première que par une langue de terre large de quelques centaines de mètres à peine.

La caravane chemine le long de ce nouveau bassin. Pas très facile, la piste sur le bord d'une falaise dominant à pic le lac; au moindre faux pas on ferait une chute de 70 mètres. Du haut de ce balcon, notre attention est attirée par les ébats d'une troupe de poissons relativement gros, dont le dos est tout noir.

Le lendemain je gravis les collines voisines du camp. De ces mamelons la vue embrasse un immense horizon de lacs (1). Dans ce pays-là les eaux occupent une surface plus étendue que la terre. Le bassin que je domine est situé à l'altitude de 4,848 mètres, 38 mètres de plus que le sommet du mont Blanc! En comparaison des hauteurs énormes auxquelles nous vivions il y a plusieurs semaines, nous nous trouvons maintenant dans des régions basses!

... Le canot est armé et, avec le dessein de tenter la chance à la pêche, je me dirige vers le pied de la falaise où j'ai aperçu les poissons. Pendant cette navigation, la caravane fera le tour du lac et ira camper sur la côte méridionale. Mon matériel de pêche est très rudimentaire, en guise de gaule un piquet de tente, une boîte d'allumettes vide comme flotteur et des morceaux de viande d'yak comme appât. Quoi qu'il en soit, cela mord et j'ai la satisfaction de capturer quatre poissons de taille moyenne. Cela fera un bon plat pour le dîner.

Après de longues heures de flânerie au soleil, voici le moment de rallier le camp, d'autant que dans l'ouest le ciel noircit et se couvre d'épaisses nuées. Une tempête menace.

Malgré la mauvaise apparence du temps nous partons. Au sud de gros nuages enveloppent les montagnes et les laissent ensuite complètement enneigées. Le coup de vent approche rapidement, les vagues deviennent de plus en plus hautes et toutes cimées d'écume.

(1) Voir la carte, p. 65.





UN BEAU COUP DE FUSIL  
Yak sauvage tué par Aldat, le guide de la caravane.



CAMPMENT A L'ALTITUDE DE 5111 MÈTRES  
Au premier plan, des caravaniers sont occupés à dresser l'ourte du D<sup>r</sup> Sven Hedin.



... Le grain nous atteint; la grêle crépite avec force et en quelques instants blanchit le canot. Plus la moindre vue! La poussière d'eau soulevée par l'ouragan est si épaisse qu'il est impossible de distinguer quoi que ce soit. Il faut surveiller les vagues qui deviennent de plus en plus fortes. Par bonheur elles sont très longues, et, sur leur dos, le canot grimpe en étalant avec la plus parfaite aisance.

Immédiatement au sud de la falaise le long de laquelle j'ai pêché, le lac atteint une profondeur de 48<sup>m</sup>,67, la plus grande cavité que j'aie rencontrée dans les nappes du Thibet. A partir de cette fosse le fond remonte rapidement vers le sud.

A mesure que nous nous éloignons de cet escarpement, nous nous trouvons de plus en plus exposés au vent, et comme le lac devient de moins en moins creux, je redoute un échouage sur quelque banc où le canot serait aussitôt désemparé par le ressac.

Une fois l'averse de grêle passée, le vent force. Les lames deviennent si hautes qu'elles masquent la vue de la côte. Au prix d'un rude effort nous parvenons à gagner une longue presqu'île; désormais nous sommes à l'abri et sans difficulté nous pouvons rentrer au bivouac.

Il sera bientôt temps de battre en retraite pour rejoindre le camp principal, gardé par Tourdou Bai, sur les bords du lac occidental.

Les sources du Yang-Tseu-Kiang ne doivent pas être éloignées et je n'ai pas perdu tout espoir de les trouver. Le réseau lacustre que je viens de découvrir n'est point en relation avec le grand fleuve de la Chine orientale et constitue un bassin fermé. Pour élucider complètement la question j'entreprends, le 2 septembre, une nouvelle excursion vers le sud.

Nous traversons des plaines ondulées recouvertes d'une herbe rare, et parsemées de fondrières dangereuses. Après une traite de 27 kilomètres, nous arrivons sur les bords d'un



cours d'eau qui aboutit à un petit lac. Cette nappe salée est située au sud-est des bassins reconnus les jours précédents.

L'état d'épuisement des chevaux m'oblige dès le lendemain à battre en retraite. Au début de l'étape je me dirige vers l'ouest. De ce côté le sol ne porte pas ; à chaque pas nos malheureuses bêtes enfoncent à une profondeur de 0<sup>m</sup>,60. Un puissant torrent descend des montagnes situées au sud et coule au nord vers notre grand lac aux poissons. Son lit est le seul terrain stable de la région ; en le suivant il est dès lors possible d'avancer rapidement.

Cette partie du Thibet est extrêmement giboyeuse. Nous rencontrons pour le moins une demi-douzaine de troupeaux d'antilopes orongo (*Pantholops Hodgsoni*) chacun d'une vingtaine d'individus, et, entre temps, des yaks, des koulanes, des lièvres, des marmottes, des loups et des renards. Sur les bords des lacs pullulent les oies et les mouettes.

Vers le soir, tourmente de neige. Les tourbillons sont si serrés que je puis à peine distinguer le cheval qui marche devant moi. En quelques minutes nous sommes recouverts d'une carapace blanche qui, de temps à autre, s'effrite et tombe en larges fragments.

J'avais eu l'intention de traverser le lac aux poissons dans la direction du nord, afin d'établir une nouvelle ligne de sondages, mais les conditions météorologiques interdisent l'exécution de ce projet. Toute la journée du lendemain, une brise de nord très fraîche rend la navigation impossible.

Dans ces conditions nous cheminons sur la rive vers l'ouest. De ce côté un nouveau marais effroyable ; à chaque pas, les chevaux enfoncent dans une bourbe dont ils ne peuvent se dépêtrer. Quelle terre inhospitalière et fermée à l'homme ! Il semble qu'ici elle n'a point encore été séparée d'avec les eaux.

... Après un long pataugis épuisant, voici enfin, l'extré-

mité du lac. Ses eaux s'épanchent par un large et puissant émissaire vers la nappe d'eau douce située à l'ouest.

Près de l'embouchure de ce torrent, dans le lac inférieur, le camp est établi. De là au quartier général, il ne doit pas y avoir plus d'un jour de marche en suivant la rive méridionale.

Pendant que Tcherdon et Mollah Chah se dirigent par cette route pour rallier notre principal établissement, avec Koutiouk je traverse le lac.

Temps superbe. La brise, au début favorable, fraîchit bientôt et nous fait dériver vers le milieu de la nappe où la profondeur ne dépasse pas 3 mètres. Sur ces entrefaites une saute de vent se produit ; dans l'ouest le ciel se recouvre de gros nuages noirs précurseurs de la tempête quotidienne. Ces nuées se partagent en deux panes ; l'une s'allonge sur les flancs des montagnes situées dans le sud et les revêt d'une épaisse nappe de neige, tandis que l'autre s'étend sur le lac. C'est alors un bouillonnement de vagues énormes. Le plus sage eût été de nous laisser dériver au vent, mais cela m'aurait conduit sur la rive nord où j'aurais été coupé de mes gens.

Je prends donc le parti de ramer droit dans la brise. Au loin, à l'ouest-nord-ouest apparaît la colline du sommet de laquelle j'ai pour la première fois aperçu cette nappe.

... Le canot tangué d'une manière désordonnée. Placé à l'avant, à chaque lame je reçois une douche ; en même temps des averses de grêle me cinglent la figure. Quelque vigueur que nous déployions dans la nage, nous sommes rejetés en arrière. Par moments, sur la crête des vagues, la moitié du canot se trouve hors de l'eau ; lorsqu'il retombe lourdement dans les creux, il fait entendre des craquements de mauvais augure pour sa solidité.

Soudain une deuxième saute de vent survient. La brise vire au sud et, de ce point, souffle maintenant en ouragan, créant un nouveau système de vagues perpendiculaires au

premier. Lorsque des lames venant de deux directions opposées se heurtent, l'eau jaillit en énormes panaches. Au prix d'un effort constant nous parvenons à maintenir le canot dans les régions relativement calmes. Parfois, cependant, la manœuvre ne réussit pas ; lorsque la barque se trouve soulevée par une de ces vagues monstrueuses, peu s'en faut qu'elle ne chavire.

Pendant une heure et demie nous luttons désespérément sans une minute de répit. Un arrêt dans la nage, un faux mouvement, ce serait le naufrage et très certainement la mort.

Après cela le vent mollit et peu à peu le lac tombe. Le ciel garde toujours une très mauvaise apparence. Dans toutes les directions, des panes de gros nuages noirs comme de l'encre, qui, de temps à autre, descendent sur le lac. Derrière ces nuées, les côtes disparaissent complètement ; nous avons alors l'impression de la pleine mer.

L'embellie est courte. Un second grain arrive, nous lançant d'épais tourbillons de grêle et de neige en pleine figure. Malgré cela, il faut ouvrir l'œil et surveiller attentivement les vagues. La moindre négligence, la plus légère distraction pourraient avoir des conséquences fatales. Toute la journée nous travaillons comme des forçats.

Une fois l'orage passé, nous souquons ferme pour gagner du terrain avant l'arrivée d'un nouveau grain menaçant. Le ciel est, en effet, toujours noir.

Bientôt des rafales se lèvent ; un troisième ouragan fond sur nous.

C'est la dernière épreuve. Nous touchons au terme de notre navigation. Après huit heures d'un labeur acharné, nous avons la satisfaction de fouler la terre.

Je gravis la colline voisine pour examiner l'horizon. De ce belvédère j'aperçois Mollah Chah, nous attendant patiemment avec quatre chevaux sur un cap. Nous nous dirigeons immédiatement à sa rencontre. Avant de rallier le camp, je



vais exécuter une série d'observations sur l'émissaire de notre lac. Après avoir mesuré sa largeur et sa profondeur, j'étais occupé à calculer sa vitesse d'écoulement, lorsqu'un quatrième grain arrive.

Bien que le soleil soit encore haut au-dessus de l'horizon, il se fait une obscurité profonde. Seuls les éclairs percent cette nuit épaisse, et telle est la violence du vent que la grêle est chassée horizontalement.

Au moment où le grain éclata, je me trouvais de l'autre côté du chenal, et, pour traverser cette nappe, large seulement de 60 mètres, je dus dépenser les plus grands efforts. C'est la fin de nos misères. Nous halons le canot sur la berge, le retournons, puis prenons le galop pour rallier la caravane.

Le camp est en ordre parfait. Aldat a tué quatre orongos ; nous sommes donc à la tête d'une bonne provision de viande fraîche. Les chameaux et les chevaux, au vert depuis notre départ, ont repris de nouvelles forces.

*6 septembre.* — Une journée d'hiver. Pas un rayon de soleil, un ciel sombre fondant constamment en froides averses de grêle.

Je travaille à mettre au net les observations recueillies pendant notre expédition aux lacs ; de leur côté, Tcherdon et Koutiouk s'en vont à la pêche.

Peut-être le lecteur trouve-t-il fatigante la répétition fréquente d'événements et de circonstances lesquels, à ses yeux, paraissent sans intérêt. Cette répétition s'impose pour donner une idée précise de la vie de l'explorateur dans ce désert, et montrer l'uniformité de son existence pendant des mois et pendant des années.

Maintenant la retraite est nécessaire. Les deux mois et demi de vivres que nous avons emportés sont très fortement entamés ; il ne nous reste plus de provisions que pour trente jours. Nous avons encore suffisamment de riz, mais la farine pourra bien nous manquer, si nous n'en usons pas avec la plus

stricte parcimonie. D'ailleurs, l'hiver approche à grands pas.

Donc nous allons nous diriger vers ma base d'opérations installée dans la vallée de Tjimen, en décrivant un grand arc de cercle vers l'ouest.

Avant de quitter cette région du Thibet, je vais escalader la chaîne longitudinale dont le point culminant est formé par un puissant massif neigeux dressé au sud-ouest des lacs.

Tandis que Tourdou Baï avec le gros du convoi s'achemine par une grande vallée ouverte vers l'ouest-nord-ouest, accompagné de Tcherdon et d'Aldat, je file au sud. Nous emportons des vivres pour une semaine et du combustible pour deux jours. Tourdou Baï a ordre de s'arrêter sur la plaine qui s'étend au nord-ouest du massif et de nous attendre là une semaine. Ce délai passé, si nous ne paraissions pas, il se mettra en route vers le camp de Tjimen.

Le 8 septembre les deux troupes se séparent. Après avoir traversé dans son cours supérieur le torrent qui nous avait arrêtés quelques jours auparavant dans notre marche vers le sud, nous nous dirigeons vers le sud-sud-ouest.

Stérilité pour ainsi dire absolue ; seulement, de loin en loin, quelques touffes de mousse.

Une chevauchée de plusieurs heures nous amène devant des mamelons entourés de sources. Une eau claire, admirablement transparente, sort de terre et s'assemble en petites mares cernées d'un épais tapis de gazon moelleux. Plus loin, dans le sud, aucun pacage n'est visible ; il est donc préférable de passer la nuit ici, d'autant que les excréments d'yaks et de koulanes, très nombreux autour de cette oasis, fournissent un combustible abondant.

Pendant l'étape nous avons été suivis par une troupe de grands loups fauves. Yolldach aurait bien voulu aller se mesurer avec eux. Ces carnassiers ne feraient qu'une bouchée de mon chien favori, et je le maintiens solidement en laisse. Après avoir signalé la rencontre de quelques corbeaux, j'aurai noté les principaux événements de la journée.

Naturellement, un temps atroce. Depuis dix-huit jours, sans répit, les averses de grêle succèdent aux tourmentes de neige, avec, dans l'intervalle, de bien courtes éclaircies. Nuit claire et fraîche. A 9 heures du soir, le thermomètre est déjà descendu à — 2°.

*9 septembre.* — Route au sud-ouest. Brise très fraîche. Terrain accidenté ; monté et descendu une suite de collines séparées par des vallons remplis de fondrières. Le soir, campé sur le pacage le plus élevé. Lorsque nous descendons de selle, nous sommes littéralement gelés.

Le bivouac installé, Aldat part à la poursuite d'un énorme yak qu'il a découvert dans le voisinage. Se glissant comme un chat, et se couvrant de tous les accidents de terrain, le chasseur parvient jusqu'à trente pas de la bête et, d'une balle bien ajustée, lui fait mordre la poussière. Un superbe butin, un taureau adulte gros et gras.

*10 septembre.* — Une rude journée. Pendant la nuit les chevaux se sont enfuis vers le bas de la vallée. Avant le lever du soleil, Aldat part à leur poursuite, puis retourne auprès de son yak prendre une charge de viande.

Dans la matinée pas un souffle de vent ! Nous ne perdons rien pour attendre. A 9 heures la brise se lève et toute la journée fait rage. A l'altitude de 5,143 mètres, où nous nous trouvons, le sol n'offre aucun abri ; nous sommes congrûment balayés.

Ne voyant pas reparaître Aldat, j'expédie Tcherdon à sa recherche. Seulement à 11 heures, les deux hommes sont de retour. Notre chasseur s'est trouvé subitement indisposé, le cosaque l'a rencontré gisant à côté de son yak. Aldat se plaint d'atroces douleurs de tête et éprouve d'abondantes hémorragies nasales.

La nuit le thermomètre s'est abaissé à — 10°,7. C'est l'hiver à brève échéance. Aldat est si faible qu'il a besoin



d'aide pour se mettre en selle. Une fois la caravane formée, nous nous acheminons vers le col.

Dans la journée, le sol dégèle et devient un épouvantable bourbier dans lequel les chevaux pataugent profondément, en s'écorchant les jambes contre des fragments de schiste épars çà et là à la surface de ces fondrières.

Au-dessus de cet immense marécage, à quelques dizaines de mètres de la piste suivie par la caravane, blanchissent les langues de plusieurs petits glaciers. Encore un effort pour nous dégager de la bourbe gluante et nous arrivons au sommet d'un col (5,426 mètres).

Pendant toute la journée le thermomètre ne s'élève pas à plus d'un demi-degré au-dessus de zéro et il fait une âpre bise qui transperce les fourrures les plus épaisses.

Un peu au-dessous de la crête, à 5,263 mètres (453 mètres de plus que le mont Blanc) nous passons la nuit. Le malheureux Aldat ne peut faire un pas, et se plaint continuellement.

A 9 heures du soir le thermomètre marque déjà  $-3^{\circ},6$ ; plus tard il descend à  $-11^{\circ},9$ .

*12 septembre.* — De notre col se découvre une chaîne de pics neigeux, évidemment le Dang-La. Une grande vallée longitudinale, l'éégout collecteur de toute la région, est également visible.

... Sur un monticule isolé, Tcherdon signale plusieurs points noirs en mouvement. Des hommes ou des yaks? J'examine le terrain avec ma jumelle. Impossible de me prononcer. Ces taches se meuvent, l'une paraît extraordinairement haute. Peut-être est-ce simplement un yak femelle avec sa progéniture? Intrigués par cette apparition, nous nous dirigeons vers ce mamelon et bientôt nous distinguons deux hommes en train d'élever une pyramide en pierres sèches. Ce sont nos amis Tourdou Baï et Koutiuk. N'ayant point découvert de traces de notre passage, ces



TABLEAU DE CHASSE

Tous d'ode et d'antilopes ongo abattus par Chagdot et Ichedom, les Cosques botines de l'escorte du D. Sven Hedin





excellents serviteurs érigeaient un *cairn* pour nous guider, avant de rentrer à leur bivouac.

Après un jour de repos au camp (5,073 mètres) nous faisons route dans l'ouest.

Aldat, de plus en plus souffrant, s'affaiblit à vue d'œil ; le malheureux délire continuellement. Bien enveloppé de feutre, il fait l'étape sur le dos d'un chameau.

*14 septembre.* — Terrain peu accidenté et sol stable. Rencontré une quantité énorme de petites salines formant, toutes, un bassin fermé.

Nous descendons. L'altitude du bivouac de ce soir n'est plus que de 4,890 mètres.

Au moment où nous établissons le camp, la neige commence à tomber abondamment ; le lendemain matin l'épaisseur de la couche atteint 0<sup>m</sup>,30.

*15 septembre.* — Toute la journée la température demeure en dessous du point de glace. Sur le sol gelé la caravane avance rapidement. Les seuls incidents de l'étape sont quelques chutes dans des trous de marmottes masqués par la neige.

Dans la matinée du 17 je suis réveillé par un brouhaha épouvantable. Les hommes crient, les chiens hurlent, que se passe-t-il ? En mettant le nez à la porte de ma iourte, j'aperçois un ours énorme battant en retraite à 50 mètres de la tente.

Marche très pénible. Nous avançons sur un borbier dont la couche superficielle a été consolidée par le froid de la nuit. Au début de l'étape, alors que le soleil n'a pas encore élevé la température, aucune difficulté ; mais au fur et à mesure que le dégel se produit, le sol se ramollit et à chaque pas nous pateaugeons lamentablement. Soudain un chameau enfonce. Il ne peut se dépêtrer de cette boue tenace, et, dans les mouvements qu'il fait pour se dégager, s'enlize davantage. En hâte nous débarrassons l'animal de sa charge, et

essayons de le déhaler en le tirant avec des cordes. Tous nos efforts demeurent inutiles. Épuisée, la bête se couche et enfonce de plus en plus. J'ai alors l'idée de lui glisser sous le ventre des feutres pour lui donner un point d'appui au milieu de cette marmelade de terre. Laissant le chameau souffler un instant, nous recommençons la manœuvre et, après un pénible travail, parvenons à le remettre sur pied. De ce bourbier, la malheureuse bête sort ruisselante de boue ; pour la débarrasser de la carapace de terre qui la couvre, on doit la gratter avec un couteau.

Ce marais nous conduit dans une vallée orientée vers l'est-nord-est, laquelle contient un lac. Au nord-est s'élève un puissant massif neigeux, le mont du Roi-Oscar, la haute cime que j'ai découverte en 1896.

Dans le fond de la vallée s'étagent des terrasses surmontées de couches de tuf épaisses de 15 à 20 mètres, et partout le sol est couvert de blocs de cette roche.

Le lendemain la tempête fait trêve. Le soleil se montre et la température s'élève à  $+ 12^{\circ}$ . Les flaques de neige encore éparses sur le sol, disparaissent promptement sous la double action de la fusion et de l'évaporation.



## CHAPITRE VI

### LA MORT D'ALDAT

*Les marmottes. — État désespéré d'Aldat. — Rencontre d'une épave. — L'agonie de la caravane commence. — A l'assaut de l'Arka-Tagh.*

Depuis deux mois nous cheminons par monts et par vaux sur les hautes terres thibétaines dans le silence de la solitude la plus absolue. Après être demeurés si longtemps sans rencontrer un être humain, sans découvrir même une trace du passage de l'homme, nous commençons à sentir un ardent désir de retrouver des semblables et d'arriver à notre camp animé par le grouillement d'une activité humaine. Mais nous sommes encore loin de Temirlik. Plus de 400 kilomètres nous séparent de notre quartier général.

... Nous suivons vers l'ouest une grande vallée longitudinale extrêmement giboyeuse. Des crânes et des ossements d'yaks parsèment le sol. Ces puissants animaux ne peuvent donc, eux aussi, résister aux rigueurs de cette nature meurtrière. Tcherdon abat un de ces bovidés sauvages et un orongo. La peau saignante de cette antilope est appliquée sur le corps du pauvre Aldat et sert à le frictionner énergiquement. De l'avis des musulmans ce traitement serait infail-  
liblé.

Plusieurs petites sources forment des mares dans lesquelles le thermomètre plongeur marque  $-15^{\circ},6$ . Ces eaux renferment en abondance de petits crustacés de forme parti-



culière; leur haute température doit donc se maintenir constante pendant tout l'hiver.

*21 septembre.* — Toujours notre grande vallée, avec un lac étendu dans lequel se concentrent les eaux descendues des montagnes situées au sud.

A quelques kilomètres de cette nappe le camp est établi sur un maigre pacage.

Le sol est criblé de terriers de marmottes. Très comique l'attitude de ces gros rongeurs quand ils se chauffent au soleil au-dessus de leurs trous. A notre approche, tous culbutent dans leurs souterrains, comme des billes tombant dans les poches d'un billard, et, dès qu'ils aperçoivent la caravane, ils la saluent d'incessantes bordées de sifflets stridents.

Une vieille marmotte à laquelle l'âge aurait dû donner l'expérience, a commis l'imprudence de demeurer éloignée de son gîte. Sur un monticule elle se chauffe au soleil, en se livrant à des contorsions et à des grimaces, comme un singe. A ce moment Yoldach aperçoit l'animal et fonce sur lui. Pendant que la marmotte se défend contre le chien, des hommes accourent et réussissent à s'en emparer.

J'essayai d'apprivoiser ce rongeur, mais sans succès. Pendant les deux mois que je gardai cette bête, elle montra toujours le même caractère sauvage. Dès que l'on s'approchait d'elle, elle se dressait sur ses pattes de derrière, prête à vous mordre et on y regardait à deux fois avant de s'exposer à ses dents. De sa puissante mâchoire notre élève broyait un bâton. La morsure de cet animal est considérée comme très dangereuse par les indigènes, et sa guérison serait, assurent-ils, très lente.

Dans toutes les régions où la marmotte est abondante, on peut être assuré de rencontrer des ours. L'ours du Thibet se nourrit, en effet, en grande partie de ce petit mammifère; il s'en empare en ouvrant avec ses puissantes griffes les terriers dans lesquels cet animal se blottit. Avant de faire son

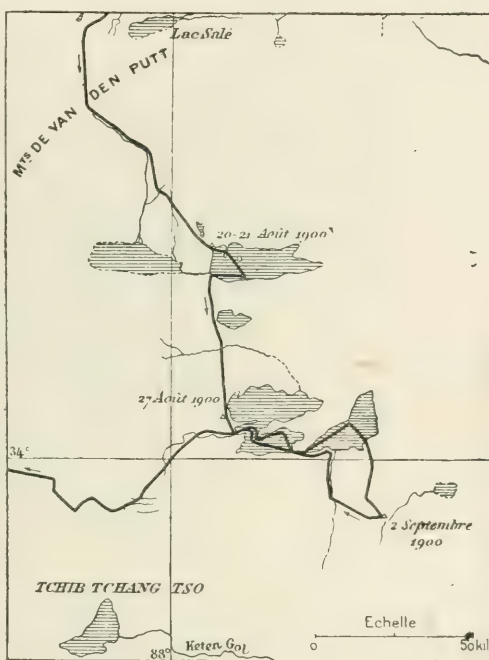
repas l'ours doit donc prendre un exercice salutaire pour sa santé.

Aldat va de mal en pis. Aujourd'hui il est très faible. Il a 30 respirations, nombre absolument anormal à l'altitude de 4,838 mètres, et sa respiration est accompagnée d'un gémissement. La température de son corps est inférieure à la normale et le battement de son cœur, imperceptible. Le malheureux est toujours en proie au délire. Nous nous arrêtons un jour, dans l'espérance que la convalescence se produira enfin.

23 septembre. — L'état de notre malade ne s'est point amélioré. Le nombre de ses respirations est seulement de 23! Très certainement il n'ira pas loin, mais nous ne pouvons demeurer ici. Aldat est enveloppé de fourrures et de couvertures et installé dans une sorte de litière sur le dos d'un chameau. Au moment où la bête va se relever, un grand tumulte se fait entendre. Le pauvre chasseur vient de rendre le dernier soupir.

« *Yetti* (il est mort) », répètent les musulmans autour du cadavre. Je ne veux pas procéder de suite à l'ensevelissement et je donne l'ordre de se mettre en marche. Au camp suivant nous inhumérons notre pauvre guide.

La caravane chemine dans la tristesse d'un enterrement. Les hommes demeurent graves et silencieux. Une impression



Itinéraire du Dr Sven Hedin  
du 20 août au 2 septembre 1900.

de recueillement. Autour de nous, yaks et koulanes défilent à bonne portée ; ils peuvent s'ébattre en paix, ces beaux animaux, nous ne les troublerons pas aujourd'hui.

... Nous arrivons sur les bords d'un lac. Les eaux sont très chargées de sel ; au thermomètre plongeur elles marquent  $+ 16^{\circ},6$ , une température absolument extraordinaire, eu égard à celle de l'air en cette saison. Peut-être ce degré élevé des eaux provient-il du calme régnant aujourd'hui, lequel fait monter le thermomètre dans l'air à  $+ 17^{\circ},5$ .

Au delà nous poursuivons dans le nord-ouest. De ce côté s'étend une plaine ondulée, légèrement décline, découpée de ravins remplis de borbiers dangereux. Dans un de ces vallons nous ramassons un petit morceau de bois provenant d'un bât. Peut-être a-t-il été perdu par quelque convoi de pèlerins mongols en route vers la ville sainte de Lhassa ou par l'expédition Wellby-Malcolm dont nous croisons l'itinéraire aujourd'hui.

L'étape terminée, Mollah Chah et Nias creusent une fosse, Aldat est enseveli, enveloppé de fourrures en guise de linceul.

Les musulmans ne témoignent d'aucune affliction et portent en terre leur camarade, sans la moindre cérémonie. La seule prière dite sur la tombe de ce brave homme est celle que j'adresse à Dieu pour lui demander d'accorder la paix à l'âme de cet excellent serviteur.

L'emplacement de la sépulture est marqué par un piquet de tente fiché en terre. En guise de pierre tombale nous déposons une ramure d'yak, trophée du défunt, et, à côté, une petite planchette portant le nom d'Aldat en caractères latins et arabes, ainsi que la date et la mention de la caravane à laquelle il appartenait.

*24 septembre.* — De très bonne heure le convoi est paré pour le départ. Mes gens ont hâte de s'éloigner de ce cimetière. Avant d'abandonner la dépouille de leur coreligionnaire à la solitude de ce grand désert, les musulmans récitent une



prière. Désormais les seuls visiteurs de cette tombe seront les animaux sauvages.

Maintenant la caravane se dirige vers un col ouvert dans la chaîne dressée au nord. L'ascension n'est pas précisément facile, sur un sol sablonneux découpé de nombreux ravins profonds de 30 à 50 mètres et parsemés de fondrières. Avant de s'engager dans ces vallons, des éclaireurs doivent aller s'assurer de la stabilité du sol.

Après de terribles fatigues, nous parvenons à la passe culminante de ce nouveau relief.

Sur le versant nord du col le campement est installé auprès d'un petit lac.

Le lendemain, par une série de dépressions, traversé plusieurs petites chaînes de montagnes parallèles.

Après ces interminables montées et descentes, voici qu'enfin, à notre grande joie, apparaît au nord une plaine, une large vallée orientée, comme d'habitude, est-ouest. Mais notre satisfaction est de courte durée. Nulle part un atome de végétation. Aussi bien, quoique ayant déjà fourni une longue étape, nous poursuivons notre chemin à travers cette stérilité, pour nous mettre à la recherche de quelque pacage. Des heures et des heures nous cheminons sur un sol sec et aride comme une écaille.

Dans la soirée, nous croisons quelques touffes d'herbe et une mare d'eau douce; de suite je commande de faire halte. Nous arrivons dans une région, pour ainsi dire, dépourvue de végétation, et de jour en jour la stérilité deviendra de plus en plus grande.

Durant notre étape d'aujourd'hui, longue de 31 kilomètres, aucune trace de koulane ou d'yak n'a été relevée.

Bien que nous soyons à l'altitude de 5,000 mètres, nul parmi nous ne ressent le moindre malaise. Si l'on évite le surmenage, il est possible de vivre sans inconvénient à pareille hauteur pendant une longue période.

A mesure que nous approchons de l'Arka-Tagh, la stéri-

lité augmente. Pendant toute la journée du 27, pas une touffe d'herbe, non plus qu'un seul animal. C'est une terre de mort.

Sans cesse des montées et des descentes pour couper une série de mouvements de terrain orientés perpendiculairement à notre route. Quoique ces ondulations ne dépassent pas une hauteur relative de 100 mètres, ces perpétuelles ascensions mettent à bout la caravane. Enfin, après d'interminables détours, le sommet du col est en vue (5,203 mètres).

Au nord s'élève un monticule solitaire qu'il nous faut contourner par l'est ou par l'ouest. Choissant ce dernier itinéraire, je précède la caravane pour reconnaître le terrain. Sur ces entrefaites l'arrivée de l'obscurité m'oblige à m'arrêter et à attendre le convoi. Mes compagnons se traînent par petits groupes, tous absolument fourbus. Un cheval a été laissé en arrière, complètement épuisé. Un second et deux chameaux sont malades.

Le souper terminé, je passe l'inspection du camp, comme je le fais toujours dans les situations critiques. Les bêtes sont soigneusement entravées, afin qu'elles ne s'échappent pas pour courir à la recherche d'un pacage, et tout le monde est déjà profondément endormi. J'allais en faire autant, lorsque soudain la portière qui ferme l'entrée de ma iourte est soulevée par un tourbillon, et une averse de neige pénètre dans mon abri. Encore une fois voici la tempête. En hâte j'enferme dans mes caisses tous mes cahiers et toutes mes cartes. Je mets en sécurité mes précieuses paperasses pour le cas où l'ouragan culbuterait la tente pendant la nuit.

Altitude du camp : 5,111 mètres.

Le lendemain matin le sol est enveloppé d'un épais linceul. Quelques heures plus tard les draperies grises s'écartent, découvrant un soleil resplendissant. Pendant cette éclaircie, le thermomètre à boule noire s'élève à  $+ 70^{\circ}$ . A vue d'œil les flaques de neige disparaissent.

Dégringolant vers le nord-ouest par un étroit vallon



LE KALTA-ALAGANE FRANCHI PAR LA MISSION LE 15 NOVEMBRE 1900  
Au premier plan, le campement où la caravane a passé la nuit du 15 au 16 novembre.



LA CHAÎNE DE L'ANAMBAROUÏNE-OUA. — VUE PRISE VERS LE SUD-OUEST





entouré de roches gréseuses et schisteuses, nous entrons dans une nouvelle grande vallée longitudinale.

Une fois dans cette large dépression, éclate un ouragan tellement violent que nous avons toutes les peines du monde à nous maintenir en selle. Au milieu de cette vallée ouverte dans la direction du vent, c'est un déchaînement effroyable. Dans ce corridor de montagnes l'air s'engouffre avec une violence inouïe, soulevant des nuées de poussière et une mitraille de cailloux.

Sous une pareille tempête, une longue étape serait épuisante; donc, nous installons le camp derrière l'abri protecteur de quelques monticules (4,907 mètres).

Notre mule ne peut plus faire un pas. Couchée sur le sol, et gonflée comme une outre, elle est en proie à des convulsions. Pour la sauver, Tcherdon lui applique un traitement en usage chez les Bouriates. Le cosaque commence par enfoncer dans le ventre de la bête une alène jusqu'à la garde. Par l'ouverture ainsi pratiquée des gaz sortent bruyamment, mais pas une goutte de sang. Après quoi, Tcherdon oblige l'animal à ruer pendant un bon moment.

Je n'ai pas l'autorité requise pour formuler un jugement sur la valeur curative de ce traitement; je puis seulement affirmer que le résultat fut excellent. La mule guérit parfaitement et me suivit ensuite pendant tout mon voyage; elle traversa le Thibet, puis le Kara-Koroum, et, en mai 1902, revint à Kachgar, toujours en excellente santé.

Un jour de repos, puis à l'assaut des premiers contreforts de l'Arka-Tagh. Après avoir suivi la rive orientale d'un lac nous piquons droit au nord. Dans cette direction s'ouvre une passe qui n'a point trop mauvais aspect.

Avant de commencer l'escalade, un golfe du lac nous contraint à un long détour vers l'est. Cette baie, presque complètement séparée de la nappe principale, forme, en quelque sorte, une lagune. Elle est remplie d'eau douce, tandis que le

lac est, au contraire, très salé. Le poids spécifique de ses eaux est 1,0225.

Dans l'ouest, de puissants massifs neigeux appartenant à l'Arka-Tagh.

Au delà un ravin d'érosion ouvert dans l'épaisseur de la montagne conduit vers la crête. Si la pente est raide, le sol est solide ; nous avançons donc sans grandes difficultés, et, parvenons au col qui domine, vers le nord, un précipice à pic.

Juste au moment de notre arrivée sur cette crête culminante, un tourbillon de neige nous enveloppe, en même temps se manifeste un froid très vif ; je dois faire appel à toute mon énergie pour exécuter les observations réglementaires. Altitude du passage : 5,203 mètres.

Tcherdon et Mollah Chah partent en avant reconnaître le terrain, pendant que j'attends l'arrivée du convoi. Accroupi le dos tourné au vent, je suis bientôt recouvert d'un épais linceul. Sur le versant nord que nous devons descendre, pas la moindre vue, rien que le poudrolement impénétrable des flocons.

La caravane débouche enfin. Dans le silence de la neige les clochettes des chameaux tintent affaiblies. Les bêtes passent, comme des ombres, sans bruit, sur la ouate qui recouvre le sol.

Descente très difficile. La brume est opaque et le sol extrêmement glissant ; pour éviter quelque chute mortelle, les chameaux sont tenus solidement en main. Koutiouk, qui marche en éclaireur, réussit à avancer en décrivant une infinité de zigzags le long de l'escarpement verglassé. Tous les dix pas nous nous arrêtons, littéralement gelés, et nous devons nous frotter la figure pour éviter la congélation du nez ou des joues. Au prix de mille précautions, nous réussissons cependant à descendre.

A la nuit tombante, le camp est installé à l'altitude de 4,977 mètres. Pas une touffe d'herbe, pas le moindre combustible ! L'eau nous est fournie par la neige et elle est à dis-



création. Sans une minute d'arrêt, la pluie de flocons blancs se dépose sur le sol en nappes de plus en plus denses.

Le lendemain, encore de la neige. Elle tombe toujours très épaisse. Les bêtes sont affamées. Donc nous nous mettons en quête d'un pacage. A quelques kilomètres du camp nous trouvons un pâturage et, de suite, faisons halte.

Au bivouac nous sacrifions notre dernier mouton. Cela me fait mal au cœur d'abattre cette pauvre bête qui nous a suivis pendant tout ce voyage et à laquelle nous sommes tous attachés.

2 octobre. — Le brouillard, très intense au début de l'étape, s'éclaircit peu à peu. Dans la journée nous pouvons reconnaître le Tjimen-Tagh. C'est là que se trouvent notre quartier général, le repos et l'abondance; notre Terre promise au milieu de cet épouvantable désert. Mais nous en sommes encore éloignés de plus de 100 kilomètres!

... La vallée s'élargit; devant nous, au nord, miroite un grand lac, l'Atchik-Köll. Maintenant il importe de se presser et d'arriver le plus tôt possible au but. Aussi bien, après la tombée de la nuit, nous poursuivons la marche au clair de la lune.

Laissant l'Atchik-Köll à l'est, nous bivouaquons sur le bord d'un affluent de ce lac.

L'étape a été de 37<sup>km</sup> 5, c'est tout ce que le convoi peut fournir. Deux chevaux ont dû aujourd'hui être laissés en arrière.

Dans l'Atchik-Köll se jette un grand cours d'eau qui, pour le moment, charrie des glaçons. Au sud, le bassin est limité par l'Arka-Tagh; au nord, par un relief dont l'ascension ne paraît pas devoir présenter de grosses difficultés.

Nous sommes à bout de forces, et d'un pas d'enterrement, nous gravissons la pente conduisant au sommet de ce nouveau massif.

Koulanes et orongos bondissent par centaines autour de

nous. Yoldach saute au nez d'une antilope, l'arrête et donne à Tcherdon le temps de s'emparer de l'animal. Grâce à mon excellent chien nous sommes maintenant à la tête d'une bonne provision de viande.

Le terrain est escarpé, coupé de ravins ; tous les quarts d'heure les bêtes s'arrêtent pour souffler. Un cheval tombe ; à peine est-il remis sur ses pieds qu'un second s'abat pour ne plus se relever.

Du haut du col, panorama décourageant : un horizon de petits glaciers et un labyrinthe de montagnes.

Le soir on donne aux chevaux une abondante ration de riz ; pour les protéger du froid très vif, je les fais envelopper de feutres. Malgré ces précautions, l'un d'eux meurt pendant la nuit.

Le lendemain température hivernale. De toute la journée le thermomètre ne s'élève pas au-dessus de  $-3^{\circ},8$  et ce froid est rendu très pénible par une âpre bise.

Pays absolument stérile et désert. Pas trace de gibier !

La caravane ne pourra pas aller loin. Les animaux sont absolument fourbus, par suite les étapes de plus en plus courtes, alors qu'il serait nécessaire de marcher à grandes enjambées pour arriver le plus tôt possible au but.



## CHAPITRE VII

### RETOUR A TEMIRLIK

*La disette. — Toujours la neige. — Le Klondike tibétain. — Le calvaire de la caravane. — Découverte de sculptures rupestres. — Un feu trompeur. — Arrivée du secours.*

Dans la nuit du 8 octobre — 18°,3. Avec des chevaux frais il serait possible d'atteindre Temirlik en quatre jours, mais nous ne pouvons marcher à grande vitesse. Et il ne nous reste plus que six petites miches, et une minime quantité de riz. Avec cela pas moyen de faire du feu. Les yaks, dont les excréments constituent le combustible du Thibet, ne s'aventurent pas dans ces parages.

Toujours la tourmente de neige. Sous l'incessante averse blanche nous cheminons lentement à travers une longue vallée, le Tagri-Saï.

Les alluvions entassées dans cette dépression renferment de l'or et chaque année des indigènes de Tchertchen et de Kérya viennent y chercher fortune. Depuis un mois environ les orpailleurs ont été chassés de ces parages par l'arrivée de l'hiver. Nous rencontrons trois huttes de pierres sèches servant d'abri à ces mineurs, et partout le sol est déchiré de tranchées; les plus profondes ne dépassent pas 2<sup>m</sup>,50.

Comment dans un pareil désert des hommes trouvent-ils le moyen de se nourrir? Telle est la question qui se pose naturellement. De la plaine, les mineurs apportent sur des ânes une provision de farine suffisante pour tout le temps



qu'ils passent sur la montagne; la viande dont ils ont besoin, ils se la procurent en achetant à des chasseurs des dépouilles de koulane et d'yak.

Pendant l'étape un chameau est laissé en arrière, un autre tombe pour ne plus se relever. Le calvaire de la caravane continue.

Seulement à 11 heures du soir le camp est installé. Nous n'avons plus que six chameaux, trois chevaux et une mule; et dans quel état sont-ils! Tous, nous devons aller à pied pour ne pas infliger une charge supplémentaire à ces pauvres bêtes épuisées.

... La vallée s'élargit entre un triple étagement de terrasses (1). Nulle part le moindre brin de verdure. Nous donnons aux animaux les dernières touffes de foin contenues dans la doublure de leurs bâts.

•  
*10 octobre.* — Cette nuit le thermomètre est descendu à — 18°,8.

Sur la rive droite de la vallée, en examinant la constitution géologique de ses escarpements, je découvre des sculptures rupestres. Elles figurent des scènes de chasse dans la montagne, à l'yak, au koulane, à l'orong, et au loup, enfin, aux canards et au tigre dans le pays du Lob-Nor. Les cinq personnages représentés sont armés de flèches. Les gravures sont donc l'œuvre d'un artiste qui ne connaissait pas les armes à feu; autrement il eût certainement dessiné le fusil indigène, muni de sa longue fourchette si caractéristique. Les flèches des chasseurs ont des barbes et ressemblent au trident de Neptune.

Ces gravures ont été tracées sur les surfaces polies d'un schiste vert clair, recouvertes d'une patine brune due aux

(1) Ces terrasses sont situées respectivement à 7, 12, et 15 mètres au-dessus du niveau du torrent.

agents météoriques. Le trait a éraillé l'enduit, par suite, se détache nettement sur le fond sombre. Ces œuvres d'art primitives doivent remonter à une haute antiquité, car des parties sont effacées. Elles datent certainement de l'époque où les Mongols occupaient la région du Lob-Nor et venaient, suivant toute vraisemblance, passer une partie de l'été sur les montagnes.

Les animaux, dessinés simplement en silhouette, sont si fidèlement représentés qu'il est aisé de reconnaître chaque espèce de gibier. Les chasseurs sont dans diverses postures, tantôt debout, tantôt accroupis ou à genoux ; celui qui poursuit un tigre est à cheval. Les trois surfaces rocheuses décorées mesurent une hauteur de 1 mètre à 1<sup>m</sup>,50, et les dessins une longueur de 0<sup>m</sup>,30.

Un peu plus bas dans la vallée je rencontre un *obo* mongol, un amas de lames de schistes portant gravée la formule fondamentale du lamaïsme : *On mane padmé houm* (1). Cette découverte est un argument en faveur de l'hypothèse émise plus haut sur l'origine des sculptures rupestres.

Autour de l'*obo* verdit un assez bon pacage ; aussi je prends le parti de demeurer un jour auprès de cet amas de pierres sacrées.

Notre situation paraît devenir meilleure. Avec la dernière balle de la cartouchière du pauvre Aldat, Tcherdon a réussi à tuer un jeune koulane ; de son côté Mollah Chah a aperçu deux cavaliers. Immédiatement j'envoie ce caravanier à la recherche de ces inconnus avec ordre de les ramener au camp.

A notre vue les indigènes manifestent d'abord un certain émoi fort compréhensible, du reste ; le traitement qu'ils reçoivent au camp les a bientôt rassurés sur nos intentions. Ce sont des chasseurs qui pourvoient de viande les orpail-

(1) O bijou de lotus !

leurs ; depuis trois mois ils courent la montagne. Ils ne sont point allés jusqu'à Temirlik, par suite ne peuvent fournir aucune nouvelle intéressante.

Après être demeurés quatre-vingt-quatre jours dans l'isolement le plus complet, cette rencontre nous apporte un précieux réconfort. Immédiatement j'achète aux chasseurs leur petite provision de farine et leurs deux chevaux ; en comparaison de nos bêtes étiques, ils ont l'air de pur sang anglais.

Dans la soirée, j'expédie un de ces indigènes du nom de Togdasine à Temirlik. En deux jours, avec le cheval que je lui ai acheté et que je lui donne pour accomplir cette mission, il gagnera le quartier général. Il porte à Islam Baï l'ordre d'envoyer au-devant de nous, aux sources du Soupa-Alik, une caravane de quinze chevaux avec des vivres. Comme lettre d'introduction auprès de mon homme de confiance qui ne sait pas lire, je remets à Togdasine plusieurs boîtes de conserves vides ; Islam comprendra ainsi que le chasseur vient bien de ma part. A 11 heures du soir, par 20° de froid, notre courrier se met en route.

Après avoir cheminé pendant deux jours dans le Tagri-Saï et dans la vallée de Tjimen, le 14 octobre nous levons le camp gaîment. Ce soir, si notre émissaire a fidèlement rempli sa mission, nous rencontrerons le convoi de secours.

Marche très pénible. Les innombrables ravins situés à la base de l'Ilvo-Tjimen, nous donnent de la tablature. Les perpétuelles montées et descentes auxquelles ces vallons nous obligent, épuisent nos pauvres bêtes mourant de fatigue et de faim.

La nuit arrive, nous n'en poursuivons pas moins notre route. Le terrain est excellent, absolument uni ; il n'y a aucun danger de tomber dans quelque trou.

Depuis une heure et demie, nous avançons, lorsque les éclaireurs signalent un feu dans le lointain. A cette nouvelle,





CERF OFFERT PAR L'ARMÉE AU GOUVERNEUR DE TCHARKALAK AU D' SAËN HEDIN



mes gens, qui commençaient à traîner la jambe, retrouvent des forces. Islam Baï est là avec des vivres en abondance, il prépare le souper; dans une heure ou deux nous allons pouvoir faire un festin, manger enfin à notre faim dans la quiétude d'hommes assurés du lendemain. Toutes les souffrances et toutes les fatigues sont oubliées, chacun se sent léger et marche d'un pas délibéré.

... Nous gouvernons droit sur le feu. Dans l'obscurité profonde du désert, il est notre phare. Par instants il couve pour flamber, ensuite, plus clair que jamais. Et nous marchons toujours.

... La lueur s'éteint. Un bon moment s'écoule; elle ne paraît plus ! Du coup la nuit noire se fait dans notre esprit. Le découragement nous saisit et la fatigue devient accablante. Peut-être ce feu a-t-il été allumé par des orpailleurs qui regagnent la plaine.

Nous hélons, nous embrasons un énorme monceau de racines de yappkak. Je tire des coups de revolver, point de réponse.

Après une demi-heure de repos, la caravane se remet en mouvement. Éblouis par le feu près duquel nous nous sommes chauffés, nous ne distinguons plus rien, et il se passe un certain temps avant que nous puissions discerner les accidents de la route.

Des heures et des heures nous cheminons toujours vers l'est, traînant nos bêtes fourbues.

Tout à coup, la lueur flambe de nouveau. Aussitôt les hommes, devenus silencieux après notre déconvenue, retrouvent la parole.

Voici des buissons de *malgoun*. Nous ne sommes donc plus loin de l'eau. Encore un effort, et nous arriverons aux sources.

De nouveau le feu mystérieux s'éteint. De toutes les forces de leurs poumons, mes gens poussent des appels désespérés. Aucune réponse. C'est à croire que nous sommes le jouet de quelque sortilège.



Maintenant que notre dernière espérance s'est évanouie, nous ressentons une lassitude extrême. Dès que nous rencontrons de nouvelles broussailles, je commande la halte. Depuis douze heures nous sommes en marche, et cependant nous n'avons réussi à parcourir que 43 kilomètres.

Immédiatement Tcherdon fait flamber un grand feu autour duquel toute la caravane s'assemble. Bientôt la bouilloire chante joyeusement, pendant que, sur une baguette, mes gens font rôtir un morceau de koulane. Cette tranche de viande et le thé, c'est tout ce qui nous reste en fait de vivres.

Nous avons considérablement descendu depuis quelques jours ; nous ne sommes plus qu'à 3,471 mètres, une basse altitude en comparaison des 5,000 mètres et plus où nous étions juchés tout récemment encore.

Cette nuit mouvementée a mis à bout le convoi ; aussi bien je prends le parti de demeurer un jour ici, et d'attendre les événements. Aux environs existe un bon pacage sur lequel les animaux pourront se refaire.

Le feu, que nous avons aperçu la nuit dernière, a été probablement allumé par une troupe de chasseurs qui s'acheminent vers Tchertchen avec un chargement de peaux d'yaks. Ignorant nos pacifiques intentions, ces indigènes ont jugé prudent de nous éviter.

Dans la matinée, Tcherdon part à la chasse de l'antilope, afin de nous procurer un bon souper. A 2 heures il revient bredouille ; en revanche il rapporte une bonne nouvelle. Au loin, il a aperçu des cavaliers.

J'examine l'horizon à la lunette. En effet, une troupe à cheval avance, enveloppée d'un nuage de poussière. Aussitôt tout mon monde grimpe lestement sur un monticule pour observer les mouvements de l'escouade en vue. Elle est encore éloignée, mais elle marche à francs étriers. Rapidement la distance diminue et bientôt nous avons la joie de reconnaître Islam Baï suivi de Mouça, de Khodaï Verdi

et de Tokta Ahoun. Ils amènent quinze chevaux frais, des vivres en abondance, et un volumineux courrier d'Europe tout récemment apporté de Kachgar par le *djiguite* Yacoub.

Islam m'apporte d'excellentes nouvelles. Après notre départ de Mandarlik, il a transporté le camp à Temirlik près de grottes ayant servi d'abri à des Mongols.

L'*ambane* de Tcharkalyk et le chef des Mongols de Pchouï dans le Tsaïdam sont venus visiter mon installation. Après avoir longtemps attendu mon retour, ces hauts personnages ont dû, à leur grand regret, partir sans avoir pu me voir.

Le soir, autour du feu de bivouac, la conversation ne chôme pas. Tout le monde est joyeux de se retrouver et chacun a des histoires sans fin à raconter. L'absence d'Aldat jette un nuage de tristesse dans la gaieté générale. Ce brave garçon ne comptait que des sympathies.

Son frère Kader Ahoun s'était rendu à Temirlik pour retrouver notre guide. La fatale nouvelle ne le surprend point; il était certain d'avance qu'il ne reverrait pas Aldat. Une nuit Kader Ahoun avait rêvé qu'en traversant une grande plaine il rencontrait ma caravane, et qu'en vain il cherchait son frère parmi mes hommes. A ce moment il se réveilla; dès lors, il fut persuadé qu'Aldat avait succombé aux fatigues du voyage. D'après mes calculs, la date de ce rêve coïncide avec celle de la mort de mon compagnon. Et ce n'est point une histoire forgée après coup. En effet, bien longtemps avant qu'aucune nouvelle de nous fût parvenue à Temirlik, Kader Ahoun avait raconté son rêve à Chagdour et lui avait annoncé la mort de son frère. C'est le seul cas de télépathie dont j'aie eu connaissance pendant mes voyages.

Le 18 octobre, nous nous remettons en route. Les chameaux et les chevaux, qui pendant deux mois et demi ont été soumis à de si rudes épreuves, marchent maintenant libres, sans charge. Durant six mois ils vont pouvoir se reposer.

Après avoir suivi un torrent qui disparaît sans atteindre les lacs situés plus en aval, nous arrivons à Bag-Tokaï,

petite oasis perdue au milieu d'une immense stérilité. Le lendemain nous nous acheminons définitivement vers Temirlik.

A moitié route Chagdour arrive me saluer. Ce brave cosaque a ponctuellement accompli la mission que je lui ai confiée. Avec le plus grand soin, il a exécuté chaque jour les observations météorologiques réglementaires et remonté les instruments enregistreurs.

Voici, enfin, le camp sur le bord d'un ruisseau. Il a l'aspect d'un véritable village. A droite, s'élèvent deux tentes, une grande iourte mongole, une cabane de roseaux et de branchages, des monceaux de caisses et de sacs soigneusement rangés; à gauche, la terrasse inférieure du vallon porte ma petite iourte. Au-dessus, sur le gradin supérieur, s'ouvrent plusieurs grottes, œuvre des Mongols à une époque antérieure. Une de ces cavernes a été aménagée par Chagdour en laboratoire photographique et tout a été préparé par cet excellent soldat pour que je puisse commencer le développement immédiatement.

Ainsi cette expédition aventureuse est terminée. Féconde en découvertes, elle a été singulièrement meurtrière. Un de mes compagnons a succombé aux fatigues et aux privations, et presque tous les animaux du convoi sont tombés, vaincus par l'âpreté de cette nature effrayante. Des douze chevaux que j'ai emmenés, deux seulement rentrent au camp, et sur les sept chameaux qui m'ont suivi, trois manquent à l'appel.





## CHAPITRE VIII

EXCURSION DANS LE TJIMEN-TAGH ET DANS L'AKATO-TAGH

*Nouveau cas grave du mal des montagnes. — L'Aïag-Koum-Köll. — Une nuit sous un canot par — 22°, 1. — Sombres vallées et montagnes étincelantes. — Rencontre d'une caravane de pèlerins mongols.*

Pendant une quinzaine je demeure au quartier général, Cette halte n'est pas précisément un repos. J'ai à mettre au net mes notes, à faire une copie de mes journaux pour les expédier en Europe, enfin à développer les plaques prises au cours de l'expédition que je viens de terminer.

Ma iourte constitue un confortable cabinet de travail. Un poêle portatif y maintient constamment une douce chaleur. Lorsque je suis fatigué d'écrire, je m'allonge paresseusement sur une chaise longue fabriquée par Islam, et dévore les morceaux de journaux et de brochures apportés par le dernier courrier.

Comme notre camp de l'hiver dernier sur les bords du Tarim, celui de Temirlik est animé par le va-et-vient de nombreux passants. Tous les chasseurs et tous les orpailleurs, retour de Bokalik, nous rendent visite avant de descendre à Tcharkalyk ou à Tchertchen, et des gens de la plaine montent, soit pour nous offrir leurs services ou des marchandises, soit simplement pour satisfaire leur curiosité. De mon cabinet de travail je domine le camp, et puis, quand bon me semble, jouir du spectacle de ce mouvement pittoresque, tout en restant à l'abri des importuns. Seuls des vols

épais de corbeaux me troublent dans mon travail par leurs croassements continuels. Autour de notre établissement ces oiseaux sont assemblés par centaines, et, chaque fois que je dois exécuter une observation astronomique, il est nécessaire de nettoyer le ciel en leur envoyant des décharges de mousqueterie.

Du 25 octobre au 4 novembre, les deux cosaques, suivis de Tokta Ahoun, de Mollah et de Togdasine, vont chasser aux environs du Koum-Köll. Dans cette excursion, ils traversent le Tjimen-Tagh et le Kalta-Alagane par des cols que je n'ai point franchis. En conséquence, Chagdour est chargé de relever à la boussole son itinéraire, et d'exécuter chaque jour des observations météorologiques ; il notera surtout la pression barométrique à chacune des passes qu'il franchira. Ce soldat consciencieux remplit sa mission avec la plus grande exactitude et un soin minutieux, comme je le reconnus ultérieurement en vérifiant sur place son croquis topographique.

Le 11 novembre, je me mets en route à mon tour pour aller explorer une région du Tjimen-Tagh et de l'Akato-Tagh demeurée jusqu'ici inconnue. Laissant Chagdour à la garde du quartier général, je pars avec Tcherdon, Islam Baï et quatre autres musulmans dont Togdasine. La rencontre de ce chasseur a été une véritable bonne fortune ; passant tout l'été sur les montagnes, il les connaît dans leurs moindres détails et nous guide avec une assurance parfaite.

En six étapes la caravane parcourt les 140 kilomètres qui séparent Temirlik du Koum-Köll inférieur.

Le passage du Tjimen-Tagh ne présente aucune difficulté. Sur le versant méridional de cette crête, nous coupons la grande vallée longitudinale que nous avons franchie en juillet, mais plus à l'est.

Pas précisément chaude, la température. Dans cette dépression, pendant la nuit du 14 au 15 novembre, le thermomètre s'abaisse à — 21°.

Après cette descente, de nouveau une ascension pour escalader le Kalta-Alagane. Toujours monter et descendre, c'est l'habitude dans le Thibet septentrional. Par derrière cette crête s'ouvre le bassin de l'Aïag-Koum-Köll.

Du sommet du col le panorama est absolument extraordinaire. A perte de vue une infinie perspective de hautes plaines, tachée à l'horizon par de lointaines chaînes de montagnes. Au milieu de cette immensité neutre, luit l'énorme nappe argentée de l'Aïag-Koum-Köll, enveloppée de filets clairs tracés par le cours de nombreux torrents.

Le Kalta-Alagane traversé, j'octroie au convoi un jour de repos bien gagné après toutes ces ascensions, et la plupart de nos hommes partent à la chasse.

Le lendemain matin, Tcherdon et Togdasine rentrent en fort piteux état. Ils poursuivaient un troupeau d'*arkharis*, lorsque, soudain, Togdasine s'affaisse, en accusant de violentes douleurs à la tête et au cœur. Surpris par l'obscurité, les chasseurs passent la nuit sans feu et sans vivres, Tcherdon tout le temps occupé à frictionner son camarade pour l'empêcher de geler sur place. Togdasine, se sentant mourir, suppliait son compagnon de l'abandonner ! Le lendemain, grâce à l'énergie du cosaque, les deux amis réussirent à rallier le camp.

Le malheureux me paraît fort mal en point, et atteint de la même maladie bizarre qui a frappé Aldat. Le patient refuse toute nourriture, est dévoré par une soif intense et en proie au délire.

D'après Tokta Ahoun, cette affection, une forme maligne du mal des montagnes, frapperait fréquemment les chasseurs et les orpailleurs qui errent dans ces parages. Les musulmans lui donnent le nom de *toutekk* (manque d'air ou mal des montagnes). Deux mineurs, raconte Tokta Ahoun, ont, cette année même, succombé à cette maladie, aux environs de Temirlik, précisément au moment de rentrer chez eux. En pareil cas, le corps enfle, les jambes prennent une couleur



noire, la température baisse, la respiration devient faible; en même temps le malade perd le sommeil et l'appétit, en accusant une soif intense et des douleurs à la tête et au cœur. Comme moyen thérapeutique, Tokta Ahoun recommande de fumer constamment; pour se préserver de la maladie, lui, il ne quitte jamais sa pipe. Sur ce sujet, je ne puis fournir aucune observation personnelle, n'ayant point éprouvé de malaise même à l'altitude de 5,500 mètres. La grosse affaire, à mon avis, est d'éviter le surmenage...

... Tandis que mes gens demeurent au camp, occupés à soigner Togdasine, je fais lancer le canot sur l'Aïag-Koum-Köll, et pars explorer cette nappe avec Tokta Ahoun.

Ce grand lac est salé. A sa surface flotte une mince strate d'eau douce apportée par les torrents. Cette couche légère est gelée dans la partie nord du bassin. En gagnant le large, nous devons, comme des navigateurs arctiques, nous frayer un passage à travers cette banquise, heureusement peu épaisse.

La température de l'eau à la surface est de  $-0^{\circ},3$ ; dans ces conditions les sondages ne sont pas précisément agréables. Le plus grand fond mesuré aujourd'hui est de 19<sup>m</sup>,63.

Tandis que nous traversons le lac en diagonale, un coup de vent se lève, et notre frêle embarcation est assaillie par d'énormes vagues. Ne pouvant tenir la route sous l'effort de la brise et de la lame, je me dirige dans le sud et dans le sud-est. Il importe de gagner la rive au plus vite; d'une minute à l'autre le grain peut fraîchir et nous jeter à la côte. La nuit arrive promptement en ces courtes journées de novembre, et dans l'obscurité l'atterrissage sera dangereux.

... Le canot saute d'une manière inquiétante sur les vagues. A bâbord un ressac bruyant produit une lueur blanche. Soudain l'embarcation est saisie par une lame énorme, et lancée sur la plage; une seconde plus tard, elle est entraînée en arrière par la retraite de l'eau après le déferlement, puis



LES COSAQUES SIKKINI ET TCHERNOV PASSANT LES JEUNES CHAMEAUX NÉS A TCHARKOV PENDANT LE SEJOUR  
DE LA MISSION DANS CETTE VILLE





aussitôt reprise par la vague suivante et de nouveau projetée avec force sur le sable. Notre canot va être mis en pièces, lorsque Tokta Ahoun, agile comme un chat, réussit à sauter à terre et à le haler hors des atteintes du ressac.

Nous voici condamnés à une nuit froide et désagréable sur cette plage thibétaine. Près de la rive abonde le *keourouk*, une plante de steppe qui constitue un excellent combustible. Nous en réunissons un énorme monceau, et bientôt un beau feu de bivouac flambe. A cette lueur radieuse nous avalons un excellent souper, dans la tiédeur de chaudes pelisses.

La nuit s'annonce glaciale. — 14° à 9 heures du soir ! Cela promet pour plus tard.

Comme il y a quelques semaines sur les bords du lac aux poissons, nous nous installons, chacun sous une moitié du *Berton* retourné la coque en l'air. L'abri n'est pas précisément chaud. Après un somme de quelques heures, le froid me chasse de ma tanière. Malgré quatre paires de chaussettes de laine et des bottes fourrées, j'ai les pieds absolument gelés. Le thermomètre marque — 22°,1 !

Le lendemain matin, nous courons récolter une copieuse provision de keourouk et allumons ensuite un brasier. Après quoi, nous appareillons, afin de rejoindre la caravane demeurée sur la rive nord. Température : — 19°.

Le ciel est calme et serein ; en paix je puis exécuter mes observations. La profondeur maxima du lac atteint 24 mètres ; la température de la couche superficielle est de — 0°,45 ; celle de la couche profonde de — 0°,32. La nappe intermédiaire est à 0°.

La route est longue, et depuis longtemps l'obscurité était profonde lorsque nous arrivons au camp.

Togdasine est toujours dans le même état. Encore une fois la mort semble planer au-dessus de notre petite communauté. Contre ses attaques nous sommes absolument sans défense.

Le lendemain, nous demeurons au bivouac pour ménager

notre malade. Toute la journée j'écris et dessine dans ma iourte, bien au chaud, entouré d'un confort relatif.

... La nuit est venue. Des pannes de gros nuages recouvrent tout le ciel, impossible de distinguer quoi que ce soit ; une immense noirceur enveloppe le monde extérieur d'une obscurité uniforme.

Le thermomètre marque — 20°. J'entre dans mon abri, aussitôt la tiédeur du poêle et la clarté de la lampe me donnent une impression de bien-être exquis et de vie calme.

Maintenant, trois ans après, en écrivant ce livre dans la douceur du foyer, au milieu de tous ceux que j'aime, je me demande comment j'ai pu supporter la tristesse de l'isolement pendant ces longs bivouacs silencieux de l'hiver tibétain. C'est qu'au milieu du désert j'avais le soutien le plus ferme que l'homme puisse posséder, le seul qui lui permette d'affronter les rigueurs de la vie : le travail. C'est que tous les matins aussi je lisais un petit livre contenant pour chaque jour de l'année un verset de la Bible, verset que quotidiennement, également, les miens lisaient à mon intention.

Le 22 novembre, nous prenons la route de Temirlik, en traversant le Tjimen-Tagh par un nouvel itinéraire, à l'extrémité ouest de cette crête.

Un temps atroce. Des coups de vent qui, d'une heure à l'autre, déterminent des variations de température de plusieurs degrés. A 1 heure de l'après-midi le thermomètre marque — 2° ; à 2 heures il est tombé à — 10°.

Au point où nous franchissons la chaîne, son versant nord, extrêmement abrupt, est formé par un ravin coupé de marches, pareil à un escalier gigantesque enfermé dans un corridor de rochers escarpés.

M'étant attardé à des recherches géologiques, je suis surpris par l'obscurité dans ce mauvais pas. A chaque instant mon cheval bute en descendant les gradins ; heureusement un

homme arrive à mon secours avec une lanterne, et sans accident je réussis à gagner le camp que la caravane a déjà installé.

Cette nuit nous avons eu de la chance de ne pas être tous écrasés, comme des mouches, par quelque éboulement. Le matin, en effet, au moment de partir, je m'aperçois que les tentes avaient été dressées juste au débouché d'un chemin d'avalanches de pierres. Pendant la nuit plusieurs blocs avaient roulé des montagnes voisines, heureusement sans nous atteindre.

Avant de rejoindre la vallée du Tjimen plusieurs passages nous donnent de la tablature. Notre ravin est de nouveau découpé par des seuils de granite hauts de plusieurs mètres. Pour franchir ces escarpements, les chevaux doivent être déchargés et conduits en main ; sans cette précaution ils se casseraient les jambes à la descente de ces escaliers glissants. Au delà, nouvel obstacle. Dans toute sa largeur la vallée est barrée par une nappe de glace. Pour que le convoi puisse la traverser, les hommes tracent un sentier sur cette nappe et le recouvrent de sable.

Grande est donc notre satisfaction, lorsque nous quittons ce défilé diabolique pour entrer dans la large vallée de Tjimen. Il n'y fait, par exemple, pas chaud : — 24°,6 dans la nuit du 28 novembre.

Je renvoie à Temirlik une partie du convoi avec Togdasine qui se trouve un peu mieux maintenant, pendant que je me dirige vers l'Akato-Tagh.

Une rude escalade que celle de cette crête. Pour atteindre un col ouvert à 4,926 mètres, pendant deux étapes nous suivons des sentiers de chèvre, au risque de rouler à chaque pas dans d'effroyables précipices.

Du sommet du col la vue est admirable. D'un coup d'œil on embrasse toutes ces énormes arêtes ceintes d'une cuirasse de neige. Vers l'ouest, se prolonge un infini horizon de pics



fantastiques ; au nord s'élève le puissant massif neigeux d'Ilvo-Tjimen.

Nous descendons ensuite une vallée grandiose. A droite et à gauche ses versants escarpés sont découpés de larges fentes. Par ces ouvertures taillées comme à l'emporte-pièce, à travers l'épaisseur des monts, se découvrent des perspectives d'aiguilles fantastiques festonnées de neige qui, au soleil couchant, prennent une délicate coloration rose. Dans le silence du soir ce paysage laisse une profonde impression de mystère religieux.

L'énorme vague terrestre formée de l'Akato-Tagh une fois franchie, nous en gravissons une seconde, non moins haute, non moins pénible, l'Ilvo-Tjimen. Nous rabattant ensuite vers l'est, le 5 décembre, nous rentrons à Temirlik.

Pendant la dernière partie de cette excursion sur les pentes de l'Ilvo-Tjimen, nous avons fait une rencontre absolument extraordinaire. Nous avons trouvé un homme, un pèlerin en route vers Lhassa, traînard d'un convoi de pieux voyageurs partis pour la Rome bouddhique. Le bonhomme avait été retardé par l'épuisement du chameau qu'il montait.

Chaque année les froids déserts du Thibet sont parcourus par des convois de pèlerins mongols qui, des territoires chinois et russe, se rendent à Lhassa. Ces voyages à travers les montagnes sont toujours effectués à la fin de l'automne ou en plein hiver. Pendant la saison chaude, les caravanes ne dépassent jamais Abdall, en raison de l'abondance des taons. A leur retour les pèlerins sont généralement en fort piteux état, affamés et épuisés de fatigue, car un petit nombre seulement de leurs montures résiste aux épreuves de cette longue chevauchée diabolique et la plupart doivent accomplir à pied le trajet.

Abdall est un des points de départ et d'arrivée de ces caravanes. D'autres passent par le Tsaidam ; dans cette région, chaque année, des nomades gagnent une somme d'argent ron-

delette, en louant à leurs coreligionnaires des chevaux pour effectuer leur pieux voyage.

Dans cette expédition qui ne dure pas moins de quatre mois, les pèlerins sont guidés, soit par un des leurs qui a déjà fait le voyage, soit par un Mongol du Tsaïdam.

La caravane, dont j'avais rencontré un traînard dans l'Ilvo-Tjimen avait séjourné un jour à Temirlik. Elle comptait soixante-quinze hommes, tous lamas, et deux femmes. L'un d'eux était un gros personnage entouré des marques du plus grand respect. Vingt-cinq pèlerins étaient de pauvres hères qui allaient à pied et qui payaient par un service de domesticité le vivre qu'ils recevaient de leurs compagnons plus fortunés. Les gros bonnets avaient chacun une bourse de voyage de 10 *yambas* (1). La caravane emportait en outre une somme de 120 *yambas* (28,800 francs) destinée au Dalai lama. De pareilles offrandes des fidèles, analogues au denier de saint Pierre, vit le chef du bouddhisme lamaïte.

Les voyageurs étaient bien armés, et de force à repousser une attaque de pillards tangoutes. Ils étaient munis de trente fusils indigènes, de deux Berdans et d'un Winchester.

Le lama traînard que nous avons trouvé avait passé dix ans à Lhassa et devait y faire un nouveau séjour de trois ans. Cette rencontre n'était pas sans me causer quelque souci. Je me proposais ultérieurement de tenter de pénétrer dans cette ville interdite qu'aucun Européen n'a visitée depuis plus d'un demi-siècle. Qu'arriverait-il si, une fois arrivé au but, ce lama nous reconnaissait ?

Les pèlerins, après avoir examiné notre camp avec la plus vive curiosité, essayèrent de se renseigner sur les motifs de ma présence dans ces parages. Les racontars exagérés qu'ils colportèrent à Lhassa sur notre compte, déterminèrent les autorités à observer encore plus strictement que d'habitude les allées et venues sur la frontière nord.

(1) 2,400 francs. (*Note du traducteur.*)

D'après les récits faits par ces Mongols à Chagdour, tous les pèlerins qui s'approchent de Lhassa sont soigneusement surveillés, et, pour obtenir l'entrée de la ville, obligés de fournir des pièces établissant leur identité. Ils doivent donner leurs noms, indiquer leur résidence, le nom de leur chef spirituel, enfin présenter un certificat de cette autorité ecclésiastique, mentionnant le temple ou le monastère dont ils font partie et le but de leur voyage. Une fois seulement toutes ces formalités remplies, les fonctionnaires préposés à la garde de la frontière envoient un rapport à Lhassa, et les pèlerins ne peuvent poursuivre leur route avant qu'une autorisation à cet effet soit envoyée par les autorités de la capitale.

Ces mesures sont prises, dit-on, pour empêcher les Russes (comprenez les Européens), de pénétrer dans la ville sainte. Pour cette raison, il y a plusieurs années, défense a été faite aux Tangoutes qui sont sujets russes d'envoyer des pèlerins à Lhassa. Tout récemment cette défense a été rapportée.

D'après un lama de la caravane mongole passée à Temirlik, un vieux livre sacré qu'il avait lu à Lhassa prophétisait que Tsagan Khan, le « tsar blanc », régnerait un jour sur l'univers entier, qu'il se rendrait maître du Thibet et s'emparerait de Lhassa. Le clergé lamaïte s'enfuirait alors et irait mettre en sûreté ses dieux sur les montagnes inaccessibles du Thibet méridional.

Ce lama avait invité Chagdour à suivre la pieuse caravane. L'affaire n'eût souffert aucune difficulté, s'il se fût donné pour Mongol tangoute.

Le soir, lorsque tous mes gens étaient profondément endormis, je causais de toutes ces choses avec mon fidèle cosaque. Depuis son enfance il avait entendu parler de la ville sainte et ses yeux s'allumaient d'un ardent désir de la visiter. Il ignorait, cependant, encore mon dessein de tenter la chance. Avant de me lancer dans cette aventure j'ai à mener à bien une œuvre plus importante au point de vue scientifique.



## CHAPITRE IX

### VERS L'ANAMBAROUÏNE-GOL

*L'hiver au Thibet. — Froids rigoureux. — Une vallée diabolique. — Effets du ruissellement sur l'Akato-Tagh.*

Après cette expédition, six jours je demeure à Temirlik.

Pendant cette semaine la température devient très basse ; le thermomètre descend à — 27°.

Durant cette halte, je n'ai pas un instant à moi, tant j'ai de travaux à achever et d'affaires diverses à régler. C'est, d'abord, une série complète d'observations astronomiques, puis le développement des plaques, enfin la préparation d'un volumineux courrier ; ensuite, je dois tout ordonner et préparer en vue d'une longue expédition que je vais entreprendre.

Sur ces entrefaites un marchand andichan, venu à Temirlik pour nous vendre des provisions, succombe à ce terrible mal des montagnes qui a enlevé Aldat et qui a si fort éprouvé Togdasine. Je profite d'un jour de soleil pour renvoyer notre malade dans la plaine. Au moment de son départ, tous les musulmans s'assemblent autour du convoi, psalmodient des prières, et sacrifient un bouc en l'honneur d'Allah, afin de le rendre propice à Togdasine.

Le programme de ma nouvelle expédition comporte, en première ligne, l'exploration de l'Altyn-Tagh et l'étude de ses caractères orographiques. Ensuite, je visiterai la région appelée Anambarouïne-Oula par les Mongols, et Khan-Ambal par les musulmans, située à une distance de 400 kilomètres. De

là, je descendrai dans le Gobi, puis irai achever les recherches que je poursuis depuis si longtemps dans le désert de Lob, et fouiller la ville morte découverte l'an dernier. Après avoir terminé l'étude du bassin inférieur du Tarim, je rejoindrai Tcharkalyk et, de là, remonterai sur le Thibet.

Dans cette excursion j'emmène le cosaque Chagdour, Faïzoullah, comme chef de caravane, Tokta Ahoun et Mollah, d'Abdall, qui connaissent l'Anambarouïne-Oula, Koutiouk, Khodaï Koullou, Khodaï Verdi, Ahmed, enfin un des jeunes chasseurs rencontrés en revenant à Temirlik, Li Loye. Le convoi comprend onze chevaux et onze chameaux. Jusqu'au Ghass-Köll que je me propose de sonder, Tourdou Baï me suivra avec le canot.

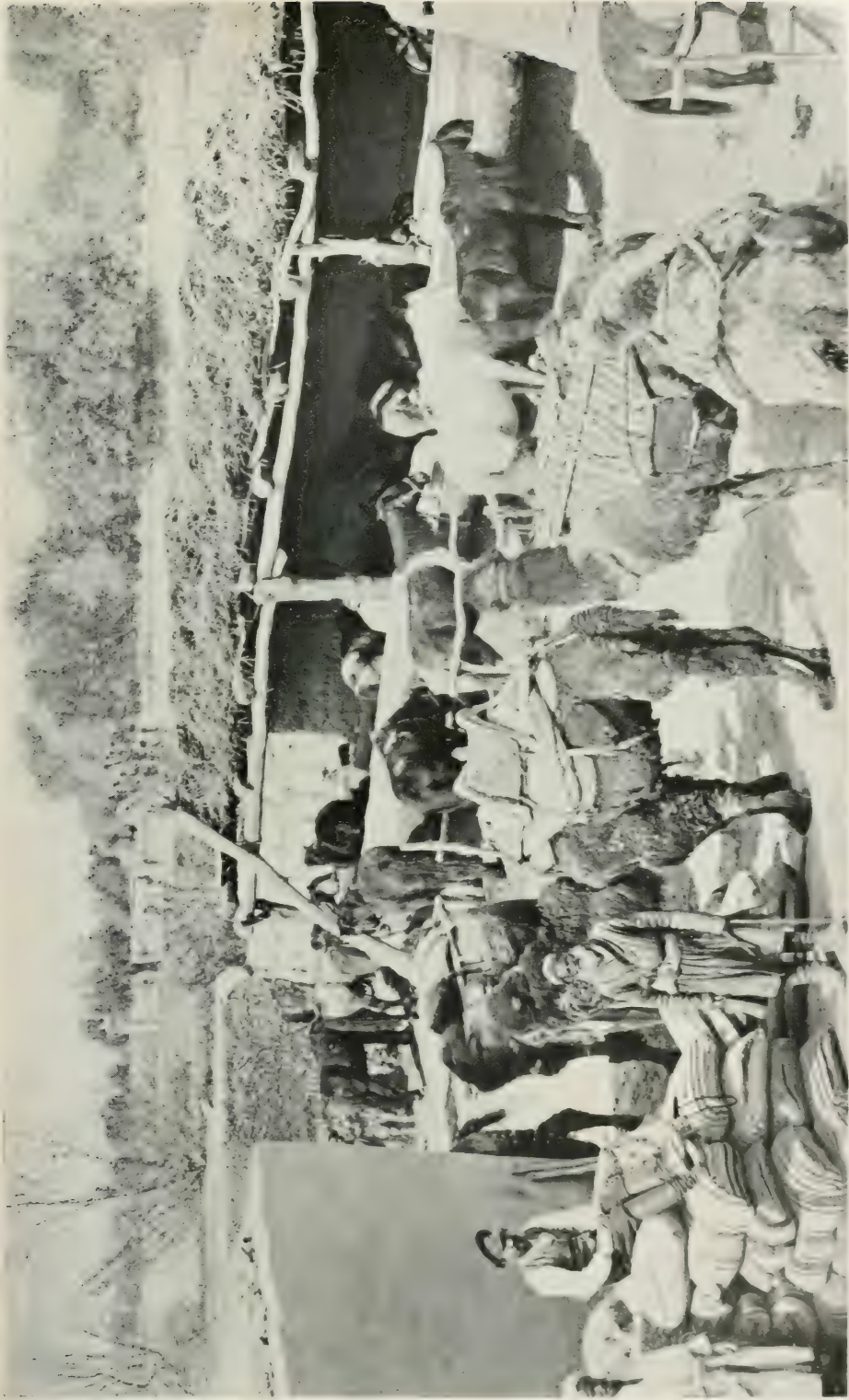
Je confie la garde du camp à Tcherdon, Islam Baï, Tourdou Baï et Ali Ahoun, renforcés de cinq chasseurs et orpailleurs que j'ai engagés à cet effet. Tcherdon et Islam Baï transporteront ultérieurement le camp et tous les bagages à Tcharkalyk et attendront là mon retour.

Le 12 décembre, la caravane s'ébranle. En cette saison nous n'avons plus à craindre les tempêtes de grêle; en revanche nous aurons à supporter des froids très rigoureux, mais secs.

Les deux premières étapes se font à travers un immense marais complètement gelé, parsemé d'efflorescences salines. Après cela, nous arrivons à une source au sud du Ghass-Köll.

Le 14 décembre avec seulement quelques-uns de mes gens je vais visiter ce lac. Il était salé et il ne gelait jamais, m'avait-on assuré; je pensais donc pouvoir naviguer sur ce bassin et y exécuter des séries de sondages.

Les bords de ce lac sont occupés par une fondrière encore à moitié liquide malgré le froid; à chaque pas en avant les chevaux enfoncent jusqu'aux genoux. Ça et là, des nappes de glace forment comme des ponts entre les diverses parties du borbier; très minces, elles s'effondrent souvent



LES ÉCURIES DE LA MAISON HABITÉE PAR LE D' SAËN HEDIN A ICHARKAIYK, LA VILLE DU DÉPART DE LA GRANDE CARAVANE





sous le poids des montures. En suivant une piste de koulane, je réussis, cependant, à atteindre la rive du Ghass-Köll. Le campement est installé à l'embouchure du torrent formé par la réunion des apports des sources qui se trouvent dans la vallée.

A perte de vue le lac est couvert de glace! Donc impossible de naviguer. Dans une moitié du canot, transformée en traîneau et tirée par Tokta Ahoun et Khodai Koullou, je m'avance sur la nappe gelée. Je ferai percer des ouvertures à travers la couche cristallisée et pourrai ainsi mesurer la profondeur du bassin.

Nous nous trouvions déjà à une certaine distance de la rive, lorsque la glace cède sous Tokta Ahoun. Heureusement le lac est très peu profond; mon compagnon en est quitte pour un bain fort désagréable par la basse température régnant actuellement. Après cette aventure, il est plus sage de renoncer aux observations limnologiques et, le lendemain, je rejoins la caravane installée aux sources de Youlgoun.

*17 décembre.* — Ascension de l'Akato-Tagh.

Cette nuit le thermomètre est descendu à — 29°,6, la plus basse température observée jusqu'ici.

Nous pénétrons dans l'épaisseur des monts par une porte large de 100 mètres, dont le seuil est entamé par un ravin jusqu'à une profondeur de 2 mètres. Ce chenal sert de rigole d'écoulement aux eaux de ruissellement, lorsque d'aventure la pluie tombe dans cette région. Plus loin, la vallée devient unie comme une rue asphaltée.

Cette région de l'Akato-Tagh est constituée par une argile jaune, extrêmement friable, qui est dégradée par les eaux avec une très grande énergie. De tous côtés s'ouvrent des lits de torrent profondément encaissés, parfois même creusés souterrainement dans l'épaisseur de la roche.

La vallée que nous suivons est, en certains endroits,

tellement étroite qu'un chameau a tout juste la place de passer, avec cela parsemée de blocs de toutes formes éboulés des parois dominantes. D'énormes pans de ces falaises paraissent dans un équilibre absolument instable. Un souffle de vent, quelques gouttes de pluie suffiraient pour détacher une puissante avalanche d'argile. Le passage sous ces rochers branlants est très dangereux ; seulement, lorsque le défilé de toute la caravane est achevé, je respire à l'aise.

De chaque côté de la vallée se découvre la plus fantastique perspective de pyramides, de tours, d'aiguilles, de grottes, de terrasses que l'on puisse imaginer.

Le lendemain nous poursuivons vers un col qui doit nous permettre de franchir l'Akato-Tagh. Le guide nous fait prendre une vallée latérale, il affirme que cette voie conduit au but. Diable ! elle n'est pas précisément facile. Le terrain est tellement escarpé qu'il est nécessaire de tailler un sentier pour le convoi. Une fois ce travail achevé, on hisse à bout de bras les bêtes et leurs charges au sommet du col (3,466 mètres).

L'autre versant de la montagne est encore plus accidenté. Nous nous engageons dans un défilé si resserré que les bâts des chameaux en râclent les deux bords ; en plusieurs endroits nous sommes obligés d'abattre des pans de murailles pour que les animaux aient la place de passer.

Plus loin le ravin devient une fente ouverte sous une voûte branlante. Au-dessus, point de passage ! Essayons donc de pousser plus avant dans ce corridor.

... La gorge est obstruée par un monceau de blocs récemment éboulés ; donc aux pioches ! Nous déblayons le terrain et ouvrons un sentier au milieu de cet entassement d'argile. Pendant l'exécution de ce travail, d'une minute à l'autre une avalanche peut se détacher des falaises et nous engloutir, bêtes et gens. Finalement le convoi réussit à avancer ; seul le chameau chargé de la provision de combustible, demeure en arrière. Le défilé est trop étroit pour lui livrer passage avec



les énormes ballots qu'il porte sur les deux flancs ; les hommes le tirent quand même en avant, les charges tombent des épaules de l'animal, et en frottant les parois de la gorge, déterminent un éboulement, heureusement sans conséquence grave.

Il est clair que nous sommes très mal engagés. J'interroge Tokta Ahoun qui prétend avoir reconnu la route et qui jusqu'ici a affirmé énergiquement qu'elle conduisait au but. Pressé de questions, le guide finit par avouer qu'il ne s'est pas avancé jusqu'à cette vallée et qu'il a simplement examiné le terrain de loin.

A quelque chose malheur est bon. La négligence de Tokta Ahoun m'a permis de visiter une vallée comme jamais je n'en avais vu. Elle se compose, en réalité, de deux vallées emboîtées l'une dans l'autre, la vallée inférieure encaissée à pic, à une profondeur de 10 mètres, dans l'épaisseur du sol de la première. Les terrasses de la vallée supérieure sont, plus loin, si étroites, que les deux versants des vallées se rejoignent pour ne constituer qu'une seule et même paroi et former une gorge encaissée entre des falaises verticales.

... Au prix de mille difficultés nous poursuivons vers l'aval, lorsque tout à coup le chemin est absolument bouché. Un éboulement tombé des parois de la gorge, hautes de plusieurs centaines de mètres, obstrue la vallée. Sous cet amas de décombres, le torrent s'est creusé un lit souterrain. La voûte qui le recouvre pourra-t-elle porter le poids des chameaux ? Cela n'est rien moins que certain.

Avant de faire une tentative de ce genre, je pars en reconnaissance. Au delà de cette voûte dangereuse, la vallée inférieure, celle que nous suivons, se rétrécit et se transforme en une fente large au maximum de 0<sup>m</sup>,60, entre des escarpements de 15 mètres de haut. J'avance encore ; le défilé devient de plus en plus sombre. Maintenant me voici dans une véritable galerie, dont le toit est formé par des

blocs éboulés, coincés entre les deux falaises. A travers cette grotte que suit le torrent, seul un chat pourrait passer.

Donc, la retraite est nécessaire. Tellement resserré est le couloir que les chameaux ont toutes les peines du monde à tourner. Nous avons perdu une journée dans ce trou.

Tandis que nous remontons la gorge, la nuit arrive. Le défilé s'élargit et il est possible d'installer le camp à l'abri des éboulements.

Il n'est pas amusant de revenir sur ses pas, surtout lorsqu'on chemine sous la menace constante d'avalanches qui vous réduiraient en bouillie.

Si, d'aventure, en amont, un glissement de terrain s'était produit pendant la nuit, la retraite nous eût été coupée et nous eussions été pris comme dans une souricière.

Grâce à ma bonne étoile nous parvenons à sortir de cette cave dangereuse et à atteindre ensuite le sommet de la crête principale de l'Akato-Tagh (3,698 mètres).

Ce relief, comme tous ceux du Thibet septentrional, se compose d'un labyrinthe inextricable de mamelons et de coupes d'argile, déchiré, dans tous les sens, par d'étroits et profonds ravins. Région absolument stérile et déserte ; un squelette de koulane et une piste d'ours sont les seules traces de vie animale que nous relevons dans ces parages.

Après cela, nous suivons la large vallée ouverte entre l'Akato-Tagh et l'Altyn-Tagh. Nous y trouvons une piste jalonnée de petites pyramides en pierres sèches, très certainement quelque chemin détourné de pèlerinage que suivent les Mongols vers Lhassa, lorsque les routes ordinaires ne sont pas sûres.

Dans cette région, Chagdour tire un chameau sauvage. D'après les traces laissées sur le sol, l'été, ces animaux se rassemblent en nombreux troupeaux autour des sources éparses au milieu de cette solitude.

*24 décembre.* — La veille de Noël. Un temps superbe ; le ciel est calme, clair, d'un bleu resplendissant. Sous cette froide splendeur, la caravane chemine en suivant la piste tracée par les pieux voyageurs mongols.

Le soir, campé au pied de l'Altyn-Tagh, dans un vallon abrité entre deux crêtes. Pas la moindre trace de vie organique.

Une fois les tentes dressées, je fais flamber un brasier gigantesque pour fêter ce jour si cher aux Scandinaves. Je rêve au pays, aux miens, à la joyeuse soirée que mes compatriotes passent dans la chaleur affectueuse du foyer familial, tandis qu'autour de moi c'est le silence du désert glacé.

Pour chasser l'obsession de ces tristes pensées, j'appelle Chagdour dans ma tente et lui expose mon projet d'essayer d'entrer à Lhasa.

Le cosaque est très vivement intéressé par ce nouveau plan de voyage ; il ne doute pas de son succès, si nous réussissons à nous procurer le déguisement nécessaire et des compagnons mongols fidèles. Dès lors, souvent, pendant les soirées du bivouac, nous nous entretenons de ce sujet. Notre conversation a lieu en russe, afin d'éviter les indiscretions des musulmans.

Pendant les derniers jours de l'année, la caravane poursuit vers le nord-est, entre les crêtes parallèles de l'Altyn-Tagh.

Avec la brise qui souffle constamment dans ces couloirs, le froid est particulièrement sensible. De temps à autre, il tombe une neige légère qui ne persiste que dans les ravins abrités du soleil.

Lorsque les nuages s'écartent, se découvrent d'admirables perspectives de montagnes enveloppées d'un linceul immaculé.

Le terrain est excellent. Nous traversons une série de petits bassins fermés dont le fond, après les pluies, doit être



occupé par une nappe d'eau que l'évaporation fait bientôt disparaître.

Le 27 décembre, chute épaisse de neige. Ensuite, tourmente épouvantable.

1900 finit sous une atroce tempête et 1901 commence par un simoun glacé. Durant la nuit du 31 décembre au 1<sup>er</sup> janvier l'ouragan fait rage.

Pendant ce déchaînement, blotti dans ma iourte, je lis les passages de la Bible et les psaumes que, dans toutes les églises de la Suède, les fidèles récitent la veille du nouvel an.

Minuit ! Une nouvelle année commence, un nouveau siècle s'ouvre. Une impression étrange m'envahit. Ici point de joyeuses sonneries de cloches, rien que le bruissement sinistre de l'ouragan, indifférent au changement de siècle.

*1<sup>er</sup> janvier 1901.* — Toujours la tempête. A travers les vallées les couches d'air se précipitent avec une violence terrible en cascades inépuisables.

Du sommet d'un col nous découvrons les puissantes montagnes de l'Anambarouïne-Oula ou Anambarouïne-Gol.

Cette région est souvent visitée, surtout l'été, par des Mongols. J'ai le plus grand désir d'entrer en relations avec ces nomades ; mais où sont leurs campements ? Nous rencontrons un cheval solitaire, sans réussir à découvrir son maître. C'est une bête échappée. Afin de me ménager une cordiale réception, je voudrais ramener le fugitif à son propriétaire ; impossible de nous en emparer, même au moyen d'un lasso. L'animal est aussi farouche qu'un koulane.

Dans l'espoir de visiter quelque établissement mongol, je vais faire le tour du massif de l'Anambarouïne-Oula, une excursion de plus de 300 kilomètres. Si nous trouvons quelque famille de ces nomades, je pourrai remonter ma cavalerie, et elle en a le plus grand besoin.

Nous marchons dans l'est. Le froid est intense. Le thermomètre descend à  $-28^{\circ},5$ .

Le lendemain, gravissant un nouveau col, nous parvenons dans la région montagneuse dont les eaux s'écoulent vers le Tsaidam. D'un point, entre de puissants massifs, ce désert est visible.

Une nappe continue de neige recouvre le sol.

Des traces de feu de bivouac révèlent le passage tout récent d'une troupe de Mongols. Entre des pierres noircies ayant servi de support à une marmite se trouve encore un amas de cendres.

A travers des massifs sauvages nous poursuivons notre route. Le froid est vif, et il est rendu très sensible par un vent violent. Pas de combustible, de maigres pacages et une eau rare ou de mauvaise qualité. L'absence de sources ne gêne pas les chameaux, mais il n'en va pas de même des chevaux; pour se désaltérer ces pauvres bêtes n'ont d'autre ressource que de manger de la neige.

Au nord nous voyons le massif considérable du Tsaidam, et au sud un second relief, beaucoup moins important.

Le 6 janvier nous découvrons d'immenses plaines ouvertes vers le sud et le sud-est; en même temps, nous embrassons le bassin montagneux de Sertang, habité par les Mongols-Sertang, apparentés aux indigènes du Tsaidam. A l'horizon, vers l'est, sont visibles le Boulounghir-Nor et le réseau des tributaires de ce petit lac.

Quoique jaunis par les gelées, les pâturages des plaines feront les délices de nos animaux. Aussi bien continuons-nous dans cette direction. Encore deux heures de marche et nous arrivons sur le steppe herbu. Cette nuit, inutile d'entraîner les bêtes; elles ne s'éloigneront pas d'un pareil lieu de délices.

Le lendemain nous trouvons trois iourtes mongoles. Seule une vieille femme se trouve dans ces huttes; elle ne manifeste aucun émoi à notre vue; elle nous prie simplement de ne

pas nous arrêter, les hommes du clan étant absents. Un peu plus loin nous rencontrons trois autres iourtes. Aux environs paissent d'immenses troupes de bœufs, de vaches, de moutons et de chevaux. L'accueil des nomades est très cordial ; ils nous vendent toutes les provisions dont nous avons besoin, mais ne peuvent nous céder aucun cheval de caravane.

Pendant notre séjour sur ces pâturages, le thermomètre tombe à — 32°,5.

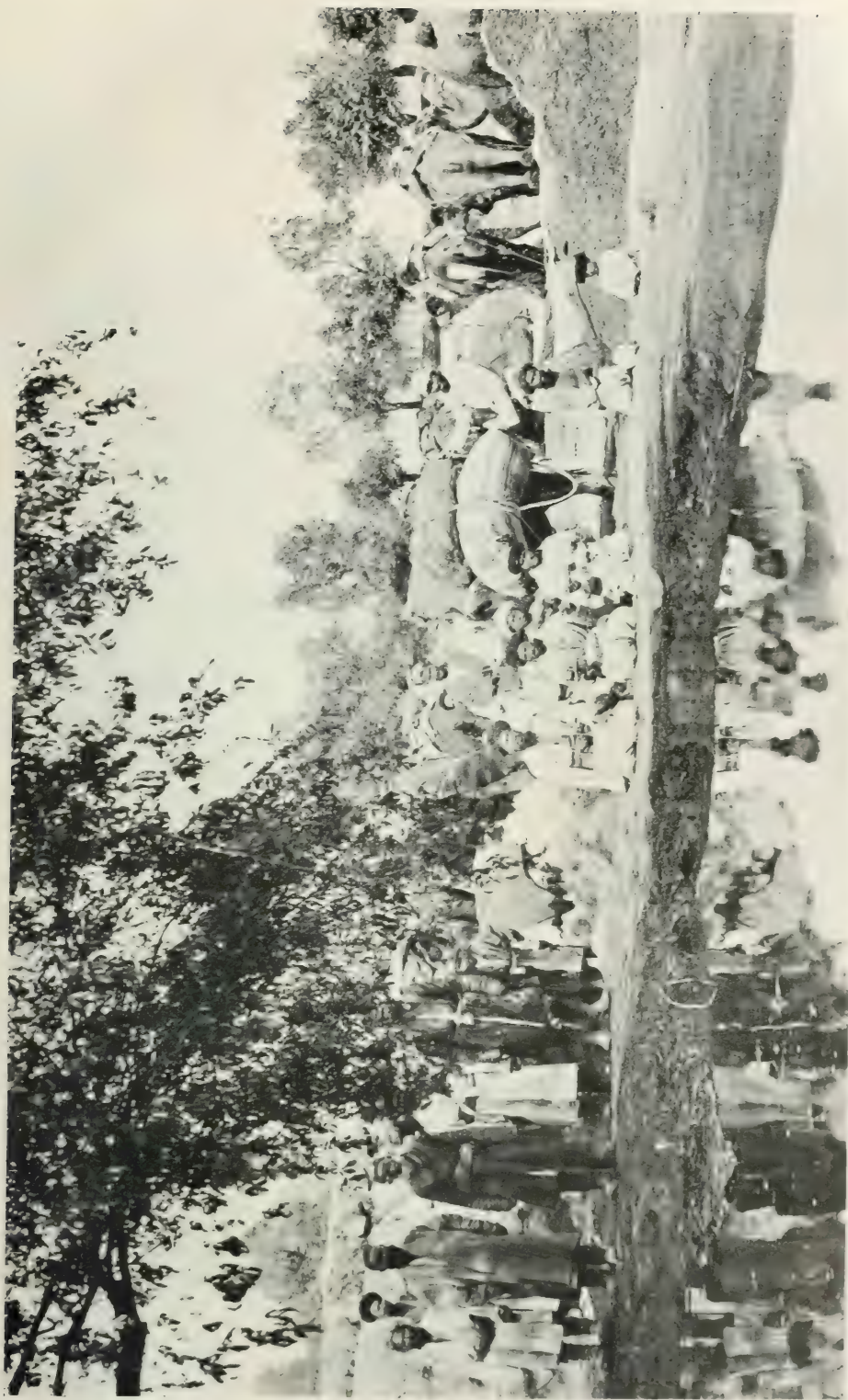
Par le col de Cho-Ovo, nous franchissons la chaîne de l'Anambarouïne-Oula qui constitue le prolongement de l'Altyn-Tagh ; ensuite, nous marchons dans l'ouest. Sa-Tchéou ne se trouve qu'à un jour de marche. Il est fort heureux que je n'aie pas eu l'idée de pousser jusqu'à cette ville chinoise. Nous y eussions peut-être été exposés à des avanies, à cette époque où la Chine était fort troublée, circonstance que j'ignorais complètement.

Le versant nord des montagnes est déchiqueté de profonds ravins qui s'ouvrent comme des gouffres. Tel, par exemple, celui de Dchong-Dountra, encaissé entre de puissantes couches de cailloux roulés, hautes de 50 mètres. Tous ces ravins se réunissent en aval, en un large lit qui peu à peu s'efface au milieu du désert.

Le seul chemin pour parvenir dans cette vallée principale est de descendre par un de ces *cañons*. Une fois au fond d'un de ces trous, on se trouve dans un couloir entre deux murailles absolument à pic. A mesure que l'on avance, le défilé devient de plus en plus rapide et de plus en plus étroit ; soudain, après un dernier détour, l'obscurité de la gorge s'éclaire, une gigantesque porte se découvre et, par son ouverture, apparaît la vallée principale ruisselante de soleil dans le scintillement de la nappe de glace qui recouvre le large torrent.

Sur la rive gauche nous nous installons pour la nuit, au milieu d'un paysage d'une impressionnante grandeur. De tous





LA GRANDE CARAVANE PRÊTE À QUITTER ICHARKNIYK (MAI 1901.)



côtés s'élèvent des murailles escarpées, tachées d'ombres et de lumières crues, découpées de fentes colossales par lesquelles s'ouvrent de profonds ravins ; au sud, comme fond du tableau, un hérissément de pics fantastiques drapés de neige.

Dans cette région, le chameau sauvage est très abondant. Souvent nous croisons des troupeaux de quinze à vingt individus.

Après cette pointe vers le nord, nous remontons vers le sud une des vallées du versant nord de l'Anambarouïne-Oula, puis de nouveau traversons ce massif montagneux pour revenir à Khan-Ambal. En trois semaines, j'ai ainsi effectué le tour complet de ce relief.

Dans ce trajet nous croisons la seule caravane que nous ayons rencontrée pendant ce voyage de quatre mois du Kouen-Lun au Lob-Nor. Composé de dix chameaux chargés de poisson sec, et conduits par deux Chinois, le convoi vient du Lob-Nor et se dirige vers Sa-Tchéou. Les caravaniers refusent de nous céder même une parcelle de leur marchandise, à quelque prix que ce soit. En présence de l'attitude des Chinois, mes hommes me pressent de les laisser s'emparer purement et simplement de ce que bon leur semble, mais je refuse énergiquement. Dans tous mes voyages, je n'ai jamais voulu faire usage de la violence et nous laissons les deux Célestes poursuivre tranquillement leur chemin.

De retour à Khan-Ambal, le 27 janvier, nous nous acheminons vers le nord, vers le désert de Gobi, pour entreprendre une nouvelle et longue exploration dans le bassin du Tarim, exploration que j'ai racontée dans un précédent volume (1).

[Pendant cette expédition, qui embrasse la période comprise entre le 27 janvier et le 8 avril 1901, le Dr Sven Hedin traversa du sud au nord la partie la plus occidentale du Gobi, puis se dirigea vers

(1) SVEN HEDIN, *Dans les Sables de l'Asie*, traduit par Charles Rabot, p. 275.



l'ouest jusqu'à l'oasis d'Altimich-Boulak. De là franchissant le désert de Lob, il exhumait des sables une Pompéi asiatique, et atteignait finalement le Lob-Nor, recueillant dans cette dernière partie du voyage des preuves évidentes d'une nouvelle divagation des eaux de ce lac migrateur.

Cette expédition si féconde se termine à Tcharkalyk d'où, toujours infatigable, le savant voyageur suédois s'apprête à marcher de nouveau à l'assaut du Thibet, avec le projet de pénétrer par un subterfuge dans la ville sainte de Lhassa.

Ajoutons, pour l'intelligence du récit qui va suivre, qu'à la fin de cette campagne de printemps le D<sup>r</sup> Sven Hedin fut rejoint, par ordre de l'empereur de Russie, par les deux cosaques Tchernov et Sirkine qui l'avaient accompagné pendant la première partie du voyage jusqu'en mai 1900, et qui, à cette date, avaient rallié leur garnison par ordre de l'autorité militaire. Mis au courant des services que ces deux soldats avaient rendus au vaillant et savant explorateur, S. M. Nicolas II leur fit transmettre l'ordre de rejoindre immédiatement le camp du voyageur suédois. Le D<sup>r</sup> Sven Hedin se trouvait ainsi à la tête d'une escouade de quatre cosaques, des soldats dont il est inutile de faire l'éloge.]



## CHAPITRE X

### L'ORGANISATION D'UNE CARAVANE

*Séjour à Tcharkalyk. — Repos avant la bataille. — Préparatifs pour l'expédition au Thibet. — Ravitaillement et transport.*

Nous sommes aux premiers jours d'avril à Tcharkalyk, petite ville située à la lisière du désert de Takla-Makane, au pied de l'énorme massif montagneux qui couvre tout l'espace compris entre la dépression du Tarim et les plaines du Gange.

Après la pénible exploration que je viens de terminer dans les sablés du Gobi et du Lob, combien doux il me semble de prendre un peu de repos dans cette verdoyante oasis. De repos, dis-je, mais est-ce bien l'expression juste ? En effet, pendant tout mon séjour à Tcharkalyk, du matin au soir je travaille sans relâche. En vue de ma nouvelle campagne au Thibet, la partie la plus difficile du programme que je me suis tracé, combien nombreuses et variées sont les dispositions que j'ai à prendre !

J'habite un confortable *serai*, près du *yamen* (1) chinois, sur la rive gauche de la rivière.

Dans ma tente où aucun regard indiscret ne pénètre, j'ai la société de mes chiens favoris, Yolldach et Yollbars (*le tigre*). Ce dernier animal, particulièrement farouche, ne laisse

(1) Résidence des fonctionnaires chinois.

approcher aucun importun, mais avec moi il est doux comme un mouton.

Le gouverneur (*ambane*) de Tcharkalyk m'a fait cadeau d'un cerf magnifique capturé dans les bois du Tchertchen-Daria. Attaché à un arbre du jardin, bientôt il devient si familier qu'il mange dans ma main. Nous sommes les meilleurs amis du monde, et je me plais à passer de longues heures à côté de ce bel animal.

Quoique ayant été pris tout jeune, ce cerf jamais ne s'était habitué à la perte de la liberté. Ses grands yeux noirs cherchaient toujours le passage par lequel il pourrait s'enfuir pour retourner dans les bois qui l'avaient vu naître.

Les premiers jours je demeure mollement étendu sur une chaise longue, occupé à dévorer l'énorme courrier que le djiguite Yacoub m'a apporté de Kachgar. Je lis et relis les lettres des chers miens, ensuite je passe aux journaux suédois et aux nouveaux livres de mon auteur favori, Rudyard Kipling.

Les soirées sont consacrées à la photographie; la collection de plaques prises depuis quatre mois, j'ai maintenant à la développer. Dans cette besogne le cosaque Sirkine est pour moi un précieux collaborateur. Connaissant les produits dont je me sers, il prépare à l'avance l'atelier et les ingrédients, puis une fois la séance terminée il remet tout en place. Sirkine s'est pris de passion pour la photographie, et surveille le séchage et le lavage avec les soins d'un amateur infatigable. Cet excellent soldat exécute en outre les observations météorologiques. Un petit observatoire a été installé sur le toit de la maison à l'abri du soleil.

Les autres cosaques ont des occupations moins nobles mais non moins importantes. Tchernov a la haute main sur la caravane, et remplit les fonctions d'intendant en même temps qu'il me sert de cuisinier. Tcherdon est mon valet de chambre.

Les deux cosaques bouriates reçoivent une mission particulière.



Au cours de ma prochaine expédition au Thibet je me propose d'essayer de pénétrer dans Lhassa, déguisé en pèlerin. Pour l'exécution de ce projet, j'ai besoin de tout un équipement mongol : vêtements, ustensiles, caisses, sacs, comme en portent les pieux voyageurs qui se rendent à la ville sainte.

Chagdour seul connaît mes intentions. Bouddhiste, il peut procéder à ces achats en connaissance de cause plus complète qu'aucun autre de mes hommes. Ce cosaque se rendra donc à Kara-Chahr et achètera au bazar de cette ville l'équipement nécessaire à un complet travestissement. C'est un voyage d'un mois. Le pays est absolument calme; néanmoins, pour que cette longue absence soit moins pénible à ce soldat dévoué, je lui adjoins son camarade Tcherdon.

Les deux cosaques partent avec des chevaux frais; ils connaissent la route, ainsi que les villes de Korla et de Kara-Chahr; ils m'ont donné de nombreuses preuves de leur bravoure et de leur intelligence, je n'ai donc pas lieu d'être le moins du monde inquiet de leur sort.

Durant ce séjour à Tcharkalyk les bêtes s'engraissent. Dans quelques semaines de rudes fatigues les attendent. Tous les jours chaque animal reçoit une abondante ration de maïs et de roseaux; Tourdou Baï, le chamelier en chef, s'occupe, du reste, constamment de ses élèves et veille sur eux comme un père sur ses enfants. Pour augmenter la puissance de mes moyens de transport, je fais acheter vingt autres chameaux; au départ pour le Thibet la caravane en comptera trente-neuf, dont trois jeunes.

Une semaine avant de quitter Tcharkalyk, une chamelle met bas. A sa naissance le pauvre petit se tient à peine sur ses jambes longues et maigres, pareilles à des échasses; sur tout le mouvement qui l'environne il jette des regards étonnés. Ce jeune chameau devint naturellement le favori de la caravane, et, entouré de soins particuliers, il survécut à nombre de ses aînés.

L'entretien d'une aussi nombreuse caravane que celle que j'ai réunie est, cela va sans dire, très onéreux. Chaque jour tout mon monde mange un mouton et engloutit d'énormes quantités de riz, de pain et d'œufs. Pour le moment bêtes et gens font du lard et prennent des forces en vue des terribles fatigues qu'ils auront à supporter.

A mon arrivée à Tcharkalyk, Islam Baï avait déjà réuni des approvisionnements pour toute la caravane pendant dix mois. Mon alimentation personnelle est assurée par plusieurs centaines de boîtes de conserves que le colonel Saïtsev m'a envoyées d'Och. Je me dégoûtai vite de ces viandes et en abandonnai la plus grande partie aux cosaques, me réservant seulement les soupes, les légumes et les fruits.

Une quantité énorme de maïs est ensuite achetée et mise en sac, pour la nourriture des chameaux et des chevaux sur les hauts plateaux. Afin de transporter ces provisions, je loue soixante-dix ânes; une fois que nous n'aurons plus besoin de ce convoi supplémentaire, il retournera à Tcharkalyk.

Le 28 avril, arrive un de mes anciens compagnons du voyage de 1896, Mollah Chah, de Tchertchen. Ce brave caravanier, très dévoué et qui connaît le Thibet pour avoir pris part à l'expédition Littledale, est engagé pour la grande entreprise que je vais maintenant tenter.

Tous les jours je reçois des offres de services. Devant ma tente établie dans le jardin, c'est un défilé continu de gens venant solliciter un engagement, mais je les refuse presque tous. Une caravane trop nombreuse constitue un énorme poids mort.

... La température est délicieuse. A la fin d'avril, le thermomètre varie de  $+25^{\circ}$  à  $+12^{\circ}$ . En revanche, l'atmosphère est tellement chargée de nuages de poussière que le soleil reste invisible. Les soirées sont presque froides, et je dois tenir le poêle allumé dans ma iourte. Ce séjour à Tcharkalyk me rappelle celui que j'ai fait à Khotan en 1896. Là égale-

ment, avant de monter à l'assaut du Thibet, je m'étais reposé un mois dans la paix et dans le calme d'une oasis.

Dans les premiers jours de mai, la chaleur commence à se faire sentir. Le 1<sup>er</sup>, le thermomètre monte à + 32°,7 à l'ombre. Le ciel est absolument serein, et, dans l'horizon du sud, blanchissent les neiges des hautes cimes de l'Altyn-Tagh. Elles exercent sur moi un attrait invincible, ces belles montagnes, dont plus tard l'escalade coûtera la vie à la plus grande partie de ma caravane.

... Le temps marche, le moment du départ approche et les préparatifs sont poursuivis fiévreusement. Le 22 avril quinze charges de chameaux sont terminées et cordées sur les bâts. Quelques jours plus tard, le paquetage est achevé et les bagages rangés dans la cour du serai en longues piles. Tout cela doit être transporté sur les hauts plateaux du Thibet ! La vue de cette énorme cargaison me cause quelque inquiétude, mais Tourdou Baï calme mes appréhensions ; les charges, m'assure-t-il, ne sont pas très lourdes et la consommation journalière de vivres fera rapidement diminuer leur poids.

Sur un rang sont disposés les sacs de riz, sur un autre ceux de maïs, sur un troisième la farine grillée et les ballots de pain destiné à mon usage personnel. A côté, ce sont d'énormes monceaux de pelleteries pour mes gens et des feutres blancs pour protéger les chameaux contre les froids terribles des hauts plateaux ; plus loin des caisses renfermant mes effets, les instruments de rechange, les livres, les conserves, etc.

Afin d'alléger le convoi dans la mesure du possible, je procède à une revision minutieuse des bagages et me débarrasse de ce qui ne me paraît pas absolument indispensable. Tout cela je le renverrai à Kachgar avec les collections géologiques, botaniques et archéologiques précédemment recueillies. Jusqu'à mon retour ces trésors resteront en dépôt chez



le consul général Pétrovsky et ils seront en des mains vigilantes.

Mais comment envoyer à Kachgar ces bagages si précieux ? Les confier aux autorités chinoises, il n'y faut pas songer. Un instant j'ai l'idée de mander de Korla *l'aksakal* Khalmet et de lui confier mes richesses. Je suis tiré d'embarras par un incident tout à fait inattendu.

Un beau soir je me trouvais seul dans ma iourte, lorsque Islam Baï demande à me parler. Il vient m'offrir de convoier les collections à Kachgar. Cette proposition me plonge dans le plus profond étonnement. Comment lui, mon homme de confiance, lui sur lequel je compte pour donner l'exemple à tous dans les conjonctures graves qui nous attendent sur les plateaux du Thibet, comment, lui, songe-t-il à m'abandonner, précisément au début de l'ère des grosses difficultés ? Mes reproches n'entament pas Islam. Il se sent fatigué, dit-il, il est vieux, il ne sera point à coup sûr capable de me rendre les services que j'attends de lui.

Il m'en coûte beaucoup de me séparer de ce dévoué compagnon qui, pendant les trois ans qu'a duré mon précédent voyage, m'a servi avec un dévouement absolu, et qui, je le croyais alors, m'avait également bien servi pendant cette seconde exploration. Sa jalousie à l'égard des cosaques et la rudesse avec laquelle il traitait ses coreligionnaires m'ont bien frappé à plusieurs reprises, mais toujours il a été très ponctuel et toujours il a su maintenir la plus exacte discipline parmi les caravaniers musulmans ; j'avais donc fermé les yeux sur ces légers écarts de caractère.

Je fais droit à la requête d'Islam Baï, et le charge de transporter mes collections à Kachgar. Le trajet devra être effectué en deux mois. Afin d'éviter toute difficulté à mon ancien chef de caravane, je lui remets une lettre de recommandation pour les autorités des trois villes qu'il traversera ; je lui paie ses gages, 300 roubles (1) en or, et le défraye de

(1) 800 francs.



LA VUE DE L'CHARKUYAK-SOUL ENCAISSÉE ENTRE DES TERRASSES DE CAILLOUX ROULÉS ET DES ESCARPEMENTS DE GRANITE





toutes ses dépenses. De Kachgar Islam rentrera à Och ; après avoir passé cinq mois avec sa famille, il reviendra à Kachgar où le consul Pétrovsky lui confiera une importante mission, dont alors seulement on lui fera connaître l'objet. Islam devra m'apporter au Ladakh les sommes d'argent dont j'aurai besoin à la descente du Thibet et en même temps, mon courrier. Ma proposition agréée naturellement à Islam et nous nous séparons les meilleurs amis du monde.

Le vieux Faïzoullah doit également rallier Kachgar avec le convoi des collections. Il est fatigué et supporte mal l'air raréfié sur les hauts plateaux. Pendant deux ans il m'a servi avec un dévouement de tous les instants. Pour reconnaître ses services, je lui donne un bon supplément de solde. Dans la caravane le départ de Faïzoullah éveille des regrets unanimes ; au contraire, celui d'Islam cause une satisfaction générale. C'est étrange.

Le 5 mai, le convoi des collections comprenant, huit chameaux et trois hommes, se met en marche pour Korla. Il souffle une violente tempête et bientôt la petite troupe a disparu dans le simoun qui remplit le ciel.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, Islam m'avait rarement accompagné ; durant mes longues absences, je l'avais, en effet, maintenu au quartier général pour surveiller le gros de la caravane. Personne ne m'avait jamais adressé la moindre plainte à son sujet ; après son départ il n'en fut plus de même. Un fait caractéristique me frappe. Dès qu'Islam s'est éloigné, comme par enchantement l'entrain renaît dans la troupe, tout mon monde devient joyeux et désormais travaille avec une exubérance absolument frappante.

Islam Baï a emporté un courrier volumineux. A mes parents j'ai écrit une lettre de 216 pages, un véritable volume ; de plus, j'ai envoyé de longs rapports au roi de Suède et à l'empereur de Russie. Je communique également des détails circonstanciés sur mon voyage, à Adolphe Nordenskiöld, le célèbre explorateur polaire, qui m'a tou-

jours témoigné la plus grande sollicitude. Cette lettre parvint à destination quelques jours avant la mort de cet excellent ami.

Enfin, par l'entremise de M. Macartney, l'agent du gouvernement anglo-indien à Kachgar, j'adresse une lettre à lord Curzon, vice-roi des Indes, pour lui annoncer mon arrivée à Leh, dans le Ladakh, à la fin de l'année, et pour solliciter de sa bienveillance l'envoi d'une somme de 3,000 roupies dans cette ville perdue au milieu des Himalayas. En même temps je fais part au vice-roi de mon intention de séjourner quelques semaines aux Indes, si les circonstances me le permettent, et lui demande, dans ce cas, l'autorisation d'emmener un de mes cosaques.

Pour gagner les hauts plateaux du Thibet, j'ai choisi l'étroite vallée du Tcharkalyk-Sou qui n'a jamais été encore visitée par un voyageur européen. Cette route est, paraît-il, inaccessible aux chameaux, très difficile même pour les chevaux. Dans ces conditions des modifications doivent être apportées à mon programme. La grosse caravane avec tous les bagages formera un groupe, et, sous la conduite de Tchernov, de Tcherdon et de Tourdou Baï, gagnera le Koum-Köll inférieur par Tattlik-Boulak et Bag-Tokai, tandis qu'avec une troupe légère je suivrai la vallée du Tcharkalyk-Sou.

Le 8 mai tout est paré pour le départ. Les charges, au nombre de quatre-vingts, rangées devant la grande porte du serai, sont rapidement placées sur le dos des animaux. Ma caravane est fort imposante; jamais encore je n'ai été à la tête d'une pareille troupe; jamais non plus un Européen n'a attaqué les plateaux du Thibet avec un effectif aussi nombreux d'hommes et d'animaux. On charge d'abord mes bagages, puis ceux des gens, les tentes, le canot démontable, ensuite les vivres. La caravane est divisée en escouades ayant chacune son conducteur; dès que l'une a reçu son chargement, elle est conduite à l'écart.

Combien il est plus facile pour les expéditions maritimes ou pour les missions qui opèrent dans le voisinage d'une côte de rapporter d'importantes collections ! Pour elles la question de transport n'existe pas ; elles n'ont qu'à amener au navire les objets recueillis ; il les conduira ensuite à destination. Dans l'intérieur de l'Asie la chose est singulièrement plus compliquée. Sur des milliers de kilomètres les collections doivent être transportées à dos de chameau ou de cheval. Chaque soir à la fin de l'étape, et chaque matin au lever du bivouac, les caisses qui les contiennent sont déchargées et chargées ; pour que, pendant un an et plus même, les objets soumis à cette manutention journalière puissent résister, de quels soins ne doit pas être entouré leur emballage, et quels tracassins incessants donne ce transport !

Jusqu'au départ de la grande caravane, j'habite une iourte mongole, très spacieuse ; elle doit suivre les gros bagages, et, après la mise en route du convoi, je m'établis dans une tente beaucoup plus petite.

En démontant l'abri dans lequel j'ai vécu depuis plusieurs semaines, les hommes découvrent un énorme scorpion sous une caisse ; c'est miracle qu'il ne m'ait pas attaqué. Il y a quelques jours, en donnant le foin aux chevaux, un homme a été piqué ; à la suite de cet accident il a dû rester alité pendant quelque temps.

Après de longues heures de travail, la caravane s'ébranle enfin. Deux de nos jeunes chameaux suivent leurs mères qui les couvrent de regards de tendresse ; le troisième, âgé de quelques jours seulement, a été chargé dans des langes de feutres blancs entre deux caisses sur le vieux chameau que je monte habituellement. Sa mère, inquiète, ne se calme que lorsqu'elle a vu sa progéniture soigneusement enveloppée.

Les chevaux, qui depuis longtemps n'ont point travaillé, se livrent à une bruyante fantasia pendant l'opération du



chargement. Ils se mordent, ils se cabrent, ils ruent, et, dans leurs mouvements désordonnés, se débarrassent finalement de leurs bâts. Ils ne portent que des sacs de provisions qui peuvent être jetés et foulés sans que dommage s'ensuive.

... Le long convoi s'ébranle enfin au son rythmé des clochettes, accompagné de cris et de hurlements; un défilé très pittoresque devant notre tranquille maison, sous l'ombre des saules. De tous ces animaux, un petit nombre seulement reverront la verdure merveilleuse des jardins du Turkestan. Pour la plupart ils succomberont à la peine et joncheront de leurs ossements le froid désert thibétain. Elles vont monter leur calvaire, les pauvres bêtes ! La route que nous allons suivre peut, en effet, être tracée en rouge sur les cartes ; elle est teinte du sang de ces pauvres victimes de l'exploration !

A la fin de l'année combien réduite en nombre et en forces sera cette brillante caravane ! Un cinquième de son effectif seulement demeurera debout. Plusieurs hommes seront morts et les survivants complètement épuisés. C'est l'expédition la plus terrible, la plus dangereuse que j'aie jamais accomplie. En maintes circonstances, je serai plus près de la mort que dans mon *raid* à travers le Takla-Makane, en 1895, lorsque je faillis succomber aux tortures de la soif. Alors la souffrance ne dura que quelques semaines, tandis qu'au Thibet, des mois durant, notre vie ne sera qu'un long martyre. Plutôt que de recommencer une semblable expédition, je préférerais accomplir dix traversées des sables du Takla-Makane.

A Tchernov j'ai confié le commandement en chef de la caravane. La troupe doit se rendre d'abord à Abdall et de là prendre la route habituelle à travers les montagnes.

... Le seraï est maintenant solitaire ; les cours, les pièces, naguère si animées, sont vides. Je n'ai plus avec moi que trois hommes, le cosaque Sirkine, qui me sert de valet de

chambre, mon cuisinier chinois, Li Loye, et Mollah Chah, lequel remplit les fonctions de palefrenier. Mon chien favori, Yolddach, complète la petite troupe.

Après cela, je mets en route la caravane des ânes qui doit passer par Ovras-Saï et Kara-Siokka pour rejoindre le convoi principal à Bag-Tokai. Le 13 au matin, le vieux Davlet amène au serai ses soixante-dix bêtes ; immédiatement elles sont chargées, et, bientôt, à leur tour, elles s'acheminent vers la montagne.

Tout mon monde est actuellement dispersé sur les routes. Je me trouve à Tcharkalyk, la caravane est en marche vers Abdall, les ânes vers l'Altyn-Tagh. Chagdour n'est pas encore revenu de son expédition à Kara-Chahr, et Islam Baï se dirige sur Kachgar avec mes collections, à l'époque la plus redoutable de l'été. Je suis un général en chef tenant dans sa main tous les fils faisant évoluer ses différentes divisions. Pour que la victoire soit complète, toutes les manœuvres de ces divers groupes doivent s'accorder et être effectuées en même temps.

Chagdour a accompli sa mission avec son zèle et son intelligence habituels. Non seulement il rapporte l'équipement mongol nécessaire à un déguisement complet, mais encore il amène un lama attaché à un temple voisin de Kara-Chahr, qui nous suivra dans notre chevauchée vers la Rome interdite du bouddhisme lamaïte. Chreb Lama, tel est le nom de notre nouveau compagnon, est âgé de vingt-sept ans.

A ce saint homme je fais un accueil particulièrement cordial pour que, du premier coup, il se sente en confiance au milieu de nous.

Chagdour a ramené en même temps Khalmet, l'aksakal de Korla, et Eurdek, le caravanier auquel je dois la découverte des ruines de Lòou-Lane (1).

(1) SVEN HEDIN, *Dans les Sables de l'Asie*, traduit par Charles Rabot p. 313.

Après la tristesse du départ, voici le seraï animé par le séjour de ces nouveaux hôtes ; chacun d'eux occupe son temps comme bon lui semble, et tout le monde est d'excellente humeur.

Chagdour me rend compte de sa mission et de ses dépenses. Ses débours ne s'élèvent qu'à la moitié de la somme que je lui ai remise au départ, et fidèlement il me rend le surplus. Un autre Asiatique que cet honnête Bouriate aurait mis sans vergogne le reste dans sa poche.

Eurdek me supplie de l'emmener dans ma nouvelle expédition ; il est prêt à me suivre partout et à n'importe quelles conditions. L'an dernier, lorsqu'il avait demandé son congé, il avait allégué la maladie et la fatigue comme raisons de sa retraite. Aujourd'hui il affirme que ce n'était qu'un prétexte donné pour échapper au ressentiment d'Islam Baï. Mon *karavane bachi* aurait menacé de mort Eurdek, s'il le retrouvait à Temirlik. A la suite de tous les récits, de toutes les plaintes qui me sont faits au sujet d'Islam Baï depuis son départ, je commence à douter de l'honnêteté de mon homme de confiance.

L'hiver dernier le lama en revenant d'un pèlerinage à Lhassa a rencontré dans le Tsaïdam, l'expédition Kozlov. C'est la seule fois pendant mon séjour de trois ans en Asie centrale que j'ai entendu parler de cet excellent confrère russe.

Enchanté d'accompagner à Lhassa les deux cosaques bouriates qui sont ses coreligionnaires, Chreb Lama leur décrit en termes enthousiastes les splendeurs de la ville sainte ; aussi Chagdour brûle-t-il du désir le plus vif d'arriver promptement au terme du voyage. Le lama n'est cependant pas sans inquiétude, ni sans méfiance ; il a demandé à mes gens s'il n'y a pas parmi nous quelque « Russe » ; car, dans ce cas, il ne pourrait venir avec nous sans encourir la peine de mort. Chagdour a calmé ses scrupules en lui



assurant qu'aucun « Russe » ne fait partie de la caravane.

La question de Lhassa mise à part, notre prêtre bouddhiste est prêt à me suivre n'importe où ; pour tout le voyage il doit recevoir une gratification de deux yambas (1).

Le lama raconte qu'à une distance de dix jours de marche, Lhassa est enveloppé par un cordon de cavaliers et de soldats chargés d'arrêter toutes les caravanes et tous les voyageurs. A ces gardes frontières, les pèlerins remettent leurs passeports qui sont aussitôt envoyés à la capitale pour y être examinés et, seulement au retour de cette pièce, le passage est accordé. Ainsi la grande caravane qui, l'an dernier, a visité notre camp de Temirlik, a été retenue pendant dix jours ; les Thibétains ayant appris ma présence près de la frontière du Tsaïdam n'ont laissé entrer ces Mongols qu'après s'être assurés qu'un étranger ne se cachait pas parmi eux. Ces récits ne sont pas sans me causer quelque inquiétude sur l'avenir. Enfin nous verrons.

Maintenant toutes mes dispositions sont prises et je puis, à mon tour, m'acheminer vers le Thibet. Mon départ est fixé au 15 mai, mais au moment de me mettre en selle une averse s'abat sur Tcharkalyk, un phénomène météorologique extrêmement rare dans cette région ; en même temps le tonnerre roule bruyamment dans les montagnes. Il est donc préférable de ne partir qu'après l'orage.

Cette attente fut néfaste pour le pauvre Islam Baï : le soir je découvris le pot aux roses.

Déjà une première enquête m'avait donné des résultats assez peu favorables sur la conduite de mon homme de confiance. Chagdour m'avait affirmé l'avoir vu acheter à Tcharkalyk de l'or aux orpailleurs de Bokalik pour une somme de 830 francs. Le cosaque ne savait rien de plus à ce sujet ; pensant qu'Islam avait agi d'après mes ordres, il ne s'était pas préoccupé de l'affaire. Eurdek et Sirkine

(1) 500 francs. (Note du traducteur.)

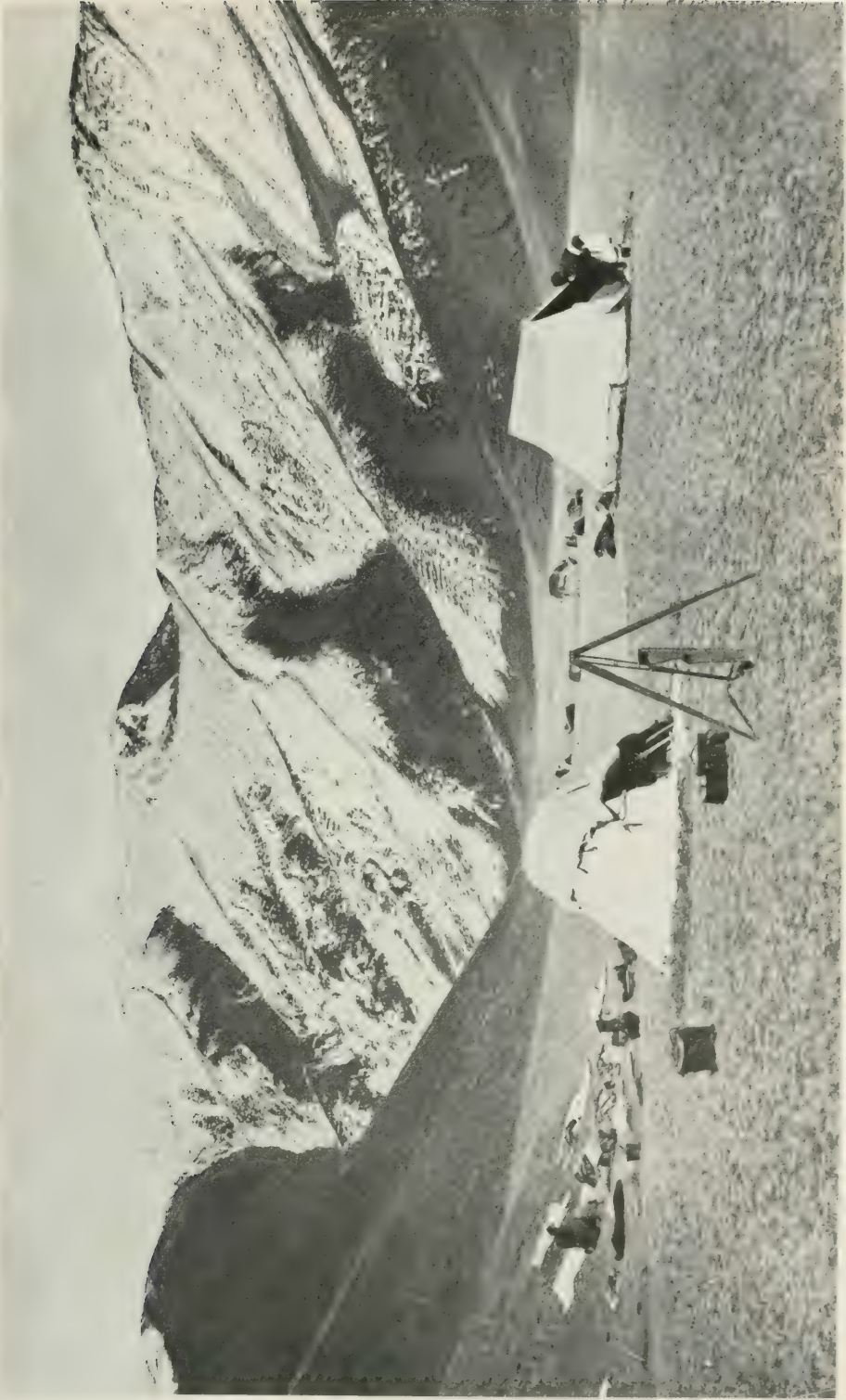
avaient été dupés par Islam, l'un pour une somme de 80 francs, l'autre, de 50 francs, mais ils n'avaient jamais voulu porter plainte.

Ce fut par l'effet du hasard, comme toujours en pareil cas, que je découvris les exactions dont s'était rendu coupable Islam.

Avant de partir pour une de mes expéditions j'avais écrit à Khalmet, l'aksakal de Korla, pour le prier de m'acheter du sucre et de me l'envoyer. A mon retour au quartier général, la note qui me fut présentée me parut singulièrement grosse. Islam interrogé à ce sujet affirma que le vendeur avait dû me soutirer environ 113 francs. Je mandai en conséquence devant moi un frère de Khalmet, marchand à Tcharkalyk, du nom d'Osman, et lui reprochai vivement l'indélicatesse de l'aksakal.

Sur ce, Khalmet arriva avec Chagdour pour se justifier. Un peu avant Tcharkalyk, cette petite troupe rencontra Islam en route pour Kachgar avec le convoi des collections. A la vue de l'aksakal, mon ancien chef de caravane éprouva un visible malaise, et pour empêcher l'entrevue qu'il redoutait, il enjoignit aux cosaques, de ma part affirma-il, l'ordre de faire route vers Abdall et Tjimen. Eussent-ils ajouté foi aux assertions d'Islam, ces soldats ne m'auraient rejoint qu'en juin sur les bords du Koum-Köll. L'esprit de discipline de Chagdour et de Tcherdon fit échouer la manœuvre. Ces soldats répondirent au karavane bachi qu'ils ne changeraient leur route que sur un ordre écrit de moi. Cette modification d'itinéraire leur semblait, en effet, d'autant plus étrange que la poste chinoise leur avait apporté quelques jours auparavant, une lettre dans laquelle je ne leur donnais aucune instruction de ce genre. Islam en fut pour ses frais d'intrigues et les deux cosaques arrivèrent bientôt à Tcharkalyk avec l'aksakal.

L'enquête à laquelle je me livrai sur la conduite d'Islam me retint quelques jours à Tcharkalyk. Elle fut concluante.



CAMPMENT DE LA MISSION DANS LA VALLEE D'OUNKOURLOUK





En conséquence, j'écrivis au consul général Pétrovsky pour le prier d'arrêter Islam dès son arrivée à Kachgar et de fouiller ses bagages. Tous les lingots chinois et tout l'or qui seraient trouvés en sa possession devaient être mis sous séquestre. Islam Baï, étant sujet russe, se trouvait soumis à la juridiction du consul.

Islam avait, par sa conduite, absolument mérité la punition qui l'attendait. Lorsque je rejoignis la caravane au Koum-Köll, sur les plateaux du Thibet, les chameliers et les conducteurs vinrent les uns après les autres se plaindre des exactions de leur ancien chef; à tous, sauf à Tchernov, qui ne s'était jamais laissé duper, il avait dérobé des sommes plus ou moins grandes. Le montant de ses vols au préjudice des indigènes dépassait 3,000 francs; d'autre part, dans divers marchés, il s'était approprié environ 2,250 francs à mes dépens, principalement dans la dernière acquisition de chameaux à Tcharkalyk.

Dès notre arrivée au Yanghi-Köll, Islam avait commencé ses opérations. Lui ayant fait acheter pour mes gens des pelleteries et des bottes, il les remit bien aux hommes, mais en ayant soin de s'en faire payer la valeur qu'il s'appropriait impudemment.

Je ne pouvais m'apercevoir des pratiques du caravanier en chef. Tous les paiements étaient très régulièrement portés sur les livres, et aucune soustraction ne fut faite à ma caisse. Islam était beaucoup trop intelligent pour commettre une telle imprudence. Mon homme exerçait son industrie aux dépens de ses coreligionnaires. Exécutait-il un achat important de vivres ou d'animaux, il ne remettait aux vendeurs qu'une partie du prix; il ne se produisait par suite aucun déficit dans la caisse; je connaissais du reste toujours le montant des sommes payées et le reliquat du compte général.

Comment les indigènes et les hommes de ma caravane ont-ils supporté pendant deux ans les vols d'Islam?

Cela est encore facile à expliquer. Mon ancien karavane bachi, homme fort et vigoureux, imposait aux musulmans le respect par des procédés dont ils apprécient toute la valeur. Il était craint comme un véritable potentat asiatique; tout le monde courbait la tête devant lui, et nul n'osait réclamer. Un homme manifestait-il l'intention de se plaindre, il recevait une volée de main de maître. Absolument terrifiés par Islam, mes gens acceptaient les traitements et les vols qu'il leur faisait subir avec la résignation des musulmans. Une fois le drôle parti, ce fut un débordement de plaintes et une impression de délivrance.

Pendant ce voyage Islam m'avait accompagné seulement dans deux expéditions, la descente du Tarim, puis la traversée du désert de Takla-Makane; durant ces deux excursions, j'avais trouvé en lui le dévouement et les attentions auxquels il m'avait habitué pendant mon exploration précédente en Asie centrale. Je ne l'emmenai plus ensuite, pensant qu'il était préférable de remettre la garde du quartier général au caravanier en chef, et de fait, chaque fois que je revenais, le camp était absolument en bon ordre et nul ne vint jamais se plaindre de quoi que ce fût. Or justement Islam mit à profit mes excursions pour tromper tout le monde.

Il ne faut pas élever les gens à des situations au-dessus de leur condition, c'est un principe que l'on ne doit jamais oublier. Une première fois, trois ans durant, Islam avait été le chef de ma caravane, lui jusque-là simple conducteur dans les convois de marchandises qui circulent entre Och et Kachgar. Cette fonction lui avait tourné la tête. Au début de ce second voyage, sa position avait été la même qu'auparavant; de tous les indigènes de ma troupe, seul il était en rapport constant avec moi. L'arrivée des cosaques modifia cet état de choses. Accordant naturellement la plus grande confiance à ces vaillants soldats, je les chargeai auprès de moi des fonctions attribuées



auparavant à Islam, dès lors il n'eut plus à s'occuper que de la caravane et de ses conducteurs. A ses yeux, ce fut une déchéance, et il en souffrit d'autant plus qu'elle lui avait été imposée par des infidèles.

Acceptant en silence ce qu'il considérait comme un amoindrissement, Islam résolut de se venger. Dès notre arrivée au Yanghi-Köll, il commença ses pratiques frauduleuse et depuis il les continua.

Malgré tout, au début, je conservais de la sympathie pour ce malheureux et j'étais décidé à m'employer pour adoucir le châtiment qu'il avait encouru, d'autant plus que les accusations des musulmans devaient être exagérées; Islam avait-il commis seulement la moitié des délits dont il était accusé, il était passible de la déportation en Sibérie. Mais ses états de service constituaient des circonstances atténuantes. En 1895, dans ma tragique expédition du Takla-Makane, il avait sauvé la caisse (23 *yambas*, 5,700 francs), et en diverses circonstances il m'avait rendu maints autres services de premier ordre.

Hélas ! ma bienveillance fut paralysée par la gravité des charges. A mesure que je poursuis mon enquête, j'en apprend de belles sur le compte de mon karavane bachi. A Yanghi-Köll n'avait-il pas acquis trois femmes ! Une seule de ces beautés ne lui avait pas coûté moins de 500 francs, et à cette date il n'avait reçu sur ses appointements qu'une partie de cette somme. Pendant les douze jours que j'avais séjourné à Andere, au commencement de 1900, Islam avait encore pris une nouvelle épouse et à Tcharkalyk, une cinquième. Ainsi, déjà marié et père de cinq enfants, mon homme de confiance n'avait pas eu une conduite précisément édifiante.

Cinq femmes, même en Asie centrale, cela coûte cher. D'abord il faut les acheter, puis les parer, et à la suite de la femme il y a toute la famille à nourrir. Mais cela ne préoccupait point Islam; mes approvision-

nements étaient là pour l'aider à entretenir ses beaux-parents.

A Kachgar le consul général fit visiter tous les bagages d'Islam; mais les sommes qu'ils contenaient étaient insuffisantes pour indemniser ses victimes. A mon retour à Kachgar, en mai 1902, mon ancien karavane bachi vint au-devant de moi et se prosterna à mes pieds en versant des torrents de larmes. Je lui promis d'intercéder pour qu'il ne fût pas livré aux autorités russes, à condition qu'il dît toute la vérité dans les interrogatoires qu'il allait subir. Islam jura ses grands dieux qu'il suivrait mon conseil. Et, lorsque l'instruction commença, il nia tout effrontément, malgré l'évidence des charges et les affirmations réitérées des témoins. Je lui rappelai alors sa promesse. Mes exhortations n'eurent aucun résultat. Donc le coupable fut livré au chef du district d'Och, et condamné à la déportation en Sibérie. La peine fut ensuite abaissée et convertie en une simple détention de trois mois qui, sur ma demande, fut réduite à quinze jours.

La morale de l'histoire se résume en ce conseil : ne vous fiez jamais à un musulman.



## CHAPITRE XI

### SECONDE EXPÉDITION AU THIBET

*La vallée du Tcharkalyk-Sou. — Le lama Chreb. — Ses scrupules. — Froid intense. — Arrivée au Koum-Köll. — Jonction avec le convoi principal. — Organisation définitive de la caravane. — Décision du lama.*

Le 17 mai je me mets en marche. Je suis bien portant et plein d'entrain, j'ai des compagnons éprouvés et entraînés; j'aborde donc dans les meilleures conditions l'exploration de la région la plus difficile de l'Asie.

Mais il y a toujours une ombre dans la vie. Celle-ci nous est apportée par l'arrivée d'une caravane de dix pèlerins mongols en route pour Lhassa. Si les pieux voyageurs me voient en compagnie de Chagdour et du lama dont ils ont fait connaissance à Kara-Chahr, je serai éventé. Aussi quittons-nous la ville isolément, chacun dans une direction différente et en évitant les parages du camp mongol.

Ma caravane comprend les deux cosaques Chagdour et Sirkine, Mollah Chah, Li Loye, le lama et un guide.

Nous enfilons la vallée du Tcharkalyk-Sou. Un défilé grandiose entre de hautes murailles constituées tantôt par du granite rouge ou noir, tantôt par des schistes foncés : une mosaïque de rochers de l'effet le plus pittoresque. De distance en distance une ouverture coupe les parois de la gorge ; un vallon latéral apparaît, et, par cette fenêtre, cernée de



chaque côté de parois gigantesques, se découvre une perspective de cimes élevées, mouchetées de neige.

Le plus inextricable chaos de montagnes que l'on puisse imaginer, cette première chaîne du Kouen-Lun, à travers laquelle le Tcharkalik-Sou creuse une profonde tranchée. Partout, sur le sol de la vallée, des amoncellements de cailloux roulés et de blocs de granite.

Après quatre mois passés dans l'uniformité des déserts de sable, la vue des aspects si divers de la montagne cause un plaisir ineffable. Après les lourdes températures de la plaine malsaine, quelle délicieuse sensation procure l'air vif et tonique des grandes altitudes !

Par exemple la route n'est pas précisément facile. Seize fois, dans la même journée, nous guéons le torrent, et à maintes reprises, trouvant le passage fermé dans le bas de la vallée, nous devons nous élever à une grande hauteur au-dessus de la rivière.

Combien puissante est l'érosion torrentielle dans ces régions, le profil des versants de la vallée le démontre en traits saisissants. Dans l'épaisseur de ces falaises de granite gris, les eaux courantes ont creusé des voûtes ; de telle sorte que la partie supérieure des rochers surplombe notablement leur pied.

Après avoir cheminé quatre jours dans ce corridor, nous nous engageons dans un vallon qui s'ouvre sur la rive droite du Tcharkalyk-Sou. De ce côté le terrain est encore plus accidenté. La pente est parfois tellement raide, qu'elle oblige à de véritables escalades en s'aidant des pieds et des mains. A des chevaux chargés, faire monter de telles déclivités n'est pas, comme bien l'on pense, une petite affaire ; il faut en quelque sorte les hisser à la force des poignets.

Mais nous en avons vu d'autres dans notre carrière d'explorateur, et, au prix de longs efforts, nous réussissons à atteindre le seuil situé au bout de cette vallée, le Yamane-

Davane, (*le mauvais col*); bien nommé, ce passage absolument épuisant.

Ouvert entre deux colossales murailles rocheuses le Yamane-Davane est extrêmement étroit : son sommet est tout juste assez large pour qu'un cheval puisse s'y poser.

A la chaleur suffocante du Tcharkalyk a succédé une température très fraîche. Au sommet du Yamane-Davane, le thermomètre marque seulement  $+ 2^{\circ},6$ ; pendant la nuit suivante il tombe même à  $- 5^{\circ},4$ . Voici de nouveau l'hiver et un hiver froid. Cette année encore, pour nous l'été n'aura duré que six semaines.

*23 mai.* — Une longue et fatigante étape sur de hautes terres planes ayant l'aspect d'un steppe. Maintenant les chaînes bordières sont franchies; nous touchons au plateau thibétain. Le si singulier régime météorologique de ce pays se manifeste déjà. De gros nuages roulent noirs à travers le ciel et, de temps à autre, déversent sur nous leur contenu sous forme de pluie ou de neige.

Une nouvelle vallée nous ramène, sur les bords du Tcharkalyk-Sou, près de Hacheklyk. Ici dans le voisinage de ses sources, combien réduit est ce torrent. Ses eaux ont une couleur laiteuse due à la présence de sédiments fournis par une roche blanche.

Avec sa robe rouge, sa ceinture jaune, son bonnet bleu, le lama Chreb est, sans contredit, le personnage le plus pittoresque de notre bande. Il me témoigne une très grande cordialité ainsi qu'à Chagdour; ne sachant que quelques mots de ture, il ne peut avoir des relations aussi fréquentes avec les autres membres de la caravane. A quoi rêve-t-il pendant nos longues chevauchées? je n'en sais rien; mais, à coup sûr, il fait de profondes réflexions. A ses yeux nous sommes évidemment des gens fort singuliers; toutes les pratiques auxquelles je me livre et tous les instruments que je manie,

me font passer à ses yeux pour un personnage tout à fait extraordinaire. Peut-être regrette-t-il de s'être joint à une caravane dont les allures lui paraissent à coup sûr étranges.

Chaque soir le lama me donne une leçon de mongol. J'écris tous les mots nouveaux qu'il m'apprend et leur signification pour les lui répéter le lendemain. Jamais je n'ai eu un meilleur professeur. Mon maître désire que j'arrive le plus tôt possible à une connaissance suffisante de sa langue pour m'entretenir des sujets qui l'intéressent.

Nous passons tout le jour à Hacheklyk pour reposer les bêtes. Durant cette halte, la grêle et la neige tombent sans une minute de répit. Il est impossible de travailler au dehors et je demeure dans ma iourte, occupé à exposer au lama mes plans d'avenir. Je tiens à ce qu'il n'ait pas l'impression que nous l'avons trompé et attiré dans quelque aventure louche ; je veux qu'il puisse revenir en arrière à temps, s'il me refuse son concours. J'annonce donc carrément à mon compagnon mon intention de les suivre, lui et Chagdour, à Lhassa, déguisé en pèlerin mongol.

Le bonhomme jette d'abord de hauts cris. S'il se prête à l'accomplissement de mon projet, il sera à tout jamais déshonoré. Chreb me propose alors de marcher vers la ville sainte avec toute la caravane ; le pis qui puisse nous arriver, c'est que les autorités préposées à la garde des frontières nous obligent à la retraite. Lui, il se déguiserait en musulman, et, aucun de ses amis de Lhassa ne se douterait de sa présence parmi nous.

La journée passe en palabres, sans aboutir à aucune conclusion. Mais que j'aille ou non à Lhassa, j'ai besoin d'un interprète. Si je ne puis m'entretenir avec les indigènes, la récolte d'observations pendant ma longue expédition au Thibet ne pourra être naturellement aussi copieuse que si je puis communiquer avec les naturels. Donc je propose au





LES CARAVANIERES DISPOSANT LES CHARGES DES CHAMEAUX SUR LE FRONT DE BANDIERE  
DU CAMP POUR FORMER UN RETRANCHEMENT



LES COSAQUES DE L'ESCORTIE RAPPORTANT AU CAMP LE CADAVERE D'UN OURS



lama de m'accompagner jusqu'aux Indes; sauf pendant mon raid vers la ville interdite.

Les jours suivants nous coupons plusieurs tributaires du Tcharkalyk-Sou.

Sur les pâturages de la vallée d'Ounkourlouk, sous la garde de dix-huit hommes, paissent des troupeaux de chevaux et de moutons appartenant à des habitants de Tchertchen. Ces pasteurs passent même ici l'hiver sous de misérables huttes en terre recouvertes de feutre.

Le pays est très giboyeux; arkharis, yaks, bouquetins, ours et loups pullulent. A cette époque-ci de l'année, les yaks se sont retirés sur la haute montagne et ils n'en descendent qu'en automne.

Un vrai temps d'hiver; à chaque instant des tourmentes de neige. Nous sommes, d'ailleurs, à une assez grande altitude (3,797 mètres). Il est facile de s'en apercevoir, sans consulter le baromètre, simplement à l'oppression que l'on éprouve en escaladant rapidement une pente abrupte. Aucun de nous n'est, toutefois, encore incommodé par le mal des montagnes.

Le lendemain, après avoir gravi quatre petits cols situés au-dessus de la limite des neiges persistantes, la caravane arrive dans la vallée de Kar-Yaggdi.

Autour d'une source s'étend un large gâteau de glace formé par la congélation de l'eau au fur et à mesure qu'elle sort de terre.

A l'extrémité supérieure de cette vallée, nous franchissons un nouveau col très facile. Au point de vue géographique, ce seuil a une grande importance en ce qu'il se trouve sur la ligne de partage entre le bassin du Tarim et celui de Tjimen.

Le paysage prend un aspect de plus en plus hivernal; toutes les montagnes sont coiffées de neige; elles étaient moins couvertes l'an dernier au mois d'octobre.



Dans la vallée de Tjimen, Chagdour tombe subitement très gravement malade. Il a 134 pulsations et  $+ 38^{\circ},6$ .

A 4,000 mètres et plus, ma température normale est  $+ 36^{\circ}$ .

Après avoir laissé le cosaque se reposer pendant un jour, nous poursuivons notre route. Pendant l'étape, Chagdour, pris de vertiges, devient incapable de se tenir en selle. C'est alors le cas d'employer les grands moyens de la thérapeutique en exploration. Je fais absorber au malade un grog bouillant et l'enveloppe de feutres très chauds pour déterminer une abondante sudation.

Le remède a un plein succès. Le soir, Chagdour se sent beaucoup mieux. Sa température est redevenue normale ou à peu près ( $+ 37^{\circ},2$ ) et le nombre de ses pulsations ne dépasse pas 112.

Le grog a été préparé avec de l'alcool destiné à la conservation des collections d'histoire naturelle. La caravane ne possède pas une goutte de spiritueux. En voyage, l'usage de ces boissons n'a que de funestes résultats, non seulement pour la santé, mais encore pour la discipline.

Le 1<sup>er</sup> juin nous arrivons à l'Aïag-Koum-Köll. Là, Chagdour va pouvoir se reposer en attendant la grande caravane à laquelle j'ai donné rendez-vous sur les bords de ce magnifique lac.

Un jour, deux jours se passent, jamais le convoi n'apparaît à l'horizon, mais je n'ai aucune inquiétude sur son compte. Il a, en effet, à sa tête Tchernov et Tcherdon en qui j'ai une confiance entière, et à l'égard de ces deux cosaques elle est absolument justifiée.

*4 juin.* — Journée superbe. Un soleil éclatant luit dans un ciel absolument pur, illuminant les crêtes lointaines du Kalta-Alagane et, tout près du camp, la nappe verte du Koum-Köll, argentée de vagues écumantes. Une impression de paix profonde dans un cadre grandiose.

Enveloppés de la douce tiédeur de cette journée enso-

leillée, les hommes somnolent, tandis que je travaille dans ma iourte et que le lama examine l'horizon avec ma jumelle. La puissance de cet instrument cause à notre pieux compagnon une joie d'enfant étonné ; son plus grand plaisir est de manier cette lunette qui, à ses yeux, jouit de propriétés miraculeuses.

Soudain, Chreb dégringole de son observatoire, et, tout essoufflé, arrive m'annoncer qu'il croit avoir distingué la caravane très loin... très loin, au pied des montagnes.

... En effet, le pesant convoi est en vue et quelques heures plus tard toute la troupe arrive en parfait état. Les jeunes chameaux ne paraissent nullement fatigués. Celui qui est né quelques jours avant le départ, a même fait très facilement le voyage. Par la suite, cet animal devint très vigoureux, peut-être dut-il cette force de résistance à ce qu'il fut élevé dans l'air tonique des grandes altitudes. Le cerf est également en excellente santé, il suit les chameaux comme un chien, mais ce gentil quadrupède a le gros défaut d'être très gourmand de maïs.

Les charges sont déposées à terre de manière à constituer un carré dans l'intérieur duquel est parqué le troupeau de moutons. Maintenant, avec tout ce monde bruyant, tous ces animaux qui passent et repassent, le camp a l'aspect d'un village animé par le mouvement d'un marché.

Un jour de repos est nécessaire pour organiser la caravane et fixer les attributions de chacun. En présence des musulmans assemblés, absolument comme s'il se fût agi de la reconnaissance de gradés devant une troupe, je proclame Tourdou Baï chef du convoi des chameaux, puis Hamra Koul chef de l'escadron des chevaux. A ces deux *bachi* les autres hommes devront obéissance absolue. Naturellement les cosaques, mes collaborateurs directs, occupent un degré beaucoup plus élevé dans la hiérarchie ; ce sont mes aides de camp. Ils sont chargés de la surveillance générale de la caravane et du maintien de la discipline ; de plus, chacun d'eux a des fonctions spéciales.

C'est ici que le lama doit prendre une résolution et m'annoncer s'il consent à nous suivre vers Lhassa ou s'il veut revenir à Tcharkalyk. Avant de me faire connaître sa décision, le saint homme se livre à une petite intrigue, sans le moindre succès d'ailleurs. Une fois sa ruse déjouée, Chreb vient me trouver et se déclare prêt à me suivre au bout du monde.





## CHAPITRE XII

### VERS L'ARKA-TAGH

*Ordre de marche de la caravane. — Organisation du campement.  
— Le camp attaqué par un ours. — Les pâturages du Thibet. —  
Faiblesse progressive des animaux.*

Pour la première fois depuis le début de mon voyage, la caravane entière se trouve réunie sous mes ordres. Je ne laisse en arrière aucun échelon ; c'est le quartier général lui-même qui est en marche, escorté de toute son armée.

Chaque homme ayant ses fonctions nettement fixées à l'avance, le lever du camp se produit rapidement et sans désordre. Pendant que les uns abattent les tentes et empilent les ustensiles dans des caisses, d'autres chargent les animaux ; dès qu'une escouade est prête, elle se met en mouvement.

En avant marchent les chameaux divisés en cinq pelotons conduits chacun par un homme. A la tête du premier échelon se trouve Tourdou Baï. Parmi les bêtes, comme parmi les hommes, certaines personnalités inspirent une sympathie spéciale et sont particulièrement intéressantes. De ce nombre sont les trois jeunes chameaux, surtout celui qui n'est âgé que d'un mois et qui parcourt le plus aisément du monde des étapes de 38 kilomètres. Des adultes, le plus choyé est une bête superbe, que j'ai déjà employée pendant ma précédente exploration en 1896. Ayant retrouvé à Teharkalyk cet excellent animal, je l'ai immédiatement acheté. Calme

et majestueux, il contemple avec résignation les montagnes sauvages qui, prochainement, causeront sa perte. Deux *artan* (chameaux hongres) portent mes caisses d'instruments.

Les mules et les chevaux, au nombre de quarante-cinq, avancent ensuite, guidés par plusieurs hommes chargés de veiller à ce que les bagages demeurent toujours en place et ne soient pas perdus en route. Par derrière marche le troupeau de moutons. Nos huit chiens courent sur les flancs de la colonne, tantôt jasant et s'amusant entre eux, tantôt poursuivant quelque gibier.

Aujourd'hui le cerf est indisposé et refuse le maïs. Il n'a pas la force de nous suivre, et, pour mettre fin à ses souffrances, je décide, bien à regret, de le faire abattre. Son squelette vient grossir ma collection d'histoire naturelle.

Derrière les chevaux avancent les ânes au nombre de soixante. Pauvres baudets, ils succomberont presque tous aux fatigues de la route !

Cette longue caravane chargée de caisses, de tentes, de paquets de toutes sortes et de toutes dimensions, forme une troupe très pittoresque. Et quelle variété de types et de costumes : des Russes, des Turcs, des Mongols ; les uniformes élimés des cosaques à côté des *tchapanes* et des bonnets de peau des musulmans ; et, au milieu de ce bariolage, le vêtement rouge du lama, éclate comme une fanfare.

La vue de mon convoi me laisse l'impression d'une petite armée marchant à la conquête de terres nouvelles. Et, de fait, nous sommes bien des conquérants, mais des conquérants pacifiques, s'il est permis de joindre ces deux mots ; je me propose, en effet, d'annexer au domaine de la science des terres demeurées jusqu'ici inconnues.

Sur les plateaux tibétains, cette magnifique caravane fendra comme neige au soleil. Trente chameaux succomberont aux fatigues de ce désert épouvantable, et, de tout l'escadron des chevaux aujourd'hui fringants et pleins d'ardeur, un seul arrivera au Ladakh, au terme du voyage de l'autre côté

du Thibet, dans les hautes vallées des Indes enchantées.

Faisant route au sud le long de l'Aïag-Koum-Köll, nous tombons dans des marais dont nous ne pouvons nous dépêtrer qu'au prix de pénibles efforts. Pour fuir ces fondrières, nous nous dirigeons vers une chaîne de collines ; mais, de ce côté, le terrain n'est pas meilleur.

Ce petit massif traversé, nous descendons dans un véritable gouffre rempli d'un dépôt argileux où, à chaque pas, nous enfonçons profondément. Le lit du torrent est le seul terrain stable que renferme ce ravin ; pour échapper à l'enlèvement, nous n'avons d'autre ressource que de cheminer au milieu de l'eau. Encore, parfois, les chameaux trébuchent et enfoncent jusqu'aux genoux.

Pour fuir ce borbier, nous enfilons le premier vallon que nous trouvons.

Au delà, encore deux montées et deux descentes, et nous arrivons dans un vallon entouré d'escarpements à pic. Ces murailles, d'une magnifique couleur rouge, hérissées de tours et découpées de brèches, ont l'aspect d'une ville moyenâgeuse en ruines.

Le soir, mauvais campement. Ni eau, ni combustible, ni pâturages ! Vers 9 heures, la neige commence à tomber, et les gens ont bientôt recueilli sur des couvertures une quantité de liquide suffisante pour préparer le thé.

Quoi qu'il en soit, une fois le grain passé, les hommes se mettent à creuser un puits. A une profondeur d'un mètre, pas une goutte d'eau ! Aussi bien abandonnons-nous le travail. Le lendemain matin le trou se trouva rempli par une grosse mare suffisante pour les besoins de la caravane.

A ce campement, une partie des ânes rallie le convoi ; pour donner le temps aux trainards de rejoindre ; nous ne faisons aujourd'hui qu'une courte étape.

Guidés par Tchernov, qui est allé d'avance reconnaître le



terrain, nous traversons une zone peu accidentée, au sol résistant, parsemé de touffes de yappkak et sillonné de très nombreuses pistes de koulanes.

Au nord, la chaîne du Kalta-Alagane est encore visible.

Tous les jours le camp est installé dans le même ordre. Les charges sont entassées sur le front de bandière, formant comme un retranchement. A l'une des extrémités de cette ligne se trouve la tente que Tourdou Baï partage avec Hamra Koul, Mollah Chah et Rosi Mollah, le prêtre musulman de la caravane, un savant : il sait écrire ! La seconde tente, occupée par Koutiouk, sert de cuisine pour moi et pour les cosaques. Tchernov est chargé de l'ordinaire des soldats russes ; Koutiouk, assisté de Tcherdon, prépare mes repas. Les musulmans ont leur popote particulière ; ils n'aiment pas se servir des mêmes ustensiles que les infidèles, et les cosaques ne voudraient pas partager la marmite des mahométans, servant à la cuisson de viande de koulane pour laquelle ils ont la plus profonde aversion. Tout s'arrange donc pour le mieux au goût de chacun.

Au delà de la tente de Koutiouk se trouve une grande iourte occupée par les deux cosaques Sirkine et Chagdour en compagnie du lama. Tant qu'il ne sera pas complètement rétabli, Chagdour est exempt de service ; mais ce brave garçon laborieux ne s'accommode pas de rester oisif, et, bien avant d'être complètement revenu à la santé, il remue caisses et ballots avec son entrain habituel. J'ai enjoint au lama de ne pas prendre part aux gros travaux des caravaniers. Un « docteur en théologie » ne doit pas s'abaisser à des occupations manuelles. Ses fonctions sont d'ordre purement intellectuel ; il est mon professeur de mongol et l'interprète de la caravane. Mes recommandations à cet égard n'obtiennent pas le moindre succès. Tous les soirs notre prêtre bouddhiste, qui a une poigne solide, travaille à l'installation du camp comme un portefaix ; ses mains, habituées à manier les in-folios sacrés,



PYRAMIDES EN PIERRES SÈCHES, ÉLEVÉES PAR LES COSAQUES DE L'ESCORTE. LE 26 JUIN 1901. POUR MARQUER LE POINT DE JONCTION DES DEUX ITINÉRAIRES DU D<sup>r</sup> SVEN HEDIN A TRAVERS LE THIBET SEPTENTRIONAL



PASSAGE A GUÉ PAR LA CARAVANE D'UN COURS D'EAU DANS LE THIBET SEPTENTRIONAL. 15 JUILLET 1901





soulèvent, comme une plume, les ballots les plus lourds. Ce lama est loin d'être un sot; il a un esprit très observateur et une très grande intelligence des hommes; après un très court séjour au milieu de nous, il appréciait à leur juste valeur les qualités de chacun.

Après la tente de Sirkine, de Chagdour et du lama, vient celle de Tchernov et de Tcherdon. Tchernov a la surveillance générale de la caravane et Tcherdon est mon ordonnance. A l'extrémité de la ligne est dressée ma iourte gardée par mes deux chiens favoris, Yoldach et Yollbars.

Le reste de la troupe s'abrite sous les larges feutres qui recouvrent les charges et cuisine autour de petits feux dispersés au milieu du camp.

Chaque nuit, à tour de rôle, des hommes veillent les animaux et les empêchent de s'éloigner. Tchernov patrouille pour s'assurer que cette garde est exactement montée.

Dès que les tentes sont dressées, un mouvement pittoresque anime le bivouac, c'est un va-et-vient bruyant, une rumeur d'interpellations dans les langues les plus différentes, en russe, en mongol, en turc diaggataï. Puis l'ordre s'établit. Tourdou Baï et Hamra Koul conduisent au pâturage leurs chameaux et leurs chevaux, et donnent aux gardiens les consignes pour la nuit.

Si un bât a été avarié pendant la marche, immédiatement il est réparé; si une bête est malade, elle est soumise à un traitement spécial.

... Bientôt, de toutes parts, des feux s'allument, alimentés avec des excréments d'yaks et de koulanes que les hommes sont allés récolter aux environs, et les popotes sont mises en train. Lorsque le temps est beau, les hommes mangent dans un grand brouhaha de conversations animées; la tempête d'ouest arrive-t-elle avec son cortège d'averses de neige et de grêle? chacun s'enveloppe de feutres et avale

silencieusement sa ration, morfondu par cette tristesse hivernale.

Une fois ma iourte dressée, je me mets au travail. Je porte les observations de la journée sur le journal de route. Cette rédaction terminée, mon souper est servi. Après cela, je m'installe à ma table. Je dessine l'itinéraire suivi pendant l'étape, calcule sa longueur, sa direction générale et porte sur la carte la position du bivouac. Je puis ainsi veiller à ce que nous ne nous rapprochions pas des routes suivies : à l'ouest, par Littledale et Dutreuil de Rhins ; à l'est, par Bonvalot et le prince Henri d'Orléans.

8 juin. — Marche très pénible. Le sol est découpé d'innombrables petits sillons d'érosion qui, en aval, se réunissent en un large chenal incliné vers l'Aïag-Koum-Köll. Nulle part un terrain stable. Nous voici de nouveau dans les marécages ; toute cette région n'est qu'un immense borbier. J'enfonce jusqu'aux genoux, et, à chaque pas, les chameaux s'enlizen. Après quelques heures de cet exercice, deux de ces animaux sont absolument à bout de forces et doivent être déchargés.

J'expédie alors Tchernov en reconnaissance.

Mauvaise nouvelle ; au delà, le terrain est absolument impraticable, même pour un piéton. Donc nous revenons en arrière ; dans cette boue déjà piétinée par le passage de la caravane, c'est le plus effroyable pataugis. Enfin nous parvenons à nous dépêtrer de cette bourbe gluante pour nous engager dans une petite vallée sèche.

Là, nouvelle difficulté. Le torrent ayant creusé un ravin dans l'épaisseur de la vallée, nous sommes obligés à plusieurs reprises de passer ce trou, et, pour cela, de tailler un sentier le long de ses parois à pic ; heureusement, dans ce sol constitué par une terre rouge sans consistance, le travail n'est ni long ni pénible. Finalement la caravane

arrive fourbue à un petit col. Un chameau doit être porté par cinq hommes pour atteindre cette dépression. En voilà un qui n'ira pas loin !

Sur l'autre versant nous nous arrêtons près d'une source au milieu d'un excellent pâturage.

Le lendemain, séjour. Deux hommes vont en reconnaissance vers le sud ; ils ont ordre de ne rentrer qu'après avoir découvert une piste praticable.

Toute la journée, tempête de neige. Dans la nuit, le thermomètre descend à — 13°. Voilà l'été du Thibet !

Plus loin il y a bien, de distance en distance, encore quelques fondrières ; mais, en général, nous pouvons avancer facilement et rapidement. En fin de compte nous atteignons les bords d'un très puissant torrent.

Après avoir fait halte pendant trois jours dans cette vallée la caravane poursuit vers le sud par une route reconnue par les éclaireurs. Elle parvient ainsi au pied d'une puissante chaîne et campe à l'entrée d'une vallée qui conduit vers la crête.

A peine les tentes sont-elles dressées qu'un ours arrive droit sur nous. Sans se préoccuper le moins du monde des chameaux et des hommes qui mènent grand bruit, il avance d'un pas délibéré. En toute hâte les chiens sont saisis et solidement attachés derrière un rocher pour qu'ils ne flairent pas le gibier et ne lui donnent pas l'éveil par leurs aboiements. Cette précaution prise, nous laissons maître Martin poursuivre sa reconnaissance. Lorsqu'il n'est plus qu'à cent pas, les chasseurs ouvrent le feu. L'ours, qui n'a pas été touché, s'enfuit au galop vers un monticule voisin. D'un bond, lescosaques sont en selle et partent ventre à terre. Une salve résonne et la bête roule comme une boule du haut en bas du mamelon. Son estomac contenait une marmotte que l'animal avait avalée, sans se donner la peine de la dépouiller.

Le 16, tourmente de neige. A quoi bon marcher par



un pareil temps? Je ne verrais point à dix pas devant moi et ne pourrais relever le pays. Donc encore un jour nous demeurons sous la tente.

*17 juin.* — Après la tempête, l'embellie. Un temps éblouissant, un ciel bleu et un soleil ardent qui fait fondre rapidement la neige.

... Nous remontons vers l'Arka-Tagh une large vallée sèche et le lendemain parvenons à un col d'accès aisé sur une première crête qui, depuis plusieurs jours, bouchait notre horizon vers le sud.

Au sud-ouest se découvre une nouvelle chaîne couverte de neige de la base au sommet et qui doit être la principale saillie de l'Arka-Tagh. Entre ce relief et celui sur lequel nous sommes perchés, s'étend un bassin fermé, au milieu duquel luit un petit lac d'eau douce, complètement glacé.

Autour de cette nappe le pâturage est bon. Donc nous nous y installons pendant que trois hommes vont explorer la route en avant. Si, à une distance de 10 kilomètres, les éclaireurs rencontrent des pacages, ils ont ordre de rallier le camp. Nous gagnerons alors cette nouvelle oasis. Ne découvriront-ils, au contraire, aucun alpage? un homme battra en retraite et les deux autres poursuivront leur chemin.

Vers midi un éclaireur est de retour. Les deux autres ne reviennent qu'après une absence de quarante-huit heures; ils ont trouvé un passage, mais il n'est pas précisément facile.

A ce camp (4,733 mètres), je renvoie en arrière une partie de mon monde, d'abord trois hommes, puis les six âniers et leurs bêtes. Ce serait pure barbarie que d'emmener sur l'Arka-Tagh les baudets absolument épuisés.

L'homme qui m'a loué ces ânes n'a pas fait précisément une brillante affaire; la plupart de ses bêtes ont succombé aux fatigues du voyage. Pour l'indemniser de cette perte, je lui compte largement le prix convenu de la location;

-cette libéralité équivaut à la valeur de ses animaux. Au bonhomme, je confie le squelette et la peau de l'ours et du cerf, avec ordre de les envoyer à Kachgar. Un an plus tard, je trouvais ces caisses en parfait état chez le consul de Russie.

*21 juin.* — En route vers l'Arka-Tagh par une vallée à pente douce, égayée de pâturages. Quand je parle de pâturages, il ne s'agit pas, bien entendu, de belles nappes de verdure, comparables aux alpages de la Suisse, mais de petites plaques d'une herbe rase et sèche, isolées au milieu de la stérilité générale. Pas moelleux précisément ce tapis de verdure, comme l'on dirait en style poétique ! Si, invité par l'aspect riant du site, vous avez la mauvaise idée de vous étendre sur l'herbe, à moins d'être vêtu de vêtements très épais, vous avez la désagréable impression de vous coucher sur un lit d'épines. Ce sont les seuls végétaux de ce pays inhospitalier.

... La caravane poursuit sa marche lente par une large vallée issue de l'Arka-Tagh. Au fond, comme par une muraille infranchissable, la route semble fermée par cette colossale chaîne neigeuse. Avant d'attaquer le réduit central, il faut emporter les ouvrages avancés. Nous les enlèverons, mais ce ne sera pas sans pertes.

... Les animaux manifestent des signes de faiblesse ; aujourd'hui un chameau doit être abandonné ; un second, un vétérán que j'ai longtemps monté, est comme paralysé du train de derrière. Il m'est très pénible de me séparer d'un bon vieux serviteur comme celui-là, et je le fais entourer de soins particuliers.

Neuf chameaux sont plus ou moins malingres. Pour essayer de les remettre sur pied, je leur fais absorber chaque soir une bonne ration de froment. Cette précieuse denrée est littéralement gaspillée, si bien que la provision calculée pour neuf mois dura seulement pendant six. La puissance

de mes moyens de transport, diminuant à vue d'œil, les bagages doivent être allégés ; au lieu d'abandonner des provisions, il est préférable de les donner aux chameaux.

Je fais masser mon chameau favori et le débarrasse de sa charge pour la traversée de l'Arka-Tagh. Grâce à ces bons soins, il se rétablit complètement et survécut à la plupart de ses camarades ; il fut un des rares animaux de mon nombreux convoi qui parvinrent au Ladakh.

Aujourd'hui dix-neuvième étape depuis Tcharkalyk ; nous couvrons 32<sup>km</sup>, 3. De longtemps, nous ne parcourons pas une aussi grande distance d'un seul trait.





## CHAPITRE XIII

### ESCALADE DE L'ARKA-TAGH

*Ouragan terrible. — Les chameaux décimés. — Une nouvelle mer de boue. — Le lama vétérinaire. — Influence de l'imagination sur l'efficacité des produits pharmaceutiques. — Un col de 5,337 mètres.*

22 juin. — Au point du jour, mon ordonnance me réveille. Le temps est froid et désagréable, et le ciel a fort mauvaise apparence. Quoi qu'il en soit, je donne l'ordre du départ.

A peine en route, un des chameaux, qui depuis plusieurs jours traîne la jambe, tombe. Une fois qu'il est débarrassé de sa charge, il se relève et marche encore quelque temps pour se coucher, absolument épuisé, au pied d'une nouvelle pente abrupte. La pauvre bête est fourbue. Tous les soins qu'on lui donnerait seraient inutiles et n'aboutiraient qu'à prolonger son agonie ; donc, pour terminer ses souffrances, je prescris de la saigner.

... Nous remontons une vallée pourvue d'eaux abondantes. Le ciel noircit de plus en plus et bientôt éclate une des plus terribles tempêtes que j'aie essayées au Thibet. Elle arrive du nord-ouest et déverse sur nous des torrents de grêle et de neige. Nous sommes trempés, comme si nous étions tombés à l'eau, en même temps nous sommes glacés par une âpre bise contre laquelle il est impossible de se protéger.

Quoique la pente soit très faible, à cette altitude et par cet ouragan, les animaux sont promptement à bout de forces. Les uns après les autres, les chameaux s'arrêtent et refusent de faire un pas de plus en avant. Tous ces traînants sont réunis et laissés à la garde d'un homme. Leurs charges sont les unes mises sur le dos des chevaux, les autres abandonnées sur place; on reviendra plus tard les chercher.

A travers la tourmente de neige, impossible de distinguer quoi que ce soit; à midi on y voit à peine, tellement l'air est rempli de tourbillons serrés. C'est un poudroiement blanc impénétrable; seul, au milieu de la lividité à travers laquelle nous cheminons, le torrent trace une raie noire.

Malgré mes efforts pour protéger le carnet sur lequel je relève l'itinéraire, en moins d'une minute la feuille de papier est complètement mouillée. Quelle direction suivons-nous? Où allons-nous? Je n'en sais rien; je marche perdu dans la nuée blanche, guidé seulement par le tintement de la clochette la plus rapprochée.

De temps à autre le silence de la neige est interrompu par un grognement ou par un cri : *Touga kaldi!* (un chameau s'est arrêté!) Un homme pris de pitié saisit la bête et l'amène dans la piste laissée par ses devanciers, puis tout s'efface derrière les stries mouvantes des flocons...

... La neige devient de plus en plus épaisse. Je chevauche en avant avec le lama, pour arriver le plus tôt possible au col et reconnaître ses conditions d'accès. La dernière pente n'est pas très difficile, mais à pareille altitude (5,189 mètres) et sous un tel déchaînement des éléments, le moindre effort épuise.

Au sommet du seuil, nous nous accroupissons, enveloppés dans nos manteaux pour attendre l'arrivée du convoi, après avoir abrité nos chevaux derrière des rochers. La tourmente nous lance à la figure des nuages de petits cristaux piquants comme des aiguilles, et nous transperce



LES ANIMAUX DE LA CARAVANE AU PACAGE LE 20 JUILLET 1901



OUVERTURE D'UN SENTIER DANS UN ESCARPMENT DE GLACE, HAUT DE DEUX MÈTRES





de froid ; nous grelottons et nous haletons en même temps.

... Après une longue attente, un bruit étouffé monte jusqu'à nous ; on distingue des tintements de clochettes, des éclats de voix. Quelques instants après, de la brume émerge une file de fantômes.

Trente chameaux passent devant moi. Dieu soit loué ! quatre seulement sont demeurés en arrière. Je redoutais de plus grandes pertes. Ni les chevaux ni les mules n'ont souffert.

L'Arka-Tagh descend vers le sud en une très longue pente. De ce côté, c'est un effroyable gâchis. La neige, qui fond à mesure qu'elle tombe, a transformé ce versant en un immense borbier. A chaque pas, bêtes et gens enfoncent profondément. Impossible de camper sur cette fondrière ; les chameaux et les bagages seraient promptement engloutis dans la boue.

Donc, à la recherche d'un terrain sec. Il n'est point question, ce soir, de trouver un pacage et du combustible, ce serait se montrer trop exigeant. Après bien des tours et détours, voici enfin une petite nappe de graviers ; quoique tout humide, c'est un excellent terrain, comparée aux environs. Là, le sol ne s'ouvrira pas sous notre poids.

Tourdou Baï et plusieurs autres conducteurs n'arrivent qu'à 10 heures du soir, après avoir abandonné les quatre chameaux tombés d'épuisement. Le lendemain, dès la pointe du jour, ils partiront avec des chevaux chercher les caisses laissées en arrière. Ils rapporteront en même temps la paille des bâts appartenant aux victimes de l'Arka-Tagh ; elle servira à la nourriture des survivants.

La traversée de cette chaîne m'a coûté cinq chameaux. Ma grosse cavalerie a perdu le septième de son effectif. Les survivants ne peuvent porter le supplément de charges produit par ces morts. A tous les animaux je fais donc distribuer du maïs et de la farine à bouche que veux-tu. Au lieu d'abandonner ces provisions il est préférable de les

donner aux chameaux et aux chevaux ; cette suralimentation les remettra des épreuves auxquelles ils ont été soumis.

*23 juin.* — Aujourd'hui étape très courte : 11 kilomètres. Nous allons simplement chercher un emplacement convenable pour laisser souffler le convoi après les fatigues épuisantes qu'il vient de supporter.

Nous traversons un nouveau seuil sans importance, avec deux petits lacs encore gelés, et au bord d'un ruisseau nous découvrons quelques touffes d'herbe. De suite je donne l'ordre de camper. Sur ce maigre pacage les animaux vont pouvoir reprendre haleine.

Un chameau malingre a tout juste pu fournir cette petite traite. Au moment de dresser les tentes, un cheval tombe mort. Désormais, chaque jour pour ainsi dire, nous laisserons derrière nous un cadavre. L'itinéraire suivi par la caravane est jalonné de squelettes.

*24 juin.* — La fête de l'Été en Scandinavie. Depuis deux ans je suis en route, et jusqu'ici je n'ai pas lieu d'être mécontent du résultat.

Le soleil flamboie dans un ciel sans nuage. Les bagages sont mis à sécher ; après la douche reçue dans l'Arka-Taghls en ont grandement besoin, cela diminuera d'autant leur poids.

Hamra Koul, le chef de l'escadron des chevaux, est malade ; il se plaint d'une faiblesse générale et de douleurs dans tout le corps. Je lui donne de la quinine et l'autorise à prendre un cheval. Hier, les caravaniers ont dû faire l'étape à pied, leurs montures ayant servi au transport des caisses que portaient les chameaux tombés en route.

Mon cheval de selle flageole sur ses jambes et à chaque pas manque de s'abattre. Le lama qui, à sa fonction de prêtre, joint la pratique de la médecine, assume la charge de sa guérison avec une boîte de drogues miraculeuses qu'il



a rapportées de Lhassa. Notre vétérinaire de contrebande commence par ouvrir à l'animal les veines des jambes de devant et, après avoir laissé le sang couler abondamment, opère des ligatures.

Aujourd'hui, terrain facile. Route au sud avec de nombreux crochets pour contourner de petits étangs.

Cette région mollement accidentée est criblée de lacs et de mares d'eau douce, la plupart gelés. Plus loin se découvre une crête assez puissante dont la vue nous avait été jusque-là dérobée par ses contreforts.

Tourdou Baï, qui marche toujours en éclaireur, veut attaquer cette crête par le premier col praticable qui se présentera; à mon avis, au contraire, il est préférable d'essayer de la contourner par une grande vallée ouverte dans l'ouest-nord-ouest, et je donne l'ordre de prendre cette direction. Mieux vaut faire un détour et trouver une route facile.

Sur le premier pacage que nous rencontrons dans cette dépression, le camp est établi. Pendant que l'on installe les abris, survient l'averse de grêle habituelle.

Une fois le bivouac organisé, je passe l'inspection des animaux. Ceux qui sont encore bien portants sont envoyés de suite au vert, tandis que les malingres sont gardés près des tentes.

Pour continuer le traitement de mon cheval, le lama lui fait prendre un bain de pieds glacé dans le ruisseau voisin. Ces pratiques ont un excellent résultat; la bête paraît beaucoup mieux, elle pâture un instant de bon appétit et avale avec plaisir un picotin de maïs.

Nous avons six charges entières de riz; désormais nous en donnerons chaque jour aux bêtes, mélangé au blé d'Espagne. Cette forte alimentation leur permettra une plus longue résistance aux fatigues.

*25 juin.* — N'ayant trouvé depuis longtemps aucun combustible, nous alimentons les feux de bivouac avec les bâts

des chameaux morts. Je ne puis travailler sous la tente sans une flambée dans le poêle. Les matinées sont très fraîches, et, la nuit, la température tombe au-dessous du point de congélation. La terre durcie par la gelée au lever du soleil ne se ramollit que quelques heures après.

Longueur de l'étape : 19<sup>km</sup>, 1. Nous suivons vers l'ouest une grande vallée longitudinale au sud de l'Arka-Tagh. Je veux rejoindre mon ancien campement des 28 et 29 septembre 1900 qui a été établi dans cette dépression. J'ai déterminé, l'an dernier, les coordonnées de ce point; il est, par suite, important de relier mes observations de cette année à celles de la campagne précédente.

Pays très monotone. Ces larges vallées longitudinales sont généralement uniformes, stériles, et dépourvues de gibier. Aussi bien la rencontre d'un orongo faite aujourd'hui est-elle considérée comme un événement extraordinaire.

Terrain ondulé; par suite, horizon limité. On atteint le sommet d'un mamelon, on s'attend à embrasser une grande étendue, et devant soi la vue est bouchée par un monticule pareil à celui sur lequel on se trouve.

Après avoir cheminé toute la journée de mamelon en mamelon, campé près d'un petit lac gelé.

Désormais la caravane compte chaque jour des éclopés. Si Hamra Koul est rétabli, maintenant c'est au tour du prêtre musulman et d'un vieux chamelier de figurer sur la liste des malades. Le premier se plaint d'un catarrhe; le second, de douleurs à la poitrine. A tous les deux je donne des médicaments; aussitôt après qu'ils ont absorbé leurs drogues, les patients accusent une amélioration très sensible. L'imagination, combien grande est sa puissance! D'autres caravaniers accusent de violentes douleurs de tête; je les rassure aussitôt en leur donnant des cachets d'antipyrine et en leur affirmant que, dans ces hautes régions, personne n'échappe

aux atteintes du toutekk (1). Toutefois, jusqu'ici, je demeure indemne.

Mon cheval est hors d'affaire, mais pour assurer sa guérison, je l'exempte de service. Plusieurs chameaux sont terriblement maigres. Les deux petits, qui vivent toujours, tettent vigoureusement leurs mères, sans réussir à se rassasier. Pour les alimenter, nous les gavons de petites boules de froment, qu'ils trouvent fort de leur goût.

A 9 heures, tempête de nord. Le ciel se couvre de nuages épais et la température monte à  $+8^{\circ},9$ .

Avant nous, aucun être humain n'a pénétré au milieu de ces montagnes ; nul indice ne révèle un passage antérieur de l'homme dans ce désert. Nous avons brûlé nos vaisseaux ; pour réussir nous n'avons donc à compter que sur nos seules forces. Et nous nous enfonçons de plus en plus dans cette solitude stérile, en perdant chaque jour une partie de nos moyens d'action.

*26 juin.* — Le matin, un clair soleil rayonne dans une douce tiédeur. Quelques heures plus tard, le vent se lève de l'ouest et bientôt souffle un nouvel ouragan. Les rafales sont tellement violentes que, d'une minute à l'autre, je m'attends à être culbuté de ma selle. Pour nous abriter de ces tourbillons effroyables, nous avançons dans le sillage des chameaux chargés de ballots volumineux. La marche contre un pareil vent debout épuise les animaux, et dès que nous avons atteint l'emplacement de notre camp de l'an dernier, je commande la halte. L'ouragan est alors à son paroxysme, chassant des nuages de poussière et de sable, menaçant de tout enlever.

De notre précédent passage, il ne subsiste que d'infimes traces : quelques cendres et quelques bouts de charbon !

(1) Mal des montagnes.



Dans sa plus grande étendue, le lac voisin est encore recouvert d'une nappe de glace poreuse. Seulement au milieu de juillet il est complètement libre et, dès le commencement de novembre, il est de nouveau pris. La date de la prise des nappes du Thibet est très variable, et dépend de leur salinité, de leurs dimensions et de leur exposition. Les petites mares d'eau douce, voisines de l'Arka-Tagh, demeurent congelées la plus grande partie de l'année.

Aujourd'hui, la température est relativement élevée; malgré la violence du vent, à 1 heure de l'après-midi, le thermomètre monte à  $+20^{\circ}$  environ. Un courant d'air chaud, un véritable simoun balaye ces hautes terres froides, une brise d'été souffle sur ce lac glacé.

Pendant le jour de repos que nous prenons ici, je réussis à déterminer les coordonnées du lieu.

Sirkine et Tourdou Baï, partis en reconnaissance dans l'ouest, reviennent avec de bonnes nouvelles. La marche sera facile de ce côté, affirment-ils.

Pour marquer le point de jonction de mes deux itinéraires, les cosaques élèvent une pyramide de pierres sèches, sur lesquelles ils gravent leurs noms et que le lama orne de l'éternel : *On mane padmé houm*. Ce monument, semblable à un obo mongol, a été érigé sur un monticule de la rive droite du torrent. Si un voyageur vient à passer par là, il pourra facilement le retrouver. Les musulmans ne veulent pas demeurer en reste; ils bâtissent, eux aussi, une pyramide en pierres sèches, et se font un point d'honneur de lui donner une hauteur double de celle érigée par les infidèles.

28 juin. — Nous suivons les bords du torrent. C'est un véritable repos de voir les chameaux marcher sur un bon terrain et de ne plus assister à leurs efforts désespérés pour gravir des pentes escarpées.

Filant dans le sud-ouest, nous rencontrons un nouveau lac qui nous oblige à incliner au sud-est.

Bivouaqué sur les bords d'un nouveau lac également gelé. La couche de glace, quoique sillonnée de fentes, ne porte encore aucun trou.

*29 juin.* — Une étape de 27 kilomètres. Traversé un col peu élevé, dépouillé de neige comme toute la région. De là, la vue embrasse une nouvelle grande vallée longitudinale orientée est-ouest et parsemée, comme les précédentes, de bassins lacustres. Le plus grand de ces lacs, situé dans le sud-ouest, est dégagé de glace : il doit donc être salé. Sur sa rive méridionale, des collines arrondies, d'un rouge feu, se détachent en vigueur sur la teinte neutre générale du paysage et sur la nappe bleue des eaux.

Dans le sud-est et le sud, trois pics neigeux dominant l'horizon.

Maintenant il s'agit de trouver de l'eau. Le torrent du ravin que nous suivons vers le lac est salé, et autour de ce bassin point de sources. Après de longues recherches, Chagdour finit par découvrir un ruisseau d'eau douce avec un pacage qui n'est guère plantureux ; mais pour le Thibet, c'est un magnifique pâturage. Sur cette verdure malade nous nous installons pour la nuit.

Ici, comme dans toutes les grandes vallées, le vent d'ouest fait rage. Brusquement, au coucher du soleil, le calme s'établit ; il n'est pas long. A 8 heures un ouragan nous arrive du nord et dure ensuite jusqu'au matin.

*30 juin.* — Beau temps clair ; mais, bien entendu, encore du vent ; cette fois il vient du sud-ouest.

Ascension de trois cols successifs pour franchir les reliefs situés au sud du lac. Le terrain est assez difficile, constitué par une roche rouge, friable, très riche en cristaux de gypse.

Nous arrivons ainsi à un torrent. C'est évidemment le même que celui près duquel nous avons campé hier. Si nous avions suivi sa vallée, une pénible escalade aurait été évitée.

En pays inconnu on est exposé à de pareils faux mouvements.

*1<sup>er</sup> juillet.* — 27<sup>km</sup>, 5 dans le sud. En face de nous, dans cette direction, se dresse une puissante chaîne dont la partie culminante est recouverte d'une brillante calotte de neige persistante. Il est sans doute possible de tourner ce nouvel obstacle. Par l'ouest l'entreprise est impraticable, rapporte Tchernov qui est allé en reconnaissance de ce côté. Par l'est, au contraire, on peut passer, mais au prix d'un très gros effort, paraît-il; et nous prenons cette direction.

... D'un pas lent, la caravane s'achemine vers cette crête vertigineuse. Plus elle avance dans la vallée, plus la pente devient rude. A mesure que nous approchons des glaciers, le torrent devient très puissant. L'eau a une coloration rouge, due à des particules minérales qu'elle tient en suspension. Ce massif est constitué par un conglomérat de couleur sanguine.

Toute trace de végétation a disparu; pas même une humble mousse!

Au prix d'un long et pénible effort, la dernière pente est gravie, et voici le col ouvert à l'altitude de 5.337 mètres. Tous les chameaux, même les plus malingres, arrivent au sommet du passage. Grâce au beau temps, cette chaîne nous a moins maltraités que l'Arka-Tagh, bien qu'elle soit notablement plus élevée.

Le seuil se trouve à plusieurs centaines de mètres en contre-bas des névés situés à droite. Le versant méridional de cette puissante crête est complètement dépouillé de neige. Quoi qu'il en soit, de ce côté dévale un très gros torrent qui disparaît dans le sud-est, masqué par un entassement de montagnes; il va probablement se jeter dans quelque lac.

Campé sur les bords de ce cours d'eau.

Tous les soirs, ma iourte est un cabinet très fréquenté de consultation médicale. Après chaque étape, je reçois main-





LE D<sup>r</sup> SVEN HEDIN DÉGUISE EN PÈLERIN MONGOL, LORS DE SON DÉPART  
POUR LIASSA, LA VILLE INTERDITE



tenant la visite d'un ou deux hommes venant se plaindre de douleurs à droite ou à gauche et solliciter quelque remède. Aujourd'hui Tchernov souffre de la tête et Tourdou Baï a mal à un œil. Au chef du peloton des chameaux je donne un peu de cocaïne. Le remède produit un effet rapide et complet. Instantanément Tourdou Baï est soulagé. Dès lors mon prestige devient encore plus grand. De quelle considération ne jouit pas un homme possédant des drogues guérissant en un tour de main les maladies les plus diverses!

La veille, j'avais obtenu un non moins beau succès avec une rage de dents dont était atteint Hamra Koul. Ce soir également trois gaillards arrivent dans ma iourte en se plaignant du même mal; ils souffrent, mais certainement beaucoup moins qu'ils ne le disent, et je les soupçonne de vouloir simplement éprouver les vertus curatives du remède qui a fait hier merveille sur leur ami.

Malheureusement, à côté de ces cas sans gravité, nous avons un malade véritable, Mohammed Tokta; il est en proie à une insomnie persistante et à de violentes douleurs au cœur. De temps à autre je dois lui donner un peu de morphine pour le soulager.

*2 juillet.* — Aujourd'hui encore une bonne étape, 26<sup>km</sup>, 6.

Une crête très haute nous oblige à faire un crochet dans le sud-ouest pour arriver ensuite dans une vallée orientée vers le sud. Facile, tout d'abord, cette dépression devient en aval une gorge très étroite couverte de blocs de grès, qui écorchent les pieds des chameaux. Donc nous abandonnons ce couloir pour nous élever sur les hauteurs et traverser un col.

En descendant vers un étang, nous apercevons une tache verdâtre. Nous hâtons le pas et nous nous trouvons au milieu d'un pacage très ras et très maigre, cependant de beaucoup plus abondant et plus frais que tous ceux rencontrés depuis longtemps. Aux environs, des excréments de koulane se



trouvent à chaque pas ; le combustible est donc assuré ; reste à trouver l'eau. Elle n'est pas de première qualité, mais à la guerre comme à la guerre.

Toute la journée, temps superbe et chaud.

Voici, d'après les observations de plusieurs jours, le régime des vents dans cette région.

Au coucher du soleil la brise d'ouest tombe, et, jusqu'à 8 heures règne un calme plat. Alors s'élève une tempête de nord très violente. On doit assujettir les tentes, enfoncer davantage les piquets ; en même temps « saisir » les objets restés dehors qui peuvent être enlevés par la brise. La vitesse du vent atteint ce soir 16 mètres à la seconde. Cette tempête dure jusqu'au milieu de la nuit ; ensuite le calme s'établit de nouveau pour cesser vers 7 heures du matin, heure à laquelle le vent d'ouest commence à souffler.

Il y a ainsi deux vents dominants, l'un d'ouest dans le jour, l'autre de nord durant la nuit. Aussi bien les sables mouvants se rencontrent-ils toujours contre le versant occidental des vallées ouvertes vers le sud, c'est-à-dire dans les terrains abrités des vents d'ouest qui les ont apportés.

Ce soir, le paysage a des teintes merveilleuses. L'ouest flamboie d'un rayonnement incarnat, reflet du soleil qui vient de disparaître, tandis que, vers l'est, dans un ciel d'un bleu profond, la lune se lève, enveloppée d'une buée qui fond harmonieusement les tonalités violentes. Un long et étroit stratus, noir comme de l'encre, noie son disque brillant, et tout à l'entour floconnent de petits nuages blancs, légers, pareils à un vol de plumes.

Éparses dans les ravins, nos bêtes valides pâturent avidement, pendant que les chameaux malades couverts de feutres blancs sont pelotonnés autour de la tente de Tourdou Baï. Les deux petits passent la nuit, couchés entre leurs mères et deux autres animaux adultes. Le reste du train

d'équipage broute au clair de la lune sous la garde vigilante de plusieurs hommes et de tous les chiens. Nous avons trouvé ces jours-ci des traces de loups; il est donc prudent de prendre des précautions.

La grande vallée dans laquelle nous sommes campés doit être la même que celle où nous avons perdu, l'an dernier, le malheureux Aldat. Nous nous trouvons à 30 kilomètres environ de la tombe de cet excellent serviteur.

*4 juillet.* — Après un jour entier de repos, de nouveau en marche vers le sud.

Terrain doucement ondulé, et sol très sec; nombreux étangs salés, et grande abondance de gibier.

Par un ravin pierreux et escarpé, nous franchissons une nouvelle crête. Altitude du passage: 5.210 mètres.

Vers le sud se découvre un immense horizon de plateaux; quatre étapes au moins seront nécessaires pour traverser cette vaste étendue de terrain. Aucun obstacle ne paraît devoir gêner la marche dans cette direction. Du côté nord, le coup d'œil est complètement différent, embrassant le plus fantastique hérissément de crêtes et de pics que l'on puisse imaginer; par derrière cette superbe dentelle de roche, la grande chaîne neigeuse que nous avons franchie forme un fond tout blanc qui donne du relief aux premiers plans.

Le paysage est enveloppé de tonalités rougeâtres, fondues et atténuées. Çà et là des touches jaunes et vertes produites par les pacages apparaissent comme des surcharges de couleur, avec, dans les hauts, de larges taches blanches. Et tout ce décor sauvage se profile en vigueur sur un ciel d'un bleu profond.

A la première plaque de verdure rencontrée sur le versant méridional du col, nous nous arrêtons pour passer la nuit. Altitude du bivouac: 5.054 mètres.

En creusant dans un ravin sec, les hommes trouvent une

eau excellente. Le lendemain matin on découvre dans le voisinage une source. Aux environs, Sirkine et Tcherdon tuent douze perdreaux et deux yaks. Nous voici donc à la tête d'une bonne provision de viande.

L'état des animaux du convoi devient de jour en jour plus inquiétant. Ces maigres pacages ne fournissant pas aux chameaux une alimentation suffisante, ces malheureuses bêtes dépérissent à vue d'œil. Les chevaux ne sont guère en meilleur état. Aujourd'hui, l'un d'eux, absolument fourbu, doit être abattu. Pour reposer le convoi nous demeurons un jour à ce camp.

Pendant les haltes, Chagdour et le lama préparent mon équipement mongol. Un changement complet s'est produit dans les idées du saint homme ; il manifeste maintenant le plus grand désir d'aller à Lhassa, et il envisage notre entreprise sous un jour favorable. « Si cela va mal, dit-il, cela n'ira pas très mal, et si cela va bien, cela ira très bien. » Tous les jours Chreb me donne une leçon de mongol et s'amuse à dessiner devant moi des plans de la ville interdite, en indiquant soigneusement la position de ses temples et de ses principales places.

Chaque soir, à 9 heures, je me rends dans la grande iourte occupée par Sirkine, Chagdour et le lama, pour contrôler le journal météorologique et procéder à la lecture de l'hypsomètre. Après un bout de causerie, Tourdou Bai et Hamra Koul viennent me faire leur rapport sur l'état des animaux, puis je donne les instructions aux éclaireurs chargés d'aller reconnaître le terrain que nous devons suivre le lendemain.

La provision de maïs étant épuisée, on donnera aux animaux de fortes rations de riz et de blé. Il importe donc de gagner au plus vite des régions riches en pacages et d'y laisser reposer le convoi pendant un mois pour le moins, affirme Tourdou Bai.



6 juillet. — La vitesse de la marche est naturellement proportionnelle à la vigueur des animaux. De jour en jour chameaux et chevaux devenant plus faibles, les étapes ne dépassent guère 20 kilomètres.

En compagnie du lama, je chevauche en éclaireur, et bien avant le convoi parviens au sommet du col. Aujourd'hui les chameaux marchent encore plus mollement que d'habitude; de longues heures s'écoulent avant que leur file pesante ne soit en vue.

... Devant nous, toujours le grand désert montagneux vierge de pas humains. Pendant des semaines, pendant des mois, nous sommes les seuls habitants de ce coin du globe.

Même structure orographique que plus au nord. Toutes les crêtes et toutes les grandes vallées sont orientées est-ouest. Faisant route au sud, nous coupons ainsi toutes les rides du sol. Pas un jour ne s'écoule sans que nous franchissions au moins un col, quand ce n'est pas deux ou trois.

Les affleurements rocheux sont très rares. Pendant cette étape et durant la suivante, nous cheminons sur un sol mou et souple, très agréable; seulement dans les dépressions on trouve du gravier. Plus loin le sable domine et le terrain devient sec.

Les pacages sont un peu moins maigres que plus au nord.

Le soir, campé près d'une source. Plusieurs chameaux restés en arrière rejoignent dans la soirée. Au nombre des traînards se trouve mon préféré, mon vieux compagnon du précédent voyage. La pauvre bête, elle, est gravement atteinte; tandis qu'elle porte encore beau, je tiens à la photographeur en souvenir des services qu'elle m'a rendus.

7 juillet. — Terrain très favorable. Aucune crête à franchir et le sol porte partout.

Le cap est mis au sud sur la rive orientale d'un lac en vue.

La vallée qui renferme cette nappe a la forme d'un *kes-eltal* (vallée marmite), aux versants très couchés.

Le lac, de forme presque ronde, est entouré d'une couche de cristaux de sel qui luisent au soleil comme des plaques de glace. Au-dessus de cette blancheur, des collines rouges flamboient sur la rive occidentale. Les eaux de ce bassin sont tellement saturées de sel que la boule de l'aréomètre flotte à moitié et que son échelle devient insuffisante. Pour indiquer la salinité de ces eaux, je suis obligé de faire une marque spéciale sur l'instrument.

8 juillet. — Traversé un col facile (5,059 mètres) et campé le soir à l'altitude de 5,041 mètres.

Vingt-sept chameaux seulement arrivent au bivouac. Trois sont restés en arrière. Le convoi, absolument épuisé, ne peut gravir sans perte la moindre déclivité. Plusieurs chaînes de montagnes sont en vue dans le sud. Jamais ces bêtes fourbues ne pourront les escalader.

Le lendemain deux traînards parviennent à rallier le camp; le troisième est mort.

Cela ne peut continuer ainsi. Je décide de former avec les animaux valides un groupe d'avant-garde qui marchera rapidement, tandis que tous les éclopés demeureront en arrière. Onze chameaux et six chevaux avec cinq hommes resteront ici plusieurs jours, le temps de se reposer, et avanceront ensuite à petites journées vers le sud, en suivant nos traces. A Tchernov je confie le commandement de cet échelon; avec le reste de la caravane je poursuis en avant.



## CHAPITRE XIV

### PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LES THIBÉTAINS

*La saison des pluies. — Un homme attaqué par un loup. — Disette d'eau et de pâturages. — La caravane épuisée. — Fuite des Thibétains.*

9 juillet. — Tandis que je procède à la réorganisation de la caravane, un changement de temps se produit. Le ciel, très clair dans la matinée, se couvre vers midi et bientôt arrive un coup de vent accompagné de grêle. Ce grain passé, un autre suit, et, le reste de la journée, tombent des averses torrentielles.

La nuit, neige abondante; le lendemain matin le sol est tout blanc.

Un triste départ sous la pâle lumière d'un commencement de jour d'hiver. De gros nuages gris arrivent de l'ouest en files ininterrompues; cela promet.

... Bientôt la grêle crépite de nouveau, et la bourrasque devient si violente que nous devons nous arrêter. Après cela un rayon de soleil, puis une nouvelle averse et ainsi de suite durant toute l'étape.

Je chevauche en tête avec le lama. Après une trotte de 23<sup>km</sup>, 5, je décide de camper.

Quoique toutes les bêtes malingres aient été laissées en arrière, le convoi n'arrive au bivouac qu'un bon moment après l'avant-garde. En attendant les bagages, je me pelotonne sous mon feutre, tandis que le lama marmotte ses : *On*



*mane padmé houm*, et égrène les 108 grains de son chapelet.

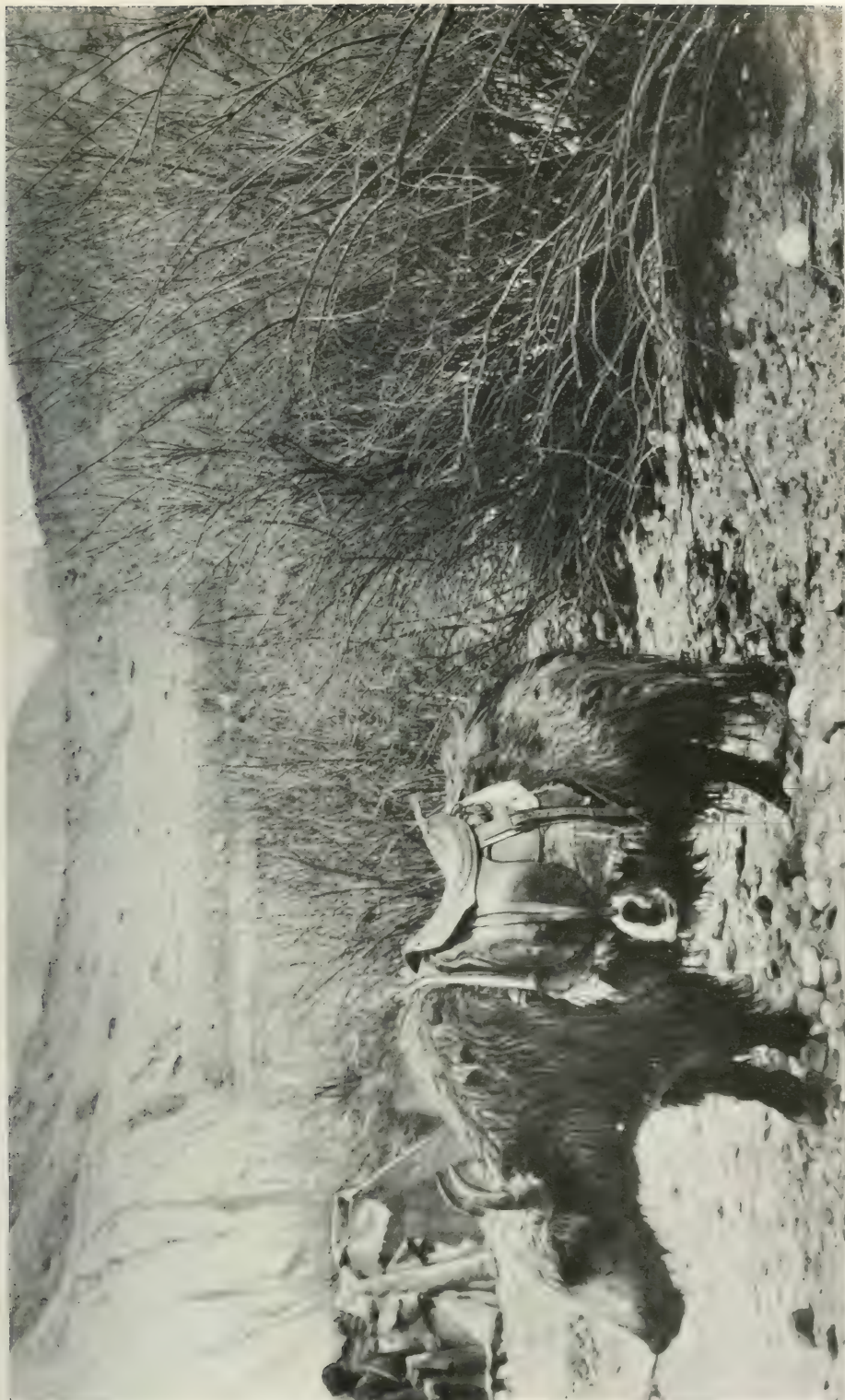
Dans la journée nous avons traversé deux cols. D'une de ces passes (5,186 mètres), le panorama vers le sud est très réconfortant. A perte de vue, dans cette direction s'étend une zone à peu près unie; les étapes suivantes seront certainement faciles. Après, mes tribulations recommenceront; au loin blanchit, en effet, une puissante chaîne neigeuse dont l'escalade sera difficile.

Dans la vallée longitudinale, située au bas du passage, pacage très maigre, rien que des mousses et de l'oignon sauvage. Cette dernière plante est de grande ressource dans ces déserts. Les chameaux la dévorent et les hommes n'en sont pas moins friands. Les musulmans l'avalent crue, comme remède contre le mal des montagnes. Je mange également cet oignon sauvage, mais cuit; mon cuisinier l'emploie comme condiment dans la soupe. Lorsque les hommes ne sont retenus au bivouac par aucune besogne, ils partent tous réunir une bonne provision de cette liliacée, afin de se régaler et de fournir aux chameaux une bonne pitance.

Nous sommes descendus. Le camp n'est qu'à une altitude de 4,982 mètres. .

*11 juillet.* — Pluie abondante. Le sol détrempe cède sous le poids des animaux; à chaque pas les pauvres bêtes enfoncent lamentablement.

On voit venir de loin les averses. Dans l'ouest se lèvent comme de gros nuages de fumée, puis peu à peu le ciel bleu noircit, et, l'obscurité se fait comme à une fin de jour. Les premières rafales arrivent alors, les éclairs sillonnent la nuée de lueurs fulgurantes, et, sans répit, le tonnerre roule formidable dans le crépitement strident de la grêle. Les chevaux affolés bondissent et ruent, tandis que les placides chameaux avancent en ligne pour s'abriter mutuellement. En une minute on est trempé...



LE YAK DOMESTIQUE MONTÉ PAR LE D<sup>r</sup> SVEN HEDIN DANS LE TRAJET DE L'EH AU KARAKORAM





Plus tard le soleil reparaît radieux et, des nuages, les montagnes lointaines émergent tout enneigées.

Un pareil temps est une malédiction. La marche sur ce sol à moitié liquide devient promptement épuisante, et le bivouac est fort désagréable. Avec cela tous les travaux sont plus ou moins entravés ; sous ces douches continuelles, rarement il est possible de photographier ou d'exécuter des observations astronomiques ; par suite le lever de l'itinéraire est singulièrement laborieux.

Le lama nous annonce que nous sommes au commencement de la saison pluvieuse et qu'elle va durer deux mois. « Il en est ainsi, du moins, à Lhassa, » ajoute-t-il.

Le soir, point d'eau potable autour du camp. J'envoie alors Chagdour remplir plusieurs cruches à un torrent que nous avons laissé en arrière. La course est longue et il part à cheval.

Bientôt après le cosaque revient à fond de train. Il a été, raconte-t-il, attaqué à deux reprises par un énorme loup blanc, et, n'ayant d'autre arme que ses cruches, il a dû prendre immédiatement la fuite. En effet, voici l'animal ; il est monstrueux et, d'un pas délibéré, avance vers le camp. Chagdour et Sirkine partent à sa rencontre, ce que voyant la bête juge prudent de battre en retraite. Nous sommes avertis, il faudra veiller attentivement sur les bêtes de la caravane, notamment sur les moutons.

La nuit suivante, neige abondante et le lendemain bain de boue complet.

Traversé une région de collines, parsemée d'innombrables étangs salés.

Nous ne passons pas moins de six cols et finalement arrivons à un gros torrent qui va se jeter dans un lac amer. Cette rivière est également salée. Nous qui espérions pouvoir y abreuver le convoi ! Seulement après de longues recherches, nous réussissons à découvrir une mare potable.

Dans la journée, pour nous ravitailler, nous tuons un superbe yak. La bête était peu farouche, peut-être est-ce un animal domestique échappé de quelque campement thibétain installé dans la région.

Aujourd'hui encore, point d'eau.

Où sont les excellents pacages sur lesquels je pourrai installer la caravane, pendant que j'accomplirai mon raid vers Lhasa ? Nous devons être à environ 383 kilomètres de l'extrémité nord-ouest du Tengri-Nor. Il n'est guère vraisemblable que nous rencontrions des Thibétains avant la grande chaîne neigeuse aperçue il y a quelques jours.

*13 juillet.* — Cheminé dans une vallée longitudinale, donc aucun effort n'est exigé des chameaux.

Pacage très maigre. Une nouvelle graminée apparaît dans cette région, le *bouca-chirik* ; tel est le nom que lui donne le lama. Recherchée par les yaks elle serait abondante sur les routes suivies par les pèlerins mongols, ainsi qu'aux environs de Lhasa.

Yaks, koulanes, orongos, lièvres, perdrix pullulent dans ces parages.

Sur les bords d'un torrent (1) nous campons. Enfin nous allons pouvoir boire à notre satiété.

Toute la journée, pluie, neige et grêle.

*15 juillet.* — La température qui, pendant la nuit, est descendue à  $-3^{\circ},4$ , remonte à  $+11^{\circ},1$ .

Route au sud-est à la recherche d'une brèche pour franchir la colossale muraille qui nous sépare du mystérieux pays.

Derrière cette haute crête, peut-être trouverons-nous une terre plus clémente, des pâturages et des indigènes. Jusqu'ici aucune trace humaine n'a été relevée.

(1) Débit : 5 mètres cubes à la seconde.

Nous croisons un très puissant torrent, le plus grand cours d'eau rencontré depuis le Tarim (1). Il coule au nord-ouest vers un lac étendu, entrevu au loin au milieu des montagnes. La rivière est divisée en une vingtaine de grands bras et autant de petits ; si toutes ces eaux étaient réunies en un même lit, nous n'aurions pu les franchir qu'avec le secours du canot. Le passage à gué dure une demi-heure.

Ce torrent est issu des champs de neige, qui recouvrent la chaîne située dans le sud, comme l'indique l'augmentation de son volume vers le soir (2).

La rive ouest de ce cours d'eau est toute noire d'yaks. Il n'y a pas là moins de soixante-quinze de ces animaux. Ces bovidés passent l'été sur les pacages voisins des neiges persistantes et hivernent dans les grandes vallées.

Soudain, grand émoi. On croit apercevoir un homme. Le lama, Sirkine, Tourdou Baï examinent l'horizon à la jumelle. Aucun doute n'est permis. Il y a là un indigène. Le lama prétend même distinguer deux tentes. De suite la caravane fait halte pour laisser approcher le personnage.

... Nous attendons et bientôt au lieu et place d'un homme nous voyons détalier un quadrupède. C'est un koulane et les tentes, signalées par le lama, simplement des ombres projetées sur une terrasse d'érosion.

### *16 juillet.* — Séjour au camp.

Des hommes vont reconnaître la vallée que je me propose de remonter, tandis que les cosaques vont à la chasse. Après avoir poursuivi un ours, les deux soldats reviennent à toute vitesse. Ils sont tombés sur un campement de Thibétains.

(1) Débit : 23 mètres cubes à la seconde ; vitesse d'écoulement : 1 mètre à la seconde ; profondeur maximum : 0<sup>m</sup>,60.

(2) Le débit des torrents alimentés par les glaciers ou par les neiges persistantes, augmente à partir de midi dans nos régions, par suite de la fusion des neiges sous l'influence de la température diurne.

(Note du traducteur.)



A leur vue, un homme armé d'un fusil a fui derrière une colline, abandonnant sur le pâturage des chevaux et une vingtaine d'yaks.

A cette nouvelle le lama demeure interdit.

Maintenant la réalité de sa situation lui apparaît terrifiante. Tant que nous étions dans le désert, il s'était complu à éloigner de sa pensée l'idée de l'action. En présence de cette rencontre, une décision rapide de sa part s'impose.

De leur reconnaissance les cosaques rapportent l'impression que les Thibétains réunissent en hâte leurs troupeaux pour lever le camp. Nous n'avons donc pas une minute à perdre pour les rejoindre.

Il faut à tout prix entrer en relations avec ces pasteurs. Ils peuvent, d'abord, nous fournir des renseignements utiles sur les routes à suivre; en second lieu, il importe de nous ménager leurs bonnes grâces et de nous réunir à eux pour les empêcher de donner l'éveil. Si ces indigènes partent avant nous, la nouvelle de notre approche sera transmise rapidement et arrivera bientôt à Lhasa.

Le camp thibétain, d'après Sirkine, se trouve à environ 3 kilomètres du nôtre.

Après avoir enfilé ses vêtements mongols, Chagdour part à fond de train, suivi du lama, avec ordre de s'aboucher avec les Thibétains. Je lui remets de l'argent, pour acheter des chevaux si les nomades consentent à en vendre, du thé et du tabac qu'il devra leur donner pour gagner leur amitié et leur prouver qu'ils ont affaire à des gens pacifiques.

Après plusieurs heures d'absence, les cavaliers reviennent. Ils n'ont pu rattraper les Thibétains. Avant leur arrivée ceux-ci avaient décampé, et filé vers l'est.

Un instant je songe à me mettre à la poursuite des fuyards. Mais ils marcheront toute la nuit, et une pareille avance il sera impossible de la regagner avec nos bêtes fatiguées.

A partir de ce moment notre camp, jusque-là si calme et si pacifique, prend une allure militaire. Chaque nuit des sentinelles sont détachées en avant, et les animaux gardés à vue.

D'ici à Lhassa la distance est d'environ 550 kilomètres. Nos chevaux épuisés ne pourront parcourir une traite aussi longue à francs étriers ; donc il est nécessaire de gagner du terrain en continuant à avancer à petites journées. Seulement lorsque nous serons plus près de la ville interdite, j'établirai la caravane sur un bon pâturage, et je pousserai en avant.

Dans la soirée les éclaireurs sont de retour. Bonne nouvelle. La vallée qu'ils ont remontée n'offre aucun obstacle. Dans cette dépression, des vestiges de feu de bivouac sont nombreux. Des chasseurs fréquentent donc la région, preuve que les yaks doivent y être abondants.

*18 juillet.* — Route au sud-est. Nous avançons jusqu'à la limite des pâturages.

Trois fois dans la journée nous guéons un torrent.

Devant nous se montre un massif neigeux isolé ; quoique nous fassions diligence, nous ne parvenons pas à en atteindre la base à la fin de l'étape.

Un chameau a tout juste la force d'arriver au camp. Beaucoup plus gras que les autres, il paraissait au départ en parfait état. C'est évidemment un paresseux qui ne veut pas travailler. Le lendemain, impossible de décider l'animal à attaquer la pente que la caravane doit gravir ; dans ces conditions je décide de l'abandonner. L'arrière-garde de Tchernov suivant notre piste, trouvera ce traînard et l'emmènera. Les loups ne sont pas rares dans ces parages ; mais, affirment les musulmans, jamais ils n'attaquent les chameaux qui portent des bâts.

Sur un mamelon voisin du camp, dans une boîte de conserves attachée à un piquet de tente fiché en terre, je laisse une note pour Tchernov. Je lui indique dans ce document que nous avons abandonné ici un chameau, et le prie s'il ne rencontre point l'animal, de se mettre à sa recherche.

Au moment où nous levons le camp, la pauvre bête nous jette un regard implorant, puis se remet à pâturer. Jamais ensuite nous ne l'avons revue. Par un effet du hasard l'arrière-garde, qui partout campait sur les mêmes points que nous, fit ici un détour et ne trouva, par suite, ni le chameau ni le document que j'avais laissés. C'est la seule de nos bêtes que nous ayons abandonnée vivante dans ce désert et dont nous avons ignoré le sort final.

Nous nous dirigeons toujours vers le sud-est à travers une contrée stérile. Du paysage nous ne voyons rien ou du moins peu de chose; toujours des averses de neige et de grêle. A l'ardente journée d'hier a succédé l'hiver.

Les fumées d'yaks sont extraordinairement abondantes; mais nous ne rencontrons aucune troupe de ces animaux. Cela est absolument étrange. Cette absence de gibier doit provenir de ce qu'il a dû être chassé récemment. En effet, bientôt nous trouvons les vestiges de trois feux de bivouac. L'un d'eux ne doit pas remonter à plus d'une dizaine de jours. Un amas de cendres est encore réuni entre les pierres ayant servi de support à la marmite. Nous voici avertis. Tenons-nous sur nos gardes. D'un moment à l'autre nous pouvons tomber sur des Thibétains.





## CHAPITRE XV

### EN ROUTE VERS LHASSA

*Abondance d'yaks. — Une pêche à l'altitude de 5,000 mètres. — Un col de 5,462 mètres. — Une vallée difficile. — Préparatifs de départ pour Lhassa.*

20 juillet. — A peine en route, les hautes crêtes disparaissent derrière d'épais nuages et bientôt un nouvel ouragan se déchaîne.

Marchant au sud-sud-ouest, nous recevons en pleine figure les tourbillons de grêle et de neige, chassés horizontalement par un vent diabolique. Par moment nous sommes littéralement étouffés, et, pour respirer, nous devons tourner le dos à la tourmente. Naturellement pas de vue. A l'allure du cheval on sent simplement que le terrain monte.

Une courte éclaircie se produit. Le magnifique massif de glaciers vers lequel nous avançons se découvre ; hélas ! il semble toujours aussi éloigné. Depuis des heures pourtant nous marchons, mais la pente conduisant au col est si longue et si douce ! Le terrain paraît absolument plan ; pour reconnaître le sens de sa déclivité, il est nécessaire de regarder couler le ruisseau. En revanche, toujours un sol sans consistance ; nos malheureux chameaux pataugent sans repos.

Les deux parois de la dépression que nous suivons, sont chargées de glaciers complètement recouverts de neige. Chacun de ces appareils glaciaires donne naissance à un ruisseau. A leur lisière sont rassemblés de nombreux trou-

peaux d'yaks. Nous comptons trois cents de ces animaux. Parmi cette troupe énorme se trouvent nombre de jeunes exemplaires. Sur les pentes de la montagne, leurs groupes serrés forment de grosses taches noires visibles de loin.

Au milieu de la dépression coule un torrent, profond d'un mètre et large tout au plus de deux. Ses rives sont couvertes d'un tapis serré des graminées recherchées par les yaks; la présence de ces animaux en telle abondance n'est donc pas extraordinaire.

Dans de petits bassins formés par des épanchements de ce torrent s'ébattent des poissons. Des poissons à l'altitude de 5,000 mètres! Je n'ai garde de laisser passer ces spécimens de la faune ichthyologique thibétaine, sans en enrichir ma collection d'histoire naturelle.

... La pente devient plus accusée, je presse mon cheval, et, suivi du lama, je parviens au col (5,462 mètres).

Sur le versant sud un yak énorme monte la garde. Son regard et son attitude ne paraissent pas précisément pacifiques. Il semble prêt à nous charger. Je n'ai aucun goût pour le métier de toréador, non plus que le lama; donc, avant de nous aventurer plus loin, nous attendons l'arrivée des chasseurs. Dès que les premiers chameaux se montrent, la bête s'empresse de décamper.

Du haut du col se découvre un fouillis inextricable de crêtes et de pics superbes au-dessus d'un labyrinthe de vallées sauvages. La traversée de cette région ne sera pas facile.

Vers le sud nous suivons la voie ouverte par un puissant cours d'eau.

La descente est égayée par un combat singulier entre nos chiens et une troupe de sept vieux yaks. Devant l'impétuosité de l'attaque, quatre yaks jugent prudent de battre immédiatement en retraite; bientôt après, deux autres suivent le mouvement. Le malheureux resté en tête à tête avec les chiens a fort à faire pour les repousser; afin de leur échap-



UN GROUPE DE THIBÉTAINS





per il prend le parti de se réfugier au milieu du torrent. Les vagues glacées de la rivière lui assurent le salut.

Le soir, très mauvais pacage ; une herbe courte et rase que les chameaux peuvent à peine tondre.

Le lama, qui est décidément un observateur très judicieux, me fait remarquer que la haute chaîne, gravie aujourd'hui, constitue, pour les Thibétains, une muraille infranchissable et les empêche de s'étendre vers le nord, de même que l'Arka-Tagh arrête les indigènes du Turkestan chinois dans la direction du sud. Ces deux crêtes séparent, des régions où les hommes circulent, les déserts où seuls s'aventurent de rares chasseurs. Et entre ces deux énormes reliefs, s'étendent les parties les plus élevées et les plus stériles, par suite les plus inaccessibles du Thibet.

Nous nous trouvons maintenant à 280 kilomètres dans le nord du Tengri-Nor. Des premiers campements indigènes nous ne devons donc plus être loin.

*21 juillet.* — Tourmente de neige. Des pannes de nuages compactes, presque noires, encapuchonnent la haute chaîne. Si deux langues de glaciers n'apparaissaient en dessous de la ligne des brumes, jamais on ne se douterait qu'il y a là, par derrière, une énorme boursouffure de l'écorce terrestre.

Sur ce relief la limite inférieure des neiges doit se rencontrer à 100 mètres au-dessus du col, soit à l'altitude de 5,562 mètres.

Malgré la hauteur énorme à laquelle nous nous trouvons, aucun homme n'éprouve le mal des montagnes. Seul Tcherdon, qui s'est fatigué à la chasse à l'yak, souffre de la tête.

Toute la journée nous suivons la vallée qui descend de notre col, avec vent debout et grêle et neige en plein dans la figure.

... Plus bas, à partir du confluent d'un vallon latéral, qui s'ouvre sur la droite, la dépression principale incline vers le sud-est.

En plusieurs endroits, le milieu de la vallée est occupé par d'énormes masses de glace que le torrent traverse en tunnel. Quoique « pourries », ces voûtes supportent le poids de la caravane. En aval, ces formations glaciaires acquièrent une plus grande puissance et une plus grande étendue. Le long de chaque rive elles forment une banquette continue; la rivière coule ainsi entre deux berges de glace. Suivant toute vraisemblance, pendant l'hiver, son lit est entièrement rempli par une épaisse nappe glaciaire; au printemps, à travers cette masse, le torrent alimenté par la fusion des neiges se creuse peu à peu un lit souterrain.

Le long de la rive droite, la caravane chemine sur la berge cristalline qui constitue une excellente route sans montée ni descente, lorsque soudain une solution de continuité se produit.

A la pointe convexe d'une courbe du torrent, l'amas glaciaire disparaît. Point d'autre passage que le lit de la rivière, mais nous en sommes séparés par un escarpement de glace haut de près de 2 mètres. Donc nous empoignons pelles et pioches et taillons un sentier dans l'épaisseur du talus.

Pendant que nous exécutons ce travail, Chagdour part en reconnaissance. Il me semble très douteux que la vallée dans laquelle nous sommes engagés puisse nous livrer passage; plus loin elle paraît, en effet, se resserrer en une gorge étroite entre de très hautes montagnes. En attendant le retour de l'éclaireur, nous poursuivons notre chemin au milieu de la rivière.

... Chagdour revient. On peut avancer encore de 5 ou 6 kilomètres, mais au delà, plus moyen de passer. La vallée se transforme en un défilé, occupé dans toute sa largeur par un torrent très profond et très rapide, et dans ce trou pas la moindre banquette de glace permettant de se faufiler le long des parois rocheuses. Le cosaque ayant voulu essayer de che-



miner dans la rivière, a dû s'arrêter, la profondeur dépassant 1 mètre.

Ce torrent, alimenté par les glaciers, doit naturellement grossir jusqu'à une heure avancée de la soirée; donc, en toute hâte, la retraite s'impose, avant que la route vers l'amont ne nous soit coupée par cette crue.

... Revenus au confluent des deux vallées, nous nous engageons ensuite dans celle qui s'ouvre à droite.

Pour éviter que le convoi des malingres ne suive notre piste vers cette impasse, à la jonction des deux dépressions, je fais ériger une pyramide avec une flèche indiquant la bonne direction.

Le lendemain, sous de continuelles averses de neige, remonté une vallée absolument stérile. Moi qui espérais trouver une région moins désolée où les bêtes pourraient se refaire!

Après cela, un nouveau col. Toujours le même terrain épuisant: une mer de boue! Nulle part, en dehors du torrent, le sol ne porte; à la queue leu-leu nous chevauchons dans l'eau. Dès qu'un chameau ou un cheval s'écarte de cette singulière route, il demeure enlizié dans une bourbe tenace. Aujourd'hui comme hier, tombent de continuelles trombes de grêle.

Deux chameaux restent en arrière. Je n'en ai plus que quinze!

Sur le versant méridional du passage, de la boue et encore de la boue. Le sol est un magma de terre saturée d'eau. Les chameaux enfoncent jusqu'aux genoux; souvent ils ne peuvent se dépêtrer et demeurent englués. Pour les dégager, tous nous devons travailler fort et ferme en pataugeant effroyablement. Une mule, qui est tombée dans une fondrière, ne peut en être retirée qu'à grand'peine.

Et toujours la pluie!

... Nous arrivons ainsi sur les bords d'un gros cours

d'eau. D'où vient-il ? Où va-t-il ? Impossible de s'en rendre compte à travers le rideau de brume qui nous bouche toute vue. Son lit couvert de graviers est très résistant, et la caravane se met à l'eau pour le suivre vers l'aval. Nous sommes déjà trempés, un peu plus ou un peu moins, cela ne fait rien à l'affaire.

... Sur la rive droite apparaît une tache vert de gris, un très maigre pacage; mais nos bêtes ne sont pas difficiles, et de suite je donne l'ordre de camper.

Dans la soirée un des chameaux demeurés en arrière parvient à rallier le bivouac; l'autre est perdu, absolument enlisé. Tous les efforts faits pour l'arracher à l'engloutissement demeurent infructueux, la pauvre bête enfonce de plus en plus dans la vase. Quel effroyable pays ! Partout un sol qui s'ouvre sous vos pas !

*24 juillet.* — Nous nous acheminons vers des pâturages découverts par les éclaireurs à 3 ou 4 kilomètres en aval, et qui seraient excellents. Sur ces alpages j'établirai le quartier général et de là filerai vers Lhassa.

Les chasseurs d'yaks, qui ont éventé notre marche, ont certainement annoncé l'arrivée de la caravane aux autorités et aux indigènes. Il n'est guère vraisemblable que les Tibétains osent attaquer le camp; mais en voyage il faut tout prévoir, et considérer surtout les pires conjonctures, afin d'éviter les surprises. Tchernov avec les débris de l'arrière-garde n'arrivera pas de sitôt; donc il me paraît imprudent de ne laisser au quartier général qu'un seul cosaque. A Sirkine j'adjoindrai Tcherdon, pour assurer la défense du convoi.

Cette décision apporte à Tcherdon une pénible désillusion. Depuis des semaines il ne rêvait qu'au voyage à Lhassa, il se faisait une fête de visiter les lieux saints de sa religion, et de mériter ainsi le titre de Djo que les lamaïtes donnent aux pèlerins de leur ville sacrée, titre correspondant

à celui de Hadji dans le monde musulman. Et au moment où l'entreprise si ardemment souhaitée va se réaliser, ce brave garçon doit y renoncer. Le coup est rude, mais Tcherdon l'accepte sans une plainte, comme la chose la plus naturelle du monde. Pour lui comme pour tous les cosaques, du moment où le chef a parlé, son ordre doit être exécuté. De pareils hommes sont de merveilleux soldats ; leur sentiment de la discipline, si simple et si vrai, emporte mon admiration. Ce renoncement, cette obéissance passive m'émeuvent, et je m'efforce de consoler mon brave et digne Tcherdon en lui promettant de le conduire, avant la fin du voyage, à quelque temple fameux. D'ailleurs le succès de notre projet me paraît très compromis. Les autorités thibétaines sont certainement prévenues de notre arrivée et nous interdiront le passage.

Aujourd'hui l'étape est très courte, à peine 3 kilomètres. La vallée descend en pente rapide que le torrent bondit en cascades pittoresques.

Le pacage devient, en effet, meilleur ; sur les versants abrités des vents de nord et exposés au soleil, s'étendent de petites plaques de gazon vigoureux.

Au milieu de ces pâturages, le quartier général est établi à l'altitude de 5,127 mètres. Au point de vue de l'alimentation des animaux, l'emplacement est excellent ; très défectueux, au contraire, au point de vue stratégique. Le camp, dominé de tous côtés par des collines, n'embrasse aucune vue. Si des brigands tangoutes arrivent avec des intentions belliqueuses, ils auront toute facilité pour dérober leur approche. Donc, Sirkine et Chagdour devront déployer la plus grande vigilance.

Je demeure deux jours au camp, occupé à préparer mon expédition.

Nous serons trois, Chagdour, le lama et moi. Nous



emmènerons quatre chevaux et cinq mules choisis parmi les plus robustes.

Tout notre bagage est enfermé dans deux coffres mongols. En fait d'instruments j'emporte trois boussoles, un anéroïde, deux thermomètres, un vérascope avec huit douzaines de plaques. Je prends la feuille de Lhassa (de la carte d'Asie de l'état-major russe), du papier, de l'encre, des carnets de notes, quelques bougies, une hache, une pharmacie de voyage, enfin dix yambas d'argent.

Nos provisions consistent en farine, riz, graisse et viande ; je fais charger, en outre, dix boîtes de conserves pour les premiers jours du voyage. Lorsqu'elles seront vides, nous les jetterons dans quelque lac pour qu'elles ne deviennent pas des traces révélatrices de notre passage.

L'armement consiste en un fusil à magasin, un Berdan et un revolver d'ordonnance, avec un approvisionnement de cinquante cartouches par arme.

Chacun de nous emporte un costume mongol complet de rechange, pour pouvoir endosser des vêtements secs, après de trop copieuses averses.

Tous les objets susceptibles d'éveiller la méfiance des Thibétains sont soigneusement dissimulés sous les provisions. Les instruments, je les prendrai sur moi dans des poches secrètes.

Les préparatifs terminés et les observations astronomiques achevées, le départ est fixé au 27 juillet.

Le 26 au soir, je ferme à clef les caisses qui renferment mes carnets et mes croquis ; un trésor d'un prix inestimable, ce produit de mon labeur acharné pendant deux longues années ! Ensuite, je couche les chronomètres dans leur lit de coton. En mon absence, Sirkine aura la charge de les remonter. Cet excellent soldat connaît le maniement de ces instruments et les soins qu'ils exigent. Le cosaque ne fut que trop prudent ; craignant de briser le mécanisme, il donna seulement quelques tours de clé et, le soir même

de mon départ, le chronomètre s'arrêtait. Le lendemain, il en fut de même pour la seconde montre. L'incident n'eut pas de conséquences graves. A mon retour, je pus, en effet, obtenir l'heure par de nouvelles observations au quartier général dont j'avais déterminé la longitude, avant de filer vers Lhassa.

Cette fois-ci, comme pendant mes absences antérieures, Sirkine est également chargé des observations météorologiques.

Ces mesures prises, j'assemble le personnel de la caravane et, en sa présence, reconnais Sirkine pour chef du camp. A lui seul, tous devront obéissance comme à moi-même. Lorsque le pâturage sera épuisé, Tourdou Baï aura la faculté de proposer au commandant de conduire le quartier général sur un autre pacage. D'après le chamelier, pendant dix jours encore, les bêtes peuvent trouver à se nourrir aux environs ; mes hommes auront donc tout le temps de rechercher de nouveaux alpages. Pour que nous puissions retrouver la caravane au retour de notre expédition, sur l'emplacement actuel du quartier général, Sirkine laissera dans une pyramide en pierres sèches un document indiquant la position du nouveau camp. Si un autre déplacement du convoi est nécessaire, une seconde pyramide devra être érigée au lieu du second bivouac.

Je prends à part chaque homme et l'exhorte à faire son devoir. Li Loye profite de l'occasion pour me créer de nouvelles difficultés. Lui ayant refusé l'autorisation de me suivre vers Lhassa, il veut revenir à Tcharkalyk. Un voyage de 950 kilomètres et à travers quel pays ! La relation de notre expédition doit à cet égard éclairer le lecteur. Mollah Chah et Hamra Koul désirent partir avec lui.

Je promets à Li Loye et à ses acolytes toutes les provisions qu'ils voudront, mais de montures point. Li Loye a un cheval lui appartenant, il le prendra naturellement et pourra à sa guise le prêter à ses deux compagnons. Vous voulez

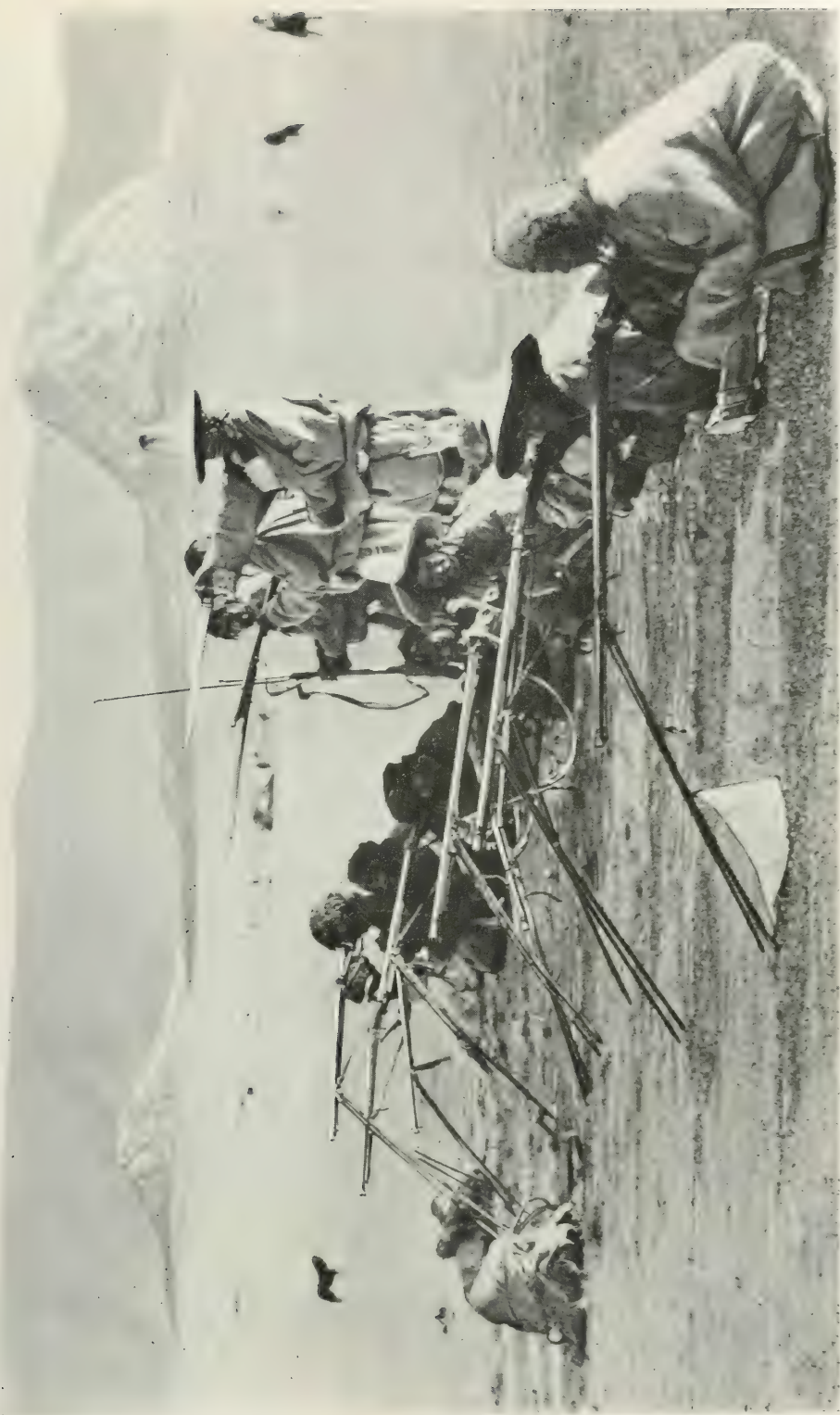
partir ? eh bien ! vous partirez. Je me garde bien de contrecarrer les projets de mes gens. J'ai même tout l'air d'entrer complètement dans leurs vues ; je leur donne des renseignements pour leur permettre de retrouver facilement nos anciens campements, en ajoutant de temps à autre quelques réflexions sur les difficultés de telle ou telle chaîne. La dernière crête neigeuse n'est pas précisément aisée, et plus loin c'est l'Arka-Tagh ! Mollah Chah est vieux : ce sera rude pour lui d'entreprendre de nouveau un tel voyage, sans s'être reposé ; très certainement le malheureux succombera en route. Lui, Li Loye, il est assurément vigoureux, mais à lui aussi il pourra bien arriver malheur. Hamra Koul, seul, ne m'inspire aucune inquiétude, il atteindra sans aucune difficulté Tcharkalyk, mais pourra-t-il repousser les attaques des loups si nombreux dans la région de l'Arka-Tagh ? Suivant toute probabilité ces carnassiers le surprendront et n'en feront qu'une bouchée. Aussi, à Li Loye et à ses compagnons, j'adresse les vœux les plus chaleureux, en priant Allah de les protéger dans leur long et difficile voyage.

... Le soir, j'étais en train de prendre mes dernières dispositions pour le départ, lorsque mes trois gaillards entrent dans ma iourte et tombent à mes pieds. Ils imploront mon pardon et sollicitent la permission de demeurer dans la caravane.

Mes paroles ont porté. Naturellement, je ne fais pas droit du premier coup à la demande et, seulement après de nouvelles protestations de repentir, j'accorde la grâce.

Quelle idée a pu germer dans la tête de ces gens ? Ils assurent qu'ils ont le mal du pays ; je n'en crois rien. Dans la journée, Sirkine a découvert près du camp une piste de cavalier, et toute la nuit les chiens ont hurlé. Les traces ont pu très bien être laissées par un koulane, mais les caravaniers ne sont point de cet avis. Ils sont persuadés que le camp est surveillé par les Thibétains ; évidemment cette





LES THIBÉTAIS EXÉCUTANT UN EXERCICE DE TIR DEVANT LE D<sup>r</sup> SVEN HEDIN



pensée a dû troubler Li Loye et ses deux camarades, mais je n'ai pas le temps de me livrer à une enquête psychologique à leur endroit.

Au-dessus du camp une vingtaine de corbeaux tourbillonnent en croassant lugubrement. Dans les circonstances graves où nous sommes, les cris de ces oiseaux sont absolument agaçants.

Je fais appeler Sirkine pour lui donner mes instructions. Je lui expose en détail les risques de l'entreprise que je vais tenter, et lui renouvelle l'assurance de ma confiance. Au cas où il m'arriverait un accident, il aura la lourde tâche de ramener la caravane en arrière.

Si, dans deux mois et demi, nous ne sommes pas de retour, le convoi devra revenir vers le nord, gagner Tcharkalyk, puis Kachgar.

Je ne crois pas que les Thibétains osent nous mettre à mort, mais on ne sait ce qui peut arriver. Je recommande à Sirkine de sauver à tout prix les boîtes contenant mes croquis topographiques et mes journaux de route. Je lui remets ensuite la clé de la caisse pour qu'il puisse organiser à Tcharkalyk une nouvelle caravane et revenir à Kachgar. Après quoi, je déploie devant lui la carte générale de notre itinéraire, lui indique nos anciens campements, lui rappelle les difficultés de la route. Du reste, je me fie absolument au sens topographique très sûr de mon cosaque pour assurer la retraite. Les chameaux seront incapables de supporter les fatigues terribles d'une seconde traversée du Thibet, mais plusieurs chevaux pourront certainement arriver jusqu'à Tcharkalyk. Sirkine connaît maintenant les caisses qui peuvent être abandonnées et celles qui doivent être sauvées à tout prix.

Aussi longtemps que le quartier général restera dans ces parages, jour et nuit une garde vigilante devra être montée, et, tout le temps que les bêtes seront au pâturage, elles



devront être surveillées par des hommes armés et par les chiens.

Mes dernières instructions données, je me couche et bientôt m'endors profondément. Je me réveille seulement le lendemain matin lorsque Chagdour entre dans ma iourte. Le moment du départ est arrivé. En route pour Lhassa !



## CHAPITRE XVI

### SURPRIS PAR LES THIBÉTAINS

*Travesti mongol. — Constitution géologique du pays. — Surprise nocturne. — Les Thibétains nous enlèvent deux chevaux. — La veillée des armes sous la pluie.*

Je revêts mon costume mongol et maintenant j'ai tout l'air d'un pèlerin. Aucun détail n'a été oublié pour rendre le travestissement aussi complet que possible. Je porte un chapelet, un scapulaire (*gavo*), et une ceinture à laquelle sont suspendus un couteau enfermé dans un ivoire chinois, un briquet, une longue pipe et une blague. Je suis absolument méconnaissable. Si bien que Sirkine arrivant derrière moi me prend pour le lama et m'adresse la parole en mongol. Le cosaque est fort penaud de son erreur ; moi, au contraire, j'en suis ravi.

Dans mes nouveaux vêtements très souples et très commodes, je me sens tout à fait à l'aise. J'enferme dans l'intérieur de ma pelisse une boussole et un carnet de notes, et dissimule dans diverses poches cachées la lunette et l'anéroïde. Comme coiffure j'ai un superbe bonnet jaune, et comme chaussures de grosses bottes mongoles. Depuis longtemps je les porte pour les assouplir, et maintenant elles ne me gênent nullement. Avec leurs semelles très épaisses et leurs pointes relevées, elles sont très pratiques dans les terrains détrempés. La veste est d'un superbe rouge foncé, la pelisse jaune ; ce costume me donne l'aspect d'un perroquet.

Je fais attacher tous les chiens sauf Malenki et Yollbars qui doivent nous suivre. Les animaux sont chargés; maintenant en selle!

Notre départ donne lieu à des crises de larmes et à des lamentations sans fin. Sirkine se retire à l'écart pour dissimuler son émotion, tandis que Hamra Koul pleure à chaudes larmes comme un enfant, en nous faisant à pied un bout de conduite.

... Derrière les collines, le quartier général a bientôt disparu et rapidement nous nous acheminons vers le bas de la vallée.

Reverrons-nous jamais notre camp? J'ai confiance dans le Très-Haut dont la main toute-puissante m'a toujours conduit au port. Chagdour, lui, se réjouit à la pensée des aventures que nous allons maintenant courir. Le lama ne souffle mot. Eurdek nous accompagnera pendant deux jours; la nuit il montera la garde autour de nos animaux; nous pourrons ainsi dormir quelques heures.

... La région, constituée par un grès rouge, a une teinte incarnat. Cette roche profondément attaquée par les agents météoriques n'apparaît que très rarement en place; partout rien que des graviers et des blocs délités.

... Nous approchons d'une contrée fréquentée par l'homme. Deux pierres dressées marquent l'emplacement d'un gué; un peu plus loin les vestiges d'un bivouac récent sont visibles.

La vallée nous amène dans une immense plaine où nous campons.

Les mules et les chevaux sont soigneusement entravés. Une fois nos dispositions prises pour la nuit, nous avalons un morceau de viande et quelques poignées de riz, le tout arrosé de thé. Nous mangeons de bon appétit; seul le lama est souffrant, il se plaint de violents maux de tête. S'il ne va pas



mieux, peut-être serai-je obligé de lui faire rebrousser chemin avec Eurdek.

Après un bout de promenade sous le jour finissant, à 8 heures, nous nous couchons, tandis qu'Eurdek reste debout toute la nuit pour garder les bêtes.

La lune brille dans un ciel sans nuage. C'est une chance. Par cette clarté nocturne il sera possible de découvrir l'ennemi, s'il se présente.

Eurdek nous suit encore une journée. Le lama peut à peine se tenir en selle; à chaque instant il est obligé de descendre de cheval et de se coucher sur le sol.

... Le terrain est excellent; nous parcourons 40 kilomètres.

Dans cette région, le gibier est extraordinairement abondant; à plusieurs reprises, nous apercevons des troupeaux de centaines d'yaks et de koulanes; en revanche, aucune trace du passage de l'homme.

Route à l'est-sud-est. Dans l'est s'élève une énorme chaîne neigeuse; nous distinguons également un beau lac d'une merveilleuse couleur bleue. Aux environs de ce bassin nous sommes obligés d'incliner dans le sud-ouest. Au midi de cette nappe nous bivouaquons.

Le lama se sent beaucoup mieux et la gaieté est générale. Pour compléter mon déguisement, je dois maintenant me soumettre à une opération qui ne me sourit guère. Il faut me laisser raser la tête. Je me livre aux mains d'Eurdek, un quart d'heure après, j'ai le chef transformé en une bille de billard. Après cela, au tour des moustaches, et le sacrifice est consommé. Ce n'est pas tout: le lama fouille dans son sac, s'enduit la main d'une graisse et me barbouille le visage avec cet ingrédient. Résultat: j'ai la peau brune et luisante comme un bronze tout frais sorti de l'atelier du polisseur. Ces apprêts mettent en joie mes gens, et ce sont des rires inextinguibles.

La tente est dressée sur un terrain découvert entre deux lacs. Aucune trace n'a été relevée autour du bivouac, les chiens sont calmes. Donc une surprise ne me paraît pas à redouter. Les chevaux et les mules pâturent à 200 mètres du camp sous la garde d'Eurdek. Ce sera sa dernière nuit de veille, demain il repartira pour rallier le quartier général.

A 5 heures une tempête de nord éclate, soulevant d'épais tourbillons de poussière, et à 8 heures nous nous endormons profondément.

A minuit Eurdek me réveille. « Un homme s'est approché des chevaux! » me dit-il en tremblant. Du coup nous sautons tous les trois hors de la tente, fusil et revolver à la main.

La lune est voilée par des nuages. Eurdek nous guide vers le point où il a aperçu l'homme en question. Il a été si effrayé par cette apparition qu'au lieu de crier à la garde, il est venu nous chercher.

... Naturellement nous arrivons trop tard. Dans une éclaircie nous distinguons plusieurs cavaliers poussant devant eux des chevaux en liberté, et bientôt nous les voyons disparaître. Chagdour tire un coup de feu, mais sans résultat.

Les Thibétains nous ont enlevé nos deux meilleures montures!

Les pistes laissées par les brigands nous permettent de reconstituer la surprise. Trois cavaliers se sont approchés en tapinois à l'abri d'une colline; puis, l'un d'eux a rampé jusqu'au pâturage, s'est jeté sur les deux chevaux les plus rapprochés de lui et les a poussés vers ses camarades embusqués; après quoi, les brigands ont enfourché leurs montures et chassé devant eux les bêtes qu'ils avaient enlevées.

De ma vie, je crois n'être entré dans une si grande colère. Se laisser voler ses meilleurs chevaux, à sa barbe pour ainsi dire! Un moment je songe à abandonner Lhasa

et à me mettre à la poursuite des bandits pour les punir de leur vol. Dans ma rage j'ai encore la sagesse d'épargner Eurdek. C'est un excellent serviteur, un brave s'il en fut ; jamais il n'a bronché devant le tigre et n'a eu un moment d'angoisse au milieu des simouns des déserts ; mais attaqué par l'homme, il a pris peur.

Nous passons le reste de la nuit, debout autour d'un feu, et, au lever du soleil, nous faisons nos préparatifs de départ.

Pour rallier le quartier général, Eurdek devra parcourir, à pied, 70 kilomètres. Le malheureux est mort de peur ; pour le rassurer, je lui remets mon revolver. Je lui donne une lettre pour Sirkine où, en quelques mots je raconte à mon chef de camp la surprise de la nuit dernière et l'invite à redoubler de vigilance. En même temps je lui prescris d'envoyer trois hommes nettoyer le terrain et essayer d'atteindre les voleurs.

Eurdek se met en route. Croyant toujours avoir les Thibétains derrière lui, il chemine au pas de course. De toute la journée il ne s'arrêta pas un instant, nous raconta-t-il plus tard, et arriva au camp littéralement fourbu.

Ce jour-là nous parcourons 40 kilomètres dans le sud-est et l'est-sud-est. Les mules auraient pu aisément fournir une étape plus longue, mais les chevaux ont besoin de ménagements.

Autour d'une mare, le sol porte les traces du passage d'un troupeau de moutons...

Paysage monotone de hautes plaines. Grande abondance de gibier. Koulanes et antilopes s'ébattent par centaines. Nous croisons également un troupeau d'yaks qui paraissent domestiqués.

Tandis que Chagdour et le lama pansent les animaux, je réunis un gros tas d'excréments d'yaks pour le feu de la popote. Maintenant, comme mes deux compagnons, je dois prendre ma part de tous les gros travaux.



Pour mieux jouer notre rôle, il est entendu que Chagdour sera considéré comme le chef de notre petite bande et que je suis simplement son domestique. Pour l'habituer à sa nouvelle situation, je lui prescris de me considérer désormais comme un simple serviteur, et de ne plus jamais m'adresser la parole en russe.

Chagdour et le lama sont tout silencieux ce soir. Pendant que je faisais un somme en attendant le dîner, ils ont aperçu trois cavaliers thibétains venant de l'est et filant au nord-ouest. Un instant ils se sont arrêtés, se sont approchés du camp, puis ont disparu derrière une colline. Évidemment ils attendent la tombée de la nuit. Leurs allures étaient singulièrement louches. En tout cas, il est désormais certain que nos mouvements sont épiés. Ces éclaireurs agissent-ils par ordre ou par simple curiosité? Impossible de le savoir.

A 9 heures et demie chevaux et mules sont entravés tout près de la tente, le feu éteint et les deux chiens attachés, l'un en avant des bêtes l'autre derrière l'abri; chacun de nous, à tour de rôle, veillera.

La nuit est partagée en trois gardes, l'une de 9 heures à minuit, l'autre de minuit à 3 heures, la dernière de 3 heures à 6 heures. Je prends le premier quart, Chagdour me succédera; à la fin de la nuit, ce sera au tour du lama.

Avant 9 heures mes compagnons s'endorment profondément et, dans la nuit toute noire, me voici seul faisant les cent pas, tantôt entre la tente et les chevaux, tantôt entre les chiens. Combien lentes me semblent les heures! Les minutes, si courtes dans le travail, semblent interminables pendant cette veillée. Je m'impose dix, vingt rondes; lorsqu'elles sont terminées, je regarde ma montre: un quart d'heure à peine s'est écoulé.

Le ciel, d'abord très clair, se couvre. A 9 heures et demie un orage épouvantable éclate, accompagné de torrents de pluie. A travers la toile frappée avec force par l'averse filtre



LE CAMP DE KAMBA BOMBO, GOVERNEMENT DU NARKTCHOU, DRESSÉ A PLUSIEURS KILOMÈTRES EN AVAL SUR LA ROUTE DE LIASSA





une poussière d'eau qui mouille tout dans notre abri ; les dormeurs n'en ronflent pas moins à poings fermés.

... Et je continue ma promenade solitaire sous la douche. Heureusement la température n'est pas froide ; le thermomètre ne descend point au-dessous de  $+ 4^{\circ}$ .

J'allume une pipe ; le tabac est mouillé et des gouttes d'eau tombent dans le fourneau ; me voici donc privé de ce passe-temps.

... La pluie claque bruyamment sur le sol détrempe. Soudain un grognement sourd perce ce crépitement. Est-ce un signal des Thibétains ? Non, c'est un des chiens qui bâille d'ennui et qui maugrée contre le bain auquel il se trouve soumis.

J'arpente de nouveau le terrain... Un bruit étouffé, très lointain, se fait entendre. Je m'avance, le revolver à la main, l'oreille au guet. Le grondement recommence. Cette fois encore, je suis victime d'une illusion. L'orage s'éloigne ; la rumeur entendue est un roulement amorti par la distance.

Minuit ! J'entre dans la tente pour réveiller Chagdour. Il dort si profondément que je me reproche de venir le troubler et que je le laisse continuer son somme. Au moment où je vais sortir de la tente, les chiens se mettent à aboyer furieusement. Le lama réveillé en sursaut prend son fusil, j'arme mon revolver et nous nous acheminons dans la direction que nos gardiens indiquent. J'entends le bruit d'une fuite de chevaux, en même temps le lama croit percevoir celui d'abolements lointains. J'empêche mon compagnon de tirer ; à aucun prix je ne veux commencer les hostilités. Messieurs les Thibétains, tirez les premiers, nous vous répondrons ensuite et il pourra vous en cuire.

Très certainement des cavaliers nous surveillent dans un rayon de quelques centaines de mètres. Je réveille Chagdour et, de temps à autre, tous les deux nous allons en reconnaissance, l'oreille aux écoutes. La nuit ensuite est calme,

et pendant quelques heures je puis dormir dans ma pelisse mouillée.

A 5 heures, le lama nous réveille. N'est-il pas préférable de profiter du jour pour avancer le plus possible ?

Le lendemain on n'est pas naturellement très dispos. On se sent mal aux cheveux, mais, dans une entreprise comme celle que nous tentons, il faut pouvoir dominer la fatigue du corps. Ces alertes font, en quelque sorte, partie du programme et cette vie accidentée a son charme. Après deux ans de travaux scientifiques dans les déserts, j'éprouve un besoin de courir une aventure, simplement pour le plaisir de me trouver aux prises avec des incidents plus ou moins dramatiques. Je considère cette excursion à Lhasa comme une simple expédition de sport et nullement comme une exploration géographique. Grâce aux observations et aux cartes des pundits hindous et des pèlerins bouriates, la Rome thibétaine est mieux connue que nombre de villes d'Asie.



## CHAPITRE XVII

### PREMIER CAMPEMENT THIBÉTAÏN

*Traces humaines. — Toujours la pluie. — Rencontre d'un camp tibétain. — Troc avec les indigènes. — Traversée du Sa Tehou Sang Po.*

Pas un rayon de soleil ; un ciel tout chargé de gros nuages noirs.

Nous filons bon train vers un col ouvert dans l'épaisseur d'une chaîne de montagnes, qui se dresse au sud. Remontant une vallée, nous gravissons, d'abord, une pente escarpée, puis nous nous élevons en zigzags le long de collines de grès réduit en arène. Des traces de plusieurs campements sont visibles et le sommet du col est marqué par un tas de pierres sèches. De ce seuil nous descendons vers le sud-est par une vallée assez large et à pente rapide.

... Nous rencontrons un cadavre de mouton qui portait une charge de sel dans deux poches suspendues de chaque côté de son échine. Des vestiges de feu de bivouac, entourés de détritrus et d'os concassés, indiquent que des chasseurs d'yaks sont récemment passés par ici.

Notre vallée inclinant dans le sud-ouest, nous l'abandonnons pour gravir une seconde chaîne où Chagdour découvre une piste.

Du haut de ce relief panorama étendu, mais fort peu encourageant. A perte de vue vers le sud et le sud-est un en-



tassement de montagnes. Dans la région que nous dominons pas un être vivant, pas une tente, pas un troupeau.

Un ciel sombre et lourd s'appesantit sur ce pays mystérieux.

Le jour, comme la nuit, nous sommes sur le qui-vive. Ces montagnes sont inconnues, et nous marchons de surprise en surprise, l'œil toujours au guet, nous attendant à chaque détour de la vallée à apercevoir l'ennemi.

... Nous suivons un sentier nettement tracé vers une dépression parsemée de mares, de marais, de sources et de très beaux pacages; partout des traces de campement.

... Plus loin les pâturages paraissent s'arrêter. Une langue de terre, comprise entre deux petits lacs, forme une excellente position militaire; donc, nous nous y installons.

Les préparatifs du bivouac terminés, je prends un acompte de sommeil avant de commencer mon quart. Lorsque mes compagnons me réveillent à 9 heures, les cataractes du ciel sont ouvertes. Nous sommes en pleine saison des pluies, il faut nous habituer à la douche.

C'est long, quatre heures sous de telles averses. Tout à coup les chiens commencent à aboyer. Qu'y a-t-il? Allons-nous être de nouveau attaqués? Non; tout simplement une mule a réussi à se détacher, et est en train de se promener sur les pentes d'une colline voisine. Ce n'est pas une petite affaire de la rattraper. Le mauvais exemple est contagieux; une autre bête prend la clé des champs; avant de pouvoir la saisir, je me livre à une course particulièrement fatigante dans le borbier tenace que forme le sol détrempé. Cela m'occupe pendant une demi-heure; autant de gagné.

*31 juillet.* — Dès la pointe du jour, en marche dans le sud-est, à travers un pays très accidenté.

Toujours la pluie. Comme nous n'avons plus un fil de sec, elle ne nous gêne guère. Lorsque je monte à cheval, sous

mon poids de longs filets d'eau sortent de la selle ; j'ai l'impression de m'asseoir sur une éponge.

... Le sentier que nous suivons, et qui conduit évidemment à Lhassa, nous fait traverser cinq cols, les deux derniers ouverts entre des contreforts de la chaîne principale.

Le sol mouillé garde l'empreinte du passage tout récent d'un troupeau. D'une minute à l'autre nous nous attendons à rencontrer les pasteurs.

... En effet, voici des yaks, des moutons, puis une tente. Nous tombons sur un convoi de Tangoutes venant des temples de Koum-Boum, et se dirigeant vers Lhassa. Les nomades possèdent sept cents moutons, cinquante yaks et un certain nombre de chevaux ; ils marchent très lentement, s'arrêtant plus ou moins longtemps sur chaque pâturage, afin de ne pas fatiguer leurs troupeaux.

Un vieux berger nous annonce que, dans la vallée suivante, nous trouverons une seconde tente et que nous pourrions y acheter tout ce dont nous avons besoin.

... A l'endroit indiqué par le bonhomme nous rencontrons, en effet, un campement. A un kilomètre dans un endroit découvert, nous installons notre abri, afin de pouvoir en surveiller facilement les approches, et expédions le lama en parlementaire.

Bientôt après, notre ambassadeur est de retour, très satisfait de sa mission. Il a trouvé dans la tente un jeune homme et deux femmes qui l'ont parfaitement reçu.

Aujourd'hui, c'est, paraît-il, une fête religieuse ; pour cette raison les indigènes refusent de vendre quoi que ce soit ; mais ils sont tout disposés à nous céder demain tout ce que nous voudrions.

Chreb avait à peine terminé le récit de sa mission, que le chef de famille arrive examiner de loin notre camp. Le lama l'invite à s'approcher et à entrer dans notre abri ; sans défiance, le nomade accepte.

Notre visiteur est un Thibétain âgé de quarante ans et répondant au nom de Sampo Singi. L'entrevue est très cordiale; notre arrivée ne paraît point éveiller la moindre défiance chez ce pasteur.

Une fois que Sampo Singi a pris confiance, le lama obtient de lui divers renseignements topographiques intéressants. Nous apprenons ainsi que la rivière, que nous avons aperçue aujourd'hui dans l'est, porte le nom de Gartchou-Sengi, et la chaîne la plus rapprochée dans le sud-ouest, celui de Haramouk-Louroumak.

Nous serions à douze petites journées de marche de Lhassa, à huit étapes, si chaque jour nous faisons une aussi longue course qu'aujourd'hui (42<sup>km</sup>, 2).

... Le ciel est chargé de gros nuages sombres. Un instant avant la fin du jour le soleil luit, puis, vers 9 heures, la lune se montre pendant plusieurs minutes. Le couvercle se referme ensuite et la pluie reprend, absolument diluvienne.

Nuit extrêmement sombre; du seuil de la tente, je puis à peine distinguer les animaux entravés à quelques pas plus loin.

Comme d'habitude, je prends le quart à 9 heures. Nous avons pour voisins de paisibles pasteurs; de leur part une attaque ne me semble pas probable, et ils nous ont assurés qu'il n'y avait dans le pays aucun coureur de grand chemin. Quoi qu'il en soit, nous montons une garde aussi vigilante que les autres soirs.

*1<sup>er</sup> août.* — Nuit sans incident.

Ce matin, nos voisins thibétains nous apportent un mouton, un gros morceau de graisse, du petit-lait, du fromage en poudre, du lait frais et de la crème. Ce sont, pour nous, de véritables friandises et nous faisons un déjeuner princier.

Ces cadeaux, nous devons naturellement les payer. Donnant donnant. Chagdour tire de son coffre un lingot d'ar-



gent chinois. Sampo Singi le soupèse et le trouve superbe. Mais il ne peut, dit-il, accepter que de l'argent portant le poinçon de Lhassa.

En vue des échanges, j'ai dans mes coffres, trois coupons d'étoffes chinoises. Cette marchandise est tout à fait du goût de Sampo Singi et, en paiement des vivres qu'il nous a donnés, je lui en abandonne une pièce de 25 mètres. La femme de notre hôte est enchantée du troc, sa joie est si grande qu'elle en perd l'appétit, et tantôt à l'un, tantôt à l'autre, elle nous envoie ses plus aimables sourires. Ce n'est pas précisément une beauté, et elle est d'une saleté repoussante. Comme son mari, cette jeune Thibétaine a le visage couvert d'une couche épaisse de crassé qui lui donne l'air d'une pomme de terre cuite dans les cendres.

Sampo Singi nous aide à charger les mules et nous prenons congé de ces excellents pasteurs. Notre hôte nous souhaite un bon voyage et un agréable séjour dans la ville sainte. De notre côté nous lui promettons notre visite au retour.

A 9 heures nous partons, et bientôt arrivons sur les bords du Gartchou-Sengi, que nous suivons à travers un terrain très accidenté.

Cinq minutes après notre départ, la pluie reprend torrentielle. De nouveau le sol se transforme en un borbier effroyable, dans lequel nos montures épuisées enfoncent à chaque pas.

Au delà d'un col ouvert dans un relief peu accentué, une large vallée très plate se découvre devant nous. A perte de vue, dans le sud, aucune montagne n'est visible.

Laissant à gauche le Gartchou-Sengi, qui disparaît bientôt derrière des mouvements de terrain, nous faisons route au sud-est.

... Toujours la pluie !

... Un bout de pays accidenté, puis nous arrivons sur les bords d'un grand fleuve, évidemment le Sa Tchou Sang Po

qui a été traversé dans ces parages par Bonvalot et le prince Henri d'Orléans et par Rockhill. A la suite des pluies diluviennes tombées ces jours derniers, le Sa Tchou Sang Po est énorme ; il est divisé en une vingtaine de bras dont quatre très larges.

Pourrons-nous guérer ce puissant torrent ? Cela me paraît plus que douteux.

Le lama pousse sa mule à l'eau et nous suivons le mouvement.

D'une minute à l'autre, je m'attends à voir Chreb disparaître dans les remous du fleuve, mais cela marche mieux que je n'osais l'espérer. La profondeur ne dépasse pas un mètre, et, sans incident, nous atteignons un banc situé au milieu du torrent.

Après avoir soufflé un instant, le lama se lance de nouveau dans le tourbillon. Sa mule a bientôt de l'eau jusqu'au sommet de la croupe ; d'une seconde à l'autre elle va perdre pied ! Je crie à Chreb de revenir en arrière, mais la rumeur du fleuve couvre ma voix, et il continue à avancer. Si la bête fait un faux pas, notre compagnon est perdu. Empêtré dans ses peaux de mouton mouillées, il ne pourra nager et sera roulé par le torrent, sans pouvoir revenir à la surface. Une des mules chargées des bagages, perd pied et est saisie par le courant ; fort heureusement elle est jetée sur un banc et réussit à se tirer d'affaire.

Je me dirige à mon tour vers le bord de l'eau, après avoir dégrafé ma pelisse et enlevé ma ceinture, pour pouvoir abandonner facilement mes vêtements, si je suis entraîné.

La fortune favorise les audacieux. Cette fois encore le proverbe eut raison, et, sans accident, tous les trois nous réussissons à franchir ce chenal.

Reste maintenant le dernier grand bras. Il est large seulement de 30 mètres, mais très profond et très rapide. Chagdour et Chreb sont déjà de l'autre côté, lorsque j'entre dans le torrent en me dirigeant vers le point où ils ont



LE CARAVANIER KALPET, ATTENDU DU MAI DES MONTAGNES, TRANSPORTÉ A DOS DE CHAMEAU





abordé. A mesure que j'avance, l'eau devient de plus en plus profonde, elle monte jusqu'aux genoux, puis jusqu'au pommeau de la selle, et le courant est de foudre. Mon cheval commence à nager, je me cramponne à la crinière; un instant après il reprend pied, et, au prix d'un effort désespéré, parvient à atteindre la berge.

La traversée du Sa Tchou Sang Po nous a pris 26 minutes. La largeur totale de ses différents bras peut être évaluée à 500 mètres, et leur débit, à vue d'œil, à 200 ou 250 mètres cubes à la seconde. Rarement, même pendant la saison des pluies, cette rivière est aussi grosse. C'est un des plus grands cours d'eau de l'intérieur du Thibet, de ceux, du moins, qui n'ont point d'écoulement vers la mer.

Nous sommes mouillés des pieds à la tête et tous les bagages sont trempés. Mes bottes renferment plusieurs litres d'eau; pendant qu'elles sèchent tant soit peu, je chevauche pieds nus.

Après la traversée du Sa Tchou Sang Po, nous poursuivons notre chemin. Mais bientôt la fatigue se fait sentir, absolument invincible, et nous nous arrêtons sur le bord d'un ruisseau bordé de pâturages.

L'effet de la pluie de la journée se manifeste promptement sur ce petit torrent; il grossit à vue d'œil; avant la nuit son débit a triplé. Nous avons passé le Sa Tchou Sang Po à temps; quelques heures plus tard, l'entreprise aurait échoué.

Camper sans un fil de sec est certainement la souffrance la plus pénible à laquelle puisse être soumis un explorateur. Combien il serait agréable de pouvoir se chauffer à un beau brasier! Cette satisfaction nous est même refusée.

Seulement après un long travail, nous parvenons à enflammer l'*argol* tout humide; pour le maintenir en ignition, à tour de rôle chacun de nous doit souffler. Bien maigre est ce feu, mais enfin c'est du feu; au prix de beaucoup de

patience, je réussis à me sécher un peu, avant de prendre mon quart.

La nuit est noire, et toujours la pluie. Dans deux directions différentes j'entends des appels.

Lentement, nous approchons du but, mais nous n'en pouvons plus. J'en viens à souhaiter d'être arrêté par les Thibétains, pour pouvoir dormir tout mon soûl.

A minuit je réveille Chagdour. Après avoir vérifié son fusil, il prend la garde et je me glisse à sa place dans notre trou humide. Nous n'échangeons même pas un mot, tant nous sommes fatigués.





## CHAPITRE XVIII

### SITUATION CRITIQUE

*Rencontre d'une caravane tangoute. — Une discussion religieuse au Thibet. — Une nouvelle caravane. — Indifférence des indigènes à notre égard. — Arrêtés par les Thibétains.*

2 août. — Les écluses du ciel se sont enfin fermées. Toute la journée le temps demeure nuageux, mais aucune averse. Vers le soir le soleil se montre un instant.

Nos bêtes, complètement épuisées, ne peuvent fournir une étape de plus de 25 kilomètres. Les deux chevaux sont littéralement fourbus et les deux mules ont le dos écorché.

Paysage monotone. Remontant le ruisseau près duquel nous avons passé la nuit, nous parvenons à un col peu élevé. A plusieurs kilomètres à droite de notre route, une grande tente noire apparaît, entourée d'une vingtaine d'yaks et de quatre cents moutons.

Après avoir franchi un labyrinthe de collines, nous arrivons dans un pays découvert, où la marche aurait été facile, si le sol n'avait été détrempé. Aucune haute crête en vue ; peut-être, cependant, en existe-t-il derrière le rideau d'épais nuages, qui couvre l'horizon ?

Dans le sud-est, au loin, un grand troupeau d'yaks fait une tache noire. Encore quelques pas, et nous nous trouvons en présence d'une caravane installée au bivouac, sur le bord du sentier.

Ce convoi, qui comprend vingt-cinq hommes, transporte un chargement de thé en briques de la région de Koum-Boum à Tachi-Loumpo, sur le Bramahpoutra. Plusieurs caravaniers s'approchent pour nous examiner. Leur pelisse rejetée en arrière et maintenue simplement par la ceinture laisse voir leur torse nu.

« Combien êtes-vous? » nous crient-ils. « Avez-vous des marchandises à vendre? D'où venez-vous? Depuis combien de temps êtes-vous en route? Que faites-vous par ici? »

C'est un flot de demandes qui se croisent.

« Nous sommes de pieux pèlerins en route vers la ville sainte, » leur répondons-nous.

Leur curiosité paraît satisfaite par ce renseignement. Toutefois j'entends distinctement un vieux bonhomme chuchoter à l'oreille de son voisin, le mot de *péling* (Européen) en me désignant du doigt.

Les caravaniers ont tout l'air de bandits; aussi déclinons-nous l'invitation que quelques-uns nous adressent de demeurer avec eux.

Mon cheval ne pouvant plus suivre, à quelques kilomètres du camp indigène, nous installons le bivouac à l'écart de la piste.

Le soleil paraît, et il devient possible de mettre au sec notre équipement. Le beau temps n'est jamais long dans ce pays et en cette saison. Le tonnerre commence bientôt à rouler avec accompagnement de grêle et de pluie diluvienne. Les éclats de la foudre ont une résonance métallique, comme un son de cloche.

Toute la nuit nous montons une garde vigilante. Nos voisins, qui sont armés de dix fusils, ne m'inspirent pas la moindre confiance. Ils ne manifestèrent à notre égard aucune hostilité; il leur eût été pourtant facile de nous attaquer et de nous exterminer.

3 août. — Il serait de la plus grande importance de

poursuivre rapidement notre marche; mais impossible de fournir de longues étapes, sans montures fraîches; or, les nôtres sont fourbues. Donc nécessité de les laisser reposer et de nous arrêter un jour ici.

Dans la matinée, la caravane de thé passe devant le camp. Le coup d'œil est très pittoresque. Le convoi avance en ordre militaire, divisé en escouades de trente à quarante yaks surveillées chacune par plusieurs hommes. Les caravaniers sont à pied; ceux qui possèdent des fusils les portent sur l'épaule. Quoique leurs charges soient légères, les yaks marchent très lentement. Les Tangoutes sont vêtus de noir, noirs également sont les yaks et les chiens; cette longue procession de couleur sombre, semble un gros nuage foncé cheminant au ras de terre.

Chagdour et le lama font la sieste dans la journée. Pour mon compte je ne puis dormir; avant tout j'ai besoin de soleil pour me sécher. J'étends ma garde-robe sur l'herbe, et, pendant son exposition, je m'assieds en plein midi dans un costume plus que léger. Aujourd'hui la température est relativement élevée : + 14°,6, à 1 heure, à l'ombre !

Dans les interrogatoires que nous subirons, nous nous donnerons pour des Bouriates de Sachir, venant du pays des Mongols Khalka et du Tsaïdam. Pour éviter d'être reconnu par ses amis de Lhassa, le lama mettra une paire de grosses lunettes bleues.

Notre compagnon n'est pas sans crainte sur les conséquences que pourra entraîner pour lui sa présence dans notre troupe.

« Vous, on vous laissera retourner en arrière, » me dit-il plusieurs fois par jour; « mais, moi, je serai gardé prisonnier et très certainement mis à mort comme traître. »

Je m'efforce de calmer les appréhensions de Chreb, en



l'assurant que nous ne le laisserons point entre les mains des Thibétains.

Notre prêtre lamaïte m'ayant à diverses reprises manifesté le désir de connaître ma religion, je lui expose les principes fondamentaux du christianisme.

Après ce cours de théologie, Chreb déclare que nos deux fois présentent à plusieurs points de vue de grandes analogies, et cette ressemblance le conduit à conclure que j'ai autant le droit qu'un autre d'aller en pèlerinage à Lhasa.

La nuit se passe sans alerte et, à 5 heures du matin, nous filons vers le sud-sud-est.

Dans la journée, rencontré une nouvelle caravane composée d'une centaine d'yaks, et venant de Lhasa. Elle est gardée par une demi-douzaine de cavaliers armés, coiffés de grands chapeaux jaunes, de forme absolument grotesque. En apercevant notre petite troupe, les Thibétains manifestent un certain émoi et pressent la marche de leurs bêtes pour nous dépasser le plus tôt possible.

C'était compter sans nos mules. A la vue des yaks, elles se mettent à gambader, puis galopent pour les rejoindre, pendant que la troupe des bovins, effrayée par la charge de nos coursiers à longues oreilles, part au petit trot dans le plus grand désordre. Les caravaniers sifflent pour arrêter leurs yaks, tandis que nous hurlons après nos mules et que nos chiens livrent une bataille rangée à ceux du convoi. Un moment, c'est le plus effroyable désordre. Après une rapide chevauchée, nous parvenons à ressaisir nos mules et continuons notre route vers un col peu élevé.

Le sommet de cette passe, est indiqué par un obo fait de morceaux de grès portant l'inscription : *On mane padmé houm.*

Le sol est criblé de trous et de galeries creusés par de petits rongeurs; à chaque instant les chevaux trébuchent dans ces chausse-trapes.

Le temps est superbe ; un clair soleil illumine le ciel.

De chaque côté de la passe sont dressées plusieurs tentes noires autour desquelles vaguent des troupeaux. Aucun indigène ne se montre.

Ce col nous conduit dans une vallée assez large dont l'horizon est barré par des montagnes.

Un vieux bonhomme paraît, avec lequel le lama s'entretient quelques instants. De lui acheter des chevaux, il ne saurait être question ; le vieux refuse même de nous vendre du lait. Il en a pourtant dans sa tente plusieurs vases pleins. Mais, dit-il, il en a besoin pour son usage personnel.

La piste est maintenant très nettement marquée. Nous ne rencontrons ni un piéton ni un cavalier isolé. Dans ce pays, l'habitude paraît être de ne voyager qu'en troupe nombreuse.

Les pâturages sont excellents ; de tous côtés on voit des troupeaux de chevaux, d'yaks et de moutons gardés par des bergers.

Les tentes deviennent de plus en plus fréquentes et font de nombreuses taches au milieu des alpages. Sur un point nous en comptons un groupe de quatorze. Devant chaque abri se trouve un gros tas d'argol formant la provision de combustible pour l'hiver. Souvent ces excréments sont éparpillés sur le sol pour sécher.

A gauche nous laissons un tout petit lac près duquel la caravane de thé, rencontrée hier, s'est installée. Autour de ses tentes nous n'apercevons aucun homme ; les convoyeurs sont, sans doute, allés visiter les campements voisins.

Pour ne pas être en butte à la curiosité de tout ce monde, nous allons bivouaquer un peu plus loin, près d'un groupe de quatre tentes.

Le lama se dirige vers un de ces abris et, en échange d'une tasse en porcelaine chinoise, obtient un morceau de graisse et un pot de lait.

... Un jeune Thibétain vient nous voir. Il est fort aimable, très communicatif, et bavard comme une pie. Cet indigène serait un homme d'Amdo et le dialecte qu'il parle différent de celui de Lhasa, assure Chreb. Il nous donne les noms des montagnes les plus voisines et appelle Tso-Nekk un lac visible dans le sud-est.

Nous ne pouvons nous débarrasser de notre visiteur; seulement à la tombée de la nuit, il se décide à nous quitter. C'est évidemment quelque espion. Sa réponse évasive, lorsque nous l'interrogeons sur la sécurité du pays, nous détermine à nous tenir sur nos gardes.

« Nous autres Thibétains, » dit-il, « nous ne sommes exposés à aucun vol, mais il n'en est pas de même pour vous qui êtes des étrangers. »

La nuit se passe sans alerte. Seuls, de temps à autre, des aboiements provenant des campements voisins troublent le grand silence du désert.

Du reste, le ciel est clair, par moments la lune luit. Si quelque bandit s'approchait de nos bêtes, nous pourrions l'apercevoir à temps.

5 août. — Nous parcourons 34 kilomètres dans le sud-sud-est et traversons trois massifs montagneux.

Au début de l'étape, très beau temps. A 1 heure du soir le thermomètre s'élève à  $+20^{\circ}$ . Plus tard, au passage du troisième col, le ciel se couvre, et une grosse averse de grêle nous assaille, suivie d'une pluie abondante.

Tous les cours d'eau convergent vers le Tso-Nekk.

Au delà de ces massifs, nous pénétrons dans une vaste plaine entourée de montagnes particulièrement saillantes dans le sud et dans le sud-est. Douze tentes noires sont dressées au milieu de ce bassin.

Sur ces pacages nous établissons le camp. Nous sommes maintenant à 270 kilomètres du quartier général.

Jusqu'ici notre passage n'a paru éveiller aucune attention.





L'ÉDIFICATION DU CARAVANIER KALPEF

Rost Mollah, le pâtre musulman de la caravane, réajant les dernières pièces.



A part le jeune Thibétain d'hier, personne n'est venu nous examiner ou nous questionner. Les habitants des tentes rencontrées sur notre route, n'ont jamais non plus manifesté le moindre émoi à notre vue ; hommes et femmes sont demeurés autour de leurs feux et les enfants ont continué à jouer avec des agneaux et des chiens. Nos voisins d'aujourd'hui ne paraissent point également se préoccuper de nous.

Le lama procède à ma toilette. Il me rase et me barbouille congrûment la figure de graisse ; après quoi nous dinons, puis je fais un somme avant mon quart.

... La nuit arrivait, lorsque Chagdour vint me réveiller. Trois cavaliers thibétains se dirigeaient vers notre tente, ventre à terre. Le lama et le cosaque se portent aussitôt au-devant des indigènes, pendant que je demeure dans notre abri.

Tandis que Chagdour et le lama parlementent, l'obscurité est devenue complète. Le ciel est tout noir et il commence à bruiner. Je ne puis rien distinguer, ni les bêtes au pâturage, ni les hommes.

... L'absence prolongée de mes compagnons commençait à me rendre inquiet, lorsque je vois le cosaque revenir. Il est calme comme d'habitude, mais en l'entendant parler russe, j'ai de suite l'intuition d'une situation grave.

« Cela va mal, » me dit-il, « je ne comprends pas un mot de ce que disent le lama et les Thibétains, mais à chaque instant ils répètent les mots *chved-péling*, *tchanto* (musulman), Bouriates, Lhassa. Ils sont assis maintenant et continuent la conversation. Chreb a la larme à l'œil et est très humble ; à toute minute il s'incline profondément devant les indigènes. »

Bientôt le lama revient en courant. Il est littéralement anéanti ; avant de pouvoir ouvrir la bouche, il doit se reposer un instant, tellement son émotion est vive.

Un des trois cavaliers thibétains serait un *nodchine* (offi-



cier). Il s'est montré très poli, mais a parlé sur un ton de commandement qui n'admettait point de réplique. Son regard, ajoutait le lama, était sournois.

L'officier a raconté avoir été informé, il y a trois jours, qu'un *chved-péling*, c'est-à-dire un « Européen suédois » s'acheminait vers Lhasa. D'autre part, des chasseurs d'yaks récemment arrivés à Nakktchou avaient annoncé l'approche d'une troupe nombreuse d'Européens armés et possédant une grosse caravane.

Le nodchine avait pressé le lama de questions. Savait-il quelque chose de ces Européens? N'y en avait-il pas un parmi nous? Combien étions-nous? Avions-nous des armes? D'où venions-nous? Où allions-nous? Pourquoi avions-nous pris ce chemin détourné qui n'est jamais suivi par les pèlerins mongols?

« Dis la vérité, toute la vérité, » ajouta l'officier, « et comment se fait-il que toi, un lama, tu sois avec ces étrangers inconnus? »

Chreb aurait répondu que l'ambane de Kara-Chahr lui avait donné l'ordre de servir d'interprète à la caravane européenne et de l'accompagner jusqu'au Ladakh. Cette caravane s'étant arrêtée à neuf jours d'ici sur les montagnes pour faire reposer ses animaux, il avait obtenu la permission d'aller en pèlerinage à Lhasa avec ses deux compagnons.

Le Thibétain avait ensuite interrogé Chreb sur le quartier général. Notre interprète, voyant que nous étions espionnés, avait donné des renseignements précis sur le nombre de nos animaux et sur l'effectif du convoi.

« Restez ici jusqu'à demain matin, » avait ajouté l'officier, « je reviendrai vous voir et nous causerons plus longuement. J'amènerai un interprète mongol pour pouvoir m'entretenir avec les deux autres. Si vous avez besoin de vivres, de chevaux ou d'yaks, nous verrons cela demain matin. »

Il était tard lorsque le lama eut achevé de me rapporter cette importante conversation.

Après avoir entravé nos chevaux et nos mules, nous allumons un grand feu et causons des graves événements qui viennent de se passer, puis des éventualités qui pourront se produire. Nous établissons notre plan pour répondre à l'interrogatoire annoncé. Chagdour est d'avis que le lama doit seulement servir d'interprète, et son opinion il la soutient avec une très vive énergie.

Comment diable ces gens-là ont-ils pu connaître ma nationalité ? Peut-être ont-ils été renseignés par les journaux anglais publiés aux Indes ? Mais *chved* est le vocable russe signifiant « suédois ». La grosse caravane de pèlerins mongols qui, à la fin de 1900, est passée au quartier général de Temirlik, a pu recueillir ce mot et ce renseignement dans les entretiens qu'elle a eus avec mes gens. A cette date, les cosaques ignoraient mon projet de voyage à Lhassa. Il est très vraisemblable que les pèlerins auront demandé à Tcherdou ou à Chagdour ma nationalité, et que l'un d'eux aura répondu par le mot russe *chved*, lequel ne peut être traduit en mongol. Les pèlerins ont apporté ce renseignement à Lhassa, sachant qu'ils se feraient bien voir des autorités en les avertissant de l'arrivée d'étrangers. Les chasseurs avaient ensuite confirmé leurs dires, par la nouvelle de l'approche de la caravane.

Il est possible également que le lama ait employé ce terme pour me désigner, dans son entretien avec l'officier tibétain. Dans ce cas, Chreb serait un traître. Chagdour déclare qu'il n'a pas la moindre confiance dans notre compagnon, surtout en raison de son attitude devant l'officier.

Pour mon compte, je n'ai jamais cru à une trahison de Chreb, et j'ai toujours repoussé l'idée qu'il nous eût livrés aux Tibétains en dévoilant mon incognito.

Un fait certain, c'est que les indigènes ont été informés de notre arrivée. Dans un campement, un homme nous demanda un jour si nous n'avions point rencontré d'Européens

sur notre route, et un des convoyeurs de la caravane de thé m'appela *péling* (Européen).

Le dénouement de l'aventure approche. Quel sera-t-il ? C'est l'inconnu, et cette incertitude sur notre sort ajoute singulièrement à l'intérêt du voyage.

En attendant, nous redoublons de vigilance. Toute la nuit les chiens des campements voisins mènent grand bruit. Les nomades vont sans doute les uns chez les autres, colporter la nouvelle de notre arrivée, et font des préparatifs pour une opération quelconque nous concernant. Sur plusieurs points, des feux sont allumés ; ce sont très certainement des signaux.





## CHAPITRE XIX

### PRISONNIERS DES THIBÉTAINS

*Interminables palabres. — Espionnage continuel. — Nous sommes surveillés par trente-sept postes. — Encore la pluie. — Nouveaux interrogatoires. — Arrivée de gros personnages. — Interdiction de poursuivre notre route vers Lhasa.*

6 août. — Notre sort va aujourd'hui être décidé.

Au lever du soleil arrivent trois Thibétains. Après avoir entravé leurs chevaux, ils s'avancent vers nous et s'installent autour de notre feu en bourrant leurs pipes. Leur mission paraît être de reconnaître la couleur de mes yeux. En effet, ces émissaires me prient d'enlever mes lunettes. Ils croient évidemment que tous les Européens sont blonds et ont les yeux bleus. Aussi, grande est leur stupéfaction lorsqu'ils voient une paire de prunelles noires comme les leurs.

Nos visiteurs demandent ensuite à examiner nos armes. Immédiatement, nous faisons droit à leur requête dans l'intention de leur en imposer. A la vue du fusil à magasin de Chagdour et de mon revolver, les trois inquisiteurs éprouvent un effroi non dissimulé, et, de suite, nous prient d'éloigner ces armes terribles.

D'ici à Lhasa, affirment-ils, il y a trois mois de voyage. Je leur fais immédiatement répondre que nous n'avons jamais demandé notre chemin et que nous connaissons le pays aussi bien qu'eux.

Leur mission remplie, les Thibétains se retirent. Une

demi-heure après, arrivent quatre autres bonshommes : un lama accompagné de trois gaillards sordides.

Le lama vient se renseigner sur l'effectif de la caravane restée en arrière et nous annonce que nous devons demeurer ici trois jours, cinq au plus.

« Aujourd'hui même, nous avons envoyé, » dit-il, « des courriers au gouverneur du Nakktehou pour lui demander si nous devons vous laisser passer. Peut-être ce chef, Kamba-Bombo, viendra-t-il lui-même jusqu'ici. En attendant vous êtes prisonniers. Si vous partez vers Lhasa sans autorisation, cette infraction pourra vous coûter la vie. Le chef du Nakktehou est notre supérieur, et nous lui devons obéissance. »

J'offre d'envoyer un courrier spécial à Lhasa ou bien de me rendre à Nakktehou. Ma proposition n'a aucun succès.

Les Thibétains savent que nous appartenons à la grande caravane campée dans le Nord, ils connaissent sa force et veulent vérifier la véracité de nos dires.

En se retirant, le lama nous annonce qu'il fera mettre à notre disposition tout ce dont nous pourrions avoir besoin.

Après toutes ces interviews nous pensions avoir la paix pour aujourd'hui. C'était compter sans nos hôtes. Bientôt, à une distance d'un kilomètre, apparaissent des groupes de cavaliers qui ont tout l'air de vrais bandits. C'est l'armée chargée de défendre l'entrée de la ville interdite contre notre curiosité. Elle compte cinquante-trois hommes qui sont sortis de terre comme des champignons.

A la vue de ce déploiement de forces, notre lama est plus mort que vif. Je m'efforce de le rassurer. Si, en effet, les Thibétains avaient l'intention de nous faire disparaître, ils n'auraient point eu besoin de mobiliser un escadron. Une attaque de nuit avec quelques hommes suffisait.

... Sept cavaliers partent à grande allure vers l'est ; ils se rendent probablement à Nakktehou, tandis que quelques autres prennent la route de Lhasa. Après quoi le reste se

rassemble et se lance à fond de train dans la direction de notre tente. Les cavaliers brandissent leurs lances et leurs épieux, ou font des moulinets avec leurs sabres, en poussant des vociférations épouvantables.

A l'approche de cette cavalerie, nous prenons nos armes, résolu à vendre chèrement notre vie...

Arrivés tout près du camp, la charge s'arrête brusquement. Les cavaliers sautent à bas de leurs montures et battent en retraite, divisés en deux groupes.

A plusieurs reprises, les Thibétains recommencent la même manœuvre, évidemment dans l'intention de nous en imposer et de nous donner une haute idée de leurs forces.

A 2 heures, l'escadron remonte en selle, s'enveloppe dans ses manteaux pour se préserver de la pluie qui tombe à ce moment à torrents et file vers le nord-ouest, c'est-à-dire dans la direction d'où nous sommes venus. A cette vue, une inquiétude me saisit. Peut-être ces bandits vont-ils attaquer notre quartier général?

Après le départ des cavaliers, deux indigènes nous apportent du petit-lait et de la graisse, par ordre de leur chef disent-ils; en échange, ils ne doivent accepter aucune rémunération. Une tasse de porcelaine que je leur offre, est refusée énergiquement. Plus tard, cependant, nos fournisseurs reviennent chercher le présent que le lama leur a permis de recevoir.

Toute la journée, nous avons la visite de voisins. L'un d'eux est particulièrement importun, examinant et soupesant chaque objet qui lui tombe sous la main. Ayant découvert une boussole, il s'enquiert de son usage. Après l'explication que je lui donne, l'indigène s'écrie d'un air connaisseur :

« Très bien ! très bien ! les Chinois, eux aussi, ont de pareils instruments. »

A plusieurs reprises notre homme s'exclame en me désignant : « Pour sûr, celui-ci n'est point un Bouriate ; » et toujours il revient sur le sujet qui éveille particulièrement la curiosité des Thibétains :



« Pourquoi avez-vous pris un sentier détourné au lieu de la grande route suivie par les pèlerins ? Ne savez-vous pas qu'il pourrait vous en coûter la vie d'avoir cheminé par cette voie ? Tous ceux qui s'avancent vers Lhassa par cette piste sont pendus. »

Pendant cette détention en plein air, toujours une pluie torrentielle mêlée de grêle et de neige ! Le sol est saturé d'eau ; pour préserver l'intérieur de la tente, des travaux de défense contre l'inondation menaçante doivent être entrepris.

Sur l'assurance donnée par le lama thibétain, que nous n'avons à redouter aucun voleur, nous ne montons point de garde pendant la nuit. Le temps n'est pas précisément engageant pour faire les cent pas inutilement. Ce chef nous a proposé, d'ailleurs, quatre sentinelles qui veilleraient à notre sûreté. J'ai décliné cette offre, mais nous n'en sommes pas moins étroitement espionnés par un cercle de trente-sept postes.

Dès l'aube les Thibétains reviennent nous visiter et ne nous lâchent plus d'une semelle. A peine, pendant toute la journée, pourrons-nous demeurer seuls durant une demi-heure. Un indigène qui paraît chargé de surveiller nos pas et démarches est particulièrement crampon.

Je parviens à obtenir des renseignements sur le pays. La localité où nous sommes campés porte le nom de Dchallok. Elle est distante de cinq jours seulement de Lhassa. Le long de la route conduisant à la capitale, sont organisés des relais de poste, et, en deux jours, un courrier peut accomplir le trajet.

Dans la matinée les indigènes ramènent près de la tente nos chevaux et nos mules qu'ils avaient conduits passer la nuit à l'écart, afin de nous enlever nos moyens d'évasion.

De nombreux cavaliers circulent dans la plaine. Toutes les forces indigènes ont été mobilisées à notre intention.

Si je n'ai aucune inquiétude sur notre sort, en revanche je suis très préoccupé de la situation du quartier général. Je redoute que ces bandits aillent attaquer la caravane.



LA CARAVANE ARRÊTÉE SUR LES RIVES DU FLARGOUT TSO ET PARLEMENTANT AVEC LES THIBÉTAINS





8 août. — Pendant la nuit pluie diluvienne. Temps froid et humide, atrocement désagréable.

Toujours des visiteurs importuns. Ils nous apportent des provisions en telle quantité, que nos chiens peuvent faire bombance. Les indigènes nous entourent de prévenances; ils agissent ainsi par ordre du dalaï-lama, disent-ils.

Les autorités de Lhassa sont tenues jour par jour au courant de nos faits et gestes. A tout moment des cavaliers partent dans la direction de la ville sainte. Pour demain, on nous annonce Kamba Bombo, du Naktchou, et Nanso Lama.

Dans la journée arrive l'interprète mongol du bombo du Naktchou, escorté de quatre fonctionnaires et de cavaliers. Il ne parle guère mieux le mongol que moi; c'est un excellent garçon, très rond, se confondant en politesses.

Les Thibétains sont persuadés que notre quartier général est l'avant-garde d'une armée. Cette crainte d'une invasion domine toutes leurs pensées.

« Quelle que soit votre nationalité », ajoute l'interprète, « jamais l'autorisation d'aller à Lhassa ne vous sera accordée. En conséquence vous devrez retourner en arrière. Vous n'avez rien à craindre, le dalaï-lama a donné l'ordre exprès de vous bien traiter. »

Chagdour et moi protestons vigoureusement. Non, jamais le dalaï-lama n'a défendu à des Bouriates, sujets russes, d'aller en pèlerinage à Lhassa. Si Kamba Bombo s'oppose à notre voyage, il pourra lui en coûter la vie. Nous ne voulons, du reste, nous entretenir qu'avec un haut fonctionnaire de Lhassa.

Notre conversation, traduite immédiatement par l'interprète, aux Thibétains, les rend soucieux. Sur la Russie, comme sur les Indes, les indigènes n'ont que des idées très confuses; tout ce que nous leur racontons de la puissance de ces deux grands pays, ne semble produire sur eux aucun effet.

Les Thibétains ont pris en pension nos chevaux et nos mules, et nous ne les voyons plus.

Le lendemain, grand mouvement dans la plaine. Des cavaliers poussent des troupeaux dans le sud-ouest, tandis que des escouades partent vers le Nakktchou et Lhassa. Notre lama, qui ne voit pas les choses en rose, affirme que les indigènes déblayent le terrain, afin de nous attaquer.

A 10 heures l'interprète mongol, suivi de trois indigènes, vient me prévenir de l'arrivée de Kamba Bombo. Ce haut fonctionnaire est campé à plusieurs kilomètres en aval, sur la route de Lhassa. En effet, dans cette direction, au milieu d'autres abris, et d'un grouillement de cavaliers, apparaît une grande tente blanche bordée de bleu. Chreb contemple à la lunette ce va-et-vient et ne peut détacher les yeux de ce spectacle intéressant. Son émotion devient de plus en plus grande.

Au nom de Kamba Bombo, l'interprète nous invite à venir camper auprès de lui, et nous convie à une réception chez ce puissant personnage. En notre honneur on prépare un grand repas; un mouton entier est à rôtir! Chacun de nous sera honoré par la remise d'un *haddik*, un bout de ruban clair que les Mongols et les Thibétains donnent à leurs hôtes de qualité.

Je réponds que nous n'avons pas l'intention de changer de camp. Nous ne connaissons pas Kamba Bombo, nous n'avons jamais entendu parler de lui, nous ne l'avons pas prié de se déranger. S'il désire nous voir, qu'il vienne dans notre tente. Nous ne savons même pas si Kamba Bombo a le haut rang auquel il prétend. C'est peut-être quelque imposteur. Nous sommes de paisibles voyageurs, et nous voulons simplement savoir si la route de Lhassa nous est fermée, oui ou non. Si le passage nous est interdit, nous irons retrouver notre caravane et Kamba Bombo pourra payer cher sa conduite.

Pendant deux heures l'interprète nous prie et nous

supplie de le suivre. Je demeure inébranlable. Nous ne répondrons point à l'invitation de Kamba Bombo. Si le gouverneur ne vient pas nous rendre visite, eh bien ! il ne nous verra pas.

Notre situation n'est pas brillante, et l'avenir demeure très incertain. Le seul point sur lequel nous soyons fixés, c'est que les Thibétains ne nous laisseront pas faire un pas de plus dans la direction de Lhassa. Maintenant, pourquoi tous ces préparatifs militaires ? Lorsqu'on invite des gens à dîner, on ne mobilise pas une armée. Peut-être les indigènes veulent-ils nous attirer dans quelque guet-apens, surtout nous séparer de nos armes qui leur inspirent la plus vive crainte.

Deux longues heures se passent. Enfin un grand mouvement se fait autour de la tente blanche. Une grosse troupe de cavaliers apprête ses armes, monte à cheval et se dirige au galop vers notre camp. Nous préparons fusils et revolvers.

Au milieu de l'escadron le gouverneur trotte sur une mule, entouré d'un brillant état-major. Le cortège comprend en tout soixante-sept hommes.

L'interprète se détache du cortège, et nous annonce Kamba Bombo en personne.

Arrivés à quelques pas de nous, plusieurs cavaliers sautent à bas de leurs chevaux et étendent à terre un tapis sur lequel prend place Kamba Bombo suivi de Nanso Lama, un gros bonnet ecclésiastique du Nakktchou.

J'invite ensuite notre visiteur à entrer dans la tente, et je le fais asseoir à la place d'honneur, sur un sac de maïs.

Mon hôte a fort bon air dans ses vêtements d'apparat. Après échange de politesses, l'interrogatoire commence. Le gouverneur se fait apporter un encrier, une plume et du papier pour transcrire nos réponses. Il doit envoyer à Lhassa un rapport complet.

Notre homme paraît surtout préoccupé de connaître la



position du quartier général et l'effectif de la caravane. Nos personnes semblent l'intéresser assez peu. Il paraît, du reste, savoir à quoi s'en tenir sur mon compte, et trouve superflu de me poser des questions. Chagdour subit, lui, un interrogatoire.

« Je suis Bouriate et sujet russe, » répond fièrement le cosaque, « et j'ai le droit d'aller à Lhassa. Si on nous empêche de remplir nos devoirs religieux, les autorités russes prendront l'affaire en main, et nul doute que les Thibétains n'aient à se repentir de leur attitude actuelle. »

Là-dessus Kamba Bombo rit à gorge déployée comme un homme qui n'a rien à craindre...

« Tu crois m'effrayer, » répond-il. « En cela tu as tort. J'ai reçu des ordres, je les exécute. Vous n'irez pas plus loin dans la direction de Lhassa. Si vous enfrez la défense, vous aurez le cou coupé. »

Et pour donner plus de poids à ses paroles, il fait le geste.

« Peu nous importe qui vous êtes et d'où vous venez ; vous avez pris un chemin détourné, vous retournerez rejoindre votre caravane. »

Chagdour se plaint ensuite du vol de nos chevaux ; Kamba Bombo réplique que le pays où nous avons été victimes de cet attentat est en dehors de sa juridiction.

« Ce pays n'est pas soumis à votre autorité, dites-vous ? Est-ce que par hasard ce serait un territoire russe ? » riposte le cosaque.

De cette réponse pleine de hauteur mon compagnon fut, par la suite, toujours très fier ; il la considérait presque comme un fait d'armes.

Piqué par la répartie de Chagdour, Kamba Bombo devient rouge de colère et réplique sèchement que tout le pays appartient au dalaï-lama.

L'algarade du Bouriate produit un excellent effet. En remplacement des deux chevaux, qui nous ont été volés, Kamba-

Bombo nous en offre deux, dont l'un moyennant paiement. Je repousse la proposition :

« Il nous faut deux montures ou rien. »

Finalement le gouverneur promet deux bêtes.

En terminant le palabre, Kamba Bombo nous annonce que nous pourrons aller rejoindre la caravane quand bon nous semblera, et que lui ne quittera pas Dchallok avant notre départ. Une escorte nous accompagnera jusqu'à la frontière, jusqu'au Sa Tchou Sang Po ; pour nous épargner la peine de veiller sur nos bêtes la nuit, des cavaliers nous suivront jusqu'au quartier général ; du moins le gouverneur me le promet. Des vivres nous seront fournis pendant tout le voyage.

Je propose ensuite à Kamba Bombo d'écrire une lettre au dalaï-lama. Lorsqu'il saura qui nous sommes, nul doute que le souverain ne veuille nous voir. Mon homme refuse. Tous les jours il reçoit de Lhassa des instructions à notre égard, et il ne saurait avoir l'air de donner le moindre conseil au dalaï-lama.

Après cela, nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Le Thibet est, comme on sait, une dépendance nominale de la Chine, et un représentant de l'empereur réside à Lhassa. Par ce haut fonctionnaire, les autorités de la ville interdite connaissent évidemment les événements dont Péking a été récemment le théâtre, et la terrible punition infligée aux Célestes pour le meurtre du baron de Ketteler. Aussi bien, le grand lama a-t-il jugé plus sage de ne pas nous laisser molester.

Pendant l'entrevue, Chreb fait une très drôle de mine. Ébloui par toute cette pompe, il se tient à genoux, la tête inclinée, les yeux hagards fixés à terre. Il ne peut soutenir le regard de Kamba Bombo ; dès que le gouverneur jette un coup d'œil de son côté, notre lama fait un plongeon. Plus

tard, notre interprète nous raconta que Kamba Bombo lui avait sévèrement reproché sa présence parmi nous ; ne savait-il pas que l'accès de Lhasa est interdit aux Européens ? Considéré désormais comme traître et renégat, il n'échapperait pas au châtement suprême, si jamais il remettait les pieds à Lhasa.

... Lorsque Kamba Bombo s'éloigne avec sa brillante escorte, la nuit est venue. Dans l'obscurité, les cavaliers disparaissent ; en même temps s'évanouit mon dernier espoir de visiter la ville interdite.

Les étoiles brillent dans la direction de Lhasa. Pas un souffle de vent ; un grand silence enveloppe la vallée plongée dans les ténèbres. Seulement de temps à autre, un lointain aboiement trouble la paix profonde.





## CHAPITRE XX

### RETOUR AU QUARTIER GÉNÉRAL

*Dernière entrevue avec Kamba Bombo. — Notre escorte. — Pluie et boue. — Un couteau anglais made in Germany. — Seconde traversée du Sa Tchou Sang Po. — Divisions administratives du Thibet. — Départ de l'escorte.*

Chagdour et moi passons gaiement la soirée. Nous n'avons pu arriver à Lhassa, mais nous nous sommes approchés de la ville interdite aussi près que les circonstances nous l'ont permis. Lorsque la retraite est commandée par des obstacles que notre volonté est impuissante à vaincre, on peut l'effectuer la conscience tranquille.

10 août. — J'ai décidé de rallier le plus tôt possible le quartier général. J'ai donc ordonné à nos gardiens de ramener nos bêtes; mais je ne vois paraître ni les chevaux promis, ni les vivres annoncés.

Je pique des deux vers le camp de Kamba Bombo. Dès qu'il me découvre, un groupe de cavaliers arrive à toute vitesse au-devant de moi, et me suit pas à pas. A un kilomètre du camp thibétain, cette escorte, après m'avoir enveloppé, s'arrête, met pied à terre et m'engage à en faire autant.

Un quart d'heure plus tard, Kamba Bombo paraît, toujours suivi de son escadron, et, sur un tapis aussitôt étendu par terre, le gouverneur m'invite à prendre place à ses côtés. Un nouveau palabre commence.

Soudain, mon interlocuteur cligne des yeux d'un air malin, et, en montrant le sud (la direction des Indes), lance le mot *sahib* (1). Il est persuadé que je suis Anglais.

Je n'ai plus aucune chance d'obtenir l'autorisation d'aller à Lhassa, et je ne puis forcer le cordon de troupes qui m'entoure ; donc, jetant le masque, j'annonce à la noble compagnie que je suis, en effet, Européen, mais nullement Anglais. J'habite un pays très loin dans le nord, situé par delà la Russie. Je perds mon temps à donner des explications sur ma nationalité ; Kamba Bombo ne veut pas démordre de son idée. A ses yeux, je suis *sahib* et je resterai pour lui *sahib*.

Je raconte à Kamba Bombo que je suis accompagné de deux cosaques russes et de deux cosaques bouriates que le puissant empereur de Russie a attachés à ma personne ; je lui demande, ensuite, s'il peut croire après cela qu'un Anglais voyage avec des soldats russes. D'ailleurs, ne venons-nous pas du nord alors que les Indes sont situées au sud du Thibet ? Mes nouvelles explications n'obtiennent pas plus de succès que les premières.

« Vous êtes tous des *sahib*, » réplique le bonhomme, « vous avez pu amener avec vous un lama mongol, vous avez pu aussi bien déterminer également un cosaque bouriate à vous suivre. »

Après cette conversation, le gouverneur me présente les deux chevaux dont il veut me faire cadeau, deux rosses étiques. Je fais honte à Kamba Bombo de m'offrir de pareils carcans :

« Comment, vous, un grand seigneur, pouvez-vous avoir l'idée de donner de pareils chevaux à un personnage de mon importance ? »

Mon observation porte ; immédiatement deux autres chevaux gras et vigoureux sont amenés.

Le cortège s'achemine ensuite vers ma tente, où il demeure

(1) Nom que, dans l'Inde, on donne aux Anglais, et, en général, à tous les Européens.



FALAISE DOMINANT A PIC LE TIARGOUT TSO,  
ET SUIVIE PAR LA CARAVANE EN ROUTE VERS LE LADAKH



EURDEK ET LE COSAQUE CHAGDOUR METTANT A PROFIT UNE JOURNEE DE REPOS  
POUR SE LIVRER A LA PÊCHE SUR LE BOGTSANG TSANGPO





quelque temps. J'offre à Kamba Bombo des grappes de raisin sec, qu'il engloutit avec l'avidité d'un cheval qui avale un picotin d'avoine. Sa suite entoure la tente et, sous le clair soleil, forme des groupes pittoresques.

Je montre nos armes au grand chef thibétain. A la vue du revolver et du fusil à magasin, il éprouve une très vive impression. Il a eu tort de rassembler autant de soldats, car toute sa troupe ne nous effraie guère, lui dis-je. Avant qu'un seul de ses hommes ait réussi à charger son fusil, nous aurions eu le temps d'en tuer trente-six pour le moins. Tout effrayé, Kamba Bombo m'assure de ses intentions pacifiques, et me dit que sa mission consiste simplement à défendre l'accès des frontières aux étrangers.

« Alors pourquoi, lorsque vous venez nous voir, êtes-vous toujours accompagné par soixante-sept cavaliers ? Est-ce que vous auriez peur de moi ? »

Le gouverneur jure ses grands dieux que je ne lui inspire aucune appréhension.

« Vous êtes, » dit-il, « un grand sahib, et de Lhassa j'ai reçu l'ordre de vous traiter avec les égards que nous avons pour nos plus hauts dignitaires. »

Il est temps de terminer ces conversations inutiles. Du moment où les Thibétains s'opposent à mon passage, le mieux est de m'en retourner le plus promptement possible au quartier général.

Je fais charger les animaux de bât ; ensuite Kamba Bombo me présente une escorte de trois officiers et de vingt cavaliers chargés de me reconduire au delà de la frontière septentrionale de la province du Nakktchou.

Tant que nous voyagerons en compagnie de ces gardiens, nous n'aurons à nous occuper de rien. Les soldats veilleront sur nos animaux, et nous fourniront tous les vivres dont nous pourrions avoir besoin. En attendant, Kamba Bombo me fait présent de six moutons, de graisse et de laitage.

Après cela, je prends congé de ce haut personnage tout à la fois si aimable et si sévère à mon égard, et qui m'a empêché de réaliser un rêve longtemps caressé.

A quelque distance de notre ancien camp, je me retourne et j'aperçois Kamba Bombo et sa suite occupés à fouiller comme des rats la place que recouvrait notre tente. Les bouts de bougie et de cigarettes qu'ils trouvent, doivent confirmer les Thibétains dans l'idée que nous sommes des Européens.

A mesure que nous avançons, notre escorte s'égrène; finalement elle ne se compose plus que de deux officiers, Solang-Oundu et Anna Tsereng, d'un sous-officier et de quatorze cavaliers armés de sabres, de piques et de fusils. Quelques hommes marchent en avant, d'autres en queue, et de chaque côté une escouade est déployée en flanqueurs; la petite troupe nous enveloppe ainsi complètement et jamais ne nous perd de vue. Six convoyeurs, qui n'appartiennent pas à l'armée, conduisent les bêtes de charge.

Partis à 2 heures de l'après-midi, nous ne faisons aujourd'hui qu'une très courte étape. Bien avant le crépuscule, les Thibétains manifestent le désir de camper; mais c'est moi qui commande maintenant, et je pousse jusqu'aux environs du Tso-Nekk.

Les Thibétains dressent deux grandes tentes noires et la nôtre entre les deux. Une fois le camp établi, les bêtes vont au pâturage sous la garde des convoyeurs, et je vais souper avec les deux officiers. Anna Tsereng est particulièrement aimable et sympathique. Avec sa mine imberbe et sa chevelure flottant dans le dos, il a tout l'air d'une jeune fille.

*11 août.* — Après une nuit pluvieuse, le ciel est encore chargé de nuages. La journée se passe, cependant, sans averse; à plusieurs reprises, soleil absolument brûlant.

Nos gardiens sont très légèrement vêtus : une chemise,



une pelisse en peau de mouton et des bottes composent tout leur costume. Lorsque la température s'élève, ils sortent les bras de leur fourrure et la rejettent en arrière pour la reprendre dès que le ciel se couvre.

Les chevaux indigènes, petits, dodus, couverts de très longs poils, trottaient rapidement ; avec cela très vifs : souvent ils font des écarts, lancent des coups de rein ou s'emballent jusqu'à ce qu'ils se soient débarrassés de leurs charges. Les convoyeurs sont sans cesse occupés à remettre les bagages en ordre.

Un des officiers thibétains a amené avec lui un lévrier à longs poils, dont le cou porte un collier de drap bleu orné de clochettes. J'avais engagé notre compagnon à laisser la bête à ses camarades. Mon conseil ne fut pas écouté et le propriétaire du chien eut bientôt lieu de se repentir de n'avoir point suivi mon avis. En effet, à peine sommes-nous en route que Yollbars se jette sur le lévrier et le met en fort piteux état. Le favori de notre gardien, sort de la lutte pantelant ; un cavalier de l'escorte doit le ramener au camp pour le soustraire à une nouvelle attaque.

Dès lors les Thibétains témoignèrent du plus grand respect pour nos chiens ; jamais par la suite ils n'osèrent plus en approcher, ni ne se hasardèrent à demeurer assis près des tentes qu'une fois nos amis solidement attachés.

Je ne connais rien de plus ennuyeux que de parcourir deux fois le même chemin. Le retour me semble d'autant plus long que j'ai hâte de rallier le quartier général, afin de tenter une nouvelle entreprise à la tête de toute la caravane. Je compte les heures et calcule sans cesse le trajet effectué et la distance à parcourir, sur la carte que j'ai pu établir pendant notre détention.

L'escorte me procure des distractions. Nos surveillants constituent des sujets d'étude très intéressants. Chez des

gens à demi sauvages comme ceux-là, tout est matière à de curieuses observations : leur mode de voyager, les soins qu'ils donnent à leurs chevaux, la manière dont ils obtiennent du feu, leur cuisine, etc. Et quels costumes pittoresques ! Nos compagnons, sauf les officiers, ont l'air de véritables brigands.

A peine sommes-nous ensemble depuis quelques heures que les Thibétains ont déjà pris confiance en nous. Ils causent bruyamment et paraissent beaucoup s'amuser ; pour eux cette expédition est évidemment une partie de plaisir. Chagdour chevauche au milieu d'un groupe de cavaliers avec lesquels il plaisante. Cet excellent garçon s'efforce d'apprendre quelques mots de thibétain, et ses essais excitent l'hilarité générale.

Solang Oundu porte en sautoir une bande d'étoffe garnie de quatre *gavos* (1) en argent, et une ceinture à laquelle sont suspendus un sabre, un briquet, une blague, un couteau, une pipe et divers autres ustensiles qui cliquettent en s'entre-choquant. Parmi ces breloques se trouve une petite pince dont Solang se sert pour arracher les quelques poils qui, de temps à autre, apparaissent sur son menton. Notre nouvel ami est absolument imberbe ; avec sa figure ridée et ratatinée il a l'air d'une vieille femme. Ses cheveux plats, enroulés autour de la tête, sont enveloppés d'un mouchoir rouge, et le tout est recouvert d'un chapeau de feutre orné d'un grand plumet.

Après trois heures de marche les Thibétains nous demandent la permission de faire halte pour boire du thé. Chagdour et le lama voudraient continuer ; dans la pensée d'étudier les mœurs indigènes, je prends, au contraire, le parti de m'arrêter comme le désirent nos surveillants. Nos gardiens nous racontent être partis ce matin, sans avoir pris le temps de

(1) Amulette.

déjeuner. Je les crois sans peine, après avoir été témoin de leur repas.

Avec leurs sabres, les soldats découpent dans le gazon trois grosses mottes de terre sur lesquelles ils installent la marmite destinée au thé. Ils ont emporté de l'argol sec et bientôt la popote est en train. D'un vieux torchon sale, nos gens tirent ensuite des morceaux de viande déjà cuite, et préparent leur *tsamba* avec de la graisse, du beurre, du thé, et de petites tranches de mouton. N'ayant aucun goût pour ce plat, nous nous contentons d'un peu de lait.

En déjeunant, les officiers me racontent qu'ils ont mission de nous accompagner seulement jusqu'à la frontière du Nakktchou, c'est-à-dire aux bords du Gartchou-Sengi. Quelle direction nous prendrons ensuite ? ils n'en ont cure. Nous invitons nos surveillants à nous suivre jusqu'au quartier général ; mais ils n'en ont nulle envie, ils doivent tout simplement exécuter les ordres qu'ils ont reçus. D'ailleurs ces gens paraissent avoir une certaine crainte de la caravane. Donc, à mon très vif regret, nous serons réduits à nos seules forces dans la région où nous avons été attaqués à l'aller. La situation sera d'autant plus désagréable que les nuits sont maintenant sans lune.

Après les pluies diluviennes tombées ces jours-ci, le sol est encore plus détrempé que lors de notre premier passage. A chaque pas les chevaux enfoncent et manquent de s'abattre.

Dans les campements que nous croisons, rarement les habitants se montrent. Notre escorte paraît, du reste, chercher à les éviter et établit toujours le camp à distance des nomades. Les provisions que nous consommons, sont apportées par des cavaliers.

Ce soir, notre garde est renforcée par six hommes.

Le temps est superbe, absolument calme, les étoiles luisent à travers une légère buée.



Le camp est très animé et très gai. Autour de leurs feux, les Thibétains jacassent sans répit.

La localité où nous passons la nuit porte le nom de Seri-Kari.

En route je fais des relèvements pour compléter la carte établie pendant mon voyage d'aller. Sans me soucier de la présence des Thibétains, je consulte à chaque instant la montre et la boussole. Si une scène pittoresque ou un paysage intéressant se présente, j'en prends un cliché avec le vérascope. Lorsque, pour la première fois, ils m'ont vu manier cet instrument, mes gardiens n'ont point été rassurés du tout, croyant que c'était un revolver ou quelque machine infernale. Dès que j'ai réussi à calmer leurs appréhensions, les Thibétains n'élèvent plus la moindre objection à l'emploi de mon appareil.

*12 août.* — Aujourd'hui encore l'étape est courte ; nous marchons seulement pendant quatre heures et demie. L'escorte désire toujours camper très tôt, afin de paresser le plus longtemps possible au bivouac. Boire du thé en bavardant et en fumant sous la tente est la suprême jouissance des indigènes. Comme il importe de ménager nos animaux, je ne fais aucune objection.

Après avoir traversé la grande vallée où, à l'aller, nous avons rencontré la caravane de thé, nous bivouaquons à l'entrée d'un petit vallon appelé Digo, où le pâturage est excellent.

Temps superbe. Le thermomètre monte à  $+ 19^{\circ},1$ . C'est le dernier jour d'été dont nous puissions jouir en paix.

Naturellement, ces nomades s'entendent à installer en un tour de main un camp très confortable. Dès que l'emplacement est choisi, rapidement une escouade de domestiques dresse la tente des officiers. Après quoi, les selles, les harna-

chements et le paquetage sont entassés autour de l'abri, tandis que les fusils sont dressés sur leurs fourchettes pour ne pas être en contact avec la terre humide. Une fois l'équipement et les bagages rangés, on met la popote en train. Dans l'art de faire un feu de bivouac, les Thibétains sont maîtres; très peu de temps après que la marmite est sur le brasier, l'eau bout pour le thé. Alors, à leur grande satisfaction, nos gardiens commencent leur repas, et ils y font honneur. En guise de couteau de table, Anna Tsereng se sert d'un petit canif « made in Germany » qui provient du Ladakh.

Je désirerais vivement acquérir des indigènes différents objets, mais les prix qu'ils en demandent sont exorbitants. D'un sabre, dont le fourreau est plaqué d'argent et orné de turquoises et de coraux, ils veulent 50 *liangs* (environ 210 francs), alors que sa valeur ne dépasse guère 10 *liangs*. Un moulin à prières est évalué à 100 *liangs* (420 francs). A aucun prix les cavaliers d'escorte ne veulent me vendre un fusil et une lance; leurs armes, disent-ils, sont la propriété de l'État.

Le soir nous passons de longues heures en conversation dans la tente des officiers, mais jamais ceux-ci ne consentent à venir chez nous. Ils agissent ainsi probablement d'après les ordres de Kamba Bombo.

13 août. — Nous rencontrons huit soldats qui reviennent du nord avec des chevaux en main. Ils rentrent sans doute d'une reconnaissance. Avant de poursuivre leur route, ils ont un long entretien avec nos officiers.

Nous traversons ensuite le Sa Tchou Sang Po, cette fois sans aucune difficulté. Les Thibétains connaissent les gués, et le volume du fleuve a diminué d'un quart depuis notre passage.

Un peu au delà de la rive droite, nous campons.

Demain, l'escorte prendra congé de nous. Il est, en

somme, très agréable de voyager avec ces gens qui nous nourrissent, et qui remplissent auprès de nous les fonctions de domestiques. Aussi bien j'essaie de décider les Thibétains à nous accompagner plus loin. A mon grand regret je me heurte à un refus.

« Nous avons accompli la mission dont nous étions chargés, » répondent-ils, « et maintenant nous avons l'ordre de nous retirer. »

Aujourd'hui, pour la première fois depuis notre départ, les officiers viennent passer la soirée dans ma tente. Maintenant que nous sommes de l'autre côté de la frontière, ils ne nous considèrent plus comme des prisonniers.

*14 août.* — J'ai dormi treize heures. J'ai voulu prendre un bon acompte. Réduits désormais à nos seules forces, nous serons obligés de monter la garde autour des animaux pendant la nuit ; jusqu'au retour au quartier général, nous ne devons donc plus compter que sur un sommeil entrecoupé.

Les officiers m'offrent de nous accompagner jusqu'au prochain campement thibétain, afin de nous faire donner des vivres. Affaire conclue et nous filons vers la tente de Sampo Singi établi dans le pays de Gony-Gakk, qui serait sous l'autorité d'un certain Dchangdang.

Concernant les divisions politiques et administratives du Thibet, les renseignements que je puis obtenir demeurent très imprécis. Sur ce sujet, les indigènes me paraissent, du reste, ne posséder que des idées confuses ; d'ailleurs les limites du pays, semblent très incertaines. Ainsi, d'après les Thibétains, le Sa Tchou Sang Po formerait la frontière entre les pays du dalaï-lama au sud et l'empire chinois au nord, et le chef Dchangdang serait indépendant des deux pays. Ce fleuve constitue ainsi une limite territoriale ; cela ressort du fait que les Thibétains nous ont escortés seulement jusqu'à





LES PREMIERS NOVADES LIBÉTAIENS RENCONTRÉS PAR LE D<sup>r</sup> SAËN HEDIN SUR LA ROUTE DE THASSA

A gauche du groupe le lama Chreb qui accompagnait l'explorateur.



sa rive nord, et qu'ils ne se sont plus ensuite préoccupés de savoir quel chemin nous prenions. En second lieu, Kamba Bombo avait décliné la responsabilité du vol de chevaux dont nous avons été victimes, le fait s'étant produit sur un territoire situé au nord du Sa Tchour Sang Po.

Sur les autres frontières du Thibet, les indigènes ont des notions très vagues. Ainsi, disent-ils, à l'ouest, leur pays touche au Ladakh ; à l'est, huit jours de voyage les sépareraient de la Chine ; et, pour atteindre la frontière des Indes, (de l'*Hindi*), il ne faudrait pas moins de trois mois !

A l'est, toujours d'après leurs dires, les pays de Tsamour et d'Amdo seraient très peuplés, et la contrée située dans l'ouest, porterait le nom de Namrou.

Des estafettes envoyées aux villages les plus rapprochés du Namrou, rapportent dans la soirée des provisions que nous consommerons pendant le retour.

Les officiers de l'escorte paraissent redouter l'arrivée de la caravane. Fréquemment des éclaireurs partent vers le nord, et, dès leur retour, communiquent leurs observations à leurs chefs. Nos compagnons semblent craindre que la caravane ne les attaque et que nous ne marchions ensuite en force vers Lhassa.

Le 15 août, nous nous séparons de nos gardiens qui sont devenus pour nous presque des amis. Ils voudraient nous retenir un jour, jusqu'à l'arrivée des gens du Namrou, qui nous accompagneraient jusqu'au quartier général et qui, en route, prendraient soin de nos bêtes. Nous préférons partir de suite.

Les officiers nous conseillent de tirer à la première alerte, si la nuit des malandrins s'approchent de notre tente.

Au moment de prendre congé les uns des autres, Solang Oundu m'offre de venir avec nous jusqu'au campement de Sampo Singi.



J'accepte la proposition qui m'est faite, et nous remontons ensemble la vallée.

En chemin nous rencontrons des vedettes qui battent en retraite, après avoir rendu compte de leurs observations à Solang Oundu. Évidemment elles étaient, elles aussi, chargées d'épier l'arrivée de la caravane.

Devant la tente de Sampo Singi, nous nous séparons de nos compagnons pour poursuivre notre route vers le nord-ouest.



## CHAPITRE XXI

### EN RETRAITE VERS LE QUARTIER GÉNÉRAL

*Encore la tourmente. — Fausse alerte. — Formations géologiques de la région. — Une mer de boue rouge. — Rencontre de Sirkine. — Arrivée au quartier général. — Inspection du camp.*

Après tant de jours passés en palabres et en nombreuse compagnie, nous éprouvons une sensation d'isolement lorsque l'escorte nous a quittés. Maintenant le vide complet s'est fait autour de nous. Pas un cavalier, pas un piéton; seulement quelques troupeaux d'yaks et de moutons éparpillés sur les collines.

Avant l'arrivée de la nuit nous installons le camp pour que nos bêtes fatiguées puissent avoir le temps de pacager. La tente est dressée près d'une source au milieu d'une prairie où abonde l'argol.

De gros nuages fauves s'amassent à l'horizon et enveloppent peu à peu les montagnes; le ciel a la même apparence qu'au moment où le simoun va se déchaîner dans le désert.

... La brise se lève; quelques minutes plus tard elle souffle grand frais et bientôt l'ouragan nous arrive. Des averses de grêle crépitent sans répit dans une obscurité de fin de monde.

Les animaux ont été solidement entravés devant la tente.

En dépit de la tourmente, il est nécessaire de monter une garde vigilante. Maintenant que nous sommes au delà des

frontières du Thibet, suivant toute vraisemblance les indigènes ne nous considèrent plus comme des hôtes, mais comme des ennemis dont il peut être bon de se débarrasser.

Le temps est épouvantable. A la grêle succède un véritable déluge. On n'entend plus que le cliquetis de la pluie tombant avec force sur le sol mouillé, et il fait noir comme dans un four.

On ne distingue même pas les animaux entravés à côté de la tente. Impossible de tenir allumé un bout de bougie sous notre abri ; à travers la toile filtre un nuage de poussière d'eau et, à chaque instant, de violentes rafales éteignent le lampion.

Les armes sont chargées et parées, de telle sorte qu'à la première alerte on puisse s'en servir.

Pelotonnée dans sa pelisse, la sentinelle s'assoit sous la douche, puis, de temps à autre, fait les cent pas. Il est long, le quart, dans de pareilles conditions !

A 11 heures, la pluie s'apaise et je vais rendre visite à Chagdour qui est de garde. Assis sur un feutre, au milieu des chevaux et des mules, le cosaque est trempé. Il est inquiet, il croit entendre le bruit de pas, et me prie de prêter l'oreille. En effet, il semble bien qu'un homme avance, il doit être tout près, à côté de la source. Peut-être est-ce un koulane. Je n'en crois rien, pour ma part. Ces animaux ne viennent pas si près des troupeaux. Chagdour arme sa carabine et se tient prêt à tirer...

Tout à coup, de l'ombre, sort une forme vague à quatre pattes. C'est notre chien Malenki qui est allé boire à un ruisseau voisin.

La situation paraissant exempte de dangers, je vais me coucher. Jusqu'à 5 heures du matin je dors comme une souche.

Le lendemain, au lever du soleil, nous partons, suivant une direction à l'est de celle prise à l'aller. Le terrain



est facile ; il y a même une piste très nette à l'ouest du torrent, le Gartchou-Sengi.

Plus loin, nous découvrons la trace d'un cavalier accompagné de deux chiens ; il est passé là tout récemment, depuis la fin de la pluie, comme l'indique la fraîcheur des empreintes. Qu'est-ce que ce cavalier et où va-t-il ? N'appartient-il pas à une bande, et cette bande nous attendrait-elle au passage des montagnes ? Peut-être sommes-nous suivis par des détrousseurs de grand chemin, qui profiteront de la première occasion pour nous attaquer.

Bientôt nous perdons cette piste en prenant une route plus occidentale, afin d'éviter un gros massif de montagnes.

De tous côtés apparaissent des koulanes et des orongos très peu farouches. Ce voisinage est préférable à celui des Thibétains armés jusqu'aux dents.

Après une étape de 34<sup>km</sup>,5, nous campons. Nos bêtes sont littéralement épuisées.

La journée a été belle. Seulement vers midi d'épais nuages sont arrivés du sud ; ils se sont étendus dans l'ouest et se sont condensés sur les reliefs qui occupent cette région. Le soir, de ce côté, les montagnes apparaissent toutes blanches. Dans cette direction il est donc tombé de la neige, mais nous avons été épargnés.

A mesure que nous avançons vers le nord le pays devient plus froid et plus stérile. Dans ce désert, seuls les chasseurs d'yaks et les malandrins s'aventurent.

Une fois le camp installé, c'est le bon moment de la journée ; on peut se reposer, manger, fumer et causer ; mais, dès le crépuscule, il faut ouvrir l'œil.

La nuit est claire et calme. L'horizon est illuminé d'incessants éclairs ; aucun roulement de tonnerre. Un silence impressionnant enveloppe le désert.

17 août. — Dans cette région les rochers et les col-

lines ont une teinte flamboyante due à la prédominance du grès rouge.

Aujourd'hui, parcouru 40 kilomètres en neuf heures. Route à l'est de notre précédent itinéraire. Traversé une crête difficile en certains endroits; sans cesse des montées et des descentes très rapides sur un terrain détrempe dans lequel on enfonce profondément.

Du sommet de ce massif nous dégringolons dans une vallée ouverte vers l'ouest, et enveloppée de rochers souvent à pic. Ne pouvant gravir ces escarpements, nous suivons cette dépression.

Nous ne devons plus être qu'à 70 kilomètres du quartier général.

18 août. — Une rude journée. L'escalade d'une chaîne, dont l'ascension n'a présenté aucune difficulté lors de notre précédent voyage, nous oblige à un pénible effort. De nouveau nous rencontrons un sol très détrempe; pendant des heures nous pataugeons dans des fondrières et dans des marécages.

Toutes les eaux courantes convergent vers un lac salé situé dans l'ouest-sud-ouest.

Plus loin un nouveau relief et, à gauche, un second lac occupant le milieu d'une dépression.

Toujours un terrain qui ne porte pas. Les chevaux avancent, pour ainsi dire, à la nage dans une mer de boue rouge. Nulle part la roche en place, rien qu'une arène saturée d'eau. S'il pleuvait, il serait impossible de se dépêtrer de ces bourbiers.

De 2 à 4 heures de l'après-midi, repos pour faire pacager chevaux et mules.

Le temps est superbe; à l'ombre le thermomètre marque + 19°,6. Bientôt le soleil s'éteint, une averse de grêle arrive et, sans transition, l'hiver succède à l'été.

Après cette halte la marche semble encore plus fatigante.

Quand on est épuisé comme nous le sommes, on ne doit jamais s'arrêter.

Nous gravissions une colline lorsqu'un de nos chiens s'élançe en aboyant furieusement. A-t-il aperçu des hommes ? Immédiatement nous allons à la découverte. Le chien a surpris purement et simplement un ours en train d'avalér une marmotte. A notre vue, l'animal décampe au plus vite poursuivi par nos chiens.

Après cet incident nous campons. Le ciel a très-mauvaise apparence ; il est rouge comme la terre qu'il enveloppe.

Aujourd'hui la sentinelle doit redoubler de vigilance. Nous avons maintenant deux ennemis à surveiller : les Thibétains et les ours.

Une belle nuit laisse une sensation sublime de grandeur et de poésie. Mais nous sentons trop la fatigue pour jouir d'un pareil spectacle. Mes quarts nocturnes au Thibet m'ont même, je dois l'avouer, produit une sensation de corvée qui ne s'effacera pas de sitôt. Littéralement épuisés, nous avons un besoin de sommeil impérieux ; nous désirons ardemment un prompt retour au quartier général de la caravane pour pouvoir dormir tout notre soûl.

Pendant son quart, chacun de nous a ses habitudes. Durant cette veille, tantôt j'écris mes notes, tantôt je demeure assis à la porte de la tente ; puis, de temps à autre, j'exécute une ronde autour du camp. Chagdour, lui, demeure assis au milieu des animaux, enveloppé dans sa pelisse, tandis que le lama fait les cent pas en marmottant des prières.

Quoique nous ne soyons plus qu'à 35 kilomètres du quartier général, il est douteux que nous puissions y arriver demain. Nos bêtes ont déjà dans les jambes 500 kilomètres. En tout cas, nous parviendrons dans une région où les nôtres ont dû faire des reconnaissances et qu'ils surveillent ; nous



pourrons donc désormais nous considérer comme à l'abri de toute attaque.

Le lendemain, au début de l'étape, marche très pénible à travers une immense fondrière. Le versant d'une crête que nous escaladons, n'est qu'une coulée de boue. Mettant pied à terre, nous avançons en sautant d'une touffe de mousse sur un bloc de pierre. Si l'on manque le but, on enfonce jusqu'aux genoux. Chevaux et mules barbotent profondément dans la vase; les pauvres bêtes ont l'air de passer à gué une rivière de boue.

Après une longue marche dans ce pétrin, nous atteignons enfin la grande vallée où nous avons passé la première nuit en quittant le quartier général. La vue de ce paysage connu, relève l'entrain abattu par ces trois semaines de dures fatigues.

Maintenant le sol s'étant raffermi, nous pouvons filer à toute vitesse.

Sur une hauteur, nous nous arrêtons pour contempler l'admirable panorama qui se développe devant nous : une vaste découverte de pays tout bossué de collines et tout découpé de larges vallées, avec, pour fond de tableau, la grandiose chaîne glacée que nous avons franchie, il y a un mois, au prix de difficultés inouïes et de tant de sacrifices.

Pas trace du passage de l'homme, pas la moindre spirale de fumée indiquant un bivouac ! La région est absolument déserte, aucun indice ne révèle la présence d'êtres humains dans le voisinage. Notre quartier général ne doit pourtant pas être loin.

Mes compagnons pressent l'allure dans l'espoir de rejoindre ce soir la caravane; mais nos chevaux fourbus ne peuvent longtemps soutenir un train accéléré. Le mien s'abat et paraît sur le point d'expirer. Il faut donc camper.



LA CARAVANE CAMPÉE SUR LES BORDS D'UN RUISSEAU ENTRE LE NAKSONG ET LA PROVINCE DE BOMBA





Le 20 août, après une nuit calme, nous partons avec l'espoir de rejoindre aujourd'hui même les nôtres.

... Trois coups de feu résonnent dans le grand silence de cette vaste solitude, puis nous voyons un yak grim pant une colline à toute vitesse, et au loin des cavaliers. Sont-ce des chasseurs thibétains ou quelques-uns des nôtres? Vite la jumelle.

... C'est Sirkine et Tourdou Baï. Ils se dirigent ventre à terre de notre côté.

En nous retrouvant sains et saufs, ces dévoués compagnons manifestent une joie touchante. Il étaient persuadés qu'ils ne nous reverraient plus, et que nous payerions de la vie notre audacieuse équipée.

Nous avons eu une véritable chance de rencontrer nos chasseurs. Le camp, en effet, a été installé dans un repli de terrain absolument dissimulé, et il nous eût été très difficile de le retrouver, les dernières pluies ayant effacé toutes les traces.

... Voici bientôt Koutiouk, Eurdek, Khodaï Koullou. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils se mettent à courir et ce sont aussitôt de naïves félicitations dont l'expression m'émeut profondément : « Dieu vous a gardés. Qu'il soit loué! Depuis votre départ nous n'avions plus de père, et maintenant le voici de nouveau parmi nous! » A ma vue, plusieurs caravaniers pleurent de joie.

... Bientôt, je retrouve ma confortable iourte toute reluisante de propreté.

Après avoir vécu pendant un mois comme un véritable sauvage, quelle agréable sensation de bien-être on éprouve à retrouver la civilisation, si je puis m'exprimer ainsi. Ce quartier général représente, en effet, la civilisation, comparé aux installations primitives dont j'ai dû me contenter depuis mon départ. En ce bas monde, tout est relatif.

A peine descendu de cheval, je passe l'inspection du camp. Tout est en ordre parfait. Ce mois de repos a fait

grand bien aux chameaux ; les chevaux seuls sont encore faibles.

Le 2 août, Tchernov est arrivé avec l'arrière-garde, ramenant neuf des chameaux fatigués ; il en a perdu seulement deux ainsi que deux chevaux. Comme toujours, ce soldat modèle s'est acquitté de sa difficile mission avec le plus grand zèle.

Depuis vingt-cinq jours je n'ai jamais touché l'eau et suis sale comme un vrai Thibétain. Aussi bien, une fois mes devoirs de chef d'expédition remplis, je prends un bain chaud dans une grande *baille*. En quelques instants je noircis l'eau ! Après ce nettoyage complet, avec quel plaisir je jette ma défroque mongole pour reprendre mes vêtements européens !

Un bon dîner, puis une délicieuse journée de repos et tous les tracas de la course vers la ville interdite, toutes nos angoisses et toutes nos fatigues sont oubliés.

Le lendemain je fais la grasse matinée. Seulement à midi, la caravane s'ébranle pour aller reprendre le camp qu'elle occupait à mon départ. Comme je l'ai raconté plus haut, par excès de prudence, Sirkine ayant laissé les chronomètres s'arrêter, je suis obligé de retourner sur ce point, afin d'obtenir l'heure du lieu.

Pendant plusieurs jours de suite, pluie et neige ; ce mauvais temps m'empêche d'exécuter la série des observations astronomiques qui eussent été nécessaires.

... Un jour, pendant mon absence, Tcherdon et Tourdou Baï ont surpris des chasseurs thibétains. A la vue de mes gens les indigènes ont pris leurs jambes à leur cou, abandonnant dix-sept bâts et le produit de leur chasse. Naturellement la nouvelle de cet incident a été transmise aux fonctionnaires du dalaï-lama, singulièrement amplifiée et défigurée. A cette surprise nos gardiens de Dchallok faisaient allusion, lorsqu'ils parlaient de l'approche d'une armée européenne.

Pendant mon absence la discipline a été assez bonne ; à partir de mon retour, elle devient très sévère.

Tous nos animaux étaient au pâturage dans une vallée située à plusieurs kilomètres du camp. Une nuit, Tchernov, parti pour faire une ronde et pour s'assurer que, de ce côté, les gardiens veillaient, trouve tout le monde endormi. Le cosaque tire un coup de feu. C'est alors un émoi général. Tchernov, lui la discipline en personne, ne peut maîtriser sa colère en présence de cette incurie, et il applique une vigoureuse correction aux dormeurs. Bien entendu, dès le lendemain, les coupables viennent se plaindre du traitement que leur a infligé Tchernov, mais je n'ai garde d'accueillir leurs doléances.

Des coureurs peuvent venir nous inquiéter, il est donc prudent de redoubler de précautions, surtout de surveiller étroitement notre train d'équipage. En conséquence, toutes les nuits, six musulmans devront à tour de rôle, deux par deux, monter la garde autour des animaux, et le cosaque de service devra s'assurer qu'ils remplissent leur mission. Si une sentinelle est trouvée endormie, elle sera réveillée par une douche sur la tête.

A la suite de la correction qu'ils ont reçue, Mollah Chah et Hamra Koul manifestent de nouveau l'intention de revenir à Tcharkalyk. Une fois que je leur ai représenté la folie d'une pareille entreprise, leur ressentiment s'apaise. De tels incidents ne peuvent être évités dans une caravane aussi nombreuse que la nôtre, et qui compte dans ses rangs des Européens, des musulmans et des Mongols dont les idées sur toutes choses sont en complète divergence.

Tcherdon me servira désormais de cuisinier et d'ordonnance. Chagdour est déchargé de toute fonction jusqu'à nouvel ordre, pour lui permettre de se reposer. Le lama est également exempt de service ; seulement quand nous rencontrerons de nouveaux indigènes, il aura l'occasion de re-



prendre ses fonctions d'interprète actuellement sans objet. Le saint homme demeure toujours triste et absorbé dans de profondes réflexions.

Le vieux Mohammed Tokta, après avoir longtemps traîné, est devenu depuis une semaine très malade; il se plaint constamment de douleurs au cœur. Lui aussi est déclaré exempt de service.

Avec le temps, les petits différends entre mes gens s'apaisent, un excellent esprit anime, en somme, tout le monde, et l'entrain est général. Les cosaques sont particulièrement joyeux. Ils ont réussi à fabriquer une *balailka*, et, en s'accompagnant de cet instrument, d'une flûte thibétaine, d'une cloche et de tambours de leur façon, ils chantent du matin au soir. Le dernier jour que nous passons au camp avant de nous remettre en campagne, les soldats russes improvisent un concert; je n'oserais affirmer que l'exécution des morceaux fut parfaite; quoi qu'il en soit, cet intermède musical obtint le plus grand succès.



## CHAPITRE XXII

### LA CARAVANE EN ROUTE VERS LE SUD

*Toujours la boue. — Un col de 4,855 mètres. — Rencontre de nomades. — Surveillance étroite de la cavalerie thibétaine. — Le Sa Tchou Sang Po. — Arrivée d'une ambassade thibétaine. — Nouveaux palabres.*

Nous allons nous acheminer vers le Ladakh, vers les Indes, mais non point directement. Je veux d'abord m'avancer vers le sud, en suivant une route plus à l'ouest que celle prise dans notre marche vers la ville interdite. Les Thibétains sont maintenant sur leurs gardes. Une véritable mobilisation a été effectuée pour défendre le pays contre l'invasion de notre redoutable armée; très certainement, tôt ou tard, nous nous heurterons à un cordon de troupes. Jusqu'à ce que nous soyons arrêtés par ces soldats, nous avancerons vers le sud; seulement alors nous nous rabattons vers l'ouest, vers la haute vallée de l'Indus.

Le 25 août, la caravane s'ébranle. Un mauvais début. Trois chevaux, tombés subitement malades pendant la nuit, s'affaissent pour ne plus se relever. Avec des animaux plus ou moins épuisés, je dois m'attendre à des pertes fréquentes; peut-être, dans un avenir prochain, serons-nous complètement démontés. Raison de plus, pour que nous entrions de nouveau en contact avec les Thibétains.

Au réveil la neige tombe dru, et lorsque le convoi s'ébranle des torrents de pluie s'abattent sur nous.

Cette journée a été une des plus terribles du voyage. Tout le pays n'est qu'une mer de boue sur laquelle il est impossible de trouver pied.

Après avoir traversé un torrent, nous nous acheminons vers un col peu élevé à travers un terrain détrempe. Chaque pas en avant coûte un effort ; bêtes et gens pataugent à qui mieux mieux. J'ai l'impression que nous allons tous rester englués dans cette fondrière ; j'expédie donc des éclaireurs à la recherche d'une pente plus stable.

... Nous passons un second torrent, puis, avec une extrême lenteur, nous nous dirigeons vers un nouveau col plus élevé que le premier.

Toujours de la boue. Nous avançons à pied, exposés à chaque pas à laisser nos bottes dans la vase.

Les chameaux enfoncent jusqu'au ventre ; parfois même ils ne peuvent se dépêtrer des fondrières. On doit alors les décharger, creuser le sol autour d'eux et leur passer sous le corps des feutres, pour qu'ils puissent prendre un point d'appui et se relever.

Et toujours la pluie. On a l'impression que sous cette averse diluvienne, ces monticules de boue vont glisser et s'ébouler dans la vallée.

De l'autre côté du col, le terrain devient un peu meilleur ; les versants méridionaux des montagnes, se trouvant plus longtemps exposés aux rayons du soleil, sont en général relativement secs.

Nous passons la nuit près d'un torrent. Dans cette localité la caravane a déjà fait un séjour pendant mon absence ; elle y a réuni une grosse provision d'argol qui nous est aujourd'hui très utile.

Le lendemain, temps moins mauvais et sol moins détrempe. La contrée est presque stérile et très pauvre en gibier. Pendant l'étape nous rencontrons seulement un koulane que Sirkine abat d'un coup bien ajusté.

Les formes du terrain nous imposent la route. Dans le



sud-sud-ouest apparaît une zone peu accidentée, je donne donc l'ordre de prendre cette direction.

A 40 kilomètres dans l'ouest, s'élève un petit massif avec des glaciers rudimentaires. Il se prolonge dans le sud par plusieurs sommets neigeux.

Dans une des reconnaissances qu'il avait poussées autour du quartier général, Tchernov avait rencontré des pistes de chameaux près d'une source située à une grande distance dans le sud.

Aujourd'hui nous passons devant ce point d'eau. Le renseignement donné par cet éclaireur est exact. Le sol porte l'empreinte du passage d'une nombreuse troupe de ces animaux. Tourdou Baï assure qu'il n'a jamais conduit ses bêtes jusqu'ici. D'où vient cette caravane et à qui appartient-elle ? Nous ne pûmes jamais le savoir. Peut-être est-ce une troupe de pèlerins, qui avait fait fausse route dans le désert.

Pendant cette étape nous devons avoir croisé l'itinéraire de Bower ; je ne puis toutefois identifier le point où nos deux routes se coupent.

A droite nous apercevons un lac allongé très peu profond, et au sud, une nouvelle chaîne de montagnes.

Le camp est dressé ce soir à la base de ce relief.

... L'automne arrive. Dans la nuit du 27 au 28 août, le thermomètre descend à  $- 5^{\circ},1$  ; pendant le jour, il ne s'élève pas au-dessus de  $+ 7^{\circ},9$ .

Le 28, au moment de partir, on s'aperçoit qu'un homme a disparu, le nommé Kalpet. Hier il s'est plaint de douleurs à la poitrine et a dû demeurer en arrière, racontent les musulmans. Immédiatement deux cavaliers partent à sa recherche, suivis d'une mule. Après plusieurs heures d'absence, les éclaireurs ramènent le pauvre vieux en fort mauvais état ; je le fais installer dans une sorte de litière et nous nous mettons en route.

Encore une étape très fatigante. Le sol est ferme, mais nous avons à escalader toute une série de chaînes.

Le temps, très beau dans la matinée, s'assombrit; et, de temps en temps, tombent des averses de neige.

Deux chameaux qui ne tiennent plus debout doivent être laissés en arrière. Plus tard, après s'être reposés, ils pourront rallier; en tout cas, à partir de maintenant, ils sont incapables de porter, et par suite nous sont inutiles.

Un ordre parfait règne dans la caravane. Le cosaque de service passe la nuit au milieu du pâturage où sont cantonnés les animaux, afin de surveiller leurs gardiens. Pour se tenir éveillés, ceux-ci chantent continuellement.

Ce soir, Chagdour est de garde. Après avoir soupé et joué un instant de la balaïka, il va se poster en sentinelle, tandis que ses camarades écoutent attentivement le récit que le lama leur fait de nos aventures vers la ville interdite. Lorsque je leur annonce que, d'ici à quelques jours, la caravane sera arrêtée dans sa marche par une troupe d'indigènes, tellement nombreuse qu'il sera impossible de leur résister, ces braves soldats ouvrent de grands yeux et me pressent de questions. Cela leur paraît une prédiction absolument extraordinaire.

Le campement se trouve à l'altitude de 5,068 mètres.

Le lendemain, traversé trois cols assez courts mais fort difficiles. Les crêtes sont orientées est-ouest; les vallées sont, au contraire, ouvertes vers le sud.

Une quatrième chaîne se dresse devant nous. Celle-là, heureusement pour nos animaux, nous n'avons pas besoin de la gravir; elle est traversée dans toute son épaisseur par une vallée, et en suivant cette dépression nous arrivons sans grandes difficultés de l'autre côté du relief.

Les traces de bivouacs thibétains sont fréquentes. A chaque instant nous apercevons sur le sol trois pierres rapprochées et noires de fumée, ayant servi à supporter une marmite au-dessus d'un feu; ailleurs des os d'yaks et d'arkharis sont épars.

Un de ces anciens foyers est installé au milieu d'un pa-



CAMPMENT DE LA MISSION SUR LES RIVES DU SOMME SANG PO,  
UN AFFLUENT DU LAKKOR TSO

Au second plan, les yaks fournis par les Tibétains pour le transport des bagages





cage très abondant. Le train d'équipage a besoin de repos et je décide de m'arrêter sur cet alpage.

A notre approche une troupe de cinquante koulanes prend la fuite. Les yaks, les arkharis, les lièvres sont également nombreux dans ces parages.

Une journée de repos très agréable. Le temps est beau et calme; nos bêtes peuvent donc pâturer à satiété.

Autour du camp se trouvent plusieurs vestiges de bivouacs environnés de nombreux excréments de mouton. La contrée est donc visitée non seulement par des chasseurs, mais encore par des pasteurs qui viennent passer ici quelques semaines pendant l'été. Nous devons donc nous attendre à rencontrer prochainement des indigènes.

Au cours d'une reconnaissance qu'ils entreprennent durant cette halte, Chagdour et Tourdou Baï observèrent une ligne de pierres dressées. Quand les pierres font défaut sur le sol, elles sont remplacées par un monticule de mottes de terre, qui ont été évidemment découpées à cet effet dans l'épaisseur du sol. Cet alignement s'étend à perte de vue dans le sud. Les marques sont très rapprochées les unes des autres. Aucune trace de chemin n'est visible aux environs; Chagdour suppose donc que cette ligne constitue une limite territoriale.

Dans la journée les cosaques tuent trois antilopes. Le soir, au moyen de chevilles et de cordes, les chasseurs dressent deux de ces animaux debout sur le sol, dans l'attitude qu'ils ont en galopant. Le lendemain matin, après une nuit glaciale, les corps sont gelés dans la pose que leur ont donnée mes gens, et ressemblent à des animaux empaillés.

*31 août.* — Nous traversons un pays relativement bon. Le sol est résistant, les pâturages plus fréquents et plus abondants, et la température moins froide.

Le lendemain, pour ne pas en perdre l'habitude, ascension d'un col de 4,855 mètres. Au sud de cette nouvelle

chaîne de montagnes s'étend une zone, relativement plate, terminée par une crête située à plusieurs jours de marche.

Au moment de camper, nous apercevons, au loin, des chevaux sur un pacage. Ces animaux paissent en complète liberté sans gardien. Aucune trace d'indigène n'est relevée.

*2 septembre.* — Séjour. Le lama et deux cosaques partis à la découverte, ramènent trois Thibétains et des vivres. Les indigènes, plus morts que vifs, ne me fournissent que de maigres renseignements. Je parviens cependant à savoir que le pays porte le nom de Dchansoung, et que le chef du district, le bombo, réside sur les bords du Selling Tso. S'ils nous vendent des vivres, ajoutent-ils, ce personnage leur fera couper la tête. Chagdour ne s'était pas embarrassé de cette réponse, il avait administré une légère correction à un Thibétain, et cet argument frappant, avait immédiatement convaincu les indigènes. De suite ils avaient offert un mouton et du lait que je leur fais payer.

*3 septembre.* — Étape de 29 kilomètres vers le sud-sud-ouest. Traversé une haute plaine parsemée de flaques d'eau et d'étangs, avec d'excellents pâturages.

De grands troupeaux errent sous la conduite de bergers. Fréquemment nous apercevons des tentes; plus nous avançons, plus elles deviennent nombreuses; sur plusieurs points elles sont groupées et forment presque de petits villages.

En quittant un campement qu'ils sont allés visiter, les cosaques reviennent, suivis par un cheval indigène qui pâturerait en liberté aux environs. Son propriétaire, accompagné d'un acolyte, d'une vieille femme, de deux jeunes filles et d'un gamin, accourt aussitôt pour reprendre son bien. A la vue de tout ce monde à ses trousses, l'animal presse l'allure et vient se joindre à la caravane; il ne veut absolument pas nous quitter et nous sommes obligés d'aider les indigènes à rattraper leur cheval.



Les jeunes Thibétaines ont la chevelure divisée en nombreuses petites tresses pendant dans le dos et sur les épaules, et dont les extrémités sont attachées à une bande d'étoffe rouge ornée de colifichets. A cette bande est suspendu un large ruban couvert de broderies. Les femmes, comme les hommes, portent des pelleteries et des bottes. Les enfants, les joues barbouillées d'un enduit rouge foncé, ont l'air d'avoir la figure recouverte d'une couche de vernis.

Nos chiens s'amuse à poursuivre des yaks domestiques. Ces animaux vont se réfugier au milieu d'un étang ; seules leurs têtes émergent au-dessus de l'eau, et dès que les assaillants approchent à la nage, ils abaissent leurs puissantes cornes. La scène met en gaité toute la caravane.

Dans la matinée, six soldats coiffés de grands chapeaux blancs et armés de fusils, apparaissent subitement comme s'ils sortaient de terre. L'escouade nous suit sur la gauche à grande distance. Plus tard une autre troupe de sept cavaliers, se montre sur la droite. La première bande va alors rejoindre la seconde, en faisant un long détour derrière nous. Après quoi les Thibétains galopent, tantôt sur les flancs de la caravane, tantôt en avant, tantôt en arrière ; dans l'intention évidente de nous effrayer, de temps à autre, ils font mine de prendre des dispositions de combat. Voyant l'inutilité de leur stratagème et nos progrès rapides vers le sud, les cavaliers passent à l'arrière et s'approchent de notre colonne à une distance de quelques centaines de mètres.

Nous arrivons sur les bords d'un puissant cours d'eau, divisé en deux bras par un îlot de sable, le cours inférieur du Sa Tchou Sang Po. Eurdek part de suite à la recherche d'un gué. Dans le premier bras il enfonce jusqu'au cou, dans le second, jusqu'à l'aisselle. Devant l'insuccès de cette tentative, je fais préparer le *Berton* pour sonder la rivière et exécuter diverses observations hydrométriques (1).

(1) Débit du Sa Tchou Sang Po : 68 mètres cubes à la seconde.

La vue du canot frappe d'étonnement les Thibétains.

Nous pourrions faire passer les animaux à la nage et avec l'embarcation transborder les gens et les bagages. Mais l'opération serait longue; de plus, un bain dans cette eau froide, pourrait avoir des conséquences fâcheuses pour la santé des chameaux déjà très affaiblis. Donc, je prends le parti de suivre la rivière jusqu'à son embouchure dans le Selling Tso et de contourner ensuite ce lac par l'ouest.

Le lendemain matin arrive le chef du district escorté de quelques soldats. Si je veux gagner le Ladakh, il est tout prêt à me fournir un guide, des chevaux et des provisions. Si, au contraire, nous voulons nous rendre à Lhasa, il défendra aux indigènes de nous vendre quoi que ce soit et, avec ses soldats, essaiera de nous arrêter. Sous peine de mort, il doit nous empêcher de passer.

Je descends le Sa Tchou Sang Po dans le *Berton* avec Eurdek, tandis que la caravane suit la rive droite de très près. Pour que je puisse rester en communication constante avec mes gens, Tchernov chevauche sur la berge.

En aval du camp, le fleuve passe au pied d'une colline constituée par un conglomérat et par des grès rouges et verts. De ce monticule sur lequel ils sont installés, les Thibétains pourraient nous bombarder de cailloux, lorsque la barque passe à leurs pieds. Heureusement pour nous, ils se bornent à nous saluer d'une bordée de cris sauvages.

Au delà, la roche en place disparaît et le fleuve coule sans inflexion entre deux terrasses hautes de 4 à 5 mètres. En même temps, des deux côtés, le pays devient plat.

A mesure que nous avançons, le Sa Tchou Sang Po s'élargit, partagé en un grand nombre de bras par des îles sablonneuses.

... Plus loin, le fleuve tourne au sud-ouest. A droite, se lève une petite chaîne dont les vallées renferment des tentes et des troupeaux de moutons et d'yaks.

Sur le dernier beau pâturage de la rive droite, nous nous arrêtons pour passer la nuit.

*5 septembre.* — Continuation de la navigation. Nous descendons plusieurs petits rapides.

A une époque antérieure, le Selling Tso a été beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui. Depuis, son affluent s'est creusé un lit à travers ses alluvions anciennes. Les terrasses riveraines atteignent une hauteur de 6<sup>m</sup>,7; en plusieurs endroits, elles présentent un versant presque vertical.

Après avoir décrit un long coude vers le nord-est, le Sa Tchou Sang Po coule au sud, en ligne droite. Dans cette section les terrasses s'élèvent à 8 mètres au-dessus du niveau actuel; plus loin elles deviennent moins saillantes, alors que la largeur du fleuve augmente.

... Le chenal s'agrandit, il atteint bien un diamètre de 500 mètres. Sa profondeur reste constante : 1 mètre. Les terrasses s'abaissent de plus en plus, et ne dépassent guère une hauteur d'un mètre.

... Le fleuve s'évase progressivement et bientôt devant nous, s'étale l'immense nappe bleue du Selling Tso.

Au début le lac est tellement encombré de bancs, que nous sommes contraints à un long détour pour atterrir à la rive nord, où des chevaux nous attendent pour nous conduire au camp.

Toute la journée les éclaireurs thibétains ont tracassé mes gens. Dès que les cosaques entraient dans une tente afin d'acheter des provisions, des cavaliers arrivaient défendre de nous vendre quoi que ce fût. Impatientés, les soldats russes ont annoncé aux Thibétains que, s'ils continuaient leur manège et les empêchaient d'obtenir des vivres, ils leur enverraient une décharge. Les cavaliers indigènes ne se le firent pas dire deux fois et, de la journée, ne reparurent plus. Grâce à l'énergie des cosaques, nous avons tout ce que



nous voulons. Les habitants de trois tentes voisines, nous cèdent un mouton, du beurre, du lait et de la graisse. Lorsqu'ils viennent au camp, je leur fais donner du thé, du pain, du tabac et quelques menus présents. Naturellement ces nomades sont ravis.

Le lendemain, à 9 heures du matin, une troupe de cinquante cavaliers est en vue. A plusieurs kilomètres de nous, elle dresse deux grandes tentes surmontées de chaperons bleus. Quelque gros personnage est évidemment arrivé.

En effet, on vient me demander une entrevue sur terrain neutre entre les deux camps. Je fais immédiatement répondre que le plus haut dignitaire de la bande doit d'abord me rendre visite, et bientôt après arrive le chef de la troupe, escorté de dix hommes. Alors commence la palabre habituelle : demande de nous arrêter pendant quatre jours ; promesse d'envoyer un courrier à Lhasa pour obtenir l'autorisation de poursuivre notre route et finalement menace de nous arrêter.

« Si vous voulez nous empêcher de passer, » répondis-je, « vous devrez tirer sur nous ; mais, nous aussi, nous avons des fusils. »

Là-dessus le bonhomme m'assure qu'il n'a nulle intention de commencer les hostilités. Entre des hommes comme nous, ajoute-t-il, de pareilles menaces ne doivent pas être prononcées.



## CHAPITRE XXIII

### UNE AMBASSADE DU DALAÏ-LAMA

*Le Selling Tso. — Variations de niveau éprouvées par cette nappe d'eau. — Pêche dans une rivière. — Mort de Kalpet. — Arrivée des envoyés du dalaï-lama. — Négociations.*

Le 7 septembre nous nous mettons en marche pour contourner le Selling Tso par l'ouest.

Le bombo ne veut pas me laisser partir sans faire une dernière tentative pour m'arrêter. Ma réponse est brève et énergique : « Nous avons besoin d'aller dans le sud, et nous irons de ce côté. » Le pauvre vieux se retire tout penaud.

A l'extrémité ouest du lac le pâturage est excellent, l'herbe atteint bien une hauteur de 0<sup>m</sup>,30. Aussitôt nous faisons halte pour laisser souffler nos bêtes sur ce magnifique alpage.

La cavalerie thibétaine arrive de suite derrière nous, deselle ses chevaux, dresse ses tentes et allume des feux pour préparer un repas. Nos surveillants croient que nous allons camper ici ; aussi, grande est donc leur déception, lorsqu'ils nous voient filer vers le sud-ouest, laissant le lac sur notre gauche.

... Dans cette région existent quatre *strandlinie* (1) remarquablement nettes, constituées par des graviers. La plus

(1) Mot norvégien passé dans le vocabulaire scientifique pour désigner les anciennes lignes de rivage.

haute s'élève à 50 mètres au-dessus du niveau actuel des eaux. Du sommet de cette terrasse, se découvre un panorama superbe sur la nappe bleue de ce grand lac amer.

L'existence de ces anciennes berges prouve que le Selling Tso est actuellement en voie de diminution très énergique, et que le retrait des eaux se produit par saccades.

Le terrain, tout d'abord assez plat, forme plus loin une saillie inclinée vers le nord-ouest. Dans cette direction un nouveau lac est visible. Ensuite nous arrivons sur le bord d'une dépression semblable à une arène elliptique, et qui renferme également plusieurs étangs d'eau douce. Dans cette enceinte naturelle un troupeau de moutons pâture près d'une tente solitaire.

Au sud de notre route une petite chaîne rocheuse se dresse d'est en ouest, présentant des escarpements hauts de plusieurs centaines de mètres et pour ainsi dire perpendiculaires.

Nous nous dirigeons vers l'extrémité de cette crête, lorsque huit Thibétains se montrent sur un monticule pour observer nos mouvements. Les voyant disparaître quelques instants après, j'ai l'idée que nous nous sommes fourvoyés dans une presqu'île. J'envoie donc en avant deux éclaireurs. Bientôt ils reviennent en confirmant mon hypothèse. Nous sommes sur un large et long promontoire qui dessine, sur le Selling Tso, une très forte saillie vers le sud. Je n'aurai pas perdu mon temps en faisant ce détour ; je pourrai, en effet, exécuter une carte plus complète du lac.

Sur ces entrefaites, Tcherdon déniche dix panses de mouton remplies de graisse, cachées dans une crevasse de rocher, et en prend quatre. Aux environs, est installé un petit campement thibétain ; à côté de ces nomades, nous nous établissons pour la nuit.

Ces indigènes nous font très bon accueil, mais refusent énergiquement de nous vendre quoi que ce soit. Nous leur





LA CARAVANE DÉCIMÉE, APRÈS AVOIR POURSUIVI SA ROUTE ENTRE DEUX  
CRÊTES COLOSSALES, FAIT HALTE AUPRÈS DU BONDCHIN TSO



montrons alors les sacs de graisse trouvés par Tcherdon. et leur demandons le prix. « Trois *tso* (4 fr. 90) la pièce, » nous répondent-ils ; c'est le double de la valeur de cette marchandise, et nous la leur rendons. « Si nous n'étions d'honnêtes gens, nous aurions conservé les dix panses de graisse, sans vous avertir de notre trouvaille, » fait observer le lama à ces nomades. Ils ne paraissent pas comprendre la délicatesse de notre procédé.

Le gros de la cavalerie thibétaine, campé à plusieurs kilomètres, nous fait surveiller étroitement par un groupe de huit hommes qui s'installent à côté de nous. Dans la soirée l' « armée ennemie » manœuvre et tire à la cible.

Toute la journée il est tombé une pluie abondante ; à plusieurs reprises les averses, chassées par un vent d'ouest très frais, sont tellement violentes et tellement drues qu'elles masquent la vue et obligent la caravane à s'arrêter pendant quelque temps.

Kalpet est devenu très souffrant. Durant l'étape il a été nécessaire de l'attacher sur son cheval pour l'empêcher de tomber, et Tchernov a dû chevaucher à côté de lui pour lui prêter assistance. Le lendemain matin notre pauvre malade croit sa dernière heure arrivée et me prie de l'abandonner. Je n'ai garde de déférer à ce désir, et je le fais empaqueter dans un ballot de couvertures sur le dos d'un chameau.

Le lendemain, au moment où la caravane va s'ébranler, le vieux bombo tente encore une fois de me détourner de prendre la route du sud, et m'engage à me diriger vers le Ladakh : « J'irai où je voudrai, et eussiez-vous dix mille hommes vous ne m'effrayeriez pas », lui fais-je répondre.

Interloqué par mon sang-froid, le bonhomme déclare qu'il va se retirer dans son camp situé au nord-ouest, et, de fait, pendant toute la journée nous ne voyons plus nos surveillants. Vers le soir seulement deux éclaireurs se montrent dans le lointain.



Toujours des anciennes lignes de rivage, abandonnées par le lac, d'une netteté admirable.

Sans aucune difficulté nous traversons un grand cours d'eau qui se jette dans le Selling Tso, puis nous installons sur sa rive droite.

Tandis que nous dressons les tentes, deux masses noires en mouvement, apparaissent au nord-ouest et au nord-est. Nos gardiens reviennent ! Le premier groupe comprend cinquante-trois cavaliers ; le second treize, et tous les deux amènent un grand nombre de chevaux de charge. Évidemment la cavalerie thibétaine est allée se ravitailler, afin d'être en état d'entreprendre une longue campagne.

Après avoir gué la rivière, les deux troupes se réunissent, puis chargent ventre à terre, tantôt autour du camp, tantôt même entre nos tentes ; cette démonstration terminée elles vont paisiblement s'établir sur un monticule dominant notre bivouac. Tous les fusils de la bande sont dressés sur leurs fourchettes, dans la direction de notre camp, comme si la nuit les Thibétains avaient l'intention de nous canarder.

Au crépuscule, suivi de Chagdour et du lama, je me rends auprès du bombo. Il m'invite aussitôt à souper ; comme il a refusé de prendre le thé que je lui ai offert, je décline son invitation.

Dans la conversation l'officier thibétain me parle de l'abondance de la rivière en poisson. Aussitôt je saisis la balle au bond et lui annonce que la caravane n'avancera pas demain vers le sud, s'il me prouve la véracité de son dire, en m'apportant un poisson au lever du soleil.

Le lendemain matin, les indigènes me présentent un poisson qui n'est guère plus gros qu'un goujon. Je leur avais prêté un filet, mais ils n'ont pas su s'en servir. Pour s'emparer de ce fretin, les Thibétains ont, depuis l'aube, guetté les mouettes qui pêchent dans la rivière ; dès que l'un de ces oiseaux se fut emparé d'un poisson, à coups de pierres ils l'obligèrent à le lâcher à leur profit.

Les Thibétains ont tenu leur promesse ; à nous de tenir la nôtre. Nous demeurons donc au camp, et dans la matinée nous allons pêcher dans le Yaggiou Rapga (1), tel est le nom du cours d'eau voisin. Après avoir capturé vingt-huit poissons, je laisse mes gens jeter le filet, et avec Eurdek descends en canot la rivière jusqu'à son embouchure.

Les indigènes ne sont pas précisément d'adroits tireurs. Dans la journée ils s'exercent à la cible ; des quatre-vingts concurrents, trois seulement touchent le but placé à 40 mètres. Les cosaques demandent alors à se mesurer avec les Thibétains, mais la proposition n'est pas acceptée : la défaite serait certaine.

Le lendemain, mes gens, partis à la pêche dès la pointe du jour, rapportent une excellente friture pour mon déjeuner.

La matinée est resplendissante, un clair soleil luit dans un ciel pur. A peine la caravane est-elle en marche que des nuages se forment à l'horizon et bientôt crèvent sur nos têtes. Pluie, grêle, vent : toute la lyre !

Ces averses incessantes détrempe le terrain ; pendant de longues heures nous pataugeons dans la glu d'un bourbier.

Une très triste étape. L'état de nos malades s'aggrave et je suis rongé d'inquiétude. Toute la journée les Thibétains nous harcèlent. Sans jamais être rebutés par mes refus, continuellement ils reviennent à la charge pour me supplier de tourner bride.

Traversant la chaîne qui limite au sud la vallée du Yaggiou Rapga, par une porte grandiose ouverte dans son épaisseur, nous nous dirigeons vers le sud-est.

De chaque côté du passage la roche s'élève à pic en falaises pittoresques. A notre approche un aigle royal sort de son aire située au haut de ces escarpements, et plane majestueusement au-dessus de la colonne.

(1) Débit : 34<sup>mc</sup>,6 à la seconde.

Les koulanes et les orongos sont nombreux et peu farouches. Évidemment, ils ne sont pas chassés par les indigènes. Les Thibétains ne recherchent pas les bons morceaux qu'offre la faune de leur pays ; ils ne se soucient nullement, par exemple, du poisson, et le rejettent avec mépris : « Autant vaudrait, » nous disaient-ils, « manger des lézards et des serpents. »

La crête que nous franchissons forme une presque île dans le Selling Tso. Au delà, sur son versant méridional, coule un gros torrent, l'Alla Sang Po.

Ces parages ne renferment que quelques tentes installées sur les bords de la belle nappe bleue du lac.

Dans le sud-ouest, de temps à autre, le rideau de nuages s'écarte, découvrant un entassement confus de hautes montagnes. Sans cesse des averses torrentielles et un temps bouché, si bien que je suis obligé de me guider à la boussole. Avec cela, un terrain atroce, un marais dans lequel, à chaque pas, nous pataugeons profondément.

Les Thibétains ayant pris un autre chemin que nous, afin de sortir de ce bourbier, je donne l'ordre de les suivre. Voyant notre mouvement, les indigènes s'arrêtent immédiatement pour ne pas nous servir de guides. Nous devons alors nous tirer seuls d'affaire.

Nous avançons sur la rive du lac. A notre approche des milliers d'oies sauvages s'enfuient dans un bruyant clapotement d'ailes.

Un instant une éclaircie se produit et je puis reconnaître notre position. Sur la côte est du Selling Tso apparaissent distinctement plusieurs caps que nous avons traversés, il y a quelques jours.

Nous nous disposions à escalader une nouvelle crête peu proéminente, lorsqu'on vient m'annoncer que Kalpet est très mal. J'accours aussitôt ; le pauvre vieux est moribond : il a les lèvres toutes blanches, les yeux vitreux et une soif ardente. De suite je donne l'ordre de camper, et fais ins-



taller sous une tente particulière le malade et un autre de ses camarades, non moins gravement atteint.

Ce soir, le bombo me rend visite. Aussitôt je le prie d'envoyer chercher au campement voisin du lait pour nos malades. La variole règne, paraît-il, dans ces tentes, et pour rien au monde le chef thibétain ne voudrait y laisser pénétrer ses gens. Libre à nous d'y aller si bon nous semble.

Le bombo est accompagné de trois acolytes que nous n'avons pas encore vus, notamment d'un vieux lama très aimable. Les nouveaux venus sont, disent-ils, envoyés expressément par les ambassadeurs auxquels le dalaï-lama a confié la mission d'arrêter notre marche vers Lhasa.

Là-dessus recommence la discussion habituelle. Les fonctionnaires thibétains insistent avec plus de force que jamais, pour me décider à suspendre le mouvement de la caravane. Mon entêtement, affirment-ils, peut déterminer les plus graves malheurs, quelque désir qu'ils aient de les conjurer dans notre intérêt comme dans le leur. L'ambassade partie de Lhasa n'est plus loin, et sera ici dans deux jours.

Je demeure inébranlable. « Il est honteux, » dis-je, « de recevoir comme vous le faites de paisibles étrangers, et de les faire surveiller par des centaines de soldats armés jusqu'aux dents. Est-ce que nous avons amené la guerre et le désordre dans le pays? N'avons-nous pas payé exactement tout ce que nous avons pris? Du reste, de mes intentions futures je ne soufflerai mot avant l'arrivée de l'ambassade. »

Devant mon assurance, mes interlocuteurs demeurent tout penauds.

A 7 heures du soir, survient un grain d'une violence extraordinaire. Une trombe de vent menace d'enlever les tentes; en même temps tombent des averses de grêle tellement abondantes, que les toiles de notre abri semblent devoir être hachées. La tempête arrive juste au moment où les Thibétains regagnent leur camp; ils ont ainsi reçu une seconde douche après celle que je leur ai administrée.

Avant de me coucher je vais visiter les malades. Kalpet dort tranquillement ; Mohammed Tokta se plaint toujours de douleurs au cœur.

*11 septembre.* — Kalpet et Mohammed Tokta sont toujours dans un état inquiétant.

Hier nous avons campé sans avoir pu choisir un emplacement convenable. Le bivouac n'offre aucune ressource pour les animaux, et, à la demande de mes gens, je pars pour le sud, à la recherche d'un terrain favorable où nous puissions demeurer quelques jours.

Kalpet est chargé sur un chameau et nous nous ébranlons.

Avançant dans le sud-est, nous arrivons au sommet d'un col peu élevé. De ce point, la vue embrasse un lac très étendu, entouré de pittoresques mamelons ; une suite d'horizons admirables : c'est le Naksong Tso.

L'eau de ce bassin est douce ; elle est si transparente qu'on distingue au travers des poissons et des plantes palustres.

La falaise escarpée qui forme la côte occidentale de ce nouveau lac, me paraît très difficile. Donc Chagdour et Sirkine partent en reconnaissance. Entre temps arrive une ondée de grêle extrêmement violente. Pour que le pauvre Kalpet ne soit pas mouillé et n'ait pas froid, je le fais immédiatement recouvrir d'un feutre épais.

Sur ces entrefaites, les trois personnages que j'ai vus hier pour la première fois, accourent en jurant leurs grands dieux, que la côte ouest du lac est absolument impraticable. Seulement sur la rive nord existe un sentier conduisant dans l'est.

Ces braves gens pourraient bien nous tendre quelque piège. Les éclaireurs ayant rencontré dans l'ouest un terrain diabolique, je n'ai pas le choix, et je m'achemine à travers les innombrables accidents de la côte septentrionale. Comme nous le reconnûmes plus tard, une piste traverse en droite

ligne les collines riveraines, mais les Thibétains n'eurent garde de nous la montrer.

Toute la journée nous contournons des baies et des caps du Naksong Tso.

Nous faisons certainement bien des pas inutiles, mais je n'ose m'éloigner du lac. Cette marche me permet d'exécuter une carte précise de cette nappe, et tout le temps que nous cheminons ainsi, je jouis de la vue d'un panorama superbe. Jamais auparavant au Thibet, je n'ai contemplé d'aussi beaux paysages. Dans toutes les directions se découvrent des perspectives de baies et de fjords bordés de rochers pittoresques et précédés d'îlots très bas, tout ronds, qui ont l'air de dos de baleine émergeant au-dessus de l'eau.

Dans ces parages, aucune strandlinie. Comme l'eau du lac est douce, il est probable que ce bassin possède un écoulement.

Plusieurs baies dessinent un demi-cercle d'une régularité parfaite, enveloppé d'une grève sur laquelle la vague vient chanter une mélodie amortie.

Après une marche de plusieurs heures, nous tombons inopinément sur des cavaliers thibétains. Au bord du lac, ils ont dressé leurs tentes et prennent tranquillement le thé. Ils nous ont devancés, en suivant un sentier qui contourne les falaises de la rive. Laissant nos surveillants faire la digestion, nous continuons à avancer jusqu'à ce que la côte prenne la direction du sud-est. Les rochers s'écartent alors du bord de l'eau et, sur des grèves formées d'un gravier résistant, les chameaux peuvent marcher plus vite.

Bientôt nous arrivons devant un campement indigène. Encore une fois, en passant par des sentiers détournés, nos surveillants nous ont précédés.

Le terrain offre un emplacement très commode pour le campement; aussi bien, afin de ménager les malades, je donne l'ordre de dresser les tentes. Précaution inutile!

A ce moment le pauvre Kalpet rend le dernier soupir.



Cette mort nous plonge tous dans une profonde tristesse. Le malheureux est une nouvelle victime de ce terrible pays.

Le lendemain a lieu l'inhumation. Je conduis ce brave serviteur à sa dernière demeure, avec le cortège des mahométans. Le *mollah* (prêtre musulman) prononce quelques paroles pour rappeler les vertus du défunt, son honnêteté et son attachement à sa religion.

Les hommes ont hâte de fuir ce camp de la mort, et, une fois la triste cérémonie achevée, ils abattent les tentes pour poursuivre vers le sud-est.

... Du sommet d'un col nous embrassons une vaste étendue de pays peu accidenté, que limite dans le sud une lointaine chaîne de montagnes.

A gauche de notre route apparaît un gros campement indigène, au milieu duquel deux tentes blanches et bleues attirent le regard.

Une fois que nous sommes à hauteur de ce camp, un groupe de cavaliers vient m'annoncer l'arrivée de deux ambassadeurs de Lhassa et me prier de m'arrêter pour que ces personnages puissent m'entretenir. Tout d'abord je refuse, mais devant l'insistance des Thibétains et l'assurance que les fonctionnaires en question m'apportent un message de Lhassa, je me décide à recevoir les envoyés.

Quelques minutes plus tard, débouchent deux bonshommes, tout vêtus de rouge, montés sur des chevaux que quatre hommes tiennent en main. Les envoyés paraissent animés de sentiments amicaux. Ils sont chargés, disent-ils, d'une très importante communication pour moi, et me prient de venir camper auprès d'eux. Après un bout de palabre, j'accède à leur vœu, et les ambassadeurs s'en retournent chez eux.

Le camp est installé, mais les soi-disant envoyés du dalaï-lama ne se pressent point. J'envoie donc le lama les



UNE HALTE SUR LA FRONTIÈRE DU PAYS DE ROUDOR

En arrivant au Tsoiling Iso, la mission y trouva des indigènes qui s'opposèrent à son passage. Le Dr Sven Hedin fut battu et expédia le lama en ambassade auprès du chef de ces montagnards.





informer que je vais repartir s'ils ne se rendent pas immédiatement à ma tente.

La menace a un plein succès. Les personnages thibétains arrivent, escortés de nombreux cavaliers. Je les reçois dans la tente servant à la cuisine, transformée en salon de réception des ambassadeurs, par l'adjonction d'un beau tapis de Khotan. Les envoyés se présentent comme membres du *devachoung* (grand conseil) de Lhassa, chargés en son nom d'arrêter ma marche vers cette ville. Ils sont au courant de la tentative que, il y a un mois, j'ai faite avec deux compagnons, et finalement m'annoncent, comme d'habitude, que je ne ferai pas un pas de plus vers la ville sainte. Sur ce thème la conversation ne dure pas moins de trois heures, avec menace d'employer la force, appel à mes sentiments pacifiques et le reste.

« Nous avons des millions de soldats! » s'écrient les ambassadeurs, « et nous vous empêcherons bien d'avancer! »

En entendant cette forfanterie, je souris; mon air moqueur met en rage les dignes membres du *devachoung*. Ils crient, ils gesticulent, ils ne se possèdent plus. Cette colère tombe bientôt, et les Thibétains finissent par m'offrir tout ce dont j'aurai besoin, si je modifie mon itinéraire.

C'est à cette proposition que je voulais les amener. Du Thibet j'en ai assez, et je désire maintenant parvenir le plus vite possible au Ladakh pour terminer cette pénible expédition et rentrer en Suède.

Mais je ne veux pas céder du premier coup. Les ambassadeurs affirment que, si je passe malgré eux, ils auront la tête coupée. Leurs instructions sont formelles à cet égard et les menacent du châtimeut suprême en cas d'échec de leur mission. Comme je me récrie à cette nouvelle, on me présente une pièce qui doit me convaincre.

Elle est, en effet, fort curieuse et très intéressante, la circulaire expédiée par le *devachoung*, pour annoncer mon

arrivée et enjoindre aux autorités de m'arrêter sous peine de mort. La nouvelle en a été donnée aux Thibétains par les pèlerins mongols passés à Tcharkalyk en mai 1900, et ils ont singulièrement exagéré la force de mon convoi.

Dès leur arrivée au Naktchou les pieux voyageurs avaient donné à Kamba Bombo tous les renseignements qu'ils possédaient sur ma caravane, et celui-ci les avait immédiatement transmis par exprès au devachoung. Ce courrier était arrivé à Lhasa le 19 juillet et, dès le 21, ordre était donné aux gouverneurs des provinces situées au nord et à l'ouest de la capitale, d'apporter la plus vigilante surveillance à la garde des frontières et d'arrêter tout Européen qui se présenterait.

Les deux envoyés qui m'ont été dépêchés sont les gouverneurs des provinces de Namrou et de Naksong. Le vieux se nomme Ladché Tsering et le jeune, Choundouk Tsering.

Ladché Tsering est un homme fort aimable, très gai et très sympathique. Il a, comme on dit, une bien bonne tête. Avec son visage absolument imberbe, sa peau ratatinée, sa chevelure nattée, sa coiffure ornée de boutons, ses boucles d'oreilles, il ressemble à une vieille femme. Un jour je pris la liberté de dire à « Son Excellence » que je lui trouvais l'air d'une beauté sur le retour. Bien que tant soit peu hardie, ma réflexion eut le plus grand succès ; Ladché Tsering, pendant un moment se tordit de rire à en perdre la respiration.

Si l'interdiction de visiter Lhasa me contrarie, je dois reconnaître que les Thibétains ont pris le meilleur moyen d'assurer leur indépendance jusqu'à nouvel ordre. Tant qu'un corps de troupes ne marchera pas contre leur capitale, leur politique d'exclusion des étrangers suffira à la protéger.

« Les Européens, » dis-je aux ambassadeurs, « ont pris et soumis à leur influence les pays voisins du Thibet, au nord, au sud, à l'ouest. La Chine, elle aussi, est entourée

par les étrangers. Seul votre pays est demeuré ce qu'il était jadis.

— *Ré, Ré* (c'est vrai); c'est précisément ce que nous voulons, » répondent les Thibétains. « Nous regrettons que vous ne puissiez aller à Lhasa, mais nous devons obéir aux ordres que nous avons reçus. Il nous aurait été très agréable de vous conduire dans notre capitale et de vous la faire visiter. »

On ne saurait être plus aimable.

Immédiatement je profite de la détente qu'amène cette conversation pour prier les ambassadeurs d'envoyer mon passeport chinois à Lhasa. Nous attendrons ici tous ensemble le résultat de l'examen de cette pièce.

Les deux bonshommes refusent énergiquement. « D'abord, » disent-ils, « les faits qui se passent dans notre pays ne regardent point l'empereur de Chine; en second lieu, cette démarche éveillerait la défiance du devachoung qui croirait que nous prenons vos intérêts; pour le moins, nous risquerions la destitution. »

Dans le document communiqué par ces personnages, Chreb est désigné comme notre guide. Le pauvre lama est donc désormais dans une triste situation. S'il retourne jamais à Lhasa, il peut être certain d'être condamné à mort en punition de sa forfaiture.

« Comment lui, un lama, a-t-il osé conduire un Européen à la ville sainte? Ne connaissait-il pas l'interdiction prononcée? » s'exclament les délégués du devachoung.

J'ai beau protester, assurer que Chreb est parti avec moi sur l'ordre du gouverneur chinois de Kara-Chahr et avec l'autorisation de son chef ecclésiastique, mes explications ne calment pas le courroux des envoyés thibétains. Un moment le lama et les ambassadeurs sont sur le point d'en venir aux mains; pour éviter un pugilat, je n'ai que le temps de mettre en marche la boîte à musique. Immédiatement ses accords harmonieux apaisent la dispute. En tout pays la musique adoucit les mœurs.



Accompagné de Chagdour et du lama, je passe la soirée dans la tente de Ladché Tsering. La conversation roule sur les sujets les plus divers ; un des plus intéressants est une discussion sur la valeur respective de nos armes. Pour joindre la pratique à la théorie, un sabre thibétain est croisé contre celui de Chagdour. L'épreuve tourne à la confusion des ambassadeurs : après avoir reçu quelques coups, le glaive thibétain est transformé en scie.

Le tente de Ladché Tsering est très propre, même élégante. Devant un divan formé de coussins et d'oreillers qui occupe le fond de l'abri, est installée une petite table chargée de thé, de lait, de tsamba préparé à mon intention. A droite se trouve un autel portatif avec des *bourkanes* dorées. Devant ces images sacrées brûlent plusieurs lampes à huile, au-dessus d'une rangée de petites soucoupes remplies d'aliments, offrandes faites aux divinités.

Dès que je hume quelques gouttes de thé, immédiatement un domestique vient remplir complètement ma tasse.

Choundouk Tsering, âgé d'environ 45 ans, est beaucoup moins intelligent que son compère. Il croit m'effrayer en me parlant des millions d'hommes qu'il commande, et avec lesquels il est certain de m'arrêter, si je persiste à me diriger vers Lhassa. Grande est sa confusion, lorsque je lui réponds que tout cela n'est que pure divagation et exagération et que, pour le moment, il ne dispose que de cent vingt soldats. L'effectif des troupes thibétaines augmenta entre temps pendant les négociations ; à la fin elles comptaient environ six cents hommes.



## CHAPITRE XXIV

### LE NAKSONG TSO

*Exploration du Naksong Tso. — Navigation intéressante. — Paysages grandioses. — Découverte d'un fjord. — Nouvel émoi des Thibétains. — Motif de l'interdiction du Thibet aux Européens.*

Le 14 septembre je quitte le camp pour explorer le Nak-song Tso en canot avec Koutiouk. La caravane demeurera un jour au bivouac, puis s'acheminera vers la rive ouest du lac où je la rejoindrai. J'emporte des vivres pour trois jours et des couvertures pour nous protéger contre le froid très vif des nuits.

Le temps est superbe, le thermomètre s'élève dans la journée à  $+ 14^{\circ},2$ , et j'éprouve un véritable plaisir à ne plus être importuné par les Thibétains.

Nous faisons route au S.  $52^{\circ}$ , W, vers un îlot très pittoresque.

La traversée dure plusieurs heures. Vers l'ouest le lac est très étendu. De ce côté se découvrent d'admirables perspectives; c'est plaisir de naviguer dans ce merveilleux décor sous un riant soleil. Avec cela, liberté absolue! Nous n'avons plus les Thibétains sur le dos, nous pressant de questions sur la route que nous allons prendre, sur le point où nous allons camper.

La température de l'air monte à  $+ 14^{\circ},2$ . Le plus grand fond mesuré dans cette région est  $12^m,70$ .

L'îlot rocheux auquel nous abordons a la forme d'une

demi-lune et s'élève de 50 mètres environ au-dessus des eaux. A la pointe ouest une pierre est dressée; très certainement un jalon indiquant quelque piste suivie l'hiver, alors que le lac est gelé.

Sur tout son pourtour, l'île présente des escarpements calcaires. Le sommet du rocher, surmonté de trois pyramides en pierres sèches, commande un énorme panorama sur la partie sud du Naksong Tso; de cet observatoire il m'est possible de relever les contours des parties du lac que je ne puis visiter.

Il y a plusieurs jours, j'avais cru reconnaître que le Naksong Tso s'étendait très loin dans le sud jusqu'au pied des montagnes qui, de ce côté, limitent l'horizon. Aujourd'hui notre îlot semble n'être séparé de la côte méridionale que par un espace de quelques kilomètres. Il n'y a là qu'une apparence trompeuse due à un effet de mirage très intense.

A l'ouest, trois crêtes sauvages paraissent s'élever sur une seconde île de grandes dimensions.

De l'extrémité est de la chaîne méridionale part une longue presqu'île basse. Après avoir doublé son cap extrême, nous gouvernons dans le S. 80° W, route que nous tenons jusqu'à l'approche de la nuit.

A droite la crête sud, pareille à un mur gigantesque, montre un entassement de blocs énormes. De ce côté la profondeur est très faible, les plus grands creux sont de 2 mètres.

Le lac devient de plus en plus étroit, la distance à la côte méridionale ne dépasse guère 2 mètres.

La côte que nous avons à droite, est-ce une île ou une presqu'île? A chaque coup de rame nous nous posons cette question.

... Nous avançons toujours à travers ce golfe mystérieux et jamais nous n'arrivons à son extrémité.

Maintenant la côte tourne au nord-ouest et nous enfilons un étroit chenal entre de hautes montagnes; un paysage su-



perbement grandiose dans la magnificence d'un radieux coucher de soleil.

... Un peu plus loin, sur le bord de l'eau, nous découvrons une hutte solitaire. Une colonne de fumée indique qu'elle est occupée, mais aucun habitant ne paraît ; nous sommes seulement salués par les aboiements d'un chien.

Enveloppés par la paix du soir nous avançons sur les eaux calmes de ce fjord..... Le bruit des aboiements s'éteint, seul le clapotement des rames trouble le silence majestueux de cette merveille ; nous avons l'impression d'entrer dans un temple sublime de la nature.

... Le chenal semble fermé. Mais non, c'est simplement une langue de terre qui bouche le goulet dans presque toute sa largeur. Au delà de ce promontoire le fantastique corridor se prolonge encore.

L'obscurité est presque complète, il est donc nécessaire d'aborder pour préparer le bivouac.

Quoique je sois armé d'un revolver, le voisinage d'indi-gènes n'est pas sans nous causer quelque inquiétude ; mais la position que nous occupons nous rassure bientôt. Nous sommes séparés de la côte où se trouve la hutte par un chenal large de 30 mètres ; donc nulle crainte que nos voisins ne viennent rôder de notre côté ; ils n'ont point de canot, et les Thibétains ne sont même pas des marins d'eau douce.

Autour de notre gîte l'argol sec est très abondant, et bientôt un magnifique feu aux flammes bleues, monte sans bruit dans le calme de cette belle nuit.

Nous bivouaquons sur les bords du lac. Le temps n'est pas précisément chaud. Deux mares voisines de notre gîte sont, le matin, recouvertes de glace ; pendant la journée la température s'élève et atteint  $+ 14^{\circ},4$ , à 1 heure de l'après-midi.

Le lendemain continuation de la navigation. Ce défilé présente une succession de paysages extraordinaires comme jamais encore je n'en ai contemplé.

De temps à autre une saillie de la côte masque la vue ; nous pensons alors être parvenus à l'extrémité du fjord. Lorsque nous arrivons à hauteur de ce promontoire, une nouvelle avenue d'eau s'ouvre devant nous.

La largeur du goulet ne dépasse pas quelques centaines de mètres ; sa profondeur, 3<sup>m</sup>,50.

Grand est notre étonnement d'apercevoir quelques yaks et quelques chevaux derrière un rocher de la rive droite. Au moment où le canot déborde devant ce cap, trois hommes se précipitent sur la rive, puis à grands cris et à coups de pierres, chassent leurs bêtes dans l'intérieur des terres. Toujours à droite, sur le promontoire, deux tentes installées. Un homme, une femme et un gamin nous regardent passer avec les marques du plus profond étonnement. En effet, ces indigènes, séparés du continent par un large fossé, devaient se croire à l'abri de toute visite importune, et voici que nous approchons comme une véritable apparition.

La présence de Thibétains sur cette côte, indique évidemment que la rive orientale du canal appartient à une presqu'île. Donc, d'une minute à l'autre, la route va se trouver fermée. En nous voyant poursuivre vers l'amont, les indigènes sourient : évidemment cela les amuse de nous voir avancer vers le cul-de-sac que forme certainement ce long chenal. L'un d'eux grimpe même sur un rocher pour jouir de notre déconvenue lorsque nous trouverons le passage barré. Continuons toujours ; nous verrons ce dont il retourne.

En attendant, le fjord s'élargit et une nouvelle perspective se découvre.

Sur ces entrefaites la neige commence à tomber. Le grain est court et de nouveau le soleil se montre.

La profondeur augmente rapidement ; la sonde indique 11<sup>m</sup>,68 ! Voyant les rives s'éloigner, nous pensions trouver le grand lac au bout de cette plaine. Au lieu de cela nous apercevons la terre. Nous sommes à l'extrémité du goulet.



LIJ CREUSÉ PAR UN TORRENT, LE RAVOIR SANG PO, DANS DES DÉPÔTS DE CAILLOUX ROULÉS





Nous halons le canot à travers des bancs jusqu'à ce qu'il demeure échoué.

Le point où nous avons abordé est constitué par une vase très molle. Koutiouk s'engage résolûment dans ce borbier et réussit à gagner un monticule commandant une vue étendue. De son observatoire il découvre une rivière débouchant dans une nappe d'eau en relation, lui semble-t-il, avec le Naksong Tso.

... Nous allons essayer de rejoindre le grand lac ; le trajet sera moins long que de revenir en arrière. Nous portons le canot, puis les bagages, à travers la langue de terre, large de 500 mètres, qui sépare le fjord de la grande plaine d'eau ; total : trois heures de travail et pas des plus agréables.

Descendant le torrent, nous arrivons bientôt à son embouchure encombrée de bancs, où des centaines de mouettes sont réunies. De ce côté nous retrouvons un nouveau fjord, beaucoup plus large que celui suivi hier et bordé comme lui, de pittoresques escarpements. Poursuivant notre navigation, nous arrivons à une flèche de sable derrière laquelle bleuit l'horizon du Naksong Tso.

Ainsi, le Naksong Tso a une forme fort curieuse. Très large dans sa partie septentrionale, il se rétrécit vers le sud et devient une sorte de fjord recourbé par suite de l'existence d'une grosse presqu'île sur sa rive ouest. Cette presqu'île ne se trouve rattachée au continent que par un isthme large tout au plus de 500 mètres.

Au nord de la langue de sable la profondeur augmente rapidement, passant de 3 mètres à 22<sup>m</sup>,20.

Dans la soirée, la brise souffle debout et le lac se hérissé de grosses vagues. Quoi qu'il en soit, nous continuons à naviguer, nous dirigeant vers un cap de la côte nord d'où je pourrai distinguer les feux de la caravane.

Ce promontoire est situé droit dans le vent ; ne pouvant l'atteindre, nous installons le bivouac sur le premier emplace-

ment convenable que nous apercevons sur la rive. La brise est toujours très fraîche. Enveloppés comme des marmottes dans nos chaudes fourrures, nous défions le froid et nous nous endormons profondément, bercés par le bruit monotone du ressac. Dans la nuit le thermomètre descend seulement à 2° sous zéro.

Le lendemain matin nous remontons en canot pour rallier les nôtres. Un fort vent d'est soulève sur le lac de grosses vagues qui nous obligent à nous rapprocher de la rive. Bientôt la grêle tombe en telle abondance que le fond du *Berton* est recouvert en quelques instants d'une épaisse couche de glace. Deux heures durant, la tourmente fait rage ; en même temps la côte orientale apparaît dans un rayonnement éblouissant de soleil.

Le mauvais temps nous oblige à relâcher sur un cap. Pendant une éclaircie je gravis un monticule pour m'orienter. Sur la côte nord la caravane chemine, protégée par les cosaques dispersés en flanqueurs et suivie par l'escadron de ses surveillants thibétains.

A droite nous avons maintenant une grande île sur laquelle paissent une vingtaine de chevaux. De cette terre, une longue flèche fait saillie vers un promontoire semblable projeté par le continent ; les deux caps avancent l'un vers l'autre, comme les deux charbons d'une lampe à arc, ne laissant qu'un étroit chenal si peu profond que le canot ne passe qu'en raclant le fond et que les indigènes le traversent à gué. Dans ce passage les mouettes tourbillonnent en vol épais, au-dessus d'un hérissément de vagues désordonnées.

Une heure plus tard, au prix d'une nage épuisante, nous réussissons à rejoindre le camp, où les cosaques me rendent les honneurs militaires devant les Thibétains étonnés.

Lorsque nos surveillants s'aperçurent de mon départ,



grand fut leur émoi. Ladché Tsering s'en vint interroger les cosaques ; ceux-ci répondirent que j'avais gagné la rive méridionale du Naksong Tso pour filer de là vers Lhassa, et qu'ils avaient ordre d'attendre mon retour. A cette nouvelle l'ambassadeur tomba dans un profond abattement. Des patrouilles expédiées aussitôt à ma recherche lui apprirent que je me trouvais sur le lac. Pour éviter toute surprise, défense fut faite aux indigènes de me fournir des vivres. Les envoyés n'en demeurèrent pas moins très inquiets, et ne furent rassurés que lorsqu'ils me surent rentré au camp.

Désormais les Thibétains montèrent autour de nous une garde encore plus vigilante. A mon retour l'effectif de la force armée, chargée de nous barrer la route, ne s'élève pas à moins de cent quatre-vingt-quatorze hommes, et toutes les reconnaissances envoyées pour épier mes mouvements ne sont pas encore rentrées. Nous sommes dix-huit ; cela fait un contre dix, et, si je compte seulement les cosaques, un contre cinquante.

L'interdiction du Thibet aux Européens dérive uniquement de motifs politiques. En effet, le dalaï-lama laisse pénétrer chez lui tous ses voisins, alors même qu'ils appartiennent à des religions différentes (Chinois, Ladakhis, musulmans). Dans l'intérêt de la science, on doit souhaiter que cette situation prenne fin à brève échéance.

Après une soirée magnifique, à 10 heures le ciel se couvre et une tourmente de grêle s'abat sur le camp. Il neige ensuite toute la nuit.

Le lendemain les versants des montagnes tournés vers le nord restent blancs, tandis que les pentes exposées au midi sont promptement dégagées.

Très loin, dans le sud, une superbe montagne conique, cimée de neige, domine l'entassement des crêtes lointaines ; on dirait un volcan éteint.

La caravane s'ébranle pour gagner l'embouchure du Yaggiou Rapga, dans le Selling Tso. De mon côté, après

avoir traversé l'isthme qui sépare le Naksong Tso du Selling Tso, je m'embarque sur ce dernier lac pour gagner le point que j'ai indiqué pour l'établissement du camp ce soir.

Le Naksong Tso est situé à 40 mètres au-dessus de la nappe voisine. Je n'ai pu lui découvrir aucun émissaire superficiel, et il est possible que ses eaux s'écoulent vers le Selling Tso par un canal souterrain. Un étage de terrasses situé sur la côte nord, indique une régression des eaux de cette nappe.

La côte est précédée de bancs très étendus; avant de trouver des fonds suffisants pour le *Berton*, nous devons effectuer dans l'eau un trajet assez long. Dans ces parages la profondeur est très faible (3 mètres au maximum); la cuvette formée par une nappe d'argile d'un gris bleuté ne porte aucune végétation.

... La grosse presqu'île qui, il y a quelques jours, a obligé la caravane à revenir sur ses pas, se prolonge vers l'est, par une série d'écueils.

A gauche, j'aperçois la caravane toujours avec son cortège de Thibétains. A la suite de l'arrivée de renforts l'effectif de l'escorte a aujourd'hui doublé. Un nuage de grêle crève sur le convoi et l'asperge congrûment, tandis que sur le lac j'ai la chance d'échapper à l'averse.

Après avoir doublé la pointe derrière laquelle débouche l'Alla Sang Po, je gouverne droit dans l'ouest vers le pignon de la chaîne qui limite au sud la vallée du Yaggiou Rapga. Sur le soleil couchant ce massif tout noir se détache en silhouette comme à l'emporte-pièce. Lorsque nous atterrissons, l'obscurité est déjà venue. Tous les feux épars au milieu du camp lui donnent l'aspect d'une petite ville éclairée.



## CHAPITRE XXV

### LE TIARGOUT TSO

*En route vers l'ouest. — Campement pittoresque. — Navigation sur le Tiargout Tso. — Tempête de trois jours. — Prisonniers sur une île. — Nouvelle preuve de la régression des eaux. — Départ des ambassadeurs tibétains.*

Dans la journée du 18 septembre nous nous acheminons vers l'ouest et gagnons les bords d'un nouveau lac, le Tiargout Tso.

La route que j'ai choisie pour atteindre le Ladakh ne paraît pas du tout agréer aux Tibétains. Ils veulent d'abord me retenir; ensuite, pendant toute l'étape, ils ne nous lâchent pas d'une semelle, enfin, une fois que le bivouac de ce soir est installé, ils nous enveloppent d'un cordon de sentinelles et de patrouilles. Je ne comprends rien à leur manière d'agir. Peut-être méditent-ils maintenant de nous attaquer. Pour parer à toute éventualité, les gardes du camp redoublent de vigilance cette nuit et notre arsenal est paré pour l'action.

Le camp que nous installons ce soir sur la rive orientale du Tiargout Tso (4,613 mètres), offre toutes les ressources désirables; de plus, il se trouve dans une situation très pittoresque. Vers l'ouest, au milieu d'une mer de rochers baignés par une lumière intense, s'étend un curieux labyrinthe de fjords; plus loin, des îles et des caps marbrent de taches éclatantes la nappe bleue du lac.

Sur la rive le spectacle n'est pas moins intéressant.



Autour de notre campement vingt-cinq tentes thibétaines sont dressées, et de tous côtés flambent des feux entourés de nombreux groupes d'indigènes qui n'ont pu trouver place dans les abris et qui bivouaquent; c'est un mouvement incessant d'hommes et de chevaux. L'effectif de nos gardiens augmente sans cesse; il est actuellement d'environ cinq cents hommes.

Le lendemain, j'annonce aux ambassadeurs ma volonté expresse de prendre, pour me rendre au Ladakh, telle route qu'il me plaira, et leur signifie qu'on devra me fournir tout ce dont je pourrai avoir besoin. Ladché Tsering m'annonce alors que le dalaï-lama met à ma disposition quarante yaks et lui-même me fait cadeau de deux chevaux.

J'avais fixé le 20 septembre comme date de départ définitif pour le Ladakh. Lorsqu'ils connurent cette décision, les envoyés me prièrent de demeurer encore un jour au camp, ils voulaient m'accompagner pendant plusieurs étapes; or le 20 étant une de leurs grandes fêtes religieuses, ce jour-là ils ne pouvaient voyager. J'accepte la proposition, d'autant plus volontiers que ce délai me procure l'occasion d'explorer le Tiargout Tso.

Je fais armer le canot et, accompagné de Khodaï Koullou, j'entame une nouvelle navigation. Elle fut courte. A peine en route, nous sommes assaillis par un ouragan et obligés de regagner le bivouac. Un ressac très violent déferle sur la plage, et si les cosaques ne s'étaient pas mis à l'eau pour saisir l'embarcation et la traîner rapidement à sec, elle eût été brisée.

Le lendemain, tandis que la caravane avec son escorte de Thibétains s'achemine vers l'ouest, je m'embarque de nouveau pour traverser le lac dans toute sa longueur.

Cette navigation fut encore moins heureuse que la première. Toute la journée nous sommes bloqués sur un îlot par une nouvelle tempête.

L'îlot sur lequel nous nous sommes réfugiés, composé de deux mamelons rocheux unis par un isthme bas large seulement de 300 mètres, a la forme d'une selle.

Sur la côte ouest, le lac déferle en vagues énormes et brise en longues fusées d'écume. Longtemps je m'amuse à contempler le spectacle, monotone mais toujours amusant, de la tempête. Dans ce contre-temps, nous avons encore la chance de ne pas être aspergés par des torrents de pluie. Le soleil est radieux et le ciel d'un bleu éblouissant; une magnifique journée d'été.

Après avoir pris connaissance de notre prison, nous installons le bivouac. Sur le rocher, des couvertures sont étendues en guise de lit; à côté, le canot tiré au sec nous protégera du vent, et un feutre suspendu sur les rames, au-dessus de l'abri, nous préservera de l'ardeur du soleil. Heureusement j'ai eu la précaution de prendre des livres, et je m'absorbe bientôt dans la lecture, tandis que Koutioug ronfle à poings fermés.

Après un bon somme, mon compagnon va examiner le temps à la pointe ouest de notre île. Le vent souffle toujours avec la même force. Attendons le coucher du soleil...

Le soir arrive, l'accalmie ne se produit pas. Dans notre marche vers le sud, les Thibétains nous ont arrêtés; maintenant que nous nous dirigeons dans l'ouest, la tempête nous empêche d'avancer. Tandis que je cheminais dans la bruyante compagnie de nos nombreux surveillants, je ne désirais rien tant que de jouir de la paix, de la solitude au milieu de la nature; aujourd'hui que ce vœu se trouve réalisé, et que je suis seul sur un îlot perdu au milieu d'un lac pittoresque, je regrette la société des Thibétains. On n'est jamais content de son sort.

Peut-être demain, avant le lever du soleil, y aura-t-il quelques heures de calme et pourrons-nous faire bonne traversée. Aussi bien le 22, dès 4 heures du matin nous sommes debout. Hélas! le sort nous est contraire. Le vent, encore

plus violent qu'hier, prolonge notre détention pendant une seconde journée.

Vers 7 heures du soir, enfin, la brise mollit, et bientôt c'est le calme plat; de suite nous appareillons pour gagner un autre îlot situé dans l'ouest, où nous passons la nuit.

Le lendemain matin, de nouveau la tempête fait rage; encore une fois nous voici prisonniers !

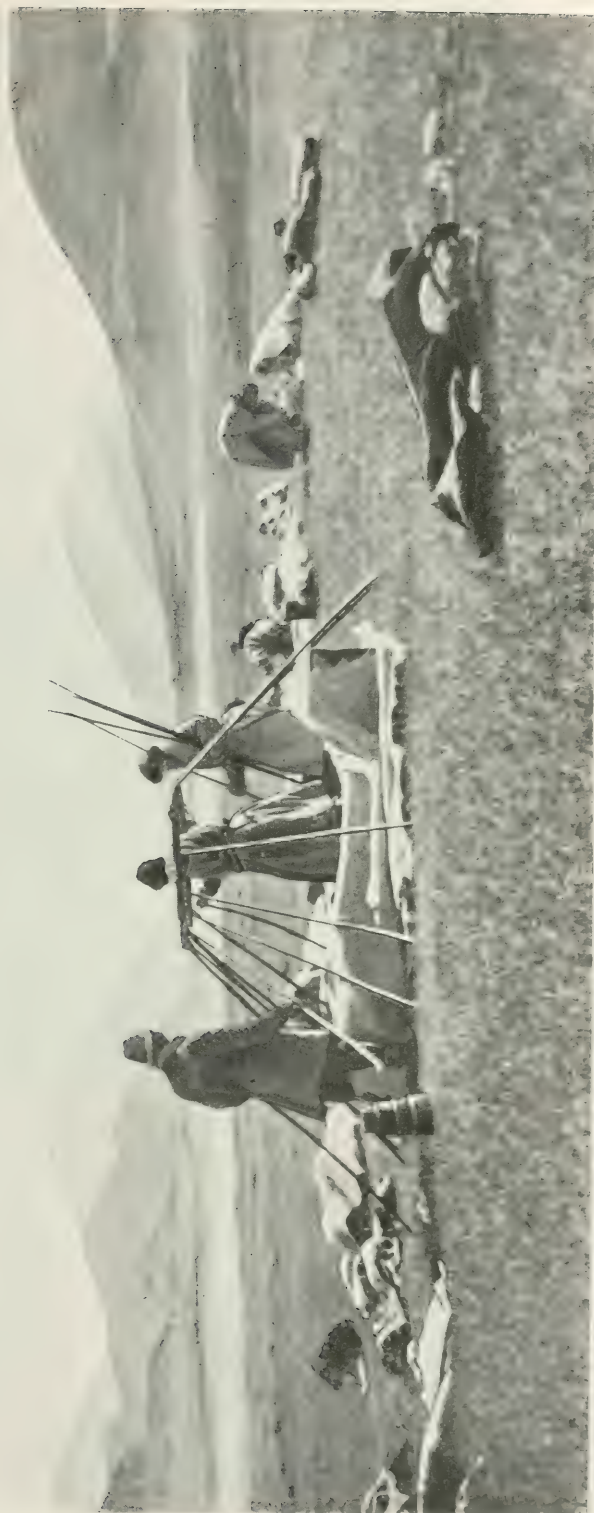
Vers midi le vent tombe, mais dans l'ouest l'horizon est très chargé. Une nouvelle tourmente menace. Elle passe, et, vers 3 heures, nous appareillons. Nous nageons ferme, mais avant d'avoir pu atteindre un abri, un grain très violent fond sur nous, soulevant des vagues monstrueuses. Le lac est comme en ébullition. Notre pauvre bachot qui n'est pas précisément très marin, embarque de droite et de gauche; il est à moitié rempli; encore quelques embardées et il coulera à pic. Nous prenons nos ceintures de sauvetage, et nous tenons parés en vue du naufrage imminent. Enfin, après une dernière lutte désespérée, nous parvenons à atterrir. Il était temps.

La situation n'est pas précisément gaie; en fait de vivres, nous n'avons plus que quelques croûtes et, dans une obscurité profonde, à la tempête a succédé une pluie diluvienne. Abrisés sous notre canot retourné, nous passons une nuit fort désagréable.

Dès le lendemain matin nous repartons pour rallier le camp. Cette nouvelle journée de navigation est encore plus malheureuse que les précédentes : un coup de vent nous jette à la côte et nous prenons un bain complet. Littéralement affamé je partais pour aller mendier un peu de lait à une tente thibétaine en vue, lorsque arrivent Tcherdon et Eurdek qui nous cherchent depuis deux jours.

De mes nombreuses navigations en Asie centrale, cette traversée du Tiargout Tso a été la plus mouvementée et en même temps une des plus intéressantes. La cuvette de ce lac est une des plus déprimées que j'aie rencontrées au Thibet; sa profondeur maxima est de 48 mètres.





ÉTABLISSEMENT DU CAMP SUR LES BORDS DU TSO NGOMBO

Le montage de la route mongole servait d'abri au P<sup>r</sup> Sven Hedén.



L'exploration des lacs thibétains m'a fourni de très intéressants renseignements sur l'hydrographie de cette région. Si ces nappes subissaient une élévation de niveau d'une cinquantaine de mètres, elles engendreraient un réseau très développé de fjords, semblable à celui qui découpe les côtes de la Norvège et de l'Écosse. Il est vraisemblable que ce pays a été soumis à une période glaciaire, mais on n'y trouve aucune strie, aucune moraine, aucun bloc erratique, en un mot, aucune trace d'une ancienne extension de glaciers. Les roches de cette région, soumises à une érosion superficielle très active, se résolvent en arène; par suite n'ont pu garder le faciès caractéristique de cette phase de l'histoire du globe.

A l'ouest du Tiargout Tso, la vallée du Yaggiou Rapga, renferme un autre lac, l'Addan Tso, le plus élevé de la région.

Cette absence prolongée a vivement inquiété mon monde. Ne me voyant pas reparaitre, les cosaques m'ont cru perdu et, de tous côtés, ont dirigé d'actives reconnaissances. A mon retour les Thibétains partagent l'allégresse générale et Ladché Tsering me reçoit avec les marques de la plus vive satisfaction. Le bonhomme croyait, sans doute, que je lui avais faussé compagnie et que j'étais subrepticement parti pour Lhasa.

Le 25 septembre, je prends congé des deux ambassadeurs. La séparation est très cordiale. Sur l'ordre du dalaï-lama, les animaux, les vivres, les guides dont j'aurai besoin me seront fournis, m'assurent ces hauts fonctionnaires. Je les prie de remercier, en mon nom, le souverain du Thibet; je les charge, en outre, d'avertir les officiers de l'escorte qui m'accompagnera, de ne jamais prendre un ton de commandement. Je suivrai la route qu'il me plaira et, chaque matin, les chefs du détachement indigène devront me demander mes ordres. S'il en est autrement, je ferai saisir quelques-uns de nos surveillants, les enfermerai dans mes



caisses et les emporterai avec moi. L'escorte, composée de vingt-deux hommes, est commandée par un officier du nom de Djamdou Tsering. Mes relations avec lui furent bientôt très cordiales, et, pendant le cours du voyage, nous devînmes les meilleurs amis du monde.

Suivant une vallée longitudinale, large de 30 kilomètres et bordée de hautes montagnes, nous allons camper sur un passage que les Thibétains nomment Chaloung. Un lac en vue dans l'ouest, disent-ils, serait le Diaggtsé Tso, et un fleuve qu'il reçoit à l'ouest, le Bogtsang Tsangpo. Comme ce nom se trouve déjà sur la carte de Littledale, je suppose que les autres dénominations qui m'ont été données par les indigènes sont exactes. Je dois ajouter à ce propos que je n'ai pu retrouver qu'un très petit nombre des noms indiqués par cet explorateur.



## CHAPITRE XXVI

### VERS LE LADAKH

*Le Bogtsang Tsangpo et le Diagtsé Tso. — Nouvelle preuve du retrait des eaux. — Un faux volcan. — Une excursion dans le sud. — Départ des ambassadeurs.*

Après avoir traversé, le 26 septembre le Bogtsang Tsangpo, près de son embouchure dans le Diagtsé Tso, nous demeurons un jour sur un magnifique pâturage situé autour de ce lac. Il importe de ménager les animaux, si je ne veux pas arriver au Ladakh avec une caravane complètement démontée. Les chameaux, encore au nombre de vingt-deux, sont tous très fatigués et les chevaux ne sont pas en meilleur état.

Le pays est maintenant moins peuplé. Hier, sur un parcours de 27 kilomètres, nous avons rencontré trente-deux tentes renfermant environ 150 habitants, aujourd'hui sur une distance à peu près égale, nous avons vu seulement seize tentes. Autour de ces campements vaguent d'énormes troupeaux de moutons.

Le gibier est extrêmement abondant. Koulanes, antilopes, lièvres, perdrix, oies sauvages, se lèvent à chaque instant; les chasseurs peuvent donc nous procurer une copieuse provision de viande fraîche.

Le Diagtsé Tso, beaucoup moins étendu que les lacs situés plus à l'est, est très salé. Ce bassin est également en

voie de diminution. Sur un point on observe un étagement de sept anciennes plages.

Plus loin, la caravane suit les bords du Bogtsang Tsangpo.

Le temps est superbe, pas un nuage au ciel et un clair soleil. Dans la nuit, la température descend à  $-8^{\circ}$ .

Après trois étapes, un jour de repos pour laisser pacager les bêtes. Pendant cette halte, les hommes occupent leurs loisirs à la pêche. Chagdour est particulièrement heureux ; il ne capture pas moins de dix-huit poissons et entre temps abat une antilope. Le lama, lui, s'absorbe dans la lecture des livres sacrés.

En ce point le débit du Bogtsang Tsangpo, est de  $5^{\text{m}^3}$ ,3 à la seconde.

*2 octobre.* — Pendant la nuit  $-11^{\circ}$ . L'hiver approche à grands pas ; donc hâtons-nous d'atteindre le Ladakh.

Route à l'ouest-sud-ouest, sur la rive droite du Bogtsang Tsangpo. Dans ces parages, cette rivière est large seulement de 6 mètres. Dès que le camp est installé, les pêcheurs prennent leurs gaules. Ces jours-ci nous nous sommes nourris presque exclusivement de poisson.

*3 octobre.* — Nous laissons la rivière en arrière sur notre gauche. J'aurais désiré prendre une route plus méridionale ; mais, de ce côté, le terrain est beaucoup trop accidenté pour nos chameaux fatigués.

Du bivouac, est visible la montagne que Littledale appelle le volcan Tongo. Les indigènes qui m'accompagnent, lui donnent le nom d'Erenak-Tchimno.

Si, d'en bas, cette cime a bien la forme d'un cône volcanique, d'un col que nous avons franchi dans la journée, sa physionomie est toute différente ; comme tous les massifs de cette région, elle envoie, vers l'ouest, un long contrefort invisible de la vallée.

Tandis que la caravane poursuit sa marche, avec Tcher-







nov et le lama, j'escalade l'Erenak-Tchimno, afin d'élucider la question de son origine.

Sa base est constituée par des conglomérats. Plus haut, la rapidité de la pente nous oblige à abandonner les chevaux et à continuer l'ascension à pied. Sur plusieurs points la roche en place apparaît (du granite, des schistes cristallins, et du porphyre), entourée de monceaux d'éboulis appartenant à diverses roches. Cette montagne n'est donc point un volcan; elle constitue simplement un massif appartenant à un système de chaînes parallèles. Du point culminant, le regard embrasse un hérissément confus de pics et d'arêtes fantastiques. Tout près, dans le nord, se dressent plusieurs crêtes surmontées d'aiguilles et de pitons ressemblant à des murs de forteresse crénelés.

La face orientale d'un de ces remparts est percée d'une grotte ronde, divisée en deux chambres par une murette de pierres sèches s'élevant à mi-hauteur. L'entrée est haute de 3 mètres. L'épaisse couche de suie qui noircit le plafond indique que cet abri a servi d'habitation pendant une longue période. Le sol est couvert d'excréments de moutons. Plusieurs pierres plates portent gravée la formule traditionnelle : *On mane padmé houm*. Peut-être cette grotte a-t-elle été occupée par quelque ermite venu pour prier en paix dans le désert des montagnes.

Sur la face nord de l'Erenak-Tchimno, nous découvrons un superbe obo, le plus grand que j'aie observé au Thibet.

Après cette ascension, nous passons un col de 5,014 mètres. Sur l'autre versant les Thibétains ont établi leur bivouac. Nous nous installons en un point qui porte le nom de Tiou-ring. Mollah Chah, qui a fait partie de la caravane Little-dale, reconnaît avoir campé avec cet explorateur dans cette localité. Un fer d'âne, trouvé sur le sol, est, peut-être, une épave de l'expédition anglaise.

5 octobre. — Une des plus rudes étapes de tout le voyage.



Dans la nuit le thermomètre est tombé à  $-13^{\circ},7$ . Lorsque je me réveille, le poêle de ma iourte ronfle, et me procure une douce sensation de chaleur. De cet abri confortable, combien il est désagréable de sortir dans le froid et de chevaucher ensuite avec un vent glacial dans le nez !

Le soleil, quoique brillant, est impuissant à élever la température ; toute la journée nous grelottons. Pour essayer de se réchauffer, les Thibétains et les caravaniers cheminent à pied, seul je reste en selle ; lorsque mes doigts engourdis ne peuvent plus tenir le carnet sur lequel je relève l'itinéraire, je fais halte derrière un monticule et fume une pipe pour me réchauffer. Aussitôt que je repars, je suis transi. Si l'automne est aussi froid, combien terrible doit être l'hiver !

Les animaux du convoi tombent les uns après les autres. Dès le début de la marche, un chameau s'affaisse. Après que les hommes sont parvenus à le remettre sur pied, il fait encore quelques pas, puis s'abat de nouveau. La pauvre bête n'a plus que les os et la peau ; elle mange avidement le foin qui rembourrait son bât désormais inutile.

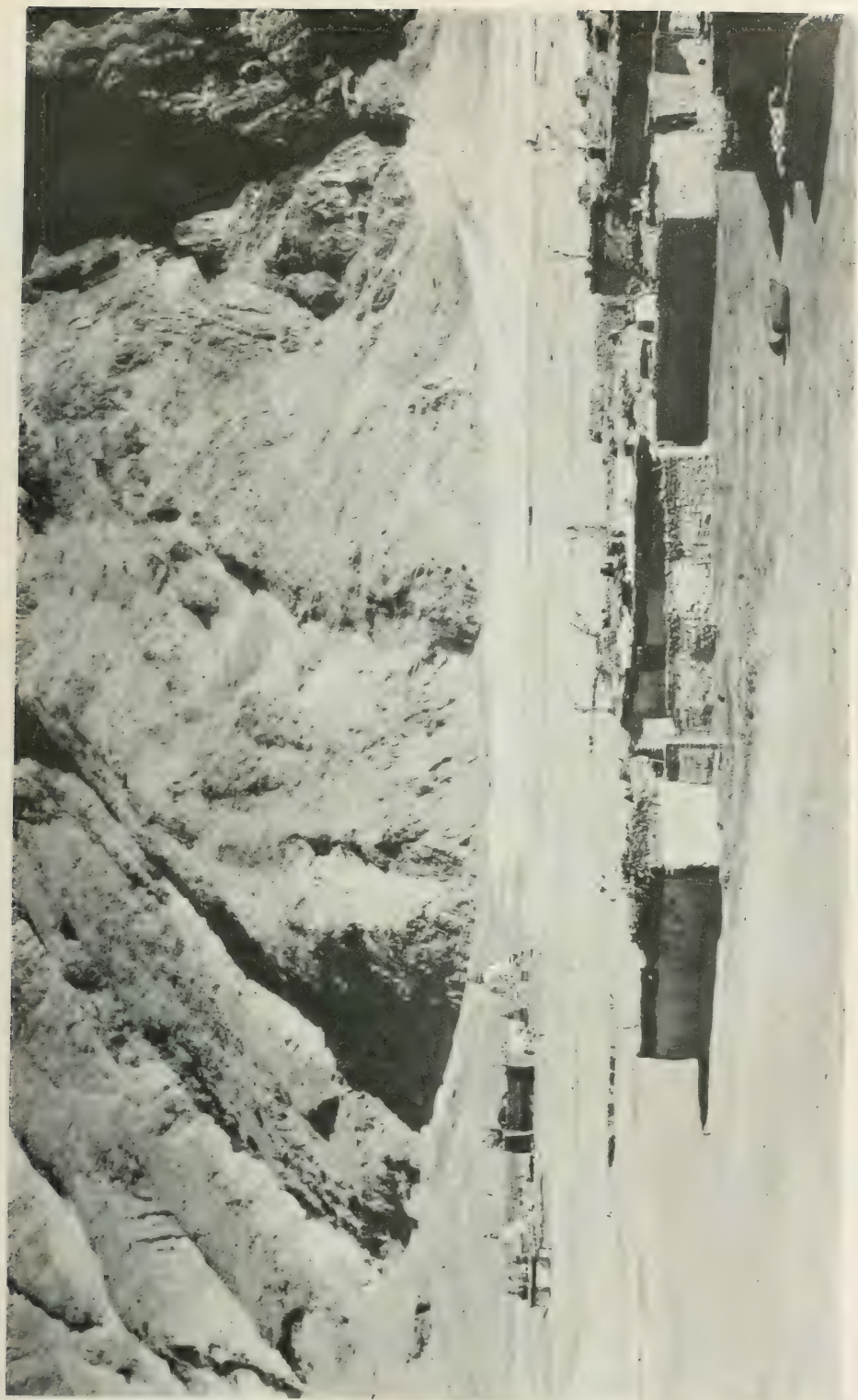
Plus loin, deux autres chameaux commencent à traîner la jambe et quelques chevaux s'arrêtent épuisés.

Les hommes ne sont pas en meilleur état que les bêtes du convoi. Hamra Koul et Mohammed Tokta sont malades ; Almas est presque aveugle ; Khodaï Koullou a été cruellement « mordu » par la gelée. Bientôt la moitié de mon effectif sera indisponible.

Je fais appeler Djamdou Tsering et le prie de me procurer rapidement les yaks promis au nom du dalaï-lama.

Nous campons auprès d'une grosse rivière, en un point appelé Setcha par les Thibétains (5.048 mètres). Trois caravaniers, trois chameaux et deux chevaux sont demeurés en arrière. Les hommes restés auprès de ces traîneurs ne rallient qu'à une heure avancée dans la soirée. Un seul chameau peut être sauvé. La caravane fond à vue d'œil.

Dans la nuit —  $14^{\circ},9$ .



LE VILLAGE ET LE TEMPLE DE NOÛR, DANS LA VALLÉE DE TSANGAR





Le lendemain étape très courte ; nous gagnons un pâturage moins maigre que celui sur lequel nous nous sommes arrêtés hier, afin de préparer le paquetage des yaks dont l'arrivée est annoncée. Les charges doivent être modifiées, ces bovins ne pouvant recevoir un poids aussi lourd que les chameaux.

La nuit suivante — 17°,9.

Dix-huit yaks arrivent. Ils porteront presque tous les bagages ; la plupart de nos animaux pourront donc se reposer.

Le 7 octobre, avec Tchernov, le lama, Li Loye et Koutiouk, cinq chevaux et quatre mules, je pars en excursion dans le sud.

Pendant mon absence, Chagdour aura le commandement du convoi ; il s'arrêtera sur le premier bon pâturage qu'il trouvera et nous attendra.

Au moment de me mettre en route, les Thibétains arrivent comme des furieux, saisissent nos chevaux par la bride et déclarent qu'à aucun prix nous ne devons aller dans le sud ; s'ils nous laissent prendre cette direction, ils seront punis de mort. Je leur fais dire par le lama de lâcher immédiatement nos bêtes, sans quoi nous allons prendre nos revolvers. Aussitôt nos gardiens se retirent pour nous accompagner ensuite pendant quelque temps à pied. Le pays situé au sud ne renferme, disent-ils, ni pâturage, ni piste. Nous ne leur répondons même pas, ce que voyant, ils se décident à nous laisser poursuivre notre route.

Traversant un col situé sur la chaîne la plus voisine, nous atteignons la vallée supérieure du Tiouring. Sur le sommet de ce seuil, nous rencontrons douze Thibétains commandés par Tsering Dachi ; Djamdou Tsering est resté à surveiller la caravane.

Tsering Dachi nous montre dans le nord-ouest un col, le seul praticable, assure-t-il ; sans me préoccuper de ces affir-

mations, je poursuis vers le haut de la vallée du Tiouring.

Le soir, au moment où nous allons camper, Djamdou Tsering arrive en personne, avec de nouveaux cavaliers ; il vient me prier de retourner auprès de la caravane. Devant l'inutilité de ses prières, il m'annonce que ses soldats ont dû enlever nos bagages de dessus les yaks qui me sont fournis par le dalaï-lama. C'est un pur mensonge. Si l'escorte avait osé employer la violence, Chagdour m'aurait déjà envoyé un courrier.

Les Thibétains passent la nuit, sans tente, à grelotter autour des feux de bivouac.

Le lendemain matin je continue à remonter la vallée vers le sud. Djamdou Tsering m'annonce alors qu'il va rejoindre la caravane et faire retirer les yaks. Du moment où je ne veux pas suivre ses instructions, il ne doit pas me prêter assistance. « Très bien, » lui répondis-je, « mais prenez garde aux cosaques ! » Et le pauvre homme tombe dans un profond abattement.

De tous côtés, des cavaliers et des soldats sortent de terre. Une nouvelle mobilisation a été ordonnée.

Dans la partie supérieure de la vallée, nous rencontrons plusieurs tentes. Les habitants s'approchent-ils de notre groupe, immédiatement un soldat fait un geste et tous disparaissent du premier coup. Quelle merveilleuse discipline existe parmi ce peuple à demi sauvage et combien profond est son respect de l'autorité ! A n'importe quel prix nous n'aurions pu déterminer un indigène à nous indiquer la route vers le sud.

Sur les bords du Dyandin Tso, qui constitue la source du Tiouring, le bivouac est établi. Le lac est couvert de glace, mais cette croûte est bientôt disloquée par un coup de vent.

Le lendemain matin, 9 octobre, le bassin est de nouveau entièrement pris. La nuit a été très froide et la journée ne s'annonce pas précisément chaude.

Six Thibétains seulement demeurent à nos trousses. M'ayant fait demander le plus poliment du monde quelle direction je compte suivre, je leur indique l'ouest-sud-ouest. De ce côté paraît s'ouvrir une vallée. Dès que nous nous mettons en marche pour atteindre cette dépression, trois cavaliers filent, afin de mettre Djamdou Tsering au courant de nos faits et gestes.

Le col que je franchis, et qui atteint une hauteur considérable, commande une vue très étendue sur les puissants reliefs voisins. Droit dans l'ouest se montre le colossal massif neigeux du Chah-Gandchoum.

L'étape suivante est accomplie dans l'ouest-sud-ouest. Un vent glacial balaye la neige fraîche sur les montagnes ; les sommets de tous les pics sont surmontés d'un panache de poussière blanche.

*11 octobre.* — L'état des chevaux ne permettant pas de prolonger cette reconnaissance, je m'achemine vers le nord-ouest pour rejoindre la caravane.

A gauche, et très près de la large vallée que nous suivons dans cette direction, s'élève le groupe majestueux du Chah-Gandchoum (Shakkanjorm de Littledale). Cette crête porte quatre petits glaciers.

En descendant je rencontre Djamdou Tsering que des estafettes ont toujours tenu au courant de mes mouvements. Mon retour lui cause une joie très vive et de suite nous redevenons les meilleurs amis du monde.

« Vous voyez bien, » lui dis-je, « que je n'avais pas de mauvaises intentions en allant me promener dans le sud. » Un Asiatique a réponse à tout. Djamdou Tsering m'assure aussitôt qu'il ne s'est inquiété de mon expédition que par égard pour moi ; il savait le pays très difficile et il craignait que je ne revinsse fatigué!!!

La caravane est installée près d'une source abondante



qui engendre un petit ruisseau, très profond, aux eaux claires et poissonneuses.

A ce camp situé à la frontière entre le Naksong et la province de Bomba, Djamdou Tsering et Tsering Dachi prennent congé de moi. Ils ont ordre de ne pas dépasser cette limite.

Avant de me quitter, les deux officiers thibétains sollicitent de ma bienveillance une attestation qu'ils ont ponctuellement rempli leur mission et que je suis satisfait de leurs services. Le lama reçoit l'ordre de préparer cette pièce qui paraît leur faire le plus grand plaisir.

Le lendemain je trouve vingt-deux nouveaux yaks et trente Thibétains, mis à ma disposition pour le transport des bagages, toujours par ordre du dalaï-lama.

Le 18, nous passons près d'un grand lac salé, le Lakkor Tso, dont nous traversons pendant l'étape plusieurs anciennes baies, aujourd'hui complètement desséchées et isolées par des levées de terre. Plusieurs sont hérissées de pyramides et de cônes, formés par des dépôts de sel que les agents météoriques ont ensuite modelés.

Le soir, campé sur un bon pâturage bordé par le Somme Sang Po, affluent du Lakkor Tso.

A 9 heures du soir, le thermomètre marque déjà — 10°.



## CHAPITRE XXVII

### MARCHE ÉPUISANTE

*Climat du Thibet. — Le Lakkor Tso. — Nouveau décès dans la caravane. — Toujours des lacs et des strandlinie. — Arrivée dans le pays de Roudok. — Prétentions d'un chef thibétain.*

20 octobre. — Le vent, très frais dans la matinée, souffle, à partir de midi, en tempête, soulevant des nuages de poussière si épais que parfois ils masquent complètement le paysage.

Au cours de ce voyage, j'ai observé deux faits caractéristiques du climat du Thibet. Une saison pluvieuse se produit à la fin de l'été et au début de l'automne ; puis, après quelques semaines de beau temps, survient une période venteuse avec prédominance de brises d'ouest.

Aujourd'hui un cheval tombe pour ne plus se relever, un autre arrive à la fin de l'étape complètement fourbu. Les autres animaux du convoi tiennent encore, mais plusieurs d'entre eux n'iront pas loin.

Nous suivons, vers l'ouest, une vallée bordée de puissantes chaînes de montagnes. Le torrent qui la parcourt se jette au nord dans le Lakkor Tso, entouré d'une plaine accidentée de monticules de sel, blancs comme de la farine.

Bientôt nous voici sur une berge escarpée de ce lac.

Suivant une haute terrasse, nous arrivons à un second cours d'eau, tributaire également de cette nappe.

Sur la rive gauche de ce torrent nous faisons halte.

Toutes les montagnes voisines sont sillonnées par des lignes horizontales qui, sous un certain éclairage, forment des bandes noires.

Demain matin je mesurerai la hauteur de l'ancienne plage la plus élevée.

Pendant l'étape d'aujourd'hui, le vieux Mohammed Tokta, toujours malade, est demeuré en arrière. Hamra Koul, chargé de conduire les chevaux indisponibles, l'a trouvé gisant dans un trou. Fatigué, Mohammed s'était laissé tomber de son cheval. Hamra Koul hisse le vieillard sur une de ses bêtes et, une fois arrivé au camp, l'installe dans une tente sous un monceau de couvertures et de feutres.

Le soir, lorsque je lui fais ma visite habituelle, le malade ne présente aucun symptôme inquiétant.

Le lendemain matin Mohammed Tokta est mort ! C'était un excellent serviteur, très dévoué, très ponctuel dans l'accomplissement de ses devoirs et ne s'exposant jamais au moindre reproche. Avec cela un aimable caractère et une humeur enjouée qui lui assuraient les sympathies de tous.

Dès que la triste nouvelle est connue, les musulmans creusent à la hâte une fosse, puis, après avoir lavé le corps et l'avoir revêtu de ses meilleurs vêtements, vont le porter en terre.

Mohammed Tokta est la troisième victime que le Thibet fait parmi nous. Il est temps de quitter ce pays mortel et d'arriver dans une région plus clémente.

Almas et Ahmed, encore très souffrants, sont particulièrement impressionnés par cette mort ; ils redoutent le même sort que le pauvre Mohammed. Almas a le visage enflé. Pendant longtemps son état me cause les plus vives inquiétudes.



L'étrange maladie, qui a fait parmi nous trois victimes, a chaque fois présenté les mêmes symptômes. Elle n'a certainement point pour cause une alimentation défectueuse. Notre nourriture a toujours été très copieuse ; jamais nous n'avons manqué de viande fraîche ; depuis que nous sommes dans un pays habité, nos rations comprennent chaque jour du mouton et de la graisse que les indigènes nous fournissent en abondance. D'autre part, notre ordinaire est très varié.

Cette affection est déterminée évidemment par la raréfaction de l'air. A l'altitude de 5,000 mètres et plus, à laquelle nous sommes longtemps demeurés, l'atmosphère ne contient pas la quantité d'oxygène nécessaire à la vie. Nous avons donc vécu dans des conditions anormales que nos appareils respiratoires et circulatoires ne peuvent s'assimiler. De là des désordres auxquels l'homme qui n'est pas particulièrement solide et qui n'est pas exempt de tares, doit fatalement succomber tôt ou tard.

A ces altitudes exagérées le cœur est soumis à un travail très intense, et si le système artériel n'est pas suffisamment robuste il ne peut distribuer le sang dans les parties périphériques du corps. D'après un de nos plus éminents médecins suédois, ce phénomène explique la faiblesse que les hommes accusaient dans les pieds et les mains. Si j'avais pu maintenir les patients toujours dans une position horizontale, ou plutôt les extrémités inférieures un peu plus hautes que la tête, je les aurais probablement sauvés, estimait ce savant praticien.

Durant un voyage en caravane, il est très difficile de donner aux malades les soins que comporte leur état. Il faudrait, avant tout, pouvoir demeurer au camp jusqu'à leur complet rétablissement ; or, dans un pays stérile comme le Thibet, une halte aussi prolongée mettrait la troupe en péril.

Dès le matin, le convoi des yaks part sous l'escorte

d'un cosaque, suivi de l'escadrons des éclopés, conduit par plusieurs musulmans.

Le reste de la caravane demeure quelques heures plus tard au bivouac pour procéder à l'inhumation du pauvre Mohammed Tokta. Une fois les dernières prières dites, nous quittons à notre tour ce camp funèbre, avec les quelques chameaux encore valides qui portent mes caisses d'instruments.

Nous sommes à environ 800 kilomètres du Ladakh. Du train dont nous avançons, quand pourrons-nous atteindre ce port de salut? Au point de vue géographique, la lenteur de notre marche a de grands avantages; elle me permet, en effet, d'étudier le pays traversé plus complètement, d'exécuter souvent des observations astronomiques et de déterminer avec précision des altitudes.

Accompagné de Chagdour et de Sirkine, je mesure la hauteur de l'ancienne ligne de rivage du Lakkor Tso, la plus élevée, sur les flancs d'une montagne située à l'ouest du camp. Ce versant porte un étagement de huit strandlinie extrêmement nettes.

Autour de ce lac, comme du reste c'est le cas pour plusieurs autres bassins thibétains, les anciennes plages sont beaucoup plus développées sur les pentes exposées à l'ouest que sur celles tournées vers l'est; dans ces dernières localités, elles font même souvent complètement défaut. Les faces nord et sud portent, en général, des gradins assez bien marqués. Cette circonstance est produite par la mousson d'ouest, comme je me plais à dénommer ce régime de vents. Sous la poussée de cette brise, les vagues forment un ressac très actif sur les côtes orientales des lacs, tandis qu'elles laissent les rives occidentales indemnes de toute attaque violente.

La plus haute strandlinie se rencontre ici à 133 mètres au-dessus de la nappe actuelle. L'étendue de ce bassin



LE COSAQUE TCHERNOV ET SES CAMARADES PÊCHANT À LA LIGNE DANS LA RIVIÈRE DE TSANGGAR-CHIAH





a diminué en proportion de l'abaissement de son niveau ; pendant plusieurs jours, je chemine sur un terrain qui a été jadis recouvert par ce lac. Le versant sur lequel j'ai opéré le nivellement est constitué par un schiste cristallin, et plus haut par un quartzite.

Après un col peu élevé, nous arrivons devant un nouveau lac. Moins étendu que le Lakkor Tso, il a, comme lui, des eaux vertes qu'entoure une ceinture de plages blanches de sel. Toute sa partie occidentale, abandonnée par les eaux, est couverte d'une immense nappe saline.

La côte orientale de ce lac est dépourvue de strand-linie ; la côte ouest en porte, au contraire, un étagement admirablement net, pareil aux gradins d'un cirque.

Après cette nappe, un second col. Sur cette dépression deux chevaux s'arrêtent, incapables de faire un pas de plus. L'un parvient à rallier le camp dans la soirée ; l'autre doit être abattu : la pauvre bête ne pouvait se tenir sur les jambes.

Un voyage au Thibet n'est qu'une suite de souffrances pour l'homme et pour les animaux qu'il emploie. Des quarante-cinq chevaux et mules que comptait la caravane au départ, onze seulement sont encore debout.

Les soirées deviennent de plus en plus froides. Koutiouk, qui occupe la tente servant de cuisine, s'assure les faveurs de tous en faisant un grand feu autour duquel les caravaniers se chauffent, une fois leurs travaux terminés.

De sa pâle clarté la lune éclaire la grande solitude. Sous ses rayons, les champs de sel luisent comme des nappes de glace, tandis qu'au-dessus les énormes masses noires des montagnes s'éclairent à mesure que l'astre des nuits monte dans le ciel.

22 octobre. — Aujourd'hui étape de 5 kilomètres seulement.

Au delà sur une distance de trois jours de marche, il n'y a plus de pâturages. D'autre part, nous attendons, cette nuit ou demain matin, une nouvelle escorte et un nouveau convoi d'yaks pour remplacer les cavaliers et les animaux qui nous ont conduits jusqu'ici et qui ne doivent pas dépasser ce point. Autant de bonnes raisons pour ne pas aller plus loin.

Pendant cette courte marche, traversé la plaine couverte de sel qui enveloppe à l'ouest le lac rencontré hier. La réverbération de la lumière par cette nappe blanche est si intense que je dois prendre des lunettes bleues. Au milieu de cette saline apparaissent de petites mares d'eau douce, alimentées par des sources.

Derrière la montagne qui se dresse au sud-ouest, le Marmi-Gotsong, est située la lamaserie de Marmi-Gombo. De temps à autre on entend les longues sonneries de trompettes, auxquelles se livrent les prêtres bouddhistes.

Aujourd'hui tempête; demain encore, ce vent diabolique soufflera aussi violent et aussi glacial.

*24 octobre.* — Cheminé dans un corridor de montagnes sauvages. Paysage grandiose qui m'arrache des cris d'admiration.

Traversé un col de 4,820 mètres. En raison de l'énorme hauteur absolue à laquelle nous nous trouvons, les pentes en sont courtes et faciles.

Le soir campé auprès d'un petit lac, l'Aman Tso. Nous sommes ici dans la province de Saggetsang, habitée par la tribu des Senkors.

Aujourd'hui trois chameaux sont laissés en arrière; un seul parvient plus tard à gagner le bivouac.

La nuit, thermomètre à — 18°,8.

Le lendemain, au moment du départ, un cheval épuisé doit être abattu et à peine la caravane s'est-elle ébranlée qu'un chameau tombe pour ne plus se relever. Bientôt trois



autres de ces animaux doivent être laissés en arrière. Le jeune chameau, né au moment de notre départ de Tcharkalyk, et qui est nourri de pain, est encore très vigoureux; mais sa mère est à bout de forces, seul l'amour maternel lui donne l'énergie de suivre. Je n'ai plus que dix-huit chameaux, vingt et un blanchissent de leurs ossements les froides solitudes du Thibet. Les cosaques sont tous montés sur des mules. Cinq hommes et moi avons encore des chevaux. Les autres caravaniers suivent à pied; lorsqu'ils sont fatigués, ils grimpent sur le dos des chameaux valides.

... La caravane décimée poursuit sa route entre deux crêtes colossales. Toutes les chaînes sont orientées vers le nord-ouest, comme celles du Kouen-Lun et de l'Himalaya situées sous les mêmes méridiens.

Nous traversons une large plaine d'alluvions argileuses; un fond de lac intermittent, actuellement à sec.

Campé près d'une nouvelle nappe entièrement gelée, le Bondchin Tso.

Trois chameaux doivent être abattus.

*27 octobre.* — Temps très clair et toujours vent d'ouest.

Excellent terrain. Fait extraordinaire: aujourd'hui pas un seul chameau ne reste en arrière. Plusieurs de ces animaux dont les pieds sont devenus très sensibles, marchent dans des bottes en peau de koulane.

Les montagnes s'écartent; quelques campements de nomades apparaissent.

Davo Tsering, le chef de notre escorte dans cette région, me donne tous les renseignements que je désire. Il chemine à côté de moi, et, dès qu'un nouvel accident de terrain paraît à l'horizon, il s'écrie du ton d'un maître d'école à ses élèves: « Prends ta plume et écris le nom de cette montagne. »

Après avoir suivi sur une courte distance l'itinéraire de Littledale, nous inclinons à gauche. D'ici le voyageur anglais

a fait un crochet vers le sud pour gagner Roudok, puis le Pangong Tso dont il a suivi la rive méridionale, et, de là, Leh.

Au nord-ouest, le Daddap Tso est visible.

Le soir, bivouac sur la rive ouest de l'Aman Tso, un lac d'eau douce entièrement congelé.

28 octobre. — Après avoir remonté une vallée longitudinale, nous parvenons à un col. Du haut de ce seuil, un monde nouveau se découvre, tandis que le paysage que nous sommes habitués à contempler depuis plusieurs jours, se dérobe derrière la crête que nous venons de gravir. Le trait caractéristique du panorama qui vient de nous apparaître est un lac tout rond, le Peroutsé Tso, ou Djim Tso.

... Retardé par mes travaux, j'ai laissé la caravane prendre une grande avance et disparaître derrière les montagnes. Je presse le pas et au delà d'un taillis de *balgoun* j'arrive au camp établi sur la rive du Peroutsé Tso.

Ce bivouac est le meilleur que nous ayons eu depuis les bords lointains du Tcharkalyk-Sou. Le pâturage est gras et étendu, le combustible et l'eau abondants. De grands feux de *balgoun* flambent joyeusement, et on en a besoin. Le thermomètre s'abaisse pendant la nuit à — 20°,1.

Dans la journée un chameau expire ; en arrivant au camp un cheval tombe raide !

Je n'ai plus que quatorze chameaux !

Ici Davo Tsering prend congé de moi ; défense lui a été faite d'accepter aucun présent comme rémunération de ses services.

Neuf jours de suite nous avons marché. Il était inutile, en effet, de s'arrêter sur de maigres pacages. Après cet effort je prends le parti de demeurer quatre jours sur l'excellent alpage du Peroutsé Tso. Cette halte fera le plus grand bien à nos pauvres bêtes et leur donnera une nouvelle vigueur.

Pour remplacer l'escorte commandée par Davo Tsering, arrive une nouvelle escouade de cavaliers. Son chef se dit Mongol Tadehmour, né à quelques jours de marche au sud du Koukou-Nor. Ses parents, en se rendant à Lhassa, l'auraient vendu à un ménage tangoute sans enfant. Le chef thibétain ignore naturellement le montant de cette vente singulière; d'après le lama, le prix habituel d'un tel marché serait de 20 liangs. Notre compagnon affirme que ce trafic se pratiquerait encore aujourd'hui. Souvent également, les Tangoutes vendraient leurs enfants à des Mongols. Agé de cinq ans, lorsqu'il fut acheté par sa nouvelle famille, ce Mongol est devenu complètement Thibétain; il ne sait même plus un mot de sa langue maternelle. Les Tangoutes appartiennent à la même race et parlent le même idiome que les Thibétains.

Après cette longue halte au Peroutsé Tso nous effectuons une étape de 25<sup>km</sup>,8 sur un terrain plat. Un cheval tombe épuisé. Encore une victime du Thibet !

Tous les bagages, sauf les caisses contenant mes instruments, sont portés par des yaks et tous les caravaniers, montés sur des chameaux. Seul, j'ai un cheval; celui-là est entouré de soins particuliers, nourri de pain et de riz; les autres suivent tenus en main.

3 novembre. — Nous avançons dans l'ouest sur des plages marquant l'ancienne extension du Loumaring Tso, aujourd'hui un bassin sans importance.

Au delà d'une étroite langue de terre, se découvre un nouveau lac, le Tsollaring Tso, long de 5<sup>km</sup>,5 et non de 55 comme l'indique la carte de Nain Singh.

Au cours du remarquable voyage qu'il accomplit, ce pundit n'a, du reste, pas vu cette nappe, l'ayant laissée au sud de son itinéraire, et il n'est guère vraisemblable qu'elle ait autant diminué depuis 1873, date de l'exploration de cet Hindou.



Au Tsollaring Tso nous atteignons la frontière du pays de Roudok.

Sur la rive ouest de ce lac sept tentes sont entourées d'une foule d'indigènes. Un vieillard prétentieux nous invite à nous arrêter. Nous obtempérons à ce désir qui ressemble à un ordre.

D'ailleurs, les chevaux et les yaks de ses gens sont au pâturage dans une vallée voisine; pour le moment il ne peut, en conséquence, nous prêter aucune assistance.

Immédiatement je prescris de camper, puis expédie le lama en ambassade auprès de ce barbare désagréable.

Notre envoyé revient tout décontenancé. Le chef des gens de Roudok lui a demandé le passeport du dalaï-lama nous autorisant à passer sur son territoire; faute de lui présenter cette pièce, il s'opposera à notre marche.

Ce bombo est, paraît-il, une sorte d'inspecteur général des mines de Tok Djaloung, un gisement aurifère situé à quelques jours de marche dans le sud-ouest. Cette localité, qui en hiver ne compte qu'une vingtaine d'habitants, a, en été, une population de plus de 300 chercheurs d'or venus des quatre coins du pays, même de Lhassa. Tok Djaloung paraît être la localité la plus élevée du globe, habitée d'une manière permanente.

Mandé devant moi, ce personnage arrive, suivi d'une nombreuse escorte, en affectant un air hautain. Je fais asseoir le bombo sur un feutre en dehors de la tente, tandis que je demeure dans ma iourte.

Après avoir hésité un moment à accepter ce traitement qui, à ses yeux, ne répond guère à sa dignité, le bonhomme prend finalement la place que je lui ai indiquée et me demande de suite mon passeport délivré par le dalaï-lama.

« N'ayant pas eu l'honneur de voir ce personnage, je n'ai



par conséquent pu obtenir de lui un passeport, fais-je répondre au fonctionnaire de Roudok.

— Votre arrivée ne m'a pas été annoncée, réplique-t-il, et je ne sais qui vous êtes. De Lhassa je n'ai point reçu l'ordre de vous fournir des yaks. D'ailleurs, l'accès du pays de Roudok est formellement interdit aux Européens.

— Si vous êtes, comme vous le dites, un haut fonctionnaire, vous savez que vous devez me fournir les moyens de me rendre au Ladakh, ajouté-je simplement.

— Je n'ai aucune obligation à l'égard de gens qui ne possèdent pas de passeport, riposte le bombo. Pour vous servir, je puis écrire à Lhassa, mais la réponse vous devrez l'attendre deux mois et demi. Si je vous laisse traverser ma province, j'encours la peine de mort. »

Pendant cette discussion, mon interlocuteur demeure absolument calme et garde une attitude que je qualifierai d'insolente en comparaison de celle que les Thibétains ont toujours eue jusqu'ici.

Cette résistance inattendue met les cosaques en rage. Ils en ont assez de ce pays diabolique, et maintenant souhaitent ardemment le retour dans leurs foyers, aussi bien me prient-ils de les laisser agir et donner une bonne leçon à cet impudent personnage.

Je m'efforce de calmer leur colère; je ne me reconnais pas le droit de partir en guerre contre les gens de Roudok.

Déjà, autour de nous, il y a plus de cent hommes bien armés, et nous ne sommes que cinq combattants.

D'autre part, l'épuisement de la caravane m'interdit d'entreprendre un détour par le nord pour éviter ce pays inhospitalier. D'ailleurs, de ce côté, je tomberais dans une région relativement connue, sillonnée par les itinéraires de Nain Singh, Bower, Deasy, Wellby et Malcom. Enfin, je ne veux

pas m'exposer à perdre mes bagages en passant sur le corps des Thibétains.

Donc, nous resterons deux mois et demi ici, en attendant la réponse des hautes autorités de Lhassa.

Dans le pays la besogne ne manque pas et je pourrai employer cette attente à d'importantes études.

Je réunis mon conseil de guerre, c'est-à-dire les cosaques, pour leur exposer mon nouveau projet. Nous allons retourner sur les excellents pâturages du Peroutsé Tso, et établirons là un camp fortifié. Autour des tentes et des approvisionnements nous élèverons une muraille en terre, défendue par un fossé et par une tour de guet. Derrière ce retranchement nous pourrons nous moquer des Thibétains. Aucune crainte de manquer de vivres; le gibier très abondant dans ces parages fournira à tous nos besoins. Une fois notre établissement organisé et nos bêtes reposées, nous entreprendrons des reconnaissances et au printemps nous filerons droit au sud.

Donc le lendemain j'informe le bombo de ma décision de revenir dans l'est. A cette marche il n'a pas le droit de s'opposer. C'est alors au tour du chef mongol de protester. Il a ordre de nous conduire à la frontière de Roudok et non point de nous ramener en arrière. Inutile pour le moment de discuter avec lui. Lorsque nous serons arrivés au Peroutsé Tso, nous ferons l'escorte prisonnière et nous nous remonterons avec ses chevaux frais.

Entre temps le bombo a changé d'avis. Il est maintenant tout disposé à me fournir les yaks et les provisions dont nous avons besoin, à condition que je m'engage à ne pas entrer dans Roudok.

Cette proposition est tout à fait de mon goût; je n'avais nullement l'intention d'aller dans cette ville. Ainsi tombe mon projet de camp fortifié au Thibet. Nous approchons de la fin de nos tribulations.



UNE MOITIÉ DU CANOT DÉMONTABLE TRANSFORMÉE EN TRAINAU POUR  
TRAVERSER UN BRAS DU TSO NGOMBO





## CHAPITRE XXVIII

### LE TSO NGOMBO

*Froids rigoureux. — Un pays sans eau. — Nouvelles pertes en animaux. — Difficultés de la marche sur la rive nord du Tso Ngombo. — Curieux effet de brouillard. — Un passage difficile.*

Le 6 novembre, traversé un col de 4,858 mètres dans la direction du nord.

*7 novembre.* — Temps magnifique.

Les cavaliers d'escorte injurient le lama, le traitent de chien d'hérétique. Les indigènes regardent notre interprète comme un traître ; à leurs yeux, sa présence, au milieu d'une troupe de « Russes », est une forfaiture. Pour se débarrasser de ses insulteurs, Chreb distribue à droite et à gauche des coups de fouet ; la correction restant inefficace, je suis obligé d'intervenir, et de menacer les Thibétains de les faire garrotter sur le dos des chameaux jusqu'à ce que la marche vacillante de ces animaux leur ait donné un accès de mal de mer.

Nulle part une goutte d'eau. A la fin de la journée seulement nous rencontrons une source appelée Tsebou près de laquelle nous campons.

Nuit froide, d'un calme absolu. Pas un bruit ; un grand silence qui s'entend.

Le lendemain, après avoir suivi les rives d'un lac, peuplées d'oies et de canards, et escaladé un col, nous parvenons

dans la vallée du Ravoar Sang Po. Ce torrent, alimenté par des sources, coule, d'abord, dans un lit très encaissé entre d'épais dépôts de cailloux roulés, et disparaît plus loin dans une grande vallée longitudinale.

Le pays d'Arou Tsó, situé à quatre jours de marche plus au nord, est parcouru par des bandits originaires de l'Amde-Nakkitchou et du Naksong, raconte notre guide. L'an dernier, une bande de cinq de ces malandrins a été saisie près du Ravoar Sang Po et exécutée par ordre du gouverneur de Roudok.

*10 novembre.* — Étape de 32<sup>km</sup>, 2. Depuis bien longtemps nous n'avons pas fourni une aussi longue traite.

L'escorte fournit une marche de 10 kilomètres, puis s'arrête pour attendre l'arrivée d'indigènes qui doivent la remplacer auprès de nous. Nos surveillants refusent de faire un pas de plus, afin de retourner aussitôt que possible dans leurs tentes; par le froid régnant actuellement il serait inhumain d'obliger à demeurer en campagne ces malheureux qui n'ont même pas de pantalons!

Je laisse Tcherdon et trois musulmans à la garde du convoi, tandis que je poursuis en avant.

Le soir pas d'eau! Après bien des recherches, Chagdour réussit à trouver un ruisseau et nous en rapporte un sac plein de glace.

*12 novembre.* — Pendant deux nouvelles étapes vers l'ouest, il n'y a aucune source, affirment les guides. Par précaution, en passant le long d'un petit lac, nous prenons quatre sacs de glace.

Dans la journée aperçu plusieurs cavaliers qui, à notre approche, vont se dissimuler dans un ravin. Ce seraient des bandits, affirment les Thibétains, et ils nous engagent à tirer dessus. Plus loin nous trouvons quelques-uns de ces gens



occupés à faire rôtir une antilope. Les prétendus brigands sont de paisibles chasseurs.

Sur ces entrefaites le convoi des yaks me rejoint. Chagdour entretient une conversation très animée avec les hommes d'escorte. Cet intelligent soldat a appris le thibétain avec une rapidité absolument étonnante ; des indigènes, il se fait maintenant comprendre sans la moindre difficulté.

... Seulement à la fin de la deuxième étape, comme les guides me l'avaient annoncé, nous trouvons un cours d'eau.

Sans notre escorte, le voyage à travers ce désert aurait été beaucoup plus laborieux ; les renseignements qu'elle m'a fournis m'ont évité nombre de faux mouvements.

*17 novembre.* — Remontant une étroite vallée qui, dans sa partie supérieure, devient une gorge remplie de graviers, nous franchissons un nouveau col. Cette ascension nous coûte la perte d'un cheval.

Dans la nuit, — 24°,4 !

Au camp, le jeune chameau né quelques jours avant le départ de Tcharkalyk succombe.

Au nombre des animaux qui ont résisté à toutes les fatigues figurent deux moutons. Depuis deux ans ils suivent la caravane, sans avoir été éprouvés par cette rude vie aux grandes altitudes. Tous nous les aimons et, plutôt que de les abattre, nous préférons souffrir de la faim.

De jour en jour le thermomètre descend. La nuit il s'abaisse à — 26°,3. Par un pareil froid la garde autour du convoi n'est pas précisément agréable ; encore dans cette région la sentinelle a-t-elle la ressource de faire de grands feux.

Dans la journée la température ne s'élève pas au-dessus de — 4°. On se réchauffe en marchant de temps à autre. Mais une course, même très courte, à cette altitude de 5,000 mètres vous épuise promptement.

... Un hérissément grandiose de pics superbes nous entoure. Au sud une puissante chaîne, dont nous suivons la lisière septentrionale depuis les bords du Naksong Tso, dérobe à notre vue le pays mystérieux situé plus loin. Quelques cimes seulement portent une calotte de neige. Les précipitations atmosphériques sont insuffisantes pour alimenter une glaciation intense.

Une distance de 400 kilomètres nous sépare encore de Leh. Tous nous désirons ardemment l'arrivée à cette terre promise. Je voudrais atteindre le Ladakh avant la Noël, afin de télégraphier en Suède l'annonce de la fin de mon exploration à l'époque de cette grande fête.

*21 novembre.* — La nuit dernière, — 28°,2.

Toujours un pays sans eau. Le soir au bivouac, pour abreuver la caravane, on est obligé d'aller chercher de la glace à une bonne distance du camp. Le combustible, très abondant, permettra de la faire fondre facilement.

Dans la journée traversé une cuvette lacustre desséchée et entièrement recouverte d'efflorescences salines.

*23 novembre.* — Un nouveau décès se produit parmi les chameaux. Il ne m'en reste plus que treize, juste le tiers de l'effectif de la caravane au départ pour le Thibet!

Mon itinéraire dans cette région passe entre ceux de Nain Singh et de Bower.

La vallée dans laquelle nous cheminons débouche à Tsangar-Chahr, où se trouve un rassemblement d'indigènes et de troupeaux. Nous devons changer ici d'escorte et de convoi.

Les jours suivants nous longeons la rivière de Tsangar-Chahr. Très poissonneuse, elle fournit à notre alimentation un précieux appoint.

La vallée se resserre entre de pittoresques falaises de rochers et de puissantes terrasses de cailloux roulés.

Le 26 au soir le camp est établi sur la rive de ce beau torrent et ma tente, dressée auprès de la rivière. J'aime entendre le bruissement de l'eau courante. Il donne une sensation de vie au milieu du silence du désert.

Une lune éblouissante se lève. Sur un ciel ruisselant d'argent, les hautes chaînes voisines dessinent avec une netteté parfaite leurs silhouettes mouchetées de petites taches de neige.

Au bivouac un cheval succombe. Le lendemain matin, un second est trouvé inanimé ; pendant l'étape suivante, deux autres tombent pour ne plus se relever. Au Thibet, chaque gain de l'explorateur sur l'inconnu est acheté par de nombreux sacrifices, tant en hommes qu'en animaux.

La vallée du Tsangar nous amène à des altitudes plus basses. Le 27 novembre, nous sommes à 4,379 mètres.

Pendant la marche les hommes s'amuse à pêcher. Avec leurs sabres et des épieux thibétains, Tchernov et Chagdour s'amuse à harponner des poissons.

La haute muraille montagnaise qui s'élève sur notre gauche, s'arrête, et la rivière décrit un coude brusque vers le sud. En face de ce point, sur la rive gauche, se trouve le village de Noh, désigné également sous le nom d'Odchang. Il possède un petit temple pittoresque avec des murs blancs et rouges, des coupes bulbeuses, des clochetons et des drapeaux claquant au vent. Autour sont groupées des maisons carrées avec toit plat, et murs blancs rehaussés de corniches rouges. Elles aussi sont décorées de drapeaux et de flammes. Le plancher de ces habitations est recouvert de feutres ; la fumée du foyer s'échappe par un trou ménagé dans le toit. Autour des maisons sont entassés des monceaux de bois pour le chauffage en hiver. Pendant l'étape les cavaliers d'escorte nous avaient priés de ne pas couper les taillis, lesquels sont la propriété des lamas. Éclairé par un soleil limpide, le village de Noh, forme un motif décoratif en avant de l'horizon grandiose des montagnes.



Sur la rive droite les terrasses de cailloux roulés s'étendent jusqu'au bord même du torrent.

Nous marchons maintenant dans l'ouest, le long d'escarpements rocheux. A la base de ces falaises plusieurs sources atteignent une température de  $+ 15^{\circ},9$ .

Nous arrivons ainsi à un col commandant un superbe panorama sur le Tso Ngombo. Cette nappe très longue et très étroite est encadrée de falaises escarpées, et découpée de pittoresques baies.

Le soir, campé sur les bords de ce lac. A quelques kilomètres de la berge, apparaît une petite île couverte de taillis. Les Thibétains vont s'y installer ; toute la nuit, ils entretiennent de grands feux dont la lueur se reflète sur la nappe de glace limpide qui recouvre le lac.

Le lendemain, repos. Je mets à profit cette halte pour exécuter des sondages. Le plus grand fond rencontré entre l'île et la rive est de  $6^m,35$ .

Le chef d'escorte expédie d'ici un courrier à Leh pour demander l'envoi d'une caravane à la frontière du Thibet et du Kachemir, afin de me permettre de continuer la route. En même temps j'avise le commissaire anglais au Ladakh de mon arrivée prochaine.

Nous suivons la rive droite du Tso Ngombo. Bientôt le bassin se ferme, ne laissant passer entre ses rives qu'un torrent. Au delà s'étend un second lac, auquel succède un second tronçon de rivière si régulier qu'il semble un canal creusé de main d'homme, lequel aboutit à un troisième lac. Après cette nappe, nous arrivons au bassin principal du Tso Ngombo.

Le grand Tso Ngombo, encore complètement libre, est hérissé de grosses lames cimées d'écume. Au-dessus des vagues tourbillonnent des vols épais de canards.

La piste riveraine, parsemée de gros blocs et coupée de cônes d'éboulis escarpés, soumet nos pauvres chameaux épuisés à une rude épreuve.



Sur la plaine de Bal où nous campons, au débouché d'un ravin, pas une touffe d'herbe! Mais nous ne sommes plus dans un désert dépourvu de ressources. J'ai fait acheter aux Thibétains du blé et du pain, et nos animaux peuvent faire un bon souper.

Si, de Noh à Bal, mon itinéraire se confond avec celui de Nain Singh, à partir de cette dernière localité nos routes divergent.

Aujourd'hui, rencontré une caravane de deux cents moutons, chargés de céréales venant du Ladakh. Dans un pays aussi stérile et aussi accidenté, ces ruminants rendent de grands services pour les transports; ils trouvent partout une nourriture suffisante, et avec des charges véritablement lourdes, ils gravissent, le plus aisément du monde, les rochers les plus escarpés. Les Ladakhis et les Thibétains se livrent à un commerce de troc assez actif, les premiers échangeant des céréales contre du sel, à raison de cent moutons chargés de sel contre quatre-vingts porteurs de céréales.

Dans la nuit, — 20°,9 et tourmente de nord.

*1<sup>er</sup> décembre.* — Un chameau épuisé est abattu. La perte de ce vétéran, lorsque nous sommes si près du but, est pour moi un vrai chagrin.

Cheminé le long du lac, tantôt en contournant les nombreuses inflexions de la rive, tantôt en gravissant des terrasses de graviers dont les pentes croulantes mettent à bout nos malheureux chameaux.

Long, étroit, très varié dans ses aspects, le Tso Ngombo ressemble à un fjord de Norvège. Derrière chaque pointe se découvrent de nouvelles perspectives d'une imposante grandeur. Représentez-vous un fleuve gigantesque enfermé dans des falaises surmontées de sommets neigeux.

La pente suivie par la caravane est souvent toute percée de trous. Aussi bien quelques hommes marchent-ils en avant-

garde pour réunir de grandes pierres plates et en recouvrir les espèces de chausse-trapes dans lesquelles les chameaux peuvent tomber.

Toujours des milliers et des milliers de canards. Lorsque ces vols épais d'oiseaux se lèvent à notre approche, leurs battements d'ailes ressemblent à un bruissement de tempête, et quand ces nuées s'abattent à la surface du lac, un nuage d'écume blanche flotte au-dessus de l'eau.

Cinq strandlinie sont nettement marquées; la plus basse, particulièrement bien modelée, a l'aspect d'un balcon taillé dans l'épaisseur du rocher.

Vers la fin de l'étape, la route est barrée par un promontoire escarpé tombant à pic dans le lac. C'est le premier passage difficile et ce ne sera pas le dernier.

Nous campons près de ce cap. Dans la soirée, les bagages de mes gens sont transportés à bras de l'autre côté de ce mauvais pas. Le lendemain matin, une fois le rocher débarrassé de la nappe de glace qui, pendant la nuit, s'y est déposée par suite de la congélation des embruns, les animaux sont passés en main. Au pied de la falaise, à une profondeur d'un mètre, on aperçoit une plage de sable. Si un chameau tombait à l'eau, il ne se noierait donc pas. Les yaks, eux, grimpent à travers les escarpements supérieurs.

Deux chameaux fatigués sont laissés en arrière, au pâturage, sous la surveillance de deux hommes. S'ils ne peuvent suivre, leurs gardiens les abattront.

Immédiatement avant le lever du soleil, un phénomène très curieux se produit sur la rive sud-est, en face de nous. Le lac « fume »; un épais nuage blanc s'étend sur toute sa surface. Cette production de vapeur doit provenir de sources chaudes ou plus simplement de ce que la surface de l'eau est plus chaude que l'air ambiant. Pendant la nuit, la température était tombée à  $-18^{\circ},4$ , tandis que celle des eaux marquait plusieurs degrés au-dessus de zéro. Immédiatement après le lever du soleil, cette brume se dissipe.



LES BAGAGES DE LA CARAVANE TRANSPORTÉS SUR DES TRAINEAUX IMPROVISÉS







Dans la journée, encore un passage difficile formé par un cône de gros blocs. On doit porter à bras les caisses d'instruments et passer ensuite les chameaux un à un, en les faisant soutenir par tous les hommes ; encore, avant d'engager ces animaux sur cet amas de matériaux branlants, a-t-il fallu entreprendre de pénibles travaux de terrassements, faire rouler les blocs qui barraient le passage et aplanir les cavités qui le trouaient.

Au camp je mesure la hauteur des strandlinie. La plus élevée se rencontre à 19<sup>m</sup>,50 ; la plus basse, à 4 ou 5 mètres au-dessus du niveau actuel du lac.

*3 décembre.* — Tchernov exécute une ligne de sondages à travers le Tso Ngombo. La profondeur atteint 30 mètres.

Au delà le lac se resserre pour former un goulet, large tout au plus de 500 mètres. Cette passe est entièrement recouverte de glace. La couche atteint une épaisseur de 0<sup>m</sup>,134 à 0<sup>m</sup>,152. Des sondages pratiqués par des trous que nous creusons à travers cette nappe, indiquent un fond de 29<sup>m</sup>,36. Plus loin on trouve 29<sup>m</sup>,75. La cuvette du Tso Ngombo présente donc, dans toute son étendue, un sillon central profond de 30 mètres.

De nouveau la route nous est barrée par une falaise à pic ; ses flancs sont inaccessibles aux chameaux, et, au pied de ce rocher, le lac est complètement libre ! La côte méridionale, que nous aurions pu atteindre en traversant le détroit sur la glace, n'offre également aucun passage. Nous voici dans une impasse.

Avec le matériel que peut fournir le bois très abondant aux environs et avec les supports des tentes, je donne l'ordre de construire un radeau sur lequel les chameaux seront transportés les uns après les autres.

Dans la nuit le thermomètre tombe à — 20°, et le len-

demain matin une pellicule de glace couvre de larges surfaces autour du cap. Donc, attendons. Le soir la glace atteint déjà une épaisseur de 0<sup>m</sup>,052.

Chagdour a l'idée très ingénieuse de fabriquer, avec tous les bois et les feutres dont nous disposons, une sorte de grand traîneau dans lequel un chameau prendra place, et que nous halurons ensuite prestement. Si la croûte cristalline n'est pas assez solide pour porter ces animaux avançant pesamment et pas à pas, suivant toute probabilité elle pourra résister au passage rapide de notre appareil qui répartit le poids sur une plus large surface.

En tout cas, il est prudent d'expérimenter la solidité de la nappe. Après qu'un nombre d'hommes correspondant au poids d'un chameau a pris place dans le traîneau, plusieurs musulmans s'attellent à la lourde machine. Au début cela marche bien, je suis plein d'espoir; mais bientôt la glace commence à craquer. Aussitôt le lama bondit hors du véhicule, je suis le mouvement, Tokta Ahoun saute à son tour. Chaque fois qu'une désertion se produit, ce sont des rires sans fin et un feu roulant de plaisanteries de la part de ceux qui demeurent à leur poste.

La glace du Tso Ngombo est si transparente qu'au travers on voit les poissons se jouer au milieu des plantes aquatiques. On a l'impression de marcher à la surface même de l'eau.

Le passage sera dangereux tant que la glace n'aura pas acquis une plus grande épaisseur. Aussi avec quelle anxiété suivons-nous les mouvements du thermomètre! Dans la nuit il descend à — 19°,1. Le 5 décembre, à 7 heures du matin, — 11°,1; à 1 heure du soir, — 5°,1; à 9 heures, — 8°,9, ensuite — 20°,9. Le lendemain matin la glace a augmenté de 0<sup>m</sup>,02.

La falaise qui arrête les chameaux ne constitue point un obstacle pour les yaks. Le plus aisément du monde ces animaux escaladent les rochers les plus abrupts; parfois ils butent ou glissent, mais jamais ils ne perdent pied. Les Thi-

bétains passent donc avec leur convoi à une grande hauteur au-dessus du lac.

Pendant notre arrêt Tchernov exécute des sondages et, par les trous qu'il fore dans la glace, je prends des séries de températures à différentes profondeurs. Ces opérations indiquent que des sources relativement chaudes existent au fond de la cuvette lacustre, près de la rive méridionale. La plus grande profondeur mesurée est 21<sup>m</sup>,55.

Le 6 décembre un chameau succombe. Nous n'en avons plus que dix. Les musulmans devront donc faire désormais à pied les étapes ; comme elles sont très courtes, il n'en résulte point pour eux une grande fatigue.

La glace atteint maintenant une épaisseur de 0<sup>m</sup>,099. Donc nous allons entreprendre le halage des chameaux.

L'opération exécutée avant le lever du soleil a un succès complet. Quelques fentes s'ouvrent bien, et, par les fêlures, l'eau monte à la surface, mais en fin de compte la croûte résiste. Après les chameaux, les bagages sont transportés sur des traîneaux improvisés.

Nous continuons ensuite notre marche vers l'ouest. Il y a bien encore plusieurs mauvais pas ; au prix de quelques efforts et de quelques précautions, ils sont franchis sans incident. En différents points nous traversons de petites nappes de sables mobiles.

Toute la journée, je chemine à pied, afin de ménager mon cheval qui traîne la jambe.

Dans sa partie occidentale, le Tso Ngombo est complètement libre. La prise progresse donc de l'est à l'ouest.

Maintenant le lac se resserre de nouveau et finalement se transforme en une rivière, l'Adj-Tsoniak, qui l'unit à un nouveau bassin, le Pangong Tso. Cette dernière nappe est salée, tandis que le Tso Ngombo renferme des eaux douces.

Nous campons près de l'extrémité orientale du Pangong Tso, sur la rive nord, au pied de hautes montagnes.

La marche laborieuse le long du Tso Ngombo est terminée. Je laisse derrière moi ce lac grandiose dont les rives présentent une succession de paysages admirables. Par les soirées calmes, le spectacle était particulièrement imposant. Les pittoresques falaises surmontées de cimes majestueuses, d'un dessin absolument pur, se reflétaient avec une netteté si parfaite sur la nappe immobile, qu'il devenait difficile de reconnaître les limites de la terre et des eaux. Enveloppé d'illusions, le paysage laissait une impression de rêve, de vision extra-terrestre. Le Tso Ngombo m'a laissé un souvenir ineffaçable.





## CHAPITRE XXIX

### DU PANGONG TSO A LEH

*Le Pangong Tso. — Observations limnologiques. — Marche très difficile. — Le passage barré par une falaise à pic. — Arrivée au Ladakh. — L'Indus. — Retour à la civilisation.*

Cent jours de voyage depuis le départ du quartier général installé au nord de Lhasa !

Le convoi d'yaks mandé du Ladakh, qui doit me rejoindre sur les bords du Pangong Tso, n'est pas encore signalé, et les Thibétains voudraient retourner à leurs camps. Donc ayons l'œil sur eux pour les empêcher de nous fausser compagnie.

Trois jours la caravane demeure sur l'isthme, entre le Tso Ngombo et le Pangong Tso, pour laisser reposer les chameaux. Durant cette halte je me livre à diverses recherches.

Le 7 décembre se déchaîne une très violente tempête accompagnée d'une pluie de sable.

Lorsque la tourmente éclate, Tchernov se trouve au milieu du lac, occupé à sonder ; il a toutes les peines du monde à regagner la rive sans accident. Des sondages ont été exécutés sur quatre alignements dans la partie occidentale du Tso Ngombo. La plus grande profondeur mesurée est 31<sup>m</sup>,76.

Le lendemain je prends des séries de températures à diverses profondeurs, suivant une des lignes de sondages. Cette partie du lac est encombrée de végétation ; les débris de

plantes qui flottent à la surface indiquent l'existence d'un courant dirigé vers l'ouest.

Actuellement le débit de l'émissaire du lac est de 3<sup>mc</sup>,78 à la seconde.

Le 9 décembre, au moment de lever le camp, impossible de trouver les yaks. Ces animaux se sont enfuis. La tempête ayant effacé leurs traces sur le sable, nous ne parvenons à mettre la main dessus qu'après de longues recherches; il est alors trop tard pour partir.

A la suite de longs pourparlers, je décide le chef du convoi tibétain à nous suivre le long du Pangong Tso, jusqu'à ce que nous ayons rencontré la caravane de secours envoyée du Ladakh. Un prompt ravitaillement est nécessaire. Depuis plusieurs jours la provision de riz et de farine est épuisée; notre alimentation ne se compose plus que de viande.

La plus haute ancienne ligne de niveau, dans le voisinage du camp, se trouve à 54 mètres au-dessus de la rivière. Le Tso Ngombo et le Pangong Tso ne formaient jadis qu'une seule et même nappe. Comme tous les autres bassins lacustres du Thibet, ils sont actuellement en voie de dessèchement.

*10 décembre.* — La caravane chemine le long de la rive nord du Pangong Tso, tandis qu'avec Eurdek j'effectue ce trajet par eau dans le *Berton*.

Quoique le thermomètre soit descendu à — 25°,7, le Tso Ngombo est encore libre. Le lac doit très certainement recevoir le produit de sources chaudes.

L'émissaire de ce bassin a un courant à peine sensible, le long des escarpements de la rive méridionale.

D'après la trace laissée par les hautes eaux sur la berge, le débit de cette rivière, en été, doit être de 10<sup>mc</sup>,5, soit le triple de son volume actuel.

... Le cours d'eau s'élargit. Dans cette partie, il est recouvert d'une pellicule de glace qui arrête l'élan du canot; plus loin à l'embouchure de la rivière dans le Pangong-Tso, une

véritable banquise nous oblige à renoncer à la navigation. Le canot est chargé sur un chameau et je rejoins la caravane.

Toute la journée, brise très fraîche d'ouest. La nappe de glace s'étend très loin au large; elle a dû être formée par la congélation de la couche d'eau douce, déversée par l'émissaire du Tso Ngombo, et qui flotte à la surface de la masse d'eau salée remplissant le reste de la cuvette.

La rive nord est constituée par des schistes verts à travers lesquels des sources émettent des filets d'eau.

... Le Pangong Tso est maintenant complètement libre; seulement dans les baies abritées, s'est formée une très mince couche de glace.

Le Tso Ngombo et le Pangong Tso sont situés à peu près sur le même plan; la seconde de ces deux nappes est, toutefois, à un niveau légèrement inférieur, par rapport à la première, comme l'indique le faible courant de la rivière.

Les deux cuvettes, logées dans la même vallée longitudinale, présentent une configuration semblable. Sur le Pangong Tso, comme sur le Tso Ngombo, la côte est accidentée par des promontoires entre lesquels s'étendent de petites plaines affectant une forme triangulaire ou demi-circulaire. Ces dépressions renferment des taillis de plus en plus développés à mesure que l'on avance vers l'ouest.

Le passage au pied de ces caps n'est pas toujours facile, non plus que la traversée des cônes d'éboulis. Les berges sont couvertes de verglas produit par la congélation de l'em-brun, et, avant d'aventurer les animaux sur les monticules riverains, nous devons enlever cette couche glissante.

*11 décembre.* — Une journée de calme plat. Je profite de cette circonstance favorable pour envoyer les deux marins les plus expérimentés de la caravane, Tchernov et Eurdek, exécuter une série de sondages en travers du Pangong Tso. Ils emportent un jour de vivres, pour le cas où ils ne pourraient rallier avant la nuit.

Le temps demeure très couvert. Lorsque le couvercle de nuages se soulève, les montagnes apparaissent poudrées de neige fraîche.

... Pendant que Tchernov et Eurdek se livrent à des travaux de limnologie, la caravane chemine le long du lac.

Obligés de suivre tous les accidents de la côte, nous effectuons un trajet double de la distance en ligne droite. Chaque contrefort détaché de la crête qui s'élève au nord du Pangong Tso engendre une presqu'île. Par suite, sur la face orientale des promontoires, nous marchons dans le sud, et sur leur face occidentale, dans le nord; souvent même, en contournant ces caps, nous devons cheminer dans le nord-est et le sud-est.

Le terrain est constitué par des schistes tantôt verts, tantôt noirs.

Plusieurs passages sont très difficiles; avant d'y engager les chameaux, nous devons prendre la pelle et la pioche pour tailler une sorte de sentier.

Sur un point la piste est formée par une terrasse si étroite que seuls les moutons ont la place pour se faufiler. Fort heureusement, au pied de cette corniche, le lac est très peu profond, et il est possible de faire avancer les chameaux dans l'eau.

Les coquilles, abondantes près de l'émissaire du Tso Ngombo, sont rares dans cette région.

Au camp de ce soir, point d'eau! Il y a bien une source, mais elle est aussi salée que le lac. Pour nous désaltérer, nous devons recueillir des glaçons sur la rive et ensuite les faire fondre.

Les chameaux profitent de la tombée de la nuit pour s'échapper et revenir en arrière. L'étroite terrasse que nous avons rencontrée dans la journée arrête leur escapade. Ces animaux avaient été pris par le désir d'aller retrouver les plantureux pâturages des bords du Tso Ngombo. Une fois qu'ils ont été ramenés au camp, les fugitifs sont soigneusement





LE COUVET DCHOVA, A TANKSI



entravés et reçoivent une copieuse pitance de blé. Maintenant nous possédons cette céréale en abondance.

Sur la rive méridionale brille le feu de bivouac de Tchernov et d'Eurdek.

Ce soir furieuse tempête. Le lac déferle bruyamment sur les rives. C'est un mugissement tellement violent qu'il couvre le bruit des voix.

*12 décembre.* — Tempête de neige. La rive sud demeure cachée par d'impénétrables tourbillons.

Le thermomètre n'est pas descendu au-dessous de  $-7^{\circ},5$ .

Engouffré dans ce couloir de montagnes, le vent souffle avec une force irrésistible et soulève sur le lac d'énormes vagues.

Dans la journée, une éclaircie nous permet de distinguer le canot sur la côte opposée. Tchernov et Eurdek ont eu la prudence de ne pas tenter le passage.

La plus rude étape depuis que nous cheminons le long de ces lacs interminables.

... Une falaise tombe à pic, interdisant tout passage le long de l'eau. Le sentier que suivent d'habitude les caravanes autour de cet énorme rocher est impraticable aux chameaux. Les yaks, eux, ne sont pas embarrassés par ce balcon aérien; ils grimpent comme des chèvres et arrivent sans la moindre difficulté de l'autre côté de la montagne. Une fois qu'ils ont transporté leurs charges, une quinzaine de ces animaux sont renvoyés en arrière pour prendre les autres bagages.

Ne découvrant aucun sentier convenable pour nos bêtes; il ne nous reste d'autre ressource que d'en établir un avec la pioche et la pelle.

Le rocher à escalader domine le lac de 200 mètres environ, et ce n'est pas un petit travail que de créer une piste en zig-zags sur les flancs de cette falaise.



Du sommet le panorama est admirable sur la nappe du Pangong Tso et sur la haute chaîne neigeuse qui, au sud, nous sépare du bassin de l'Indus. Mais impossible de contempler, fût-ce un instant, cet horizon grandiose, tellement violent est le vent d'ouest. Pendant que je crayonne quelques observations sur mon carnet, je suis obligé de me blottir dans une anfractuosité de rocher.

En h te on quitte le sommet, espérant trouver un abri à la descente derrière une saillie de la falaise. Vain espoir! Toute la face ouest du piton est exposée en plein à la fureur de l'ouragan. Et quelle descente! Pour ne pas rouler dans l'abîme, on doit se cramponner au rocher des pieds et des mains.

Après de longues recherches, nous parvenons à trouver l'emplacement d'une piste sur le versant occidental. Le travail ne peut être achevé avant l'arrivée de l'obscurité, et plusieurs chameaux avec leurs conducteurs passent la nuit sur le rocher. Dès la pointe du jour les animaux achèvent la descente; à mon réveil, la caravane se trouve réunie, prête à repartir.

*13 décembre.* — Toujours en marche le long du Pangong Tso.

La persistance de la tempête empêche Tchernov et Eurdek de nous rallier; mais je n'ai aucune inquiétude sur leur compte. Au moyen de la jumelle j'aperçois le cosaque et son compagnon campés sur la rive opposée du lac.

Au camp de Serds , à la frontière du Thibet et du Kachemir, une très agréable surprise m'est réservée par la rencontre de la caravane envoyée au-devant de moi par Vesir Vesavat, le représentant au Ladakh du marajah du Kachemir. Ce convoi s'était d'abord rendu au village de Mann, sur la rive sud du Pangong Tso; n'ayant recueilli dans cette localité aucune nouvelle de nous, il avait rebrouss  chemin pour s'engager sur la rive septentrionale.



Du tout au tout notre situation se trouve modifiée par la présence de cette caravane. Nous avons maintenant à notre disposition douze chevaux et trente yaks, des moutons, de la farine, des fruits secs. L'abondance succède à la disette, au moment où l'épuisement commençait à se faire sentir. A tous, l'arrivée de ce secours donne un regain d'énergie pour triompher des dernières difficultés.

Le convoi envoyé à ma rencontre est conduit par deux Ladakhis : Anmar Dehou, qui parle couramment le persan et avec lequel je puis m'entretenir directement, et un brave homme rempli de bonne volonté, du nom de Galoang Hiranman. Tous les caravaniers, à l'exception d'un seul, sont également des Ladakhis.

Je prends congé des Thibétains après leur avoir fait compter une somme rondelette en paiement de leurs services. A titre de gratification, je leur remets toutes nos défroques et un tas d'ustensiles de cuisine désormais inutiles; à leur chef, je fais présent d'un revolver. Ces nomades m'ont servi loyalement; si nous avons eu avec eux quelques différends, en somme, ils n'ont été ni bien graves, ni bien difficiles à aplanir, et le plus souvent je n'ai eu qu'à me louer d'eux. Avec les années le souvenir de toutes les souffrances endurées dans ce pays inhospitalier s'atténuera. L'explorateur s'attache aux épisodes heureux de son voyage, tandis que peu à peu s'effacent les impressions douloureuses et désagréables.

Campé près d'une source dont la température s'élève à  $+16^{\circ},2$ . (Température de l'air :  $-6^{\circ}$ .) Je passe la soirée en compagnie de deux chefs ladakhis. Notre conversation, très animée, porte sur tous les sujets qui peuvent intéresser mes interlocuteurs, le Ladakh, le Thibet, les Indes.

Pour signaler l'emplacement de notre bivouac à Tchernov, j'allume un grand brasier.

Le lendemain, cet excellent cosaque me rejoint, après

avoir exécuté deux lignes de sondages. Le plus grand fond mesuré est : 47<sup>m</sup>,50.

*16 décembre.* — Hier un chameau est tombé pour ne plus se relever.

Ce matin le paysage est tout blanc, après une abondante chute de neige. Température : — 10°.

Abandonnant les rives du Pangong Tso, nous atteignons le sommet d'un col dominant le lac seulement de quelques mètres, puis dévalons par une vallée couverte de blocs et de graviers où nous campons sur le bord d'une petite nappe.

Ce bassin atteint une profondeur absolument remarquable; le fond de sa cuvette se trouve à 60 mètres environ en dessous de la surface du Pangong Tso.

Ce col insignifiant que nous venons de franchir, a une importance considérable. C'est la porte de sortie par laquelle je quitte les dépressions fermées de l'Asie centrale que je parcours depuis deux ans et demi. Maintenant j'entre dans le bassin de l'Indus, dans les régions dont les eaux s'écoulent vers la mer.

Au point de vue de la géologie, cette dépression est également très intéressante. Son altitude est inférieure à celle des anciennes lignes de rivage du Pangong Tso, sises à 54 mètres au-dessus du lac. Donc, à une époque antérieure, ce bassin, aujourd'hui fermé, se déversait dans celui de l'Indus.

A la suite de variations d'ordre climatique, le niveau des eaux a baissé, l'émissaire a cessé de fonctionner, et ce lac d'eau douce est devenu une nappe amère, transformation qui a amené la disparition des mollusques fluviatiles établis dans ce bassin.

Le 17 décembre, j'abandonne la caravane pour me diriger rapidement vers Leh, accompagné par Anmar Dchou,

Tchernov et Tcherdon. Les bagages sont transportés par trois chevaux conduits par des hommes à pied. Nous filons bon train. Pour qu'un télégramme parvienne à Stockholm la veille de Noël, il faut que j'arrive à Leh dans quatre jours; les étapes devront donc être d'environ 40 kilomètres.

Dans la vallée la marche est facile. Des habitations et des champs cultivés apparaissent.

A Tanksi, où nous changeons de chevaux, le couvent Dchova, dressé sur un rocher pittoresque, forme un motif de paysage très particulier et très curieux. Après avoir photographié ce monastère, je poursuis jusqu'à Drougoub (altitude : 3,919 mètres) où je passe la nuit.

Là grand festival en mon honneur. Une troupe de musiciens joue du tambour et de la flûte, danse pour me rendre hommage. Cette nuit je dors sous un toit. Depuis mon départ de Tcharkalyk cela nè m'était pas arrivé.

Le lendemain, nous montons pendant de longues heures afin d'atteindre le col de Tjang-La. Habituellement fermé par les neiges à cette époque, cette année, par exception, il est demeuré ouvert; le sommet de la passe ne porte qu'une très mince couche de neige. Nous voici encore à une altitude énorme, à 5,386 mètres!

La descente, extrêmement raide, suit un sentier établi en zigzags à travers une mer de blocs de granite éboulés. La nuit est profonde lorsque nous arrivons à Taggar.

Quel changement en quelques jours! De tous côtés des villages, des champs cultivés, des arbres, des temples pittoresquement perchés sur des rochers. Brusquement nous sommes passés du désert dans un pays fertile et habité.

A la vue de ce panorama merveilleux les cosaques ouvrent de grands yeux étonnés. Ils sont également frappés par la réception des indigènes et par les attentions dont nous sommes l'objet.



Plus nous avançons, plus le pays s'abaisse et plus la température devient douce.

A tout instant nous rencontrons sur le bord de la route d'énormes auges de pierres remplies d'*ex-voto*. Un de ces monuments de la piété des indigènes, long de 260 mètres, large de 3 mètres et haut de 1<sup>m</sup>,50, est entièrement plein de pierres plates portant l'éternelle inscription : *On mane padmé houm*. Un pareil travail doit exiger un temps extrêmement long. Sans jamais se lasser, les lamas gravent la formule sacrée, soutenus par la croyance à l'éternité de leurs œuvres. En effet, lorsqu'ils ne seront plus là, les pierres parleront pour eux.

Dans la journée nous passons devant le temple et le monastère de Djimres. Comme tous ceux rencontrés précédemment, il occupe une position dominante au-dessus de la vallée. Au pied de cet asile de paix et de religion est blotti un gros village qui paraît très riche.

Encore une série de bourgades et nous atteignons la vallée de l'Indus. Dans un lit profond le grand fleuve de l'Inde occidentale roule ici des eaux claires et transparentes, d'une merveilleuse coloration verte.

La jonction des deux vallées est marquée par une immense auge à *ex-voto*. Large de 9 mètres, haute de 3, elle est longue de près d'un demi-kilomètre (416 mètres).

Au confluent, nous rencontrons Mirsa Mohammed, dépêché par les autorités de Leh pour me souhaiter la bienvenue. Il parle, lui aussi, le persan couramment. Par la suite, ce fonctionnaire me rendit de très grands services ; de son amabilité et de son obligeance je garde un souvenir sympathique.

Suivant la large vallée de l'Indus, nous arrivons à l'hôtellerie de Tikkse.

A une grande hauteur, au-dessus du village, culmine le monastère de Tikkse-Gompa, occupé par quarante ou cinquante lamas. Les moines m'offrent l'hospitalité dans leur



cloître. Comme je suis très bien installé dans le village, je décline l'invitation.

Le lendemain, je vais visiter le couvent. Sa situation est admirable, au-dessus de l'immense vallée de l'Indus. Des heures et des heures sur ses balcons aériens on resterait à contempler cet incomparable panorama.

Avant Tikkse, je reçois trois courriers : l'un m'apporte un télégramme du résident anglais au Kachemir, me souhaitant la bienvenue et m'informant qu'il a annoncé mon arrivée au vice-roi des Indes.

Dès mon entrée sur les territoires britanniques, je suis l'objet d'égarde et de marques de sympathie que je n'oublierai jamais. Aux Indes j'ai reçu une réception cordiale et affectueuse dont le souvenir restera gravé dans ma mémoire.

Le 20 décembre, enfin, j'entre à Leh, la capitale du Ladakh, une petite ville de 4,000 habitants, où je suis accueilli par le représentant du marajah du Kachemir. Ce haut fonctionnaire, un Hindou de manières très distinguées, est vêtu à l'européenne et parle couramment l'anglais. Comme signe caractéristique de sa race, il a simplement gardé un haut turban blanc.

Je m'installe dans la maison de Mirsa Mohammed où ma caravane disposera d'un vaste espace. Après avoir pris possession de ma chambre, on m'apporte mon courrier, une énorme sacoche. Depuis onze mois je suis sans nouvelles d'Europe. Tout d'abord, au milieu du monceau de papiers, je cherche la dernière lettre de mes parents. Je l'ouvre avec anxiété ; elle ne contient que d'excellentes nouvelles ; tous les miens sont en bonne santé. Une fois rassuré à ce sujet, je range mes lettres par ordre chronologique et en poursuis la lecture toute la nuit. Le jour arrive sans que j'aie achevé le dépouillement de cette volumineuse correspondance.

Mon premier soin est d'expédier des télégrammes au roi de Suède, mon bienveillant protecteur, à lord Curzon, vice-roi des Indes, et à mes parents.

Le jour de Noël, arrive la caravane. Elle ne compte plus que neuf chameaux !

L'exploration est terminée et je licencie mon personnel. Tous les musulmans, à l'exception de Tourdou Baï, Koutiouk et Khodaï Koullou, rejoindront le Turkestan par le col du Karakoram. Un homme de Yarkend se charge de les convoier jusqu'à cette ville.

Après deux ans d'absence, Sirkine a le désir de revoir sa femme et ses enfants le plus tôt possible. Ce cosaque me quitte également ; il fera route avec les musulmans et gagnera ensuite Kachgar.

Le 29 décembre, cette caravane très imposante se met en route. A la passe du Karakoram l'abondance des neiges l'arrêta et l'obligea à revenir en arrière. Seuls Sirkine et Eurdek réussirent à vaincre les difficultés qui arrêtaient les autres.

Après le départ des musulmans, j'installe pour l'hiver mes gens et leurs bêtes dans la maison de Mirsa Mohammed. Tchernov est nommé commandant du quartier, Tcherdon météorologiste, les trois musulmans restés à mon service prendront soin des animaux survivants.

Maintenant, après deux ans et demi de labeur épuisant, les vacances ! A Leh j'ai trouvé une très aimable lettre de lord Curzon, m'invitant à Government House, à Calcutta. Le vice-roi a bien voulu répondre favorablement à ma requête et m'autoriser à me faire suivre par le cosaque Chagdour dans l'excursion que je vais entreprendre aux Indes.

Lord Curzon n'est pas seulement un très haut personnage politique, mais un géographe de grande valeur dont les travaux concernant l'Asie centrale font autorité ; il me sera donc particulièrement agréable de pouvoir lui exposer le résultat de mon voyage.



UN BALCON AÉRIEN DU MONASTÈRE DE TIKSE, QUI DOMINE L'IMMENSE VALLÉE DE L'INDUS





## CHAPITRE XXX

### EXCURSION AUX INDES

*De nouveau par monts et par vaux. — Traversée du Sodji-La. — Le col le plus difficile que j'aie jamais franchi. — Srinagar. — Entonga. — Une descente vertigineuse. — Lord Curzon.*

Le 1<sup>er</sup> janvier 1902, je quitte Leh. Pour atteindre Srinagar, la capitale du Kachemir, c'est une première course de 400 kilomètres à cheval.

Seize relais établis le long de la route permettent de franchir cette distance très rapidement. Trop fatigué pour courir la poste, je n'emploie pas moins de onze jours à ce trajet.

Nous ne sommes pas encore hors des montagnes. De Leh à Srinagar, la route franchit l'Himalaya occidental; cette traversée n'est naturellement qu'une suite de montées et de descentes très rudes.

Le 4 janvier, avant le village de Mullbeh, je gravis deux cols, le Fotu-La (4,100 mètres) et le Namika-La (3,965 mètres). C'est un avant-goût des escalades qui m'attendent.

J'arrive ainsi à Kargil. Au delà, encore une nouvelle passe, le Sodji-La, en général, fermé, en hiver, par les neiges. A Leh, on m'avait affirmé que je ne réussirais pas à franchir ce col. Aussi bien, grande est ma joie lorsqu'une dépêche m'annonce la possibilité de cette entreprise.

Cet hiver 1901-1902 a été remarquable par la faiblesse des précipitations atmosphériques.

Une ligne télégraphique suit la route du Sodji-La. Je pourrai donc, en différents points du parcours, avoir des renseignements sur la viabilité du passage.

A Kargil, j'engage un guide compétent et qui sait admirablement conduire les coolies. Au village de Dras, nous prenons cinquante indigènes armés de pelles et de pics, qui auront pour mission d'élargir le sentier et de le nettoyer lorsque besoin sera. Très près du sommet du col est installée une station dans laquelle les voyageurs surpris par la tourmente trouvent un refuge.

Le 9 janvier, je réussis à traverser le Sodji-La. Aucun col auparavant ne m'avait présenté autant de difficultés. Son altitude n'est pourtant que de 3,500 mètres, 2,000 de moins que les passes du Thibet.

Abandonnant les chevaux à Mattjui, nous poursuivons à pied. La neige, durcie par la basse température de la nuit, craque sous nos pas. Le thermomètre est tombé à — 22° !

Pour nous empêcher de glisser, les Ladakhis adaptent à nos bottes des chaussons de forme particulière, et nous emboîtons le pas derrière eux vers le sommet.

La pente aboutissant au seuil est très faible, à peine perceptible même. Sur l'autre versant, au contraire, la montagne forme, au-dessus de la station de Baltal, un escarpement à pic. Le long de cette paroi, un sentier est établi en corniche. Sur cette corniche, nul ne doit s'aventurer s'il n'a la tête et le pied solides. Une seconde de vertige, un faux pas, et on roulerait au fond d'un gouffre ! La fusion de la neige sur les pentes exposées au soleil a recouvert la piste d'une couche de verglas. Pour que le passage soit praticable, les coolies sont obligés de la faire sauter à coups de pic.

Le Sodji-La a une très grande importance au point de vue de l'orographie et de la climatologie. Par ce seuil passe la limite naturelle entre le Thibet et le Kachemir.

Ce col domine la magnifique vallée de Baltal couverte de superbes forêts de conifères dont la vue me rappelle les

paysages aimés de la Scandinavie. Encore deux jours de voyage durant lesquels je vais d'émerveillement en émerveillement et j'arrive à Srinagar. Les vallées du Kachemir dépassent en beauté tout ce que l'on peut imaginer.

Srinagar est situé à l'altitude de 1,600 mètres. Après une cordiale réception de l'agent anglais, M. E. Le Mesurier, le 14 janvier, je poursuis mon chemin en charrette indigène (*tonga*). Quelques cols peu élevés, puis une succession de paysages enchanteurs et j'arriverai dans les plaines ensoleillées de l'Inde.

Suivant la vallée de Jelum, puis franchissant la passe de Murree, la route aboutit au chemin de fer à Raval-Pindi. Sur une grande partie du trajet, elle se développe en brusques lacets, au-dessus de précipices. Quelle que soit votre accoutumance au danger, il est impossible de ne pas redouter de temps à autre une catastrophe, d'autant que les chevaux ont un train endiablé. Presque toujours notre cocher était occupé à retenir son attelage de toutes ses forces, si bien que je me demandais si les bêtes marchaient à leur allure habituelle ou si elles n'étaient point emballées.

Après avoir couru en plaine, de Srinagar à Baramullah, la route devient vertigineuse, à la descente dans la vallée de Jelum. Dès qu'ils arrivent dans cette section, les chevaux partent à bride abattue, sur le bord d'un gouffre au fond duquel un torrent gronde bruyamment. Un faux pas, un trait brisé, et l'on culbuterait dans le précipice dont l'orifice n'est défendu que par un garde-fou, haut de 0<sup>m</sup>,60. Après avoir parcouru à cette allure quelques centaines de mètres, soudain le passage paraît bouché par un escarpement à pic. Néanmoins la voiture continue à rouler au galop; arrivée tout contre le rocher, elle tourne brusquement au risque de déraiper, pour s'engager dans un nouveau lacet tracé derrière la falaise. A l'approche de ces coudes les conducteurs sonnent une corne pour annoncer leur arrivée et donner le



temps de se ranger aux voitures marchant en sens inverse. Voyez-vous la situation si deux véhicules lancés à toute vitesse se rencontreraient ?

Deux mots sur la voiture employée dans cette descente extraordinaire. La tonga, montée sur deux roues et recouverte d'une marquise et de rideaux comme une tapissière, renferme un siège double sur lequel les voyageurs s'assoient dos à dos. J'ai pris place à côté du cocher sur le siège en avant, par derrière se tient Chagdour avec les bagages.

Les stations de poste sont distantes d'une demi-heure environ. Aux relais les arrêts sont très courts ; deux ou trois minutes suffisent pour changer les chevaux. Avant d'arriver à la station, le cocher souffle dans sa corne, à ce signal les palefreniers préparent l'attelage ; lorsque la voiture s'arrête, tout est prêt, et, presque aussitôt, vous repartez ventre à terre.

Aux environs de Murree la forêt de conifères est très compacte. Sous une voûte épaisse de verdure vous courez à toute vitesse au-dessus des précipices qui semblent devoir vous engloutir.

Du sommet du col, dans le lointain vaporeux, les plaines du Penjab sont visibles. Peu à peu les montagnes s'abaissent, le paysage prend un aspect moins tourmenté, et, à la nuit tombante, nous arrivons à Raval-Pindi, sur la ligne de Pechawer à Lahore.

Quelle sensation d'étonnement lorsque, après deux ans et demi de vie dans le désert, on rentre dans le tourbillon de la vie civilisée ! Un instant on demeure effaré.

De Raval-Pindi, je me rends à Lahore où je demeure trois jours ; un arrêt nécessaire pour la reconstitution complète de mon vestiaire. Je ne puis naturellement me présenter devant mes amis anglais avec mes défroques thibétaines.

Lahore, Delhi, Agra, Lucknow, Benarès marquent mes étapes avant Calcutta. Ces villes fameuses ont été tant de



fois décrites et si bien que je me garderai d'allonger cette relation par l'expression de l'enthousiasme que m'ont inspiré ces merveilles. Non seulement j'éprouvais une jouissance d'art exquise en présence de ces splendeurs, mais encore je ressentais un plaisir particulier devant l'ébahissement de Chagdour. A la vue de ces monuments fantastiques, ce brave cosaque bouriate, qui n'avait vu jusqu'ici que la Sibérie, restait stupéfait. Ses étonnements d'enfant étaient très amusants.

Le 25 janvier j'arrivai à Calcutta, et pendant dix jours j'eus l'honneur d'être l'hôte de lord et de lady Curzon.

Lord Curzon est, en quelque sorte, le souverain d'un empire de 300 millions de sujets. Cette haute charge, il la remplit avec une conscience et un sentiment du devoir auxquels on ne saurait trop rendre hommage. Tout son temps, toutes ses forces le vice-roi les consacre aux devoirs de sa mission. Ce puissant personnage ignore, pour ainsi dire, le repos; du matin au soir il travaille dans son cabinet, s'accordant à peine quelques instants de loisir après les repas. Jamais lord Curzon ne perd une heure à des exercices de sport ou en conversations inutiles ou en plaisirs mondains. Un jour que j'avais accompagné le vice-roi au théâtre, dès la fin du premier acte il se retira pour retourner à sa table de travail. Lord Curzon est l'homme le plus laborieux du vaste empire qu'il gouverne.

A Calcutta, Chagdour tomba gravement malade. Il n'avait pu supporter le passage brusque des froids polaires du Thibet et de l'air raréfié mais tonique des grandes altitudes, aux températures lourdes des plaines de l'Inde. En proie à une fièvre violente, mon pauvre cosaque était en quelques jours devenu très faible. Il fut installé dans une tente confortable au milieu d'un parc et soigné par les chefs du service sanitaire. Le malade ne pouvait être en de meilleures mains.

De Calcutta j'entrepris une excursion à travers les Indes, parcourant des milliers de kilomètres en chemin de fer, passant d'émerveillement en émerveillement, partout accueilli

avec une cordialité simple et affectueuse. Un véritable voyage au pays des « Mille et une Nuits ».

Vers la fin de février, à Raval-Pindi, je rejoins Chagdour encore très souffrant, et qui est arrivé de Calcutta sous la surveillance d'un infirmier indigène.

Je dois maintenant regagner les cadres de la caravane demeurés à Leh, pour nous acheminer tous ensemble à travers le Karakoram vers Yarkend et Kachgar.

Seul l'air des montagnes peut, de l'avis unanime des médecins, hâter la convalescence de mon malade; mais il est encore trop faible pour effectuer le pénible voyage en tonga, de Raval-Pindi à Kachemir. Donc j'attends quelques jours et, dès que mon compagnon se sent mieux, nous partons pour Srinagar, en suivant la route extraordinaire que nous avons parcourue deux mois auparavant.

Afin de laisser reposer le cosaque, je demeure cinq jours dans la capitale du Kachemir. L'atmosphère pure des montagnes apporte à Chagdour une rapide convalescence; les accès de fièvre s'atténuent et ses forces reviennent. Aussi bien, le 6 mars, nous repartons pour Leh par le col de Sodji-La.



## CHAPITRE XXXI

### LE RETOUR

*Encore une escalade périlleuse. — Le Sodji-La. — Les avalanches.  
— Nouvelle maladie de Chagdour. — Une séparation émouvante.  
— Le couvent d'Hémis. — Traversée du Karakoram. — Arrivée à Kachgar. — Retour en Europe.*

Le 6 mars, Chagdour et moi quittons Srinagar pour attaquer le Sodji-La, afin de regagner la haute vallée de l'Indus et Leh. L'agent du gouvernement britannique au Kachemir, l'aimable capitaine Le Mesurier, a fait prendre toutes les dispositions nécessaires pour m'assurer un passage rapide du fameux col.

Sur deux chaises à porteurs que huit coolies vigoureux chargent sur leurs épaules, nous effectuons la partie facile du trajet. Chagdour n'a aucun goût pour ce mode de transport ; bien que convalescent, il préfère chevaucher.

A Sonamarg mauvaise nouvelle !

Des télégrammes venus des deux côtés de la montagne annoncent que de récentes chutes de neige ont rendu le Sodji-La impraticable !

A tout prix je dois passer et je passerai.

Sur le versant tourné vers Srinagar, formé d'escarpements abrupts, l'ascension est particulièrement difficile. Nous ne pouvons suivre cette fois le balcon aérien que nous avons pris à l'aller et qui constitue le chemin d'été ; nous devons

cheminer au fond de la crevasse ouverte à la base de ces rochers, sous la menace constante d'avalanches. Très souvent, pendant l'hiver, les neiges qui recouvrent les falaises se détachent et roulent en nappes épaisses au fond du précipice, déterminant de nombreux accidents. La plus grande prudence est donc de rigueur. On doit partir de bon matin, alors que la gelée de la nuit maintient l'adhérence des neiges. L'après-midi est le moment le plus dangereux ; le soleil déterminant une fusion partielle, les avalanches sont naturellement fréquentes à ce moment de la journée. En cas de tourmente ce serait folie de tenter le passage ; on serait certainement enseveli. Naturellement la plus grande diligence est recommandée dans les endroits où des éboulements peuvent se produire.

Le 10 mars, lorsque nous partons, la nuit est encore profonde. Le scintillement des étoiles vacille dans le froid d'un ciel pur, ne laissant distinguer que des contours vagues de montagnes blanches.

Les soixante-trois pionniers et porteurs qui doivent m'accompagner sont prêts et bientôt cette longue colonne se met en marche, suivie de nos montures et des chevaux chargés de vivres.

Pas un souffle d'air !

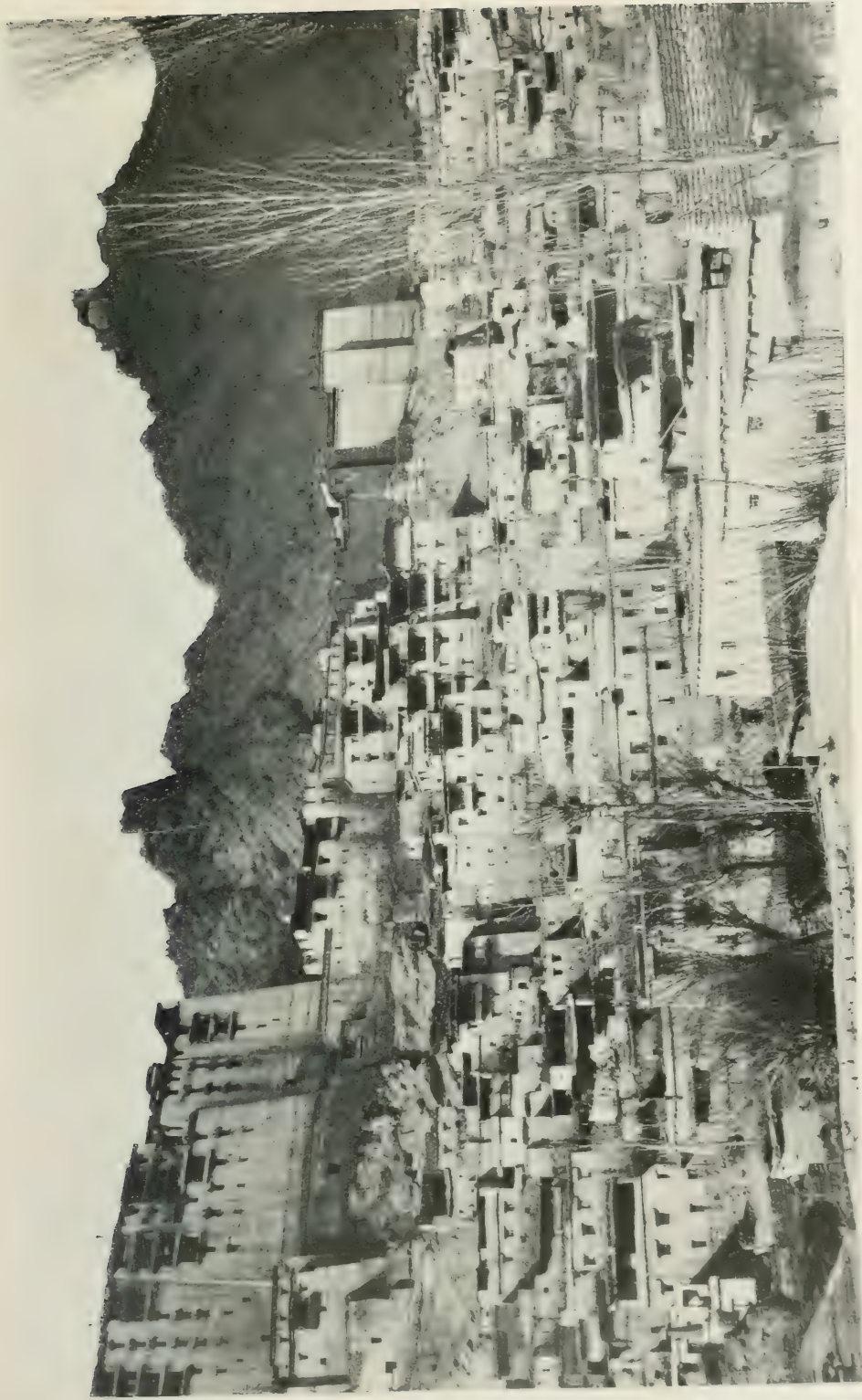
L'aube blanchit déjà les neiges et sur ce fond lumineux les silhouettes des arbres se détachent en vigueur... le jour se lève.

De temps à autre un homme culbute, puis se relève sans aucun mal...

A mesure que nous avançons, la nappe de neige devient plus épaisse.

Au début, elle porte le poids des piétons, mais progressivement elle se ramollit ; désormais chaque pas en avant coûte un effort. Les chevaux s'abattent, il faut dès lors les abandonner et c'est à pied que nous atteignons Baltal.





LEH, LA CAPITALE DU LADAKH. PETITE VILLE DE 4 000 HABITANTS



Le lendemain matin nous nous engageons dans le défilé. Depuis mon dernier passage son aspect a complètement changé. Sur une hauteur de 150 mètres, dit-on, la gorge est comblée par les avalanches ; sous cette nappe épaisse les monceaux de blocs qui recouvrent le défilé ont entièrement disparu.

Nous suivons ce remblai, la seule voie possible en hiver. La marche est d'autant plus désagréable que cet étroit corridor est balayé par un vent diabolique qui soulève des nuages de neige pulvérulente.

Une fois les passages dangereux traversés, nous respirons librement, mais nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Après chaque chute de neige, les indigènes ouvrent une piste composée d'une série de trous profonds. Jugez de l'agrément que peut offrir un pareil chemin. Quatre jours durant, nous avançons dans ces conditions ; après quoi, nous pouvons employer des yaks, puis des chevaux.

A Kargil une tempête me retient trois jours. Pour me distraire durant cette détention, les notables me régalent de danses et de musique bruyante. Le 25 mars, enfin, je suis de retour à Leh.

Je ne comptais séjourner que quelques jours dans le chef-lieu du Ladakh et me diriger le plus tôt possible vers le col du Karakoram. La santé de Chagdour me retint dans cette ville beaucoup plus longtemps que je n'en avais l'intention. A peine de retour à notre quartier général, mon brave cosaque bouriate retombe très gravement atteint. Le docteur Shaw, médecin de la mission évangélique, diagnostique une fièvre typhoïde. De plusieurs mois, Chagdour ne pourra supporter la fatigue d'un voyage difficile. Le malade est très faible, en proie la nuit au délire. Dans cette situation, à aucun prix, je ne veux le quitter. Pendant plusieurs jours le docteur Shaw perdit tout espoir. Grâce à sa robuste constitution



et aux soins qui lui furent prodigués mon compagnon résista à la violence du mal et, dans les premiers jours d'avril, entra en convalescence.

Sa guérison ne pouvant être assurée que par un long repos, je décidai de laisser cet excellent serviteur à Leh, entre les mains du dévoué docteur Shaw. Un de mes anciens caravaniers fut maintenu auprès du malade en qualité de domestique, et il fut décidé que, l'été prochain, Chagdour rejoindrait Yarkend et ensuite Kachgar avec un convoi de marchandises. Je remis à mon Bouriate une bonne somme, et le consul de Russie à Bombay me promit de lui prêter ses bons offices en cas de besoin.

Nos adieux sont touchants. Ce vaillant soldat est tout triste de ne pouvoir me suivre dans notre dernière traversée des monts. Pour lui donner du courage, je lui promets de l'emmener dans ma prochaine exploration, si ses supérieurs le lui permettent.

M'accompagner dans une nouvelle campagne est le rêve de Chagdour; c'est l'honneur qu'il ambitionne en récompense du dévouement qu'il m'a témoigné dans ce voyage et des services qu'il m'a rendus.

Je presse affectueusement les mains de mon compagnon, et mon cher malade se retourne pour me dérober la vue de ses pleurs. Je suis non moins ému, des sanglots me serrent la gorge; pour mettre fin à cette scène poignante, je sors brusquement.

Après avoir pendant deux ans couru en commun tous les dangers, on ne se sépare pas sans une affliction profonde. La grande famille unie que nous formions tous va maintenant se dissoudre.

Je laisse à Leh les neufs chameaux survivants de l'expédition. A cette époque-ci de l'année ils ne pourraient traverser le Karakoram. Pour une bagatelle je les cède à un marchand de Yarkend qui, l'été prochain, les ramènera dans les plaines du Turkestan.



Brusquement je suis descendu des froids plateaux tibétains, balayés par un vent glacial, dans les chaudes plaines de l'Inde.

Maintenant, sans aucune transition pour ainsi dire, je passerai de l'épanouissement de l'été aux neiges polaires, en franchissant le Karakoram. Après un séjour de deux mois dans les splendeurs d'un pays subtropical, je vais me retrouver au milieu des glaces.

Quoique n'ayant éprouvé aucun accès de fièvre, je me sens très fatigué et j'ai hâte de rentrer à Stockholm. Aussi bien jusqu'au pied du col de Tjang-La je me fais porter en chaise par quatre vigoureux coolies.

Accompagné du lama et de Koutiouk, je suis la rive gauche de l'Indus, tandis que la caravane avance pesamment sur la grande route le long de la rive droite. Je m'engage, ensuite, dans une pittoresque vallée, un long corridor de rochers grandioses, égayé de loin en loin par des bouquets de peupliers et terminé par une perspective de montagnes neigeuses.

Soudain, dans ce cadre pittoresque, se découvre le temple fameux d'Hémis: un entassement de constructions collées au rocher et étagées. On dirait un fragment d'amphithéâtre gigantesque découpé dans la montagne.

Par une série de cours, de corridors et de sentiers aériens, j'arrive à une petite porte où le prieur, Li Ngavang Tjeu Tsang, me reçoit. C'est un vieillard ratatiné, à la barbe rare, à la figure hérissée d'un gros nez, qui n'a point précisément un type de beauté classique.

Après échange des souhaits de bienvenue, commence la visite du couvent. Un labyrinthe inextricable de trous noirs et de pièces sombres, de cours et de passages, de corridors et d'escaliers conduit à travers cette superposition de constructions. Aucun ordre n'a présidé à la construction du mo-

nastère; les maisonnettes, toutes de forme cubique, ont été établies partout où le versant de la montagne offrait le moindre replat.

On traverse une porte pour gravir un raidillon couvert de pierres plates, enclos de hautes murailles; après quoi, prenant un couloir, on débouche dans une série de petites cours pour grimper ensuite un escalier très raide et parvenir à un temple où les ors reluisent dans la pénombre. Puis, à la sortie de ce ténébreux asile du mystère, on se trouve brusquement devant le rutilant panorama que découvre une terrasse. Après cet éblouissement l'ascension continue à travers le dédale sombre des ruelles et des escaliers, jusqu'à ce que l'on demande grâce.

Dans le premier temple où l'on me conduit trône l'image de Dollma avec de grands yeux écarquillés; elle remonte, dit-on, à trois siècles.

Devant le dieu est entassée une série de soucoupes en métal contenant de l'eau, du riz, de la farine, de la graisse, du beurre, offrandes à la divinité.

L'oratoire le plus fameux d'Hémis renferme une statue dorée de Dogtsang-Raspa, revêtu d'un superbe manteau. Devant l'image sainte deux lamas qui m'accompagnent tombent à genoux.

Le monastère comprend sept salles ou temples.

Dans tous ces oratoires, un énorme récipient en métal, ayant la forme d'un gigantesque gobelet, abrite un petit feu entretenu par un morceau de graisse jaune; pendant un an il ne s'éteint jamais.

Des peintures religieuses recouvrent les murs, et du plafond tombent des draperies, tandis qu'aux colonnes sont suspendues de longues oriflammes, et qu'au-dessus des statues, des dais s'étalent en parasols. Des tambours, des clochettes, des assiettes en métal, des porte-voix, partout des tas de bibelots étranges qui excitent la convoitise des collectionneurs. A

côté, des rayons plient sous le poids d'un entassement de livres et de manuscrits sacrés. Et, au milieu de ce fouillis de boutiques à bric-à-brac, brillent les dorures et les pierres précieuses des statues saintes.

Une trappe, ménagée dans le plancher d'une salle, conduit à ce que l'on pourrait appeler le magasin des accessoires. Dans cette cave sont entassés les costumes, les masques, les coiffures, les tambours et tous les oripeaux servant lors des fêtes religieuses. Plusieurs lamas ont l'obligeance de passer ces défroques pour que je puisse prendre un croquis de leur tenue des grands jours.

Ces solennités, qui consistent en danses sacrées, sont célébrées au commencement de juillet. A cette époque, on ouvre une cuisine spéciale, renfermant cinq marmites colossales et plusieurs autres de plus petites dimensions, pour préparer la nourriture de la foule des fidèles.

Pendant cette longue visite à travers son monastère, tout le temps le prieur garde une attitude pleine de dignité, mais la foule des lamas vêtus de rouge qui m'escorte, est loin d'observer la même réserve. Le supérieur me conduit ensuite à ma chambre dans un joli pavillon, très élégant, situé au pied du monastère.

... Je passe la soirée auprès du *tchaggsot* (prieur), conduit par une escorte de frères lais portant des torches. Une retraite aux flambeaux de l'effet le plus pittoresque dans ce cadre étrange.

D'après le vieux prêtre, le monastère, (l'*Hémi-Gompa*, comme il l'appelle), aurait été fondé il y a trois cents ans par Doggtsang-Raspa, un lama qui, comme le grand pontife et plusieurs autres autorités religieuses du lamaïsme, se survit à lui-même par une suite d'incarnations ininterrompues.

Le Doggtsang-Raspa actuel, âgé de dix-neuf ans, occupe depuis trois ans un ermitage de la montagne. Il doit passer là six ans dans un isolement complet, et, sans jamais



sortir de son antre, consacrer tout son temps à l'étude des livres sacrés et à la méditation. Un lama qui réside dans le voisinage est chargé de préparer la nourriture du saint personnage, qu'il lui fait passer par un guichet. Le reclus et son serviteur ne doivent échanger ni une parole, ni même un regard. Seulement dans des cas extrêmement graves, l'ermite reçoit des nouvelles du monde extérieur, qu'on lui fait tenir sur un bout de papier.

Ayant demandé quels soins recevait le Doggtsang-Raspa en cas de maladie, le prier me répondit que le saint ne pouvait tomber malade. D'ailleurs, la science universelle qu'il possède ne lui révèle-t-elle pas les remèdes préventifs contre tous les maux qui affligent la pauvre humanité ?

Après cette claustration, à laquelle tous les Doggtsang-Raspa ont été soumis, ils viennent s'établir à Hémis. Lorsque le saint meurt, son âme, dit-on, passe dans le corps de son successeur.

Trois cents lamas sont attachés au monastère ; la plupart séjournent en hiver à Leh et dans des oratoires dispersés dans la montagne, entretenus aux frais du couvent qui est, paraît-il, très riche. Le monastère possède de vastes terres fertiles donnant de bons revenus.

Le lendemain je quitte Hémis, accompagné par le prier jusqu'à l'Indus, et bientôt je retrouve la caravane à Taggar.

La relation de mon voyage de retour remplirait un nouveau volume ; donc, pour ne pas abuser de la patience du lecteur, sommairement je résumerai ce long et intéressant trajet de la vallée de l'Indus à Stockholm. En quelques semaines je traversai le Karakoram, le Turkestan chinois, le Tian-Chan, le Turkestan russe et toute la Russie pour arriver, enfin, sur les bords de la Baltique.

Par la vallée de Schejok, nous escaladons le col du Karakoram, montés sur des yaks ; après quoi, avec des chevaux,



poursuivant notre route à travers les montagnes, nous passons successivement les cols de Sugett et de Sandjou. Le Karakoram est franchi.

Une fois dans la plaine, nous nous reposons quelques jours à Kargalik, puis à Yarkend ; finalement, le 14 mai 1902, nous arrivons à Kachgar où je ferme la boucle de mes itinéraires en Asie centrale. Dans cette ville mon excellent ami, le consul général Petrovsky, me reçoit avec son affectueuse cordialité habituelle.

Pendant les deux ans et demi que je viens de passer en Asie centrale, le représentant de l'empereur de Russie dans ce poste d'observation si important, m'a rendu des services inappréciables, et je faillirais au devoir qui m'incombe en ne proclamant pas hautement la reconnaissance profonde que je lui dois.

M. Macartney, agent du gouvernement anglo-indien, le Père Hendricks, les missionnaires suédois, Backlund et Andersson, nouvellement établis ici, me font également un excellent accueil. Tous voudraient me retenir quelques jours encore, mais j'ai hâte de revenir en Occident, j'ai soif de revoir mon pays.

A chaque arrêt j'ai le regret de me séparer de quelques-uns de mes collaborateurs. A Kachgar, Koutiouk et Khodaï Koullou, deux de mes meilleurs caravaniers musulmans, me quittent pour retourner à leurs cabanes de pêcheurs sur les bords du Lob-Nor. Toujours ils ont accompli leur devoir avec ponctualité ; la large gratification que je leur fais compter n'est qu'une très modeste récompense de leur dévouement.

Encore une nouvelle chaîne de montagnes à traverser, le Tian-Chan, et j'arrive enfin dans la région des plaines infinies de l'Eurasie russe, à la tête de ligne du chemin de fer transcaspien.

A Och je laisse le vieux et excellent Tourdou Baï, et à Tcherniaïeva je me sépare de Tchernov qui, par Tachkent, gagnera Vernoïé.

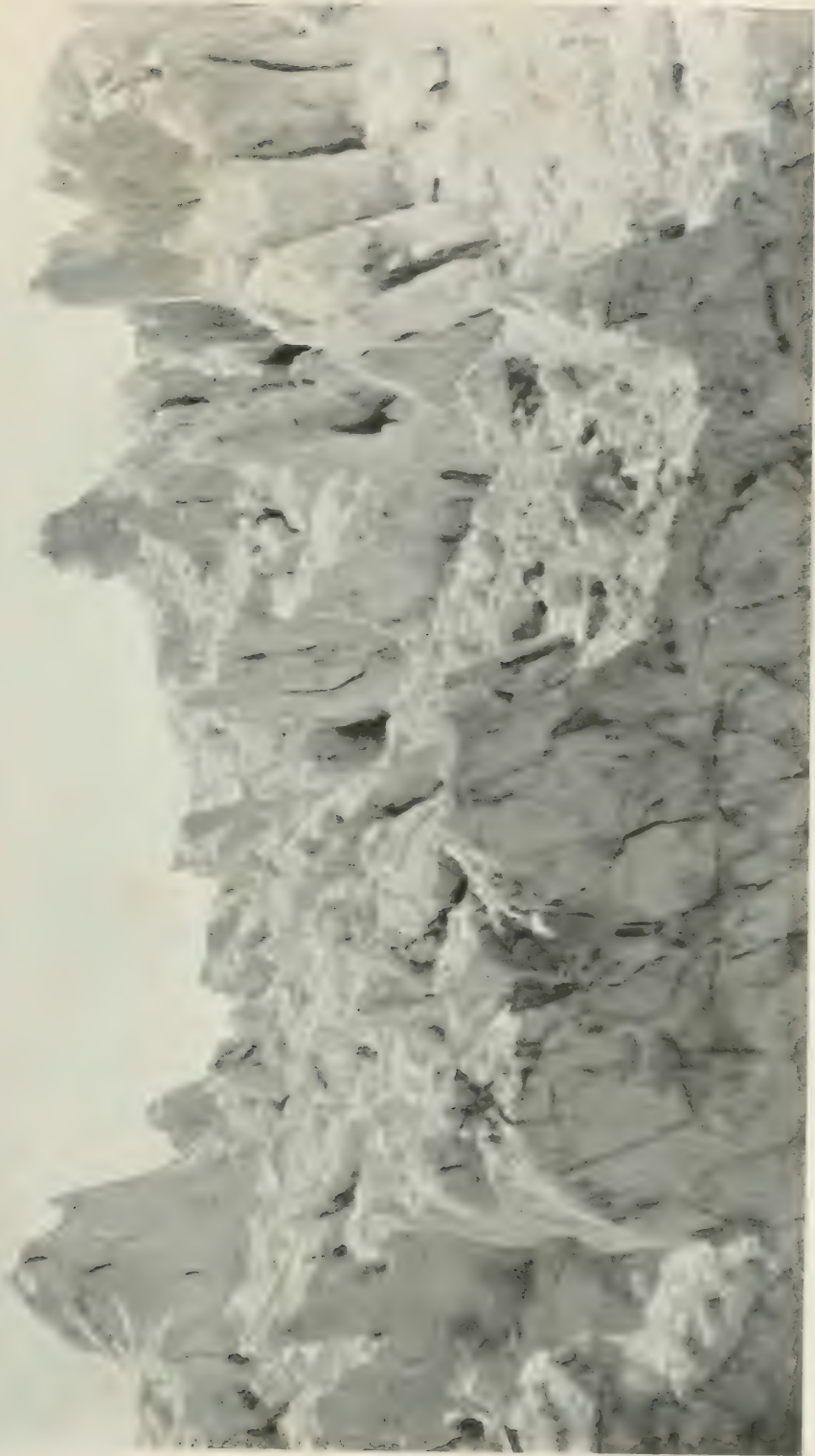
Maintenant, de toute ma nombreuse caravane, seuls Tcherdon et le lama me suivent jusqu'à la Caspienne. De Pétrovsk ils se rendront l'un et l'autre à Astrakhan. Le lama doit chercher la paix aux tourments qui agitent son âme dans un monastère kalmouk. Il ne peut songer à remettre les pieds à Kara-Chahr, encore moins à Lhassa ; le séjour de la ville sainte lui a été formellement interdit par Kamba Bombo. Donc Chreb a pris le parti de devenir sujet russe. Pour lui faciliter l'adaptation dans son nouveau pays, le consul Petrovsky et moi lui avons remis des lettres de recommandation pour le gouverneur d'Astrakhan.

De l'extrémité septentrionale de la Caspienne, Tcherdon regagnera ses lointains foyers, en Transbaïkalie, par le chemin de fer de Sibérie.

C'est en proie à un véritable chagrin que je me sépare des vaillants soldats qui ont été les auxiliaires les plus précieux de ma difficile entreprise et qui, pendant les deux ans et demi que dura mon voyage, m'ont témoigné un dévouement de tous les instants. S. M. l'empereur de Russie daigna accorder à ces quatre cosaques la croix de Sainte-Anne et une gratification de 250 roubles, et S. M. le roi de Suède, désireux de donner à ces intrépides cavaliers un témoignage de sa haute satisfaction, leur fit remettre une médaille d'or que leur souverain les autorisa à porter.

Pour reconnaître les services qu'ils m'avaient rendus, le roi Oscar conféra, en outre, une médaille d'or à Tourdou Baï et à Khalmet, l'aksakal de Korla, enfin une médaille d'argent à Faïzoullah.

Après avoir eu l'honneur d'être reçu en audience par l'empereur de Russie et avoir pu exprimer à Sa Majesté ma



UN GLACIER DU KARAKORAM





gratitude de l'intérêt qu'elle avait daigné porter à mes travaux, je partis pour Stockholm.

Le 27 juin j'entre dans l'archipel suédois. Trois ans et trois jours se sont écoulés depuis la triste journée de juin où je quittais tous les miens. Combien pénible avait été la séparation ; combien joyeuse est aujourd'hui notre réunion ! Tous sont en bonne santé, tous m'attendent sur le même quai qui a vu mon départ.

Aujourd'hui, comme il y a trois ans, c'est le joyeux épanouissement de l'été. Pas le plus petit changement dans l'ambiance du décor. Les longues années que j'ai passées au dehors dans les déserts, me laissent l'impression d'un rêve ; il semble que je rentre au port, après un voyage de quelques jours.

Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai l'honneur d'être reçu par S. M. le roi de Suède et de Norvège qui veut bien s'intéresser à tous les incidents de ce voyage que sa libéralité m'a permis d'entreprendre, et qu'il a suivi avec une sollicitude toute paternelle.

Maintenant je suis rentré chez moi, dans mon doux *home*. Combien cela me semble bon, et combien, pour un temps, il me paraît agréable d'oublier l'Asie centrale et le Thibet qui, pendant si longtemps, ont absorbé toutes mes pensées !...

A me retrouver au pays aimé, j'éprouve un regain de vie et une poussée de jeunesse.

Plus on court par le monde, plus on sent grandir en soi l'amour pour sa patrie, surtout lorsque cette patrie est, comme la Suède, si riche en souvenirs de gloire. Que tout Suédois soit conscient du noble titre qu'il acquiert par sa naissance même sur ce sol aimé ; que tout Suédois soit fier d'appartenir à une nation dont l'histoire est une épopée légendaire, et jamais notre indépendance ne sera en danger. L'amour de la patrie est la sauvegarde d'un peuple. La principale mis-

sion de tous les éducateurs, des maîtres d'école, des prêtres, comme des officiers, doit être de l'enseigner à tous et de le développer chez tous.

Animée d'un même souffle de patriotisme, une nation triomphe de toutes les difficultés. La patrie avant tout, la patrie par-dessus tout ; lui faire honneur en toute circonstance et se dévouer pour elle corps et biens, telle doit être la devise des Suédois.



## TABLE DES MATIÈRES

---

CHAPITRE	I. — Sur les avant-monts . . . . .	1
—	II. — Le Kouen-Lun. . . . .	13
—	III. — A 5,000 mètres de hauteur. . . . .	21
—	IV. — Sur les plateaux thibétains . . . . .	35
—	V. — En canot à la hauteur du mont Blanc. . . . .	47
—	VI. — La mort d'Aldat. . . . .	63
—	VII. — Retour à Temirlik . . . . .	75
—	VIII. — Excursion dans le Tjimen-Tagh et dans l'Akato- Tagh . . . . .	85
—	IX. — Vers l'Anambarouïne-Gol. . . . .	97
—	X. — L'organisation d'une caravane. . . . .	113
—	XI. — Seconde expédition au Thibet. . . . .	135
—	XII. — Vers l'Arka-Tagh . . . . .	145
—	XIII. — Escalade de l'Arka-Tagh . . . . .	157
—	XIV. — Première rencontre avec les Thibétains . . . . .	177
—	XV. — En route vers Lhassa. . . . .	187
—	XVI. — Surpris par les Thibétains . . . . .	203
—	XVII. — Premier campement thibétain. . . . .	213
—	XVIII. — Situation critique . . . . .	223
—	XIX. — Prisonniers des Thibétains . . . . .	235
—	XX. — Retour au quartier général . . . . .	247
—	XXI. — En retraite vers le quartier général . . . . .	263
—	XXII. — La caravane en route vers le Sud . . . . .	275
—	XXIII. — Une ambassade du dalaï-lama. . . . .	287
—	XXIV. — Le Naksong Tso. . . . .	305
—	XXV. — Le Tiargont Tso . . . . .	315
—	XXVI. — Vers le Ladakh . . . . .	323

—	XXVII. — Marche épuisante . . . . .	335
—	XXVIII. — Le Tso Ngombo . . . . .	351
—	XXIX. — Du Pangong Tso à Leh. . . . .	365
—	XXX. — Excursion aux Indes . . . . .	381
—	XXXI. — Le retour . . . . .	387





F. 175, -







PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

DS Hedin, Sven Anders  
8 L'Asie inconnue  
H414  
v.2





UTL AT DOWNSVIEW  
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 14 02 18 05 006 9